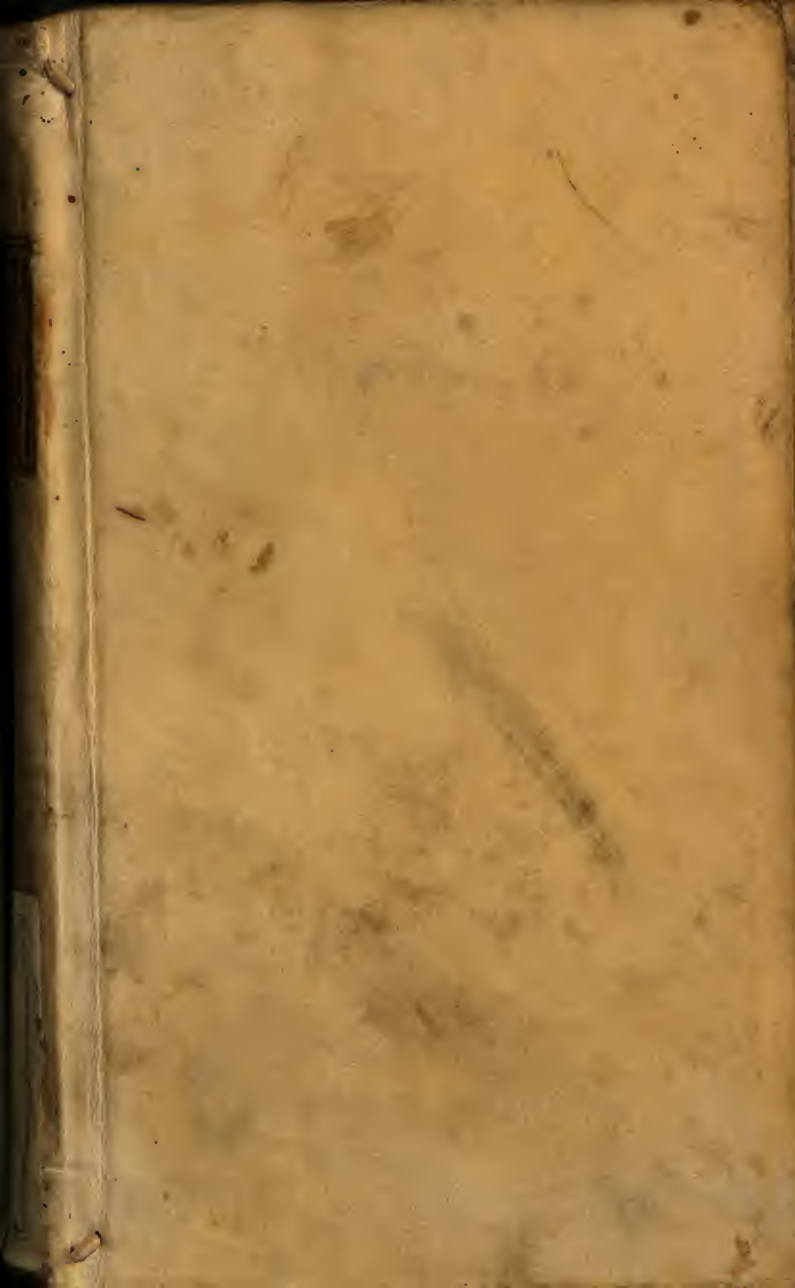




BIBLIOTECA NAZ.
Vittorio Emanuele III

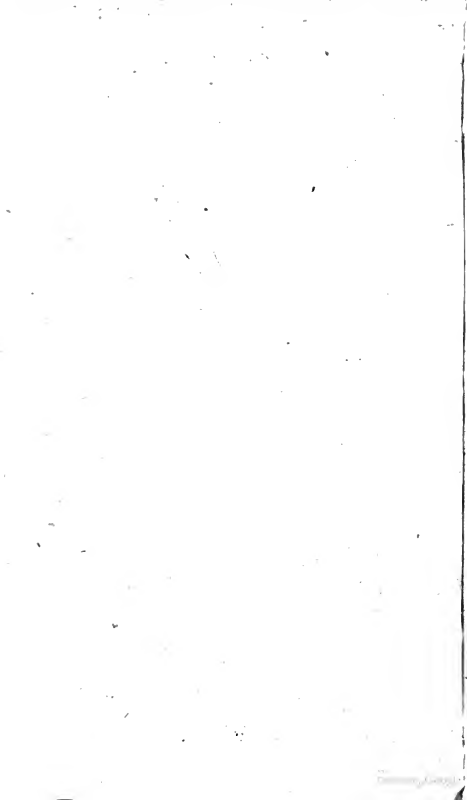
LX

A

51

NAPOLI









MEMOIRES

DE

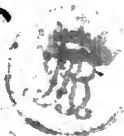
LITTERATURE

Tirez des Regîtres

DE L'ACADEMIE ROYALE DES INSCRIPTIONS ET BELLES LETTRES,

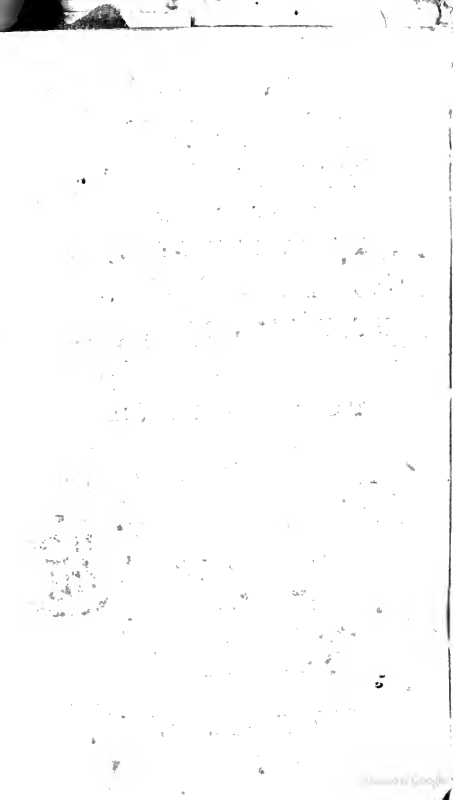
Depuis le Renouvellement de cette Académie jusqu'en
M. DCCX.

TOME SECOND.



A AMSTERDAM,
Aux Depens de la COMPAGNIE,

M D C C X I X,





T A B L E
POUR LES
MEMOIRES.

TOME SECOND.

B.

BOINDIN, *Discours sur les Tribus Romaines où l'on examine leur origine, l'ordre de leur établissement, leur situation, leur étendue & leurs divers usages suivant les tems.* 91

— *Discours sur la forme & la construction du Théâtre des Anciens, où l'on examine la situation, les proportions & les usages de toutes ses parties.* 174
MEM. Tom. II. Bo-

T A B L E.

B O Z E (Claude Gros de) *Du Dieu Terme,
& de son culte chez les Romains.* 63

B U R E T T E (Pierre Jean) *Premier Me-
moire pour servir à l'Histoire de la Danse
des Anciens.* 120

—— *Second Memoire pour servir à l'Histoire
de la Danse.* 150

—— *Memoire pour servir à l'Histoire de
la Spheristique, ou de la Paume des An-
ciens.* 197

—— *Premier Memoire pour servir à l'Histoi-
re des Athlètes.* 270

—— *Second Memoire pour servir à l'Histoire
des Athlètes.* 303

—— *Troisième Memoire pour servir à l'Hif-
toire des Athlètes.* 329

C.

C O U T U R E (Jean Baptiste) *Dissertation
historique sur les Fastes.* 76

—— *De la Vie privée des Romains ; c'est-à-
dire ce qu'un particulier menant une vie com-
mune, faisoit dans le cours d'une journée ; les
heures ajustées à notre manière de compter.
Premiere Partie.* 386
Se-

T A B L E.

	<i>Seconde Partie.</i>	405
	<i>Troisième Partie.</i>	422

M.

	MASSIEU (Guill.) <i>Dissertation sur les Boucliers votifs.</i>	227
---	--	-----

	— <i>Dissertation sur les sermens des Anciens.</i>	243
---	--	-----

	MONGAULT (l'Abbé) <i>Dissertation sur les honneurs divins qui ont été rendus aux Gouverneurs des Provinces pendant que la République Romaine subsistoit.</i>	450
---	--	-----

	— <i>Remarques sur le Fanum de Tullia fille de Ciceron.</i>	473
---	---	-----

	MORIN (Henri) ΘΕΟΓΠΑΤΑΙΚΟΓ, <i>les Dieux Pataques ou Pataïques.</i>	49
---	---	----

	— <i>Des Augures.</i>	371
---	-----------------------	-----

R.

	RENAUDOT (l'Abbé) <i>De l'Origine de la Sphere.</i>	I
---	---	---

T A B L E.

S.

SIMON, *Dissertation sur les Lemures, ou
les Ames des Morts.* 32



M E-



MEMOIRES

D E

LITTERATURE,

TIREZ DES REGISTRES

de l'Academie Royale des Inscriptions.

DE L'ORIGINE DE LA SPIHERE.

Par M. l'Abbé RENAUDOT.

QUELQUE prévention qu'ayent toujours eüe les Grecs, pour s'attribuer les premiers commencemens des Sciences & des beaux Arts, elle n'a jamais néanmoins été assez grande, pour oser se donner tout l'honneur d'avoir jetté les fondemens de l'As-

MEM. Tome II. A tro-

tronomie. Il est vrai qu'on apprend par un passage de Diodore de Sicile, que les Rhodiens prétendoient avoir porté cette Science en Egypte : mais le recit est mêlé de tant de fables, qu'il se détruit de lui-même, & tout ce qu'on en peut tirer de vraisemblable est que comme les Rhodiens étoient de grands navigateurs, ils pouvoient avoir surpassé les autres Grecs, par rapport aux observations Astronomiques, qui regardent la Marine. Tout le reste doit être regardé comme fabuleux. Car si quelques Auteurs ont attribué les premières observations celestes à Orphée, comme Diogene Laërce sur l'autorité d'Eudemus en son histoire Astrologique, qui a été suivi par Théon & par Lucien, à Palamede, à Atrée & à quelques autres ; ce qu'Achilles Statius tâche de prouver par des passages d'Eschyle & de Sophocle, dans son Commentaire sur les Phenomenes d'Aratus : il est certain que le plus grand nombre des Auteurs Grecs & Latins est d'un avis contraire, tous presque les attribuant aux Chaldéens ou Babylonniens.

On sait que sous le nom de Chaldéens, les Grecs & les Latins ont compris les Juifs, qui à leur égard n'étoient pas assez considérables, pour être distinguez d'une Nation fameuse par son antiquité, & par la fondation d'un très-grand Empire. Quand donc les Grecs attribuent l'invention de l'Astronomie & de l'Astrologie aux Chaldéens, ils confirment plutôt qu'ils ne détruisent l'opinion la plus reçue, qui est que ce qu'il y a de sérieux & d'utile dans cette Science, a une origine plus ancienne, & doit être rapporté aux Patriarches.

Cette opinion n'est pas seulement fondée sur

le principe général de la Science infusé au premier Homme, duquel plusieurs Peres & Auteurs recents ont conclu, que ce que les premiers de ses descendants avoient sù, leur avoit été communiqué par tradition de pere en fils. Il est dit dans le 5. Chap. de la Genese que Dieu fit les Astres, *Ut essent in signa & tempora & dies & annos.* Ainsi le premier usage de la connoissance des Astres, étoit de connoître par l'observation de leurs cours, le jour & la nuit, les mois & les années, & la distinction des saisons, qui avoit un grand rapport à l'Agriculture.

On ne peut pas douter que la distinction des mois & des années, qui ne se pouvoit connoître sans l'observation du cours de la Lune & de celui du Soleil, ne soit plus ancienne que le Deluge, puisque la Sainte Ecriture marque précisément l'année, le mois & le jour qu'il commença, & qu'il finit. On comptoit donc déjà les mois & les années, ce qui ne se pouvoit faire, si on n'avoit déjà observé le mouvement regulier du Soleil & de la Lune. Le compte exact que Moïse donne des années de la vie des anciens Patriarches, dont il avoit été informé par la mémoire qui s'en étoit conservée parmi le peuple de Dieu, est une autre preuve qui n'est pas moins certaine, d'autant plus que ces caracteres de verité manquent à tout ce que l'Antiquité Payenne a pu trouver dans ses origines les plus reculées.

Car ces milliers d'années que les anciens Egyptiens donnoient à leurs premiers Rois, & ces autres calculs immenses qui se sont conservez dans les fragments de Berosé & d'autres qui avoient écrit l'Histoire Assyrienne ou

4 MEMOIRES DE LITTERATURE,

Babylonienne , ne peuvent être reduits à la Chronologie veritable qu'en faisant plusieurs suppositions toutes insoutenables , de mois pris pour des années , 'ou même d'années encore plus courtes. On les regarde donc comme des fables , & avec raison : mais la principale qui semble n'avoir pas été assez remarquée , est qu'ils n'avoient aucune mémoire certaine de leurs Antiquitez , puisque même ils ne connoissoient pas alors les mesures communes du tems , qui sont les mois & les années. Au contraire les dates du Deluge sont simples & certaines d'une année composée de mois ; & à moins de nier l'autorité des Livres sacrez , on doit convenir qu'il n'y a rien dans toute l'Antiquité payenne, qui approche en ce genre , même de fort loin , le tems du Deluge.

Ainsi les Payens eux-mêmes se sont moquez , comme a fait entre autres Ciceron , de ces prétendues observations celestes que les Babyloniens disoient avoir été faites parmi eux depuis 470000. ans ; ainsi que de celles des Egyptiens , auxquelles on peut joindre la tradition confuse & embrouillée de la plupart des Orientaux , comme les premiers Europeens qui entrèrent dans la Chine la trouverent établie , & celle des Persans touchant leur Roi Cayumarath , qui regna mille ans , & quelques autres qui le suivirent , & dont le regne duroit des siecles. Ces opinions toutes ridicules qu'elles soient , ont été conservées par leurs Auteurs les plus serieux , qui les avoient prises de quelques Livres Grecs , où cette prodigieuse Antiquité des Assyriens & des Babyloniens étoit établie , comme la base de l'Histoire.

Il s'ensuit de-là que ceux qui n'ont eu aucune connoissance des tems , & qui n'ont pu donner d'Epoques certaines de ce grand nombre d'années, qu'ils attribuent à leurs anciens Rois, n'avoient qu'une connoissance très-imparfaite de l'Astronomie. Aussi les Auteurs qui n'ont pas confondu la Fable & l'Histoire, ont réduit ces observations à un nombre d'années plus raisonnable, quoi-qu'il puisse paroître encore excessif. Simplicius dans ses Commentaires sur le Livre *de Cælo*, dit que Callisthene étant à Babylone à la suite d'Alexandre, tira des observations des Babyloniens, & qu'elles étoient de 1900. ans. Il ne paroît pas cependant qu'Aristote auquel elles furent envoyées, en fut extrêmement satisfait, puisque selon son Interprete, il trouva beaucoup de défauts dans leur Systeme Astronomique. Mais ce n'est pas de quoi il s'agit : car on peut être très-bon Astronome, quoi-que dans différents Systèmes, & cela se voit tous les jours par les observations, que les uns font suivant celui de Ptolomée, les autres suivant ceux de Copernic & de Tycho, qui nonobstant cette différence, toutes s'accordent avec le Ciel. La question est de savoir si ces observations pouvoient remonter à un si grand nombre d'années, & c'est ce qui ne paroît pas vraisemblable. Cependant en comptant ces 1900. années depuis Alexandre, on remonte jusqu'au tems de la dispersion des Nations, & de la Tour de Babylone, au delà duquel on ne trouve que des Fables. On peut donc croire que quand Themistius sur l'autorité des Auteurs qui restoient encore de son tems, a dit que Callisthene avoit trouvé des observations

6 MEMOIRES DE LITTERATURE,

de 1900. ans à Babylone, le sens simple & naturel étoit, que les Babyloniens dès l'établissement de leur Empire qui a duré environ 1300. ans, s'étoient attachez à l'étude de l'Astronomie, & qu'ils l'avoient depuis soigneusement cultivée. On croit avec fondement, que la Tour de Babel élevée *in campo Sennaar*, fut le lieu, où ensuite Babylone fut bâtie. C'étoit dans une plaine fort étendue & où la vûe n'étoit bornée par aucunes montagnes, ce qui donna aux Assyriens ou Babyloniens la facilité d'observer le Ciel plus exactement que les autres. Cicéron dans le 5. Livre de Divinat. *Principio Assyrii, ut ab ultimis auctoritatem repetam, propter planitiem magnitudinemque regionum quas incolebant, cum cœlum ex omni parte patens & apertum intuerentur, trajectiones motusque stellarum observaverunt.* Il est à remarquer que cette plaine que l'Ecriture Sainte appelle *Sennaar*, est la même que les Arabes appellent *Sinjar*, où le Calife Almamon septième des Habbassides, sous lequel les Sciences commencerent à être florissantes parmi les Arabes, fit faire les observations Astronomiques, qui servirent durant plusieurs siècles à tous les Astronomes de l'Europe: & le Sultan Gelaleddin Melikschah troisième des Seljukides, en fit faire de semblables près de 300. ans après, dans le même lieu, de sorte qu'on reconnoît, que ce n'est pas sans raison, qu'on y a placé la naissance des observations Astronomiques.

Il est donc hors de doute, que de l'aveu même des Grecs, la connoissance des Astres & la Science établie sur les observations de leurs cours & des phénomènes celestes, qui est

est l'Astronomie proprement dite , doit son origine aux Assyriens , Babyloniens ou Chaldéens qui sont les mêmes , aussi-bien que cette autre partie pleine de superstition , qui regarde les effets & les influences des Astres , qu'on appelle Astrologie Apotelesmatique, ou Sphere Barbarique, quoi qu'anciennement les deux premiers noms aient été souvent confondus. Celui de Chaldéens qui étoit affecté pour signifier les Astrologues , en est une preuve. Or comme les Grecs ne pouvoient pas contester à ceux de cette Nation leur antiquité, ni la possession de cette Science, presque tous ont reconnu qu'elle avoit pris son origine parmi les Chaldéens.

Abraham étoit sorti de Chaldée , *De Ur Chaldaeorum*. Des témoignages de Berosé & d'Eupolemus citez par Eusebe , liv. 9. de la *Prep. Evang.* prouvent qu'il étoit τὰ ὑπάντα ἔμπειρος, *savant dans les choses celestes* : & qu'il avoit inventé l'Astronomie & l'Astrologie judiciaire, καὶ τὴν Ἀστρολογίαν καὶ τὴν Χαλδαϊκὴν οὐρεῖν. La plupart des Anciens ont cru que ces Sciences, ainsi que plusieurs autres dont on lui attribué l'invention, n'étoient pas tellement fondées sur ses propres observations, que sur ce qu'il avoit appris de ses Peres, & en remontant à la source, cette Science a été attribuée à Adam, comme lui ayant été inspirée de Dieu.

On a déjà remarqué que cette opinion qui est presque générale parmi les Anciens, doit être entendue, pour ce que l'Astronomie a de principal, de sérieux, & d'utile à la vie : & on a tout sujet de croire que Dieu en donna la connoissance au premier homme. Mais on

8 MEMOIRES DE LITTERATURE,

ne peut pas s'imaginer avec le même fondement , que par cette premiere inspiration , Adam ait connu tout ce que la longue experience de plusieurs siecles a appris aux hommes. Que si , comme il paroît encore plus sûr , on n'entre pas dans l'examen d'une question sur laquelle l'Ecriture sainte ne nous apprend rien de positif , au moins on ne peut être accusé de temerité , quand on dira que les descendans du premier Pere , n'ont su qu'une partie de ce qu'il pouvoit avoir appris par une revelation immediate.

La preuve paroît fondée sur une espece de demonstration. Si la connoissance du cours des Astres qui sert à regler les tems & les saisons , avoit été d'abord aussi parfaite parmi les descendans d'Abraham , qu'elle est presentement : elle auroit sans doute été employée dans ce qu'il y avoit de plus essentiel , qui étoit la Religion. On trouve que quand Dieu commença à donner des Loix à son peuple , la premiere qui regardoit les ceremonies sacrées fut celle de la celebration de la Pâque , dont le jour étoit marqué. S'il y avoit lieu de donner aux Israélites une regle certaine , telle qu'on l'a presentement , pour les calculs Astronomiques des années & des mois , & pour connoître la nouvelle Lune , c'étoit en cette occasion. On ne trouve pas néanmoins qu'il y ait rien sur ce sujet marqué dans la sainte Ecriture , ni même conservé par la tradition des Juifs , selon laquelle la nouvelle Lune n'étoit déclarée que sur le témoignage de ceux qui l'avoient vûë. Il y a beaucoup d'apparence que les Prêtres & les principaux de la Nation avoient quelques règles plus certaines,

nes, dont ils se servoient dans le besoin, & on trouve des preuves de cette conjecture dans les Auteurs Juifs. Mais pour le surplus qui peut avoir rapport à la constitution du Systême Astronomique, appelé communément la Sphere, il n'en reste que de legers vestiges dans l'Antiquité.

On trouve dans la sainte Ecriture les noms de quelques Planetes & Constellations : *Qui* ^{Job. Cap. 9. v. 9.} *fecit Arcturum & Oriona & Hyadas & interiora Austri. Et c. 38. v. 31. Numquid conjungere valebis micantes Stellæ Pleiadas, aut gyrum Arcturi poteris dissipare? Numquid producis Luciferum in tempore suo, & Vesperum super filios terræ consurgere facis?* D'autres endroits des Ecrivains sacrez, peuvent prouver qu'ils avoient connoissance des principaux Astres : mais nous ne trouvons rien qui serve à montrer que Dieu n'ait pas voulu laisser cette partie de ses ouvrages à la recherche laborieuse des hommes, aussi-bien que les autres. L'opinion contraire qui attribue aux premiers Patriarches l'invention de l'Astronomie & de l'Astrologie, dans un plus grand détail que celui qui a été expliqué, est à la verité fort ancienne, puis qu'elle a donné lieu à plusieurs Ouvrages apocryphes qui ont trompé les plus habiles. Car il se trouvoit du tems d'Origene des Livres sur cette matiere attribuez à Enoch : & il en parle dans sa 28. homilie sur les Nombres : *Qui enim fecit multitudinem Stellarum, (ut ait Propheta) omnibus eis nomina vocat. De quibus quidem nominibus plurima in libellis qui appellantur Enoch secreta continentur & arcana: sed libelli ipsi non videntur apud Hebræos in auctoritate haberi.* Depuis on a supposé de
A 5 pareils

pareils Livres attribuez à Abraham & à d'autres Patriarches , dont plusieurs Juifs se sont servis pour établir l'autorité de l'Astrologie judiciaire : car nonobstant les defenses si souvent réitérées dans leur Loi , de se servir d'augures & de divinations , ou d'ajouter foi aux prédictions tirées de l'observation des Astres : leurs plus fameux Docteurs ont approuvé cette superstition , & ils en ont composé des Livres , qui l'ont répandue dans tout l'Univers , sur tout en Europe durant le tems d'ignorance.

On fait que la fable d'Atlas soutenant le Ciel , celle de Prométhée & quelques autres ont été interprétées des observations Astronomiques , qu'ils avoient faites , l'un en Mauritanie , l'autre sur le Mont Caucase , & ces explications paroissent assez vrai-semblables. Quelques Auteurs ont ajouté qu'Atlas étoit frere de Prométhée , & le même qu'Enoch , & qu'il avoit enseigné la Sphere aux hommes. Mais on ne peut rien tirer de ces fables , que des conjectures incertaines ou frivoles , puis que tout ce qu'elles apprennent est que Prométhée , Atlas , Endymion , Orphée , peuvent avoir fait quelques observations Astronomiques , qui ont donné origine à ces fictions poétiques. Cependant comme les Grecs n'ont rien de plus ancien pour l'histoire de l'Astronomie , dont Eudemus avoit composé un ouvrage cité par Diogene Laërce , ils ne peuvent être regardez comme les premiers Auteurs de cette Science. Il est vrai en même tems que si les Assyriens , ou Chaldéens & Babylo-niens , l'ont cultivée les premiers , ou ils n'en ont rien écrit , ou ils ont conservé leurs ob-
fer-

servations sans les communiquer aux autres , enforte que les Grecs ne les ont connues que sur la fin de la vie d'Alexandre. On trouve par quelques Eclipses marquées dans Ptolomée , sur les Memoires que Callisthene envoya à Aristote , que ces observations étoient assez justes ; l'Ere de Nabonassar qui étoit la plus ancienne, dont il marque quelques Epoque , ainsi que Censorin & divers autres , fait voir que leur Astronomie étoit toute formée ; mais les Grecs ne paroissent pas en avoir beaucoup profité , ni même l'avoir connue que très-obscurément.

Il ne reste rien dans les monumens d'antiquité Grecque , ni dans les Langues Orientales , qui puisse donner la moindre idée de ce premier Systeme d'Astronomie des Chaldéens. On comprend bien qu'ils ne pouvoient regler l'année , composer de plusieurs années certaines periodes Astronomiques , y observer ou predire des Eclipses sans avoir une grande connoissance de la Sphere , des Planetes , & des principales Constellations : mais on ignore jusqu'aux noms qu'ils leur avoient donnez. Car ceux qui le trouvent dans la Langue Chaldaïque sont modernes , & la plupart tirez du Grec. Les Livres de Sabis , qui passent pour être les descendans des anciens Chaldéens , ne peuvent donner sur cela aucunes lumieres , tant parce qu'il y en a fort peu , que parce qu'ils sont remplis de Fables & de superstitions , qui marquent une origine assez éloignée de cette premiere antiquité. Le Juif Moïse Maiemonides pourroit par son autorité , que les Modernes élevent souvent avec excès , imposer à ceux qui trouveront dans le *More Nebuchim* ,

buchim, ces livres citez avec élogé. Mais on peut être assuré qu'il avoit été trompé en les croyant fort anciens, au lieu que ce ne sont que des Traitez assez recens, tirez des Livres des *Mongans*, ou Mages anciens, adorateurs du feu, appelez vulgairement Guebres ou *Atechepereft*, remplis de principes mal digerez de Manichéisme, & de toutes sortes de superstitions grossières. Il en est de même des Livres des anciens Nabatéens, & de quelques autres qui se trouvent encore en Persan & en Arabe.

Il se trouve aussi dans plusieurs semblables Livres & dans quelques Dictionnaires Persans, divers noms de Planetes qui sont depuis longtemps hors d'usage dans la Langue Persienne, & qui sont remarquez comme étant de l'ancienne Langue des Mages, mais c'est tout ce qu'on en peut savoir. Enfin la preuve certaine que ce qui pouvoit rester de cette ancienne Astronomie Chaldéenne a été entièrement oublié, est que parmi un si grand nombre d'Auteurs Arabes, Persans & Tartares qui ont écrit sur l'Astronomie & sur l'Astrologie, à peine s'en trouve-t-il un seul, qui ne suive le Systeme de Ptolomée, pour l'une & pour l'autre.

Ainsi quoique les Grecs ne puissent pas avoir l'honneur de la premiere invention de la Sphere, & de tout le Systeme de l'Astronomie, il est néanmoins vrai que non seulement ils l'ont fort perfectionnée, mais qu'ils lui ont donné la forme qu'elle a eue depuis plusieurs siècles.

Les noms des Planetes, excepté ceux du Soleil & de la Lune, étant tirez de leur Mythologie, semblent marquer que l'originen'en est gueres

gueres plus ancienne : mais cette raison n'est pas decilive , puisque ces noms peuvent avoir été changez dans la suite , & Geminus , Achilles Tarius & les Commentateurs d'Aratus le remarquent de plusieurs. Ils ont été adoptez par tous les Astronomes Juifs , Arabes , Persans , Tartares & Turcs. Cette denomination des Planetes , des signes du Zodiaque & des principales Constellations , étant mêlée avec la Fable , comme on voit par les Commentaires d'Hyginus , & de divers Grecs sur les Phenomenes d'Aratus , ne conduit à aucune Epoque certaine.

Celle dont les Historiens conviennent , est que Thalès Milesien a le premier observé les Astres , les Eclipses du Soleil , ses conversions ou les solstices , & qu'il les avoit predict. Diogene Laërce cite le temoignage d'Eudemus dans son Histoire Astrologique. *Pline l. II. c. 12. Apud Græcos investigavit primus omnium Thales Milesius , Olympiadis 48. anno 4. predicto Solis defectu qui Alyatte rege factus est. v. c. 170.* Eusebe dans sa Chronique parle aussi de cette prediction.

Anaximandre disciple de Thalès , fit plusieurs decouvertes dans l'Astronomie : selon Pline l. 7. ch. 56. il trouva la Sphere , ce qui se peut entendre en deux manieres ; c'est-à-dire qu'il fut l'inventeur du Systeme général du Monde , ou qu'il trouva le premier la construction de la Sphere ou du Globe. D'autres Auteurs , entre lesquels est Theon , disent qu'il decouvrit le premier que la Terre étoit suspendue , & qu'elle avoit un mouvement réglé dans le centre du Monde. Pline , l. 2. c. 8. lui attribue la decouverte de l'obliquité du Zodiaque,

Anaximene disciple d'Anaximandre, découvrit que la Lune tiroit sa lumière du Soleil, & la cause des Eclipses par l'interposition de la Terre, & que les Astres se mouvoient autour de la Terre.

Anaxagore Clazomenien disciple d'Anaximandre, eut aussi une grande réputation pour l'Astronomie, quoiqu'il semble par ce que les Auteurs rapportent de lui, que son application fut plutôt à raisonner sur ce qui avoit été découvert par les autres, qu'à découvrir lui-même de quoi perfectionner cette Science. Il est le premier qui a cru que le Soleil étoit comme une masse enflammée, que le Ciel étoit composé de grosses pierres, opinions qui n'avoient pas grand rapport à l'Astronomie, & qui ont été peu suivies. Tels furent les progrès de l'Astronomie sous les Philosophes de la secte Ionique.

Pythagore qui étoit contemporain d'Anaximene, contribua encore plus à perfectionner cette Science. Plusieurs ont dit qu'il l'avoit apprise des Chaldéens & des Egyptiens, & Plutarque lui donne l'honneur d'avoir observé le premier l'obliquité du Zodiaque, *de Placit. Philosoph. l. 2. c. 12.* ce que d'autres ont attribué à Anaximandre, ou à Oenopides de Chio. On lui attribue aussi les premières observations pour régler l'année & la déterminer à 365. jours, & la 59. partie de 22. jours. Geminus dans son Introduction Astronomique, dit que les Pythagoriciens ont les premiers connu le mouvement circulaire du Soleil, de la Lune, & des autres Planètes. Philolaüs Pythagoricien qui étoit contemporain de Platon, fut Auteur du Systeme du mouvement de la Terre, qui

qui a été renouvelé par Copernic , & par Tycho-Brahe , & expliqué fort au long par feu M. Boulliauld dans son Astronomie Philolaïque.

Democrite avoit écrit divers Traitez d'Astronomie dont parle Diogene Laërce, mais dont il ne reste que les titres. Empedocle avoit fait aussi plusieurs observations Astronomiques. Il y a un Traité de Sphere qui porte son nom, mais qui est d'un Auteur Grec des derniers temps.

Les Grecs jusqu'à la 87. Olympiade, s'étoient servis d'un Cycle de quatre ans; ensuite d'un de huit : Meton environ ce même temps publia celui de dix-neuf ans, appelé *Enneadecateride*. Il y avoit alors un assez grand nombre d'Astronomes qui proposoient en public des especes d'Almanachs suivant le Cycle de Meton, ce qui est marqué par l'interprete d'Aratus, & par Geminus. On y trouvoit non seulement les quatre saisons marquées, mais quelques predictions touchant les vents.

Eudoxe disciple d'Archytas de Tarente & de Platon, qui avoit été quelque temps en Egypte, pour apprendre des Prêtres & des Astronomes du Pais, ce qu'ils savoient de plus recherché touchant l'Astronomie, entreprit de corriger les defauts de l'ancienne *Oëtaeteride*, & suivant le temoignage de Cicéron, il excella dans cette Science.

Autolycus dont on a deux livres, un de la Sphere mouvante, l'autre du lever & du coucher des Planetes, vécut du temps d'Aristote, qui écrivit aussi un *Astrologicon* ou Traité d'Astronomie. Ensuite Callippus Auteur de la Periode de 76. ans, composée de quatre *Enneadecate-*

16 MEMOIRES DE LITTERATURE,

caterides de Meton, Timochares & Aristylus, observerent la déclinaison des Etoiles fixes, comme remarque Ptolomée 1. 7. chap. 2. & 3. de son *Almageste*. Theophraste écrivit un Livre de l'Astronomie de Democrite, & une Histoire de l'Astronomie.

Ensuite dans la 127. Olympiade, Aratus composa les *Phenomenes*, par ordre d'Antigonus Gonatas fils de Demetrius Poliorcetes, & suivant les observations Astronomiques d'Eudoxe. Il établit sa Sphere par rapport au Climat de l'Hellespont & de la Macedoine, & comme cet Ouvrage eut une très-grande reputation, il eut un grand nombre de Commentateurs, & on composa des Spheres suivant son Systeme. Il reste encore un Traité de Theon sur ce sujet, dans le commencement duquel il remarque, que la plupart des Spheres qu'on faisoit comme d'Aratus, n'avoient pas un rapport exact à son système, & Theon donne la methode pour les construire.

Conon qui vivoit sous les Ptolemées Philadelphie & Evergetes, fit plusieurs Observations sur les Eclipses de Soleil & de Lune, & il decouvrit la constellation appelée *Coma Berenices*, dont Callimaque avoit fait un Poëme, duquel nous avons la Traduction par Catulle. Conon vivoit du temps d'Archimede qui parle de lui dans sa Preface du Livre de *Sphæra & Cylindro*; mais il étoit mort quand Archimede écrivoit le second Livre.

Aristarque Samien eut une haute reputation vers la 140. Olympiade, & il suivit l'Hypothese de Pythagore & de Philolaüs touchant l'immobilité du Soleil, & le mouvement de la Terre. Il reste quelques fragments de lui, tou-

touchant les grandeurs & les distances du Soleil, & de la Lune.

Archimede vivoit dans le même temps, & ne fut pas moins excellent par les Observations qu'il fit touchant les Solstices, & les mouvemens des Planetes, que par l'Ouvrage merveilleux qu'il fit, dans lequel ces mouvemens étoient représentez. Cicéron en parle ainsi dans le v. livre des Tusculanes. *Archimedes, cum Luna, Solis, quinque errantium motus in Sphæram illigavit, effecit idem quod ille uni in Timæo mundum ædificavit Deus, ut tarditate & celeritate dissimillimos motus una regeret conversio.*

Eratosthene Cyrenéen fut en grande reputation sous les Ptolemées Philometor & Epiphanes: il fut Garde de la Bibliotheque d'Alexandrie: il trouva la maniere de mesurer la Terre, & il reste quelques fragmens de cet Ouvrage. On dit aussi qu'il fit plusieurs Observations touchant les mouvemens des Corps celestes.

Hipparque comença à paroître dans la 154. Olympiade, & on a plusieurs des ses Observations touchant les Equinoxes, que Ptolomée a conservées. Il commenta les Phenomenes d'Aratus, & il a montré en quoi il s'étoit trompé, après Eudoxe.

Les plus illustres Astronomes qui sont venus ensuite ont été Geminus de Rhode, dans l'Olympiade 178. Theodore Tripolitain, Sosigenes, dont Jules Cesar se servit pour la reformation du Calendrier, Andromaque de Crete, Agrippa Bithynien dont parle Ptolomée, l. 7. c. 3. Menelaüs sous Trajan; Theon Smyrnéen, & enfin Claude Ptolomée natif de Pelusium, qui vivoit sous Marc Aurele, &

18 MEMOIRES DE LITTERATURE,
& dont les Ouvrages ont été jusqu'aux derniers siècles le fondement de toute l'Astronomie, non seulement parmi les Grecs, mais parmi les Latins, les Syriens, les Arabes & les Persans.

Ses Ouvrages, & ceux de plusieurs Auteurs qui l'ont précédé ou qui l'ont suivi, nous font connoître que l'Astronomie étoit parvenue, au point où elle étoit de son temps, par les seules Observations des Grecs, sans qu'il paroisse qu'ils ayent eu connoissance de ce que les Chaldéens ou Babyloniens avoient decouvert sur la même matiere. Ptolomée cite quelques observations d'Eclipses qui avoient apparemment été tirées de celles que Callisthene envoya de Babylone à Aristote : mais on ne trouve pas que les systemes de ces anciens Astronomes eussent été connus par les Grecs. On pourroit les soupçonner de les avoir dissimulez, par le mepris arrogant qu'ils avoient de toutes les autres Nations, qu'ils regardoient comme Barbares. Mais quoi qu'en plusieurs autres choses, ils ne soient pas entièrement exemts de ce reproche, l'origine & le progrès de l'Astronomie parmi eux, marque tellement qu'elle s'est formée peu à peu après un grand nombre d'observations qu'il semble que s'ils ne meritent pas la gloire de l'invention, c'est néanmoins par leur travail, & par une longue application qu'ils l'ont portée à un degré de perfection qu'elle n'a peut-être jamais eue parmi les Babyloniens.

On voit par l'Histoire, que leurs Sages, Prêtres, ou Philosophes, aussi bien que ceux des Egyptiens, & des autres Nations Barbares étoient fort jaloux de la Science qu'ils conser-

servoient de pere en fils. Si Thalès, Pythagore & quelques autres avoient tiré d'eux cette doctrine secrete, comme le temoignent plusieurs Auteurs, il ne paroît pas qu'ils l'aient divulguée, soit qu'ils eussent été engagez au secret par de grands sermens, soit qu'ils vouussent s'en faire honneur parmi leur Nation. Ainsi tout ce qu'on pourroit recueillir avec beaucoup de peine des anciens Auteurs, touchant l'Astronomie des Chaldéens ou Babylo-niens, se reduiroit à de vaines Observations d'Astrologie judiciaire, dans laquelle il semble que les Grecs ont plus deféré à leur autorité, qu'en tout autre point. Ce qu'on tiroit des Livres Orientaux sur ce sujet, ne merite aucune consideration, puisque ces Auteurs n'ont qu'une mediocre antiquité, & n'ont pas même d'autorité parmi ceux de leur Nation, qui ont cultivé serieusement l'Astronomie, & l'Astrologie.

Car il est à remarquer que les Arabes, qui avant le Mahometisme n'avoient qu'une connoissance superficielle de l'Astronomie, comme la peuvent avoir des hommes qui sont toujours à la campagne: lorsqu'ils commencerent à s'appliquer aux Sciences, embrasserent d'abord le Systeme de Ptolomée, dont les Livres furent traduits en leur Langue. Ils connoissoient quelques Étoiles ou Constellations, auxquelles leurs ancêtres rendoient un culte superstitieux, qui fut avili par le Mahometisme. Depuis, tous les noms Arabes qu'ils donnent aux Constellations, furent tirez du Grec, à l'exception d'un très-petit nombre, ce qui passa aussi des Arabes aux Persans, parceque ces uns & les autres se trouverent long-temps sou-

fournis aux mêmes Maîtres. On peut voir ce denombrement des Etoiles & des Constellations dans les Tables d'Olug-Beg Prince Tartare descendant de Tamerlan, qui les composa en 1437. Elles ont été imprimées en Angleterre en 1665. en Persan & en Latin, avec des notes fort amples de M. Hyde qui explique les noms Arabes & les compare avec ceux des autres Langues.

Les Arabes & les Persans ont donc à la vérité fort travaillé à perfectionner l'Astronomie, mais ce n'a été qu'en faisant des observations assez exactes suivant le Systeme de Ptolomée sans y rien ajoûter, & c'est à eux que l'Europe est redevable de tout ce qu'on a su sur cette matiere dans les temps de barbarie, jusqu'au rétablissement des Lettres & des Sciences. Les Juifs repandus par toute la terre avoient apporté en Europe les Tables Astronomiques des Arabes, & les avoient traduites en Hebreu, aussi bien que les Ouvrages de plusieurs habiles Astronomes, mêmes des anciens Grecs, qui alors n'étoient pas connus. Il s'en fit plusieurs Traductions Latines; les Tables Alfonsines en ont été tirées, & tout ce que nos Auteurs ont connu dans l'Astronomie jusqu'à ces derniers siècles, a été pris dans ces Livres, faits ou traduits par les Arabes ou par les Juifs.

Le plus illustre parmi les Princes Mahométans qui ont contribué à la perfectionner, non seulement par la traduction des Livres Grecs, mais aussi par des observations Astronomiques, faites avec autant d'exactitude que de dépense, a été le Calife Almamon septième de la famille des Abbassides, qui commença son Empire

re en 813. Outre qu'il fit traduire les meilleurs Livres Grecs en toute sorte de Sciences, fit faire de très-exactes Observations, sur lesquelles on dressa les Tables Astronomiques qui portent son nom, & dont Elmacin parle dans l'Histoire Saracenique, p. 139. quoique le Traducteur se soit trompé en lisant mal; & mettant *Ventus Almamonis*, au lieu de *Tabulæ Almamonis*. Il en fit faire d'autres pour la mesure de la Terre, dans les plaines de Sinjar ou Sennaar, par trois freres très-habiles Astronomes, appelez les Enfans de Mussa, dont le detail est rapporté par Ebn Chalikan, & par d'autres Auteurs que cite Goliüs dans ses savantes notes sur Alfragan, p. 67. C'est ce Prince qui par erreur des Copistes est appelé Maïmon, & Almæon par des Auteurs que Vossius cite c. 35.

Depuis ce temps-là les Arabes ont cultivé l'Astronomie avec un très-grand soin, & on feroit une longue liste des Auteurs qui l'ont éclaircie avec succès. Alfragan, Abumassar, Albategnius, Geber, & quelques autres ont été connus par nos Auteurs, qui les ont traduits & commentez sur des Traductions Hebraïques faites par des Juifs: car jusqu'au dernier siecle presque aucune Traduction n'avoit été faite sur l'Arabe. Mais il y en a un grand nombre d'autres, qui ne cedent en rien à ceux qui ont été connus parmi nous. De plus à l'exemple d'Almamon divers Princes ont fait renouveler les observations Astronomiques, pour fixer les temps, ainsi que fit Melikschah le plus puissant des Sultans Seljukides, lorsqu'il établit l'Epoque appelée *Gelali*, ou *Gelaleenne*, parce que son surnom étoit *Gelaled-*

leddin, ce qui signifie *la gloire de la Religion*. Le commencement de cette Epoque fut fixé à l'entrée du Soleil dans le Belier l'an del'He-gire 467. de J. C. 1074. & 1075. parce que l'année Arabique commençoit au 26. d'Août.

Les Tartares descendans de Ginghizchan & de Tamerlan, eurent la même passion pour l'Astronomie. Nassireddin natif de Tus dans le Chorasan, dont les Commentaires Arabes sur les Elemens d'Euclide ont été imprimez à Rome, a dressé des Tables Astronomiques qui se trouvent dans plusieurs Bibliothèques, & qui sont encore fort estimées. Il vivoit en 1261. & il dedia ce grand Ouvrage au Chan des Tartares Mogols Hulacou.

Le Prince Olugbeg qui étoit de la même Maison, poussa encore plus loin l'étude de l'Astronomie, ayant fait bâtir un College magnifique à Samarcand, avec un Observatoire, pour lequel il fit faire des instrumens d'une grandeur extraordinaire, afin que les observations fussent plus justes. Cette Science n'a pas cessé d'être cultivée parmi les Turcs, les Persans & les Tartares jusqu'à ces temps-ci, & Jean Gravius savant Anglois, qui outre une connoissance exacte des Mathematiques, étoit très savant dans les Langues Orientales, a témoigné qu'il avoit trouvé en Orient des Astronomes très habiles, ce qui paroît encore par les Calendriers ou Almanachs qui viennent de ce Pais-là.

Il y a tout sujet de croire que les observations Astronomiques trouvées dans le siecle dernier entre les mains des Chinois, y étoient passées de Tartarie: car il y a des preuves certaines que Ginghizchan entra dans la Chine,
&

que ses descendans furent maîtres d'une plus grande partie de ce vaste Empire, où ils porterent vrai-semblablement les Tables & les Observations qui avoient été faites par les plus fameux Astronomes de Chorasán, tant sous les Sultans Seljukides, dont la puissance fut détruite par les Tartares Mogols, que sous les premiers Princes de cette Nation, qui cultivèrent pareillement l'Astronomie avec un très-grand soin.

On trouve aussi que les Astronomes Tartares ont eu une connoissance exacte des Cycles particuliers des Chinois ou Cataïens, principalement de ceux de douze, de soixante, & de cent quatre-vingt années, suivant lequel en 1444. qui étoit le temps auquel Olug-Beg composa son *Traité de la Connoissance des plus fameuses Epoques*, les Cataïens ou Chinois comptoient 88. 639. 860. années depuis le commencement du Monde. Les années distinguées par les noms de certains animaux, du Lion, de l'Elephant, &c. sont marquées de ces mêmes caracteres dans l'Histoire de Ginghizchan. On peut trouver de plus amples éclaircissements sur cette matiere dans le *Traité* même d'Olug-Beg, imprimé par Gravius en Persan & en Latin en 1650. à Londres; & à la fin de l'*Atlas Sinicus* du P. Martini, auquel Golius a ajouté de très-savantes Notes. M. Hyde dans sa Preface sur les Tables des Etoiles fixes du même Olug-Beg, a aussi rapporté plusieurs choses singulieres touchant le progrès de l'Astronomie parmi les Persans & les Tartares, de même que Golius dans ses Notes sur Alfragan. On peut entendre cet Auteur dans la Traduction que le même Golius en a donnée
sur

sur l'original Arabe , au lieu que celle de Christman , qui n'étoit que l'ancienne latine , corrigée autant qu'il étoit possible à un habile Astronome , est pleine d'endroits inintelligibles , parce que comme il est aisé de le remarquer , elle avoit été faite sur une Traduction Hébraïque , qui se trouve assez communément dans les Bibliothèques.

Quoi-que les Juifs ayent composé un assez grand nombre d'Ouvrages sur la Sphere , dont quelques - uns ont été imprimez par Munster en Hébreu & en Latin : qu'en Espagne particulièrement , ils ayent eu de grands Astronomes , & qu'ils ayent eu la principale part à la composition des Tables Alfonsines , il y a peu de choses néanmoins où ils puissent être considerez comme Originaux. La plupart savoient l'Arabe , & ceux qui ne le savoient pas , trouvoient des Traductions Hébraïques , non seulement de tous les anciens Astronomes Grecs , mais de presque tous les meilleurs Auteurs Arabes : ainsi ils avoient de quoi faire valoir leur capacité avec de pareils secours , qui manquoient aux Chrétiens.

Or de même que les Chaldéens & les Egyptiens joignirent presque toujours l'Astrologie judiciaire à l'Astronomie ; les Grecs ont fait la même chose : & les Arabes , les Persans , les Tartares & autres Orientaux ont poussé cette vaine Science encore plus loin. Il ne faut pas s'étonner que les Juifs nonobstant leur Religion soient tombez dans cette superstition , puis que les Chrétiens n'en ont pas été exemts. Les Grecs modernes l'ont portée jusqu'à l'excès , & à peine se trouve-t-il un de leurs Auteurs , qui à toute occasion ne parle de pre-
dic-

ctions par les Astres , d'Horoscopes & de Talismans , enforte qu'à peine , si on les veut croire , il y avoit une seule Colonne , Statue ou Edifice public dans Constantinople , & dans toute la Grece , qui ne fût élevée suivant les regles de l'Astrologie Apotelesmatique : car c'est de ce mot ἀπτελεσμα qu'a été formé celui de *Talisman*. Nos Européens n'ont pas été exemts de cette erreur populaire , quoiqu'elle ait été souvent combattue par les plus grands hommes , qui en ont démontré la vanité : mais ils n'ont pas deraciné cette ridicule prevention , qui regne encore presque par tout , & particulièrement en Italie. On a vû de nos jours un Italien , qui envoya au Pape Innocent XI. une prediçtion en maniere d'Horoscope sur Vienne , lorsqu'elle étoit assiégée par les Turcs , & qui fut très-bien reçue.

Il ne reste à parler que du progrès de l'Astronomie parmi les Romains , & ensuite parmi les Peuples , qui formèrent diverses Monarchies sur la ruine de l'Empire Romain. On ne trouve pas que dans un assez long espace de tems , il y ait eu parmi les anciens Romains de grands Astronomes. Les defauts de l'année de Numa , & le peu d'ordre qu'il y eut dans le Calendrier jusqu'à la reformation de Jules Cesar , doivent être regardez plutôt comme un effet de l'incapacité des Pontifes qui étoient les maîtres des Intercalations , que comme une marque de leur negligence. L'an 580. de Rome , Sulpitius Gallus Lieutenant du Consul Emilius Paullus , dans la guerre contre les Perses , voyant les soldats troublez par une Eclipsé de Lune , les rassura en leur en expliquant les causes. Cesar par sa correction

du Calendrier , pour laquelle il se servit du Mathématicien Sosigènes , acquit avec raison une grande gloire. Mais à peine trouve-t-on un petit nombre d'Auteurs qui aient écrit sur ces matières. Cicéron, Varron, Nigidius en écrivirent, mais à l'exception de la traduction des *Phénomènes* d'Aratus , qui furent aussi traduits par Germanicus , & par Avienus , on ne trouve rien de fort considérable. Manilius qui vivoit sous Auguste , a plus songé à l'Astrologie, qu'à l'Astronomie. Hyginus dans son *Astronomicum Poëticum* n'a presque été occupé que de la Fable. Censorin qui vivoit sous les Gordiens vers l'an 238. de J. C. a renfermé dans son petit *Traité de Die natali* , un grand nombre d'observations , qui ne se trouvent point ailleurs. Macrobe, Marcianus Capella & quelques autres n'ont parlé qu'en passant de l'Astronomie. Les Auteurs qui ont écrit depuis Constantin , jusqu'au tems de Charlemagne , & encore après , réduisoient toute leur étude à ce qui avoit rapport au Calendrier , & au Comput Ecclesiastique. On reconnoît néanmoins par leurs Ouvrages que leur capacité n'étoit pas médiocre, particulièrement celle de Bede, & d'Alcuin Précepteur de Charlemagne. Ce Prince suivant le témoignage d'Eginhart & de la plupart des Historiens ; étoit aussi savant dans l'Astronomie : il donna aux mois & aux vents, les noms Allemands, qui restent encore avec peu de changement. L'Ambassade que lui envoya Aaron Roi de Perse , qui est le Calife Aaron Rechid, est fameuse dans l'Histoire, à cause des présens rares dont elle étoit accompagnée , parmi lesquels on marque une Horlo-

, que d'autres entendent d'un Planisphere.
et Aaron étoit pere d'Almamon, dont il a
été parlé ci-dessus.

Depuis cet intervalle, pour ne point parler
des Orientaux, ni des Juifs d'Europe, dont il
a été dit ce qui étoit nécessaire, les plus fa-
meux Astronomes ont été Clement de Langh-
am, vers 1150. Campanus de Novare en
1180. Jordanus Nemorarius : les Traducteurs
ont par ordre de l'Empereur Frideric II. Prin-
cipallement & fort addonné à l'Astrologie, mi-
nant en Latin l'Almageste, sur la Version Ara-
be. Jean de Sacrobosco, qu'on croit avoir
été Anglois, Maturin, qui mourut en 1256.
sur la sepulture duquel on voit une Sphere.
en 1270. Alphonse Roi de Castille fit dresser
des Tables qui portent son nom. Roger Ba-
con Carme Anglois vivoit en même tems.
Guido Bonatus Italien de Frioul en 1284. En
1320. Petrus Aponensis, qui furent suivis de
quelques-uns moins considerables, en compa-
raison de Pierre d'Ailly Evêque de Cambrai
Cardinal, & le Cardinal Nicolas de Cusa
Allemand en 1440. Dominique Maria Bolo-
nis Precepteur de Copernic. George Purbach-
ius ainsi appelé du Bourg de Burbach, sur
les Frontieres d'Austriche & de Baviere, qui
enseigna publiquement la Philosophie à Vien-
ne, est un de ceux qui a le plus contribué par
ses études & par ses observations à rétablir
l'Astronomie. Il fit connoissance avec le Car-
dinal Bessarion pendant sa Legation vers l'Em-
pereur Frideric. Par son conseil Purbachius
alla en Italie pour apprendre la Langue Grec-
que, & aussi-tôt il s'appliqua à la lecture de
l'Almageste de Ptolemée, qu'on n'avoit lû

depuis plusieurs siècles que dans ces Traductions imparfaites dont il a été parlé ci-dessus, faites sur les Hebraïques, qui avoient été faites sur les Arabesques, & celles-ci sur les Syriaques. Il avoit commencé un abrégé de l'Almageste sur l'original Grec; mais il ne put aller qu'au sixième Livre étant mort en 1461. âgé seulement de trente-neuf ans.

Son principal disciple fut George Muller appelé communément Regiomontanus, parce qu'il étoit natif de Königsberg en Prusse. Il fut le premier qui composa des Ephemerides pour plusieurs années, & divers autres Ouvrages très-estimez, entre autres les Theoriques des Planetes. Il mourut en 1469. âgé de trente-trois ans, lorsqu'il se dispoisoit à aller à Rome, pour travailler à la reformation du Calendrier, sous les ordres du Pape Sixte IV.

Jean Bianchini Ferrarois travailla presque en même tems avec reputation, à des Tables des mouvemens celestes.

Les Florentins cultiverent aussi en ces tems-là l'Astronomie, mais ils ne firent aucun Ouvrage comparable à ces premiers, & Marfile Ficin, quoi-que très-habile, & de plus grand Philosophe, donna un peu trop de créance à l'Astrologie judiciaire, qu'il tâcha de justifier, en quoi il n'a eu que trop de Sectateurs en ce pays-là, entre autres Jovianus Pontanus, Joannes Abiosus, & plusieurs autres.

Le Juif Abraham Zacut Astrologue du Roi de Portugal D. Emanuel, composa un Calendrier perpetuel, qui fut imprimé en 1500. & lui acquit une grande reputation : mais il n'y mit rien de lui-même ; que l'ordre & la dis-

disposition , le reste étant tiré des anciennes Table's, que plusieurs autres Juifs avoient faites quelques siecles auparavant, & qui se trouvent encore dans les Bibliothèques.

Depuis l'an 1500. Jean Werner Allemand, Jean Bianchini Ferrarois ou Modenois, Jean Stoëffler, & quelques autres donnerent aussi diverses observations qui contribuerent à perfectionner l'Astronomie. Mais aucun ne fut comparable à Nicolas Copernic natif de Thorn en Prusse, & Chanoine de Warmie, né en 1473. & mort en 1543. Il composa un nouveau Systeme suivant l'hypothese de Philolaüs, qui établit l'immobilité du Soleil & le mouvement de la Terre autour du Soleil, ce qui fait le mouvement annuel : à quoi il ajouta le mouvement de la Terre sur son axe, pour expliquer celui qu'elle fait en un jour, qui étoit l'hypothese d'Heraclide de Pont, & d'Eophantus Pythagoricien.

Le même siecle produisit un grand nombre d'habiles Astronomes, dont la liste avec le denombrement de leurs Ouvrages a été faite par plusieurs Auteurs, & augmenteroit trop ce Mémoire. Un des plus illustres a été Tycho Brahé Gentilhomme Danois, qui par ses observations trouva plusieurs choses à corriger dans le Systeme de Copernic, & qui contribua plus qu'aucun de son temps, à perfectionner l'Astronomie, non seulement par ses Ecrits, mais par l'invention de plusieurs instrumens, qu'il mit dans son Château d'Uranibourg, auquel il donna ce nom à cause de l'Observatoire qu'il y fit construire.

Au commencement du dernier siecle, Galileo Galilei Florentin observa les mouvemens

des Satellites de Jupiter , & plusieurs autres choses inconnuës jusqu'alors ; qui lui attirerent les censures de l'Inquisition de Rome , mais qui n'ont pas laissé de le faire considerer comme un des plus grands Genies qui ait paru depuis long-temps. Il avoit laissé plusieurs disciples , dont le dernier qui étoit le Sieur Viviani , Associé à l'Académie Royale des Sciences , est mort depuis quelques années dans un âge fort avancé.

Le Sieur Ismaël Boulliauld qui est mort âgé de 87. ans , il y a peu d'années , a fait aussi plusieurs belles découvertes & a donné au public son grand Ouvrage de l'Astronomie Philolaïque. Mais on peut dire sans prévention que l'Académie Royale des Sciences a poussé les découvertes Astronomiques au delà de tout ce qui s'étoit fait dans les siècles passés. M. Cassini que le Roi fit venir de Bologne , M. Picard , M. de la Hire & plusieurs autres , ayant porté l'Astronomie à son plus haut degré de perfection. Le détail de ces travaux si utiles au public , passeroit les bornes d'un simple Memoire , & l'Histoire de l'Académie des Sciences en instruit parfaitement.

On s'est borné à une suite fort abrégée de ce qui avoit rapport à la matiere proposée , par rapport aux temps éloignés , & on ne l'a traitée qu'historiquement , parce que c'est seulement de cette maniere qu'elle peut regarder l'Académie. Et afin de marquer les Auteurs dont on s'est servi , & des travaux desquels on peut utilement profiter , pour éclaircir plus amplement le sujet qui avoit été proposé : celui qui l'a traitée plus methodiquement , est Jean Gerard Vossius dans son volume de *Qua-*

tuor Artibus popularibus. Hormius dans son Histoire Philosophique, imprimée à Leyde en 1655. in 4. Jonsius de *Scriptoribus Historiæ Philosophicæ*, imprimé à Francfort in 4. 1659. outre divers autres Modernes : ausquels néanmoins il est bon de preferer les anciens, entre lesquels sont particulièrement Diogene Laerce & Plutarque.

Il y auroit une question assez importante, mais qui demanderoit une Dissertation particuliere, c'est de savoir si les Anciens ont fait leurs observations astronomiques sans Telefcopes, ce qui passe pour certain, puisque si cette invention avoit été connue autrefois, il y a tout sujet de croire que l'utilité qu'on en tiroit non seulement pour l'Astronomie, mais en plusieurs autres usages, auroit empêché qu'elle ne se fut perdue. Nous n'entrerons pas dans cette discussion, nous remarquerons seulement que le R. P. Mabillon a rapporté dans son Voyage d'Allemagne qu'il avoit vû à l'Abbaye de Scher dans le Diocèse de Freisinge une Histoire Scholaistique de Petrus Comestor, à la tête de laquelle étoient les figures des Arts liberaux, & que pour signifier l'Astronomie, Ptolomée y étoit représenté observant les étoiles avec une lunette comme nos lunettes d'approche : & celui qui a écrit le Manuscrit nommé Chonradus, étoit mort au commencement du 13. Siecle, comme ce savant homme l'a prouvé par la Chronique de ce Monastere que Chonrad avoit continuée jusqu'à ce temps-là. Cette date est d'autant plus remarquable, que les simples lunettes qui semblent devoir être inventées les premières, ne l'ont été que plus de cent ans après, com-

Analeff.
Tom. 4.
p. 50.

me on peut voir par une Lettre très-curieuse de feu M. Carlo Dati Florentin, que M. Spon a inserée dans ses Recherches d'Antiquité, p. 213. Elle contient un passage remarquable d'une Chronique de Barthelemi de S. Concorde de Pise, qui marque qu'en 1312. un Religieux nommé Aleffandro di Spina, faisoit des lunettes, & en donnoit liberalement, pendant que celui qui les avoit inventées refusoit de les communiquer. Sandro di Pipozzo en parle dans un Traité fait en 1299. En 1311. un autre en parle comme ayant été trouvez depuis vingt ans, & le *Lilium Medicinæ*, en 1305. Mais il ne se trouve rien de pareil sur les Telescopes.

D I S S E R T A T I O N
SUR LES LEMURES,
OU LES AMES DES MORTS.

Par M. SIMON.

L'IDÉE générale de toutes les Nations, mêmes les plus barbares, a toujours été que l'homme ne mouroit pas tout entier, & qu'il subsistoit par la meilleure partie de lui-même après la destruction du corps. Mais cette persuasion universelle de l'immortalité de l'ame n'étoit pas l'incertitude de ce qu'elle devenoit après la mort, où elle alloit établir son domicile ; comment elle pouvoit entretenir commerce avec les vivans, & quel étoit le motif
du

du culte qu'on lui rendoit. C'est sur ces quatre points que je me propose d'expliquer les opinions des anciens Romains, dont la Théologie n'étoit point en cela différente de celle des Grecs & des Egyptiens, qu'on fait avoir emprunté leur plus saine doctrine de la Religion & des Coutumes des Hebreux.

I.

Etat des Ames séparées,

Les Romains, suivant Ovide & Apulée, Ovid. Fast. 5. Apul. de Deo Socrat. donnoient en général le nom de *Lemures* à toutes les ames des Morts. Mais ils en distinguoient de deux sortes; les uns bien-faisans & paisibles, qui faisoient volontiers leur séjour dans les maisons, que l'on appelloit *Lares* ou Dieux domestiques: les autres mal-faisans & inquiets qui n'y revenoient que pour y faire du ravage, que l'on appelloit *Larves* ou Phantômes.

On tenoit que les premiers étoient les ames des Ancêtres, lesquels ayant vécu en gens de bien, aimans leur famille, & s'appliquans à la gouverner avec sagesse, n'avoient point quitté en mourant la tendresse qu'ils avoient pour elle: Ce qui les obligeoit à rester dans leurs maisons, où ils continuoient de prendre soin de leurs descendans, parmi lesquels ils s'appliquoient à maintenir la paix & l'honnêteté; leur procurant tous les biens & tous les avantages qu'ils pouvoient, & détournant les maux dont ils étoient menacez; semblables, dit Plutarque, à des Athlètes qui ayant obtenu la permission de se retirer à cause de leur

grand âge, ne quittoient pas pour cela la passion qu'ils avoient eue pour leur ancienne profession, & se plaisoient à voir leurs élèves s'exercer dans la même carrière, & à les soutenir par leurs discours & par leurs conseils, pourvû qu'ils leur trouvassent de la bonne volonté, & de la reconnoissance. C'est de cette espece qu'étoit celui à qui Plaute fait faire le Prologue d'une de ses Comedies, où il témoigne l'affection qu'il a pour la fille de la maison où il habitoit depuis long-temps; assurant qu'en consideration de sa pieté, il songeoit à lui procurer un mariage avantageux par la decouverte d'un tresor confié à ses soins, dont il n'avoit jamais voulu donner connoissance, ni au pere de la fille, ni à son ayeul qui en avoient mal usé à son égard.

L'autre espece de Lemures, à qui ce nom semble avoir été particulièrement affecté, inspiroit plus de crainte que de respect; par les desordres qu'ils causoient dans les lieux où ils s'avissoient de revenir. Ils passsoient pour des esprits malins, & l'on croyoit que c'étoient les ames des gens vicieux qui étoient condamnées pour l'expiation de leurs crimes à mener une vie errante & vagabonde après leur mort, n'ayant aucune demeure assurée où ils pussent vivre en repos. Cette situation fâcheuse jointe à leur malignité naturelle, les portoit à tourmenter les vivans; & les Dieux leur donnoient, disoit-on, un pouvoir absolu sur les méchans en qualité de Ministres, ou d'exécuteurs de leur justice, mais ils ne leur permettoient pas d'attenter à la vie, & à la personne des gens de bien: Ils pouvoient tout au plus leur causer de vaines frayeurs par des apparitions

paritions phantastiques, c'est pourquoi on les appelloit spectres, ou phantômes.

Comme il est assez ordinaire de confondre les malheureux avec les coupables, on mettoit de ce nombre ceux qui avoient péri par une mort violente, & qui étoient privez de l'honneur de la sepulture, passeport nécessaire pour avoir une place fixe dans l'autre monde. Ainsi l'on disoit que leurs Manes inquiets qui n'avoient quitté la vie que par force, erroient autour de leurs corps, paroissans sous des formes horribles, & avec des bruits épouvantables jusqu'à ce qu'on leur eut rendu les derniers devoirs.

Suetone raconte comme un fait qui passoit pour constant, qu'après la mort de Caligula. les concierges du Palais où il avoit été massacré, furent inquietez toutes les nuits par des spectres, & saisis de terreur, jusqu'à ce que ses sœurs revenues d'exil lui eussent fait faire une pompe funebre. C'est sur ces imaginations populaires, qu'un valet dans Plaute voulant persuader à son maître, qu'il revient des esprits dans sa maison, lui assure qu'il faut qu'il y ait eu autrefois quelqu'un d'assassiné dans ce logis.

Les gens sages se moquoient de ces fables ridicules, cependant elles étoient quelquefois rapportées avec des circonstances si précises, & des témoignages si positifs, que des personnes d'ailleurs bien sensées ne savoient qu'en penser. C'est ce que Pline le jeune avouë au sujet d'une apparition fort extraordinaire, sur laquelle il consulte un de ses amis. Le Conte a été souvent copié depuis. Il y avoit à Athenes une maison décriée pour les Esprits.

Le Philosophe Artemidore attiré par la modicité du prix , vint s'y établir dans le dessein d'éprouver ce qui en étoit. La nuit étant occupé à l'étude , il entend un grand bruit de chaînes , & voit un vieillard affreux chargé de fers qui s'approche de lui. Il se lève : le spectre s'éloigne , lui faisant signe de la main de le suivre , il le suit jusques dans la Cour où la vision disparut. Il remarqua le lieu , & avertit le lendemain les Magistrats qui firent fouir la terre en cet endroit , où l'on trouva un Cadavre enchaîné. On lui fit des funérailles solennelles , après quoi la maison fut tranquille , & le Philosophe profita du bon marché.

Ces Ames qui ne demandoient que la sépulture étoient faciles à contenter. Il n'étoit pas aussi aisé de se défaire de celles qui venoient déchirer leurs assassins avec les ongles , en quoi consistoit la principale force des Dieux Manes , suivant Horace ; ou persécuter impitoyablement ceux qui étoient la cause de leur mort ; ainsi que la malheureuse Didon prétendoit se vanger de son perfide amant.

Cette distinction d'esprits , dont les uns étoient regardez comme des Dieux bien-faisans , les autres comme de mauvais démons , étoit conforme au Système de Pythagore & de Platon , qui a été embrassé par les plus habiles d'entre les Romains , suivant lequel les Ames des hommes justes étant dégagées pour toujours des liens du corps périssable , & s'étant purifiées des taches qu'elles avoient contractées par le commerce des Sens , s'envoloient au séjour des bienheureux , où elles jouissoient d'un repos & d'une félicité parfaite

en

en la compagnie des Dieux inferieurs ou Démons, étant transformées en leur nature, & pouvant même s'élever ensuite par une vertu très-épurée jusqu'à la perfection des Dieux celestes & immortels : au lieu que les Ames coupables de grands crimes demeuroident toujours attachées à la Terre, vers laquelle elles étoient entraînées par le poids de leurs vices ; jusques à ce qu'après diverses revolutions, elles eussent expié les fautes qu'elles avoient commises.

Voilà ce que l'on pensoit à Rome de l'état des Ames séparées, qu'on se figuroit comme des Ombres legeres, ayant la forme du corps qu'elles avoient quitté, se dissipans comme un songe, lorsqu'on pensoit les embrasser, cependant sensible, à l'impression de certains corps, se repaislans de parfums & du sang des victimes, & craignans la pointe d'une épée qui ne pouvoit les blesser.

II.

Domicile des Ames après la mort.

Pour ce qui est du lieu que l'Auteur de la Nature leur avoit assigné pour leur residence ordinaire, la seconde question que nous avons à examiner, les sentimens n'étoient pas uniformes. Car bien que l'on crût que les Ames des gens de bien se fissent un plaisir de frequenter les maisons qu'elles avoient autrefois habitées, & que les Ombres malheureuses errassent ordinairement autour de leur corps & de leurs tombeaux ; on savoit bien que ce n'étoit pas là leur propre domicile. On donnoit en géne-

ral le nom de Champs Elysées , c'est-à-dire, des lieux agréables & délicieux au séjour des Ames bienheureuses. Les Platoniciens le plaçoient dans la haute region de l'air au dessous de la Lune , & quelques-uns dans cette Planete même où étoient les Champs d'Hecate ; & laissoient celles des méchans errer à l'avanture dans cet air inferieur & grossier. L'opinion commune faisoit descendre tous les morts dans les Enfers. Les Heros mêmes & les demi-Dieux étoient soumis à cette Loi imposée à tous les mortels, & leur ombre ou image y étoit retenue, pendant que leur Ame pure & degagée de tout ce qu'elle avoit de perissable jouissoit dans le Ciel des plaisirs & des grandeurs de l'immortalité. Ces Enfers étoient des lieux qu'on se figuroit au centre de la Terre ; bien que le mot *ᾍδης* dont les Grecs se sont servis pour le désigner, ne signifie à proprement parler qu'un lieu obscur & invisible.

Ciceron rapporte l'origine de l'opinion vulgaire touchant les Enfers à l'ancienne coutume d'enterrer les corps , qui fit dire que la Terre étoit la dernière demeure des hommes, d'où l'on conclût qu'ils alloient mener sous terre une nouvelle vie. Sur cette pensée on y établit un grand Empire divisé en deux Royaumes fort differens, l'un agréable & tranquille pour les bons, l'autre plein de trouble & d'horreur pour les méchans.

Les Poëtes trouvant le sujet propre à être embelli par leurs fables, en firent des descriptions fort pathétiques, & aussi exactes que s'ils en avoient fait le voyage avec les Heros qu'ils y faisoient descendre. Et pour exciter la terreur dans leurs pieces de Theatre ils firent for-

tir les morts des Enfers & les introduisirent sur la scène. Ces spectacles faisant impression sur les esprits du peuple, des femmes, & des enfans qui y assistoient, autoriserent les apparitions des ombres & des phantômes. Effet ordinaire d'une imagination troublée par la douleur, ou par la crainte; & l'un des points dont je me suis proposé de parler.

III.

Apparitions des Morts.

Le Chaos qui separe l'autre Monde de celui-ci ne paroissoit pas assez insurmontable pour rompre tout commerce entre les vivans & les morts, & empêcher que des ombres subtiles ne pénétrassent sur la Terre par des sentiers inconnus. Il y avoit même de certains lieux comme l'ancre de Trophonius, les gouffres du Cap de Tenare, & des Lacs d'Averne & d'Acheron où l'on disoit qu'aboutissoient les grandes routes qui conduisoient aux portes de l'Enfer.

On ne s'embarrassoit point de l'objection des gens moins credules qui ne pouvoient comprendre comment des Âmes privées des organes des Sens pouvoient parler, agir, & se faire entendre: on y avoit pourvû par la supposition de membres équivalens qu'avoit le corps delié dont on concevoit l'ame revêtuë; & qui lui servoit de premiere enveloppe, suivant Pythagore, lorsqu'elle étoit unie au corps mortel. C'est une des illusions ordinaires de l'imagination de représenter les esprits sous la figure des corps.

L'atta-

L'attachement aux lieux que la Providence ou le Destin avoit assignez à ces Manes , ne paroïssoit pas un obstacle qui leur fermât la sortie des Enfers, pourvû que ce fût dans des tems convenables & avec la permission des Dieux auxquels ils étoient soumis, tel qu'étoit Pluton appelé *Summanus*, c'est-à-dire le Souverain des Dieux Manes. C'est sur cela qu'est fondée une ancienne Epitaphe qu'on voit encore à Rome, dans laquelle une jeune vœuve desolée de la perte de son mari , adresse ses vœux aux Dieux Manes, & leur demande en grace de permettre que ce cher époux lui vienne rendre visite pendant la nuit; en attendant qu'elle puisse se réunir à lui.

On sait que c'étoit une des fonctions de Mercure de ramener les Ombres des Enfers, aussi-bien que de les y conduire. Mais non seulement on étoit persuadé que les Ames bienheureuses aussi-bien que les infortunées pouvoient revenir sur la Terre de leur propre mouvement & apparôître en songe, se rendre visibles sous telle forme qu'il leur plaisoit; on ne doutoit pas même du pouvoir des Magiciens qui se vantoient de les faire sortir quand bon leur sembloit de leurs demeures sombres pour les consulter, ou les faire servir à leurs enchantemens. L'histoire de l'ombre de Samuel évoquée par la Magicienne d'Endor est une preuve de l'antiquité de cette opinion, qui avoit cours parmi les Hebreux, aussi-bien que parmi les autres Nations. Comme ces évocations troubloient le repos des Ames saintes , l'on croyoit ne pouvoir faire de vœux plus favorables pour elles que de souhaiter qu'elles en fussent delivrées. C'est ce que
signi-

signifioit la formule gravée sur les tombeaux, (*Que la Terre vous soit legere*) l'on s'imaginait que les Magiciens l'appesantissoient par leurs charmes sur les ombres des morts, & les empêchoient de la pénétrer, pour venir prendre l'air de ce monde pendant la nuit : afin de les obliger par ces vexations à leur répondre, & à obéir à leur voix.

IV.

Culte des Morts particulier, on son origine & son motif.

Il nous reste à examiner l'origine du culte tant particulier que public, que l'on rendoit aux Morts, & les ceremonies de la fête des Lemurales instituée en leur honneur.

Il n'y avoit gueres de Maison un peu considerable, où il n'y eut dans le vestibule un Autel consacré aux Dieux Lares, ou domestiques qui passoient, comme nous l'avons observé, pour les ames des Ancêtres. Les honneurs que toute la famille leur y rendoit en particulier venoient, suivant Macrobe & Servius, de l'ancienne coutume d'y enterrer les morts, qui a subsisté plus long-tems en Egypte, où l'on avoit de grandes facilités pour embaumer & conserver les corps. L'incommodité qu'on en recevoit ayant obligé de les transporter ailleurs, on continua de rendre à leurs representations les mêmes devoirs; & le souvenir de leurs bienfaits, entretenant la confiance de leurs descendans, ils s'adresserent à eux comme à des Dieux favorables, & toujours prêts à exaucer leurs vœux.

C'est

C'est là vrai-semblablement un des commentemens de l'Idolatrie ; & il y a lieu de croire que les Dieux de Laban , que sa fille Rachel lui enleva , étoient les images de ses Peres qu'il honoroit d'un culte particulier.

Cette devotion pour les Ancêtres supposoit qu'ils étoient du nombre des ames saintes & bienheureuses , que leur vertu délivrée des infirmités du corps avoit élevé au-dessus de la condition humaine ; ce qui ne se pouvoit pas dire de tous les morts , y en ayant plusieurs , dont il étoit constant que la vie avoit été fort dereglée & même scandaleuse. Mais comme il étoit impossible de decider précisément après la mort d'un homme quel étoit son sort , & quel rang il tenoit dans l'autre monde , la pieté de ses heritiers les portoit à en juger favorablement , & à les mettre au rang des gens de bien , d'autant plus qu'on s'est toujours fait un point de religion de ne parler jamais que respectueusement des defunts. Ainsi on leur donnoit en général le nom de Dieux *Manes*. C'étoit , comme l'on fait , l'inscription ordinaire des Tombeaux , & le titre de toutes les épitaphes. Mais ce culte religieux que l'on rendoit à la memoire des Morts ne les élevoit pas pour cela au rang des veritables Dieux , à moins que leur vertu publiquement reconnuë , s'étant attiré la veneration des peuples , n'eût été consacrée par des Temples & des Autels. Il est vrai que la Théologie Payenne n'a jamais été fort scrupuleuse dans ses Apotheoses sur les mœurs de ceux qu'elle a mis au rang des Dieux , dont la plupart , tant Anciens que Modernes , auroient été fort embarrasiez à fournir des preuves d'une probité purement humaine.

Ainsi

Ainsi la divinité qu'on attribuoit par honneur aux Manes du Commun, n'étoit pas un fûr garant de leur félicité. Il paroît même que les devoirs qu'on vouloit bien leur rendre, étoient autant pour les soulager & pour assurer leur repos, que pour se concilier leur faveur & leur protection. On jugeoit qu'ils y étoient sensibles pour leurs propres intérêts, puisqu'ils souffroient avec tant d'impatience & de douleur d'en être privez.

V.

Culte public rendu aux Morts.

Ovide raconte au second Livre des Fastes le sujet du renouvellement de la fête des Morts appelée *Feralia*. Les guerres continuelles l'ayant fait cesser, Rome fut desolée par la peste; on jugea aussi-tôt que c'étoit un effet de la vengeance des Dieux Manes; & les esprits étant aussi malades que les corps, on vit, dit-on, les ombres des Morts sorties de leurs tombeaux se promener dans la Campagne, & dans les rues de la Ville avec des hurlemens affreux. On ne trouva point d'autre remède à cette desolation & à ces frayeurs, que de rétablir les ceremonies negligées.

Le peuple étant guéri de sa superstition & les maladies ayant heureusement cessé, la devotion envers les Morts devint plus celebre & mieux établie qu'elle n'avoit jamais été.

VI. Fête

V I.

Fête des Lemurales. Son origine & les ceremonies qui s'y observoient.

Cette fête dont Ovide rapporte l'origine à Enée, & l'établissement à Numa, qui institua des sacrifices expiatoires pour les ames de ses Ancêtres sur la fin de Fevrier, étoit différente de celle des Lemurales qui se celebroit en Mai, & venoit originairement des anciens Latins. Les ceremonies de cette dernière fête étoient assez bizarres, & ressembloient fort à des conjurations magiques. Il paroît qu'elles ne regardoient que ces Manes inquiets, qui ne revenoient dans les maisons que pour y faire du ravage, & dont on étoit bien aisé de se défaire. Elles duroient trois nuits, non pas consecutives, mais entre lesquelles il y en avoit une de repos, depuis le 9^e. jusques au 13^e. du mois. Ce ne fut d'abord qu'une fête particuliere, ayant été instituée par Romulus pour appaiser les Manes de son frere. Servius dit que ce fut par ordre de l'Oracle, qu'on avoit consulté sur les moyens de faire cesser la peste qui survint après la mort de Remus; que Romulus pour y satisfaire lui fit bâtir un tombeau magnifique sur le Mont Aventin, & qu'il établit en son honneur des sacrifices annuels qu'on appella de son nom *Remuria*. Il ajoûte que lorsqu'il rendoit la justice au peuple, il faisoit mettre à côté de son Tribunal, un siège semblable au sien, sur lequel étoient posés les ornemens de la dignité Royale, comme si Remus eût été vivant, & qu'il eût régné.

gné avec lui , & que c'est sur cela que Virgile a dit *Remo cum fratre Quirinus jura dabat.*

Ovide explique la chose d'une maniere plus poétique. Il fait apparôître à Faustus & à Acca Laurentia sa femme , fort affligez l'un & l'autre de la perte de Remus , son ombre sanglante qui les conjure d'engager son frere à honorer sa memoire par une fête solemnelle. Il ne manque pas pour sauver l'honneur du Fondateur de Rome , accusé d'un Fratricide , d'en rejeter le crime sur le Tribun Celler ; cependant les prières & les conjurations qui se faisoient pendant cette ceremonie nocturne , & qui avoient beaucoup de rapport avec celles que l'Antiquité superstitieuse employoit pour fléchir les Manes irritez contre leurs meurtriers , pourroient faire douter de la pureté & du calme de la conscience de Romulus.

Quoi-qu'il en soit , il paroît que cette fête devint ensuite générale pour tous les morts , ce qui lui fit donner le nom de *Lemuria*.

Quelque respect que les anciens Romains eussent pour la memoire de leurs Ancêtres , ils n'étoient pas bien-aîsés de les avoir chez eux , lorsqu'ils étoient d'une humeur inquiète & turbulente. On songea donc à congédier des hôtes fâcheux , dont la présence ne causoit que de la frayeur & du desordre ; mais comme il ne paroissoit pas y avoir de sûreté à irriter leur mauvaise humeur , on prit le parti de les prier honnêtement de se retirer , & on tâcha de les y engager par de petits presents qui convenoient à la frugalité des morts,

La

La Ceremonie commençoit à minuit, lorsque tout le monde étoit endormi; le Pere de famille se levoit de son lit rempli d'une sainte frayeur, & s'en alloit à une fontaine nuds pieds & en grand silence; faisant seulement un peu de bruit avec les doigts pour détourner les ombres de son passage; après s'être lavé trois fois les mains, il s'en retournoit jettant par dessus sa tête des fèves noires qu'il avoit dans sa bouche, en disant, *je me rachete moi & les miens avec ces fèves*, ce qu'il repetoit neuf fois, sans regarder derriere lui. Ils s'imaginoient que l'ombre qui le suivoit ramassoit les fèves sans être apperçue. Il prenoit de l'eau une seconde fois, frappoit sur un vase d'airain, & prioit l'ombre de sortir de sa maison en repetant neuf fois, *sortez, Manes Paternels*. Il se retournoit ensuite, & croyoit après toutes ces observations la fête bien & duement solemnisée.

La plupart de ces mysteres ne sont pas bien difficiles à comprendre; on sait que la nuit étoit un tems consacré aux Ombres, & qu'elles ne pouvoient souffrir la lumiere du jour.

Le nombre de neuf suivant les Pythagoriciens, étoit le complement & le dernier de la premiere progression numerique, comme la mort est la fin de la vie; ainsi il paroissoit affecté aux Morts. Les funerailles duroient neuf jours, au dernier desquels on faisoit un sacrifice appellé *Novendiale*.

Pour les fèves il est constant que c'étoit une offrande funebre. Je ne fais pas sur quel fondement on a dit qu'elles contenoient les ames des Morts, & qu'elles ressembloient aux
portes

portes de l'Enfer. Festus pretend qu'il y a sur les fleurs de ce legume une marque lugubre, la chose pourroit s'entendre si on y voyoit un 9 que Martial appelle *Mortiferum*, parce que cette lettre étoit marquée sur les Bulletins que les Juges mettoient dans l'urne, lorsqu'ils opinoient à la mort.

Cette coutume d'offrir des fèves aux Morts, étoit une des raisons pour lesquelles Pythagore ordonnoit à ses disciples de s'en abstenir.

Ce que disoit le pere de famille, qu'il se rachetoit par cette offrande lui & les siens, étoit fondé sur une imagination qui subsiste encor aujourd'hui dans plusieurs maisons, où l'on croit que l'apparition de ces phantômes est un présage de la mort de quelqu'un de la famille, qu'ils viennent, dit-on, emmener avec eux. On les regardoit comme les Licteurs de Pluton qui n'étoient pas d'humeur à s'en aller les mains vuides. On en ufoit de même à l'égard des Dieux Lares qui présidoient aux carrefours, appelés *Compitalitii*, & de leur mere la Déesse *Mania*, à qui on offroit des figures de laine en pareil nombre qu'il y avoit de personnes en chaque famille, le jour de leur fête, les priant de s'en contenter, & d'épargner les vivans.

Les fèves qu'on jettoit aux Ombres étoient noires; c'est la livrée des Morts, on les jetoit par-dessus la tête; c'est ainsi qu'on en ufoit pour tout ce qui avoit servi aux purifications qu'il n'étoit pas permis de regarder, pour n'en être pas souillé.

Les ablutions employées en cette occasion, étoient communes à tous les sacrifices & à toutes

toutes les ceremonies de la religion, soit pour marquer la pureté du cœur avec laquelle on doit y assister, soit pour effacer les taches legeres.

Le son des vases d'airain ou des cymbales paroissoit très-propre pour faire fuir les Ombres qui aiment le silence, & les obliger à quitter la place par force, si les sommations & les prieres ne pouvoient vaincre leur obstination.

Je ne garantis point toutes ces explications mystiques, & je conviens qu'il est assez inutile de reudre raison de la plupart des superstitions des Anciens, qui n'ont souvent eu d'autre fondement que l'imagination extravagante de ceux qui les ont inventées.

Les Romains qui regardoient les Grecs comme les Fondateurs de leur Religion, reconnoissoient qu'ils avoient appris d'eux le culte qu'ils rendoient aux Morts. Il y avoit aussi à Athenes & dans plusieurs autres de la Grece une fête solemnelle instituée en leur honneur, appelée Νεῦροια ou Σαραστωρία, elle se celebroit pendant le mois *Antesterion*, qui revient en partie à celui de Fevrier consacré par Numa à la memoire des Ancêtres. Les Romains aussi bien que les Grecs s'imaginoient que les Ombres sortoient des Enfers pour assister à leurs fêtes, & que les portes en étoient ouvertes tant que la solemnité duroit. Le culte des autres Divinitez cessoit pendant ce tems-là, leurs Temples étoient fermez, & l'on évitoit de faire des mariages pendant ces jours lugubres. Je n'ai pû decouvrir quelles étoient les ceremonies particulieres de la fête des Morts parmi les Grecs, si ce n'est qu'on y faisoit des sacri-

sacrifices à la Terre , & que les peuples de Bithynie y invitoient les Ombres des morts , en les appellant à haute voix par leur nom , lorsqu'ils leur rendoient les derniers devoirs ; mais il paroît par les descriptions que fait Homere des sacrifices mortuaires , qu'ils traitoient plus magnifiquement leurs morts que les Romains , qui ont affecté long-tems dans tous les Actes de Religion la simplicité & la frugalité de leur premiere institution.



Θ Ε Ο Ι Π Α Τ Α Ι Κ Ο Ι .

*LES DIEUX PATÆQUES
OU PATAIQUES.*

Par. M. MORIN.

CE sujet promet peu à ceux qui en connoissent la fecheresse , des choses nouvelles & singulieres à ceux qui ne le connoissent point. Les uns & les autres pourront s'y méprendre. Les premiers y trouveront peut-être plus , & les autres moins qu'ils ne pensent. Ce sont des Dieux , ou soi disant tels , c'est déjà quelque chose : Usurpée ou legitime , cette qualité est toujours belle à porter. Des Dieux obscurs à la verité , peu connus dans l'Histoire , d'un air ignoble qui ne previent pas en leur faveur , & à tout prendre , d'une condition assez équivoque. Ils ont cependant par devers eux une possession de 2000. ans qui

ne paroît pas leur avoir jamais été contestée. En fait de noblesse ce seroit quelque chose, en fait de Divinité ce n'est rien. Point de prescription contre le Ciel. Pour avoir droit d'y monter il faut en être descendu.

Il est donc question aujourd'hui d'examiner l'origine des *Pataques*, leurs quartiers genealogiques, leurs Lettres de Divinité, & de voir si leurs titres se trouveront dans nos Archives, pour ensuite, tout vû & considéré, décider souverainement de leur état, c'est-à-dire, ou les releguer dans la poussière avec une infinité de Marmouzets qui ne doivent leur existence qu'à la fantaisie des ouvriers; ou leur assigner une place dans le Conseil des Dieux, & les mettre peut-être au-dessus de tout ce qu'il y avoit de plus grand dans le Paganisme. Que ceci serve du moins à nous faire connoître toute l'étendue de notre pouvoir, & la prééminence de notre Tribunal.

A la reserve d'Herodote, qui a en quelque façon mis ces pretendus Dieux au jour, il regne un silence étonnant sur leur chapitre chez tous les anciens Auteurs, même chez ceux qui ont traité à dessein de la Théogonie. Aussi ont-ils échapé à la plupart de nos Critiques modernes, sans en excepter les fameux Compilateurs des Antiquitez Grecques & Romaines, qui n'en ont pas dit un seul mot. Seldenus est le seul qui les a jugés dignes de quelque attention dans son Traité des Dieux des Syriens, où il leur a donné une assez petite place. Les autres n'en ont parlé qu'en passant, & se sont contentés de faire quelques legeres observations sur leur nom.

Voici

Voici le texte d'Herodote : ἐς ᾗ δὴ καὶ Ἡφαίστου L. 3. ch. 37.
 τὸ ἱεὺς ἦλθε, καὶ πολλὰ τ' ὠγάματι κατεγέλασε. ἔστι γὰρ τῷ
 Ἡφαίστου τῷγάμα τοῖσι φοινικίοισι Παλαῖκοῖτι ἐμφε-
 ρέσασιν, τοὺς οἱ φοίνικες ἐν τῇσι πλώρησι τῶν τριήρων
 περιάγουσι. ὃς ᾗ τούτους μὴ ὀπάπει, ἐγὼ δ' οἱ σημα-
 νείω. πυγμαῖα ἀνδρὸς μέμησιν ἐστὶ. Après avoir rap-
 porté les excès, & les violences indignes exer-
 cées par Cambyse Roi de Perse dans la Ville
 de Memphis, dont il venoit de se rendre maî-
 tre ; cet Auteur ajoûte que ce Prince étant
 dans le Temple de Vulcain, s'arrêta quelque
 tems à considérer sa figure, sur laquelle il fit
 plusieurs mauvaises plaisanteries offensantes
 pour les habitans du Païs : & pour donner une
 idée de cette figure, il dit qu'elle ressembloit
 assez aux Patæques des Phéniciens, qu'ils met-
 toient ordinairement sur la prouë de leurs
 Vaisseaux. Ceux qui ne les ont point vûs,
 poursuit notre Historien, peuvent se les re-
 présenter à peu près comme des Pygmées. Et
 voilà tout ce qu'il en dit.

Hesychius, Suidas, Harpocraton, Phavo-
 rinus, & les autres Auteurs des Vocabulaires
 Grecs qui en ont fait mention après lui, n'ont
 presque fait que copier les expressions, sans y
 rien mettre du leur. Mais avec cette différen-
 ce qu'ils les traitent tous de Dieux, Παταῖκοι
 Θεοὶ φοίνικες : Ce que n'a point fait Herodote,
 & qu'au lieu de les placer comme lui sur l'a-
 vant, ils les mettent sur l'arrière des Vais-
 seaux : variation qu'ils n'ont pas affectée sans
 sujet, & qui ne peut être venue que de leur
 prévention en faveur de ces petits personna-
 ges. Car en les supposant Dieux, ils n'ont pu
 se dispenser de les mettre sur la Pouppe, qui
 constamment dans l'usage général de toutes

52 MEMOIRES DE LITTERATURE,
 les Nations étoit la place d'honneur destinée
 aux Dieux patrons & tutélaires des bâtimens.
 C'étoit là qu'étoit leur Chapelle :

* *Ingentes de puppe Dii.*

† *Aurato fulgebat Apolline puppis.*

‡ *Accipit & pictos puppis adunca Deos.*

Ce n'est pas qu'ils ne missent aussi des figures sur la proue, mais ce n'étoient que des représentations prophanes d'animaux vrais ou imaginaires, suivant le caprice des Peintres ou des Sculpteurs ; & c'est ce que les Grecs appelloient *πρόρισμα* ou *ἐπίρισμα* : les Enseignes des Vaisseaux qui les distinguoient les uns des autres, & d'où ils tiroient leurs différentes dénominations.

Scal. in
Festum ad
vocem.
Europa.

Scaliger est un des premiers Auteurs modernes qui a entrepris d'expliquer le terme de *πάλαις*. Mais il s'est contenté d'en hasarder à son ordinaire une interpretation litterale sans pousser la chose plus loin, & il a prétendu en trouver l'origine dans la Langue Sainte, qui certainement étoit alors à peu près la même que celle des Phéniciens, & cela par le moyen du verbe פתח, qui signifie quelquefois sculper ou graver, & פתוחים des Ouvrages de sculpture, d'où il suppose que les Grecs avoient formé celui de *πάλαις*. Ainsi sans chercher de mystere où il n'y en a peut-être point, le dessein d'Herodote auroit été simplement de dire que le Vulcain de Memphis ressembloit aux Patæques des Phéniciens, c'est-à-dire, aux petits hommes qu'ils représen-

* *Persius, Sat. VI. 30.* † *Virgil, Ænëid. 2. 171.* ‡ *Ovidius, Epist. XVI. 112.*

fentoient ordinairement sur l'avant de leurs Vaisseaux, auxquels ils donnoient apparemment leur nom, suivant l'usage que nous venons de marquer. Et que fait-on si nos Pataques ne viennent point de là ? C'est une espece de petit Vaisseau de guerre en usage sur la Mediterranée dont l'étymologie n'est pas trop connue, & qui pourroit bien devoir sa fabrique & son nom aux Phéniciens, de tout tems grands Navigateurs. Il faut dire les choses comme elles sont, cette explication simple & naturelle nous contenteroit autant & plus qu'aucune autre, s'il n'étoit question que du passage d'Herodote, attendu qu'il ne donne aux Patæques ni la qualité ni la place qui convenoit à des Dieux : mais la tradition générale, & l'autorité uniforme de tous les Auteurs qui en ont fait mention après lui, auxquels on ne peut se dispenser d'avoir égard, s'opposent à cette explication. Il faut donc tâcher, pour accommoder tout le monde, de trouver chez les Phéniciens un Dieu d'un nom approchant, d'une figure grotesque, & qui ait quelque rapport avec Vulcain.

La première pensée qui se presenta d'abord & qui nous saisit avec cette complaisance que l'on ne refuse guere aux decouvertes dont on se croit Auteur, fut que ce pouvoient être des Singes. Voici comment & pourquoi.

La conformité qui se rencontre entre les deux expressions de *πίθηκος* : qui signifie un Singe, & de *πέλαγος* est manifeste, il n'est pas nécessaire de la faire sentir. Après cela si la chose ne dependoit que de l'étymologie, il ne seroit pas fort difficile de faire voir par des raisons de convenance que le terme de *πίθηκος*

54 MEMOIRES DE LITTERATURE,

qui certainement n'est pas d'origine Grecque, quoi-qu'en ayent voulu dire quelques Grammairiens, devoit venir, & venoit effectivement de la Langue Phénicienne, puisqu'il designoit un animal qui n'étoit connu chez les Grecs que par le canal des Phéniciens. Nous n'avons pas fait là-dessus toutes les recherches possibles, mais sans aller plus loin, on pourroit, ce semble, en trouver la racine dans le terme de קק, qui signifioit chez eux un Singe, & dont la terminaison feminine קפּתָּה Kapata, pourroit fort aisément avoir donné lieu aux Grecs d'en former par une legere transposition les mots en question de πίθηκος & de πάλαιος.

On fait d'ailleurs que ces animaux faisoient, comme tant d'autres, un des objets du culte des Egyptiens :

Isis enim Serapisque, & longâ Simia caudâ:

Contra
Symmachum. l. 2.
p. 286.

dit le Poëte Prudence, en faisant l'énumération de leurs idoles, & ailleurs :

Venerem precaris, comprecare & Simiam.

πρὸς σι-
μυῖαν.

vers 156.

* l. 17. p.

812.

l. 20. p.

793.

Il y a plus. C'est que Strabon * attribué particulièrement cette superstition aux Habitans de Memphis dont il est question, & Diodore de Sicile nous assure que dans une certaine contrée d'Afrique, qui pourroit bien être celle des Coptes, les gens du Pais avoient un respect si étonnant pour ces bêtes, qu'un de leurs plus grands soins étoit de leur tenir en tout tems des Tables couvertes de fruits & de mets à leur usage ; qu'ils punissoient du dernier

dernier supplice ceux à qui il arrivoit d'en tuer un, & que les noms qu'ils donnoient à leurs enfans avoient ordinairement quelque rapport à ces animaux, comme ceux des Grecs en avoient à leurs Dieux. Ils avoient même selon lui trois Villes principales dont le territoire en étoit rempli, & qui dans leur Langue s'appelloient d'un nom qui revenoit à celui de *πρωκέρου*: c'est-à-dire Villes des Singes. Il nous reste encore aujourd'hui des preuves sensibles de cette idolatrie dans la fameuse Table d'Isis expliquée par Pignorius, où il y a en deux endroits des figures de Cercopithecus; une entre autres, en presence de laquelle Anubis lui-même paroît en posture de suppliant, & une autre où cet animal est représenté debout sur les pieds de derriere avec un Globe sur la tête: caractere connu de Puissance ou de Divinité. Dans leur stile hieroglyphique, c'étoit le Symbole de la nouvelle Lune. Cette superstition subsiste même encore en bien des lieux, s'il en faut croire les Relations de nos Voyageurs qui assûrent avoir vû des figures de Singes mêlées avec leurs Pagodes, & tout le monde fait l'Histoire de la fameuse dent de Singe que les Portugais trouverent dans l'Isle de Ceylan pour la rançon de laquelle les Habitans leur offrirent jusqu'à 700000. Ducats..

*P. 80. 431.
Or. seq.*

*Vossius de
Idol. l. 3.
c. 75.*

Cela posé, il est aisé de comprendre comment les Phéniciens voisins des Egyptiens auroient mis sur leurs Vaisseaux des représentations de Singes, aussi-bien que celles des Chats, des Lions, des Crocodiles, & autres animaux sacrez parmi eux, encore plus de s'imaginer comment la difformité de ces bêtes,

turpissima bestia, auroit attiré sur une statue qui leur ressembloit le mépris & les brocards du Roi de Perse. La seule chose qui resteroit à justifier pour arrondir ce Systeme, seroit quelque rapport entre Vulcain & les Singes, afin de confirmer la comparaison d'Herodote: malheureusement les originaux de ce Dieu sont rares; mais s'il est permis d'en juger par les copies qui nous en restent, ils ne devoient pas en être infiniment éloignés: & il ne falloit pas un grand effort d'imagination pour d'un Pygmée mal conformé, ou d'un Forgeron malotru en composer un Singe.

Simia quam similis, &c.

*Nat. Comes.
in Vulcano.
l. 2.*

Mais il y a quelque chose de plus exprès & de plus précis sur ce sujet. C'est que l'Histoire secrète de ce Dieu nous apprend qu'il avoit été nourri, allaité, élevé par des Singes, & qu'il leur devoit toute son éducation. Certainement on se ressemble de plus loin, & cette particularité doit suffire pour établir entre eux quelque conformité d'air & de manieres.

A toutes ces demi preuves on pourroit encore ajoûter un passage d'Aristophane dans la Comedie des Oiseaux où il fait mention d'un certain Pithecus dont les Scholiastes font un portrait tout à fait ressemblant à Vulcain. Il étoit Fourbisseur de sa profession, *μαχαίροποιος*. Il avoit une très-belle femme & des plus galantes. Pour paix avoir il fit une convention avec elle de souffrir ses rivaux, à condition qu'ils le souffriroient. Si ce Pithecus n'étoit pas Vulcain, on ne peut pas nier qu'il

qu'il ne lui ressemblât par bien des endroits.

Eblouis , mais dans la verité peu convaincus de toutes ces lueurs apparentes ; nous nous sommes tournés d'un autre côté , d'où nous sont venues des lumieres plus nettes & plus distinctes pour illustrer ce passage , du moins autant qu'il le peut être par des conjectures. Car pour des demonstrations , comme personne n'est en état d'en donner sur des faits si obscurs & si éloignés , nous croyons aussi que personne n'est en droit d'en demander.

La comparaison que notre Auteur fait des Patæques avec Vulcain , nous ayant donné lieu de consulter plus particulièrement l'ancienne Tradition sur son chapitre , voici ce que nous y avons trouvé. Premièrement que ce Dieu comme la plupart des autres tiroit son origine d'Egypte. Que dis-je ? avant que l'Egypte fût , il étoit , puisque ce fut un de ses fils nommé *Egyptus* qui donna son nom au païs. Ils le regardoient même , s'il en faut croire leurs Auteurs , comme le premier de tous leurs Dieux , sans en excepter le Soleil ; dans l'inscription de cette fameuse Obélisque restituée par les soins de Sixte V. il est qualifié de pere des Dieux : Ἡφαιστος ὁ τῶν Οἰῶν πατὴρ. Manethon Prêtre Egyptien cité par Syncelle le met à la tête de toutes leurs Dynasties. Αἰγυπτιῶν πρῶτος ἑβασίλευσεν Ἡφαιστος : & immédiatement après lui il place le Soleil qu'il appelle son fils. Le même Auteur allègue une ancienne Chronique qui commence de même par Vulcain , avec cette différence que les années de son regne ne sont pas marquées comme le sont celles des autres Dieux qui le

suivent, & cela, dit l'Auteur, parce qu'on le voit la nuit & le jour. Ἡφαίστος χρόνῳ ἔκτεστιν ἀπὸ τὸ νόκτον καὶ ἡμέρας αὐτὸν φαίνειν : par où il semble désigner assez intelligiblement ou le feu perpetuel qu'ils entretenoient avec tant de soin sur ses Autels, ou plutôt ce feu celeste élémentaire éternel, qui existoit selon leurs Théologiens avant le Monde, & auquel ils rapportoient l'origine de toutes choses : ἦν δὲ ποτὶ πῦρ τὸ πᾶν, καὶ πάλιν θηήσεται ἐν περὶόδῳ : dit Phurnutus ou Cornutus dans son Traité de la nature des Dieux : un tems a été que tout cet Univers n'étoit que feu, & un jour viendra qu'il retournera dans son premier état, & cela en conséquence de la grande revolution des Astres, qui dans leur Systeme doivent se retrouver alors dans le même arrangement & les mêmes aspects reciproques où elles étoient précisément avant la creation du Monde.

Quoi-qu'il en soit, il est certain que le Dieu Vulcain, soit que l'on entende par là le Tubalcain de Moïse, premier Auteur des grandes operations qui se font par le secours du feu, ou le Feu Philosophique, principe de toutes choses, étoit adoré de tout tems chez les Egyptiens, chez les Chaldéens, chez les Phéniciens, & c'est déjà quelque chose. Mais il y a plus. Suidas nous apprend que ce Dieu étoit appelé dans leur Langue φθᾶς ou ἄφθας : origine certaine & manifeste du terme Grec Ἡφαίστος, comme nous l'apprennent Eusebe & Jamblicus. οἱ Ἕλληνες εἰς Ἡφαίστον μεταλαμβάνουσιν τὴν φθᾶ : & le proverbe Grec ἄφθας σοὶ λέλαλῃκεν qui se disoit de ceux qui affirmoient des faits extraordinaires d'un air décisif, laisse assez

assez entendre la veneration que ces peuples avoient pour lui. Ceux qui auront la curiosité de savoir la raison & le sens de cette dénomination, en trouveront plusieurs dans la *Démonstration évangélique* de l'illustre Evêque d'Avranches. Or est-il que dans les Langues Orientales le P. & l'F. sont marquez par un seul & même caractere qui se prononce indifferemment de l'une ou de l'autre maniere, suivant de certaines regles de Grammaire qui échappent souvent aux naturels du Pais, à plus forte raison aux Etrangers. Cela supposé, il n'est pas difficile de comprendre comment au lieu de *φθας* ils auront lû quelquefois & prononcé Patas. Encore moins, comment les Grecs de *Patas*, auront formé le terme de *πάταιν* avec un tour & une terminaison conforme à leur maniere de parler. Il est même bon de savoir, que comme les Phéniciens appelloient le Dieu en question indifferemment *φθας* ou *ἀφθας*, les Grecs disoient aussi *πάταιν* & *ἀπάταιν*, ce qui fait voir manifestement la relation que ces termes avoient les uns aux autres. De cette maniere il se trouvera que le Dieu Vulcain *φθας* ou *Patas* reconnu pour le plus grand des Dieux chez les Egyptiens, & les *πάταινοι* des Phéniciens leurs voisins qui lui ressembloient si fort, suivant Herodote, étoient une seule & même chose.

Etymologicum.

Nous pourrions en demeurer là & nous arrêter sinon au plus près du vrai, du moins au plus près du vrai-semblable; mais nous n'y sommes pas encore, & il nous reste une dernière explication qui balancera peut-être, si elle ne l'emporte sur les précédentes. C'est

Lib. 2. c. 3. M. Bochart qui nous la fournit dans son *Phaleg*. Ce savant Etymologiste peu satisfait de la conjecture de Scaliger, que nous avons rapportée au commencement de ce discours, & qui sembloit effacer les Patæques du rang des Dieux, contre l'opinion commune, lui en a substitué une autre qui les laisse & les confirme dans la possession de leur prétendue Divinité. Il pretend donc que la racine de ce mot vient du verbe פוּח, qui designe la confiance que nous avons en quelqu'un: c'est-à-dire, que dans sa pensée les Dieux Batæques ou Patæques auroient été à peu près chez les Phéniciens ce qu'étoient chez les Romains *Tutela navium*, les Dieux tutelaires, les Patrons, les Protecteurs des Vaisseaux. On fait assez qu'en fait d'étymologie le changement du B. en P. ne fait pas une affaire.

Ce savant homme en demeure là & n'en dit pas davantage: mais comme cette ouverture nous a paru naturelle, & convenir parfaitement au sujet, aussi-bien qu'à l'usage général de toutes les Nations, de consacrer leurs Vaisseaux à certaines Divinitez. Nous avons cherché & en cherchant nous croyons avoir trouvé des appuis pour la soutenir, dans deux passages d'Hesychius qui paroissent faits exprès pour l'éclaircissement de celui que nous examinons: car dans ces deux endroits le terme de πατάινεσθαι est rendu par ceux de τραπεζισμός ou d'επιτραπέζισμός: Or est-il que ces deux expressions désignent constamment certaines Divinitez que les Payens avoient coutume de mettre avant toutes choses sur leurs Tables, comme pour les sanctifier, pour y presider, & peut-être pour retenir les convives dans le respect:

In vocibus
Γρυῖων &
Ὀφθαλμοῦ
δης.

respect : *Sacras facitis mensas*, dit Arnobe, *Lib. 2. salinorum appositu & simulacris Deorum*. Honneur qu'ils déferoient particulièrement à Hercule; & c'est pour cette raison que Stace lui donne expressement la qualité d'*Epitrapezius* dans le titre d'une de ses Silves, qu'il paraphrase dans la suite en stile de Poëte par celui de

.... *Castæ genius tutelaque mensæ,
Amphitryoniades.*

Il est même important de remarquer, pour amener cette observation un peu plus près de notre sujet, que le Hercule dont il est question dans Stace étoit un Ouvrage exquis du fameux Lysippe, & representoit un très-petit homme d'un pied de haut.

.... *Deus, ille Deus, seseque videndum
Indulsi, Lysippe, tibi, parvusque videri
Sentirique ingens, & cum mirabilis intra
Stet mensura pedem, &c.*

Comme si la petite stature avoit été particulièrement affectée aux Dieux tutélaires : ce qui pourroit se justifier par les exemples des Penates, & autres Divinitez du même calibre, sans que cependant il fût permis d'en rien inferer au préjudice des Originaux qui étoient ainsi representez pour des raisons à nous inconnues. L'exemple d'Hercule doit suffire pour les mettre à couvert des mauvais reproches que le vulgaire attache mal à propos aux tailles peu avantageuses. Quoiqu'il en soit, il est aisé d'ap-

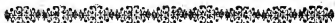
62 MEMOIRES DE LITTERATURE,
d'appliquer toutes ces remarques à notre sujet.
Voilà certainement un Dieu ἐπιτραπέζιος qui
ne peut être contesté, son titre le porte; ni
méconnu, il est nommé, c'est Hercule Dieu
tutelaire de la Table, & le voilà en figure de
Pygmée.

Pede non est altior uno.

Nous venons de voir dans Hesychius que
les Dieux Παταῖques & les Epitrapeziens étoient
synonymes & de la même nature: cet Auteur
va même plus loin, & dans un des passages
alleguez, il ajoute expressement que celui qu'il
a qualifié de πάταϊκος & d'ἐπιτραπέζιος passoit
chez quelques-uns pour Hercule l'Egyptien,
οἱ δὲ Αἰγύπτιον Ἡρακλέα. De-là nous croyons
être en droit de conclure que si les Παταῖques
des Phéniciens n'étoient pas Vulcain le plus
grand de leurs Dieux, ils représentoient du
moins Hercule le plus grand des Heros. Bel-
le alternative pour eux, & qui ne peut leur
être que glorieuse, vû le mépris & l'obscurité
où ils ont été jusqu'ici, ou enfin qu'ils fai-
soient sur les Vaisseaux le même personnage
qu'Hercule faisoit sur la Table, c'est-à-dire,
qu'ils en étoient regardez comme les Dieux
tutelaires.

Il ne tiendrait qu'à nous de les rendre infi-
niment plus respectables, & de vous laisser
voir ici sous ce visage emprunté en les demas-
quant tout à fait, la face resplendissante de
Moïse le grand Legislatteur des Juifs, dont on
a démontré que Vulcain, Hercule & tous les
autres Dieux ou Heros du Paganisme n'étoient
que des ébauches defectueuses, & dont l'Em-
pire

pire sur la Mer étoit reconnu & respecté des Egyptiens pour de bonnes raisons connues de tout le monde , mais ce seroit peut-être outrer la matiere & finir trop gravement un discours en l'air plus badin que serieux. Les prétentions des Patæques sont plus modestes , & dans la juste crainte où ils ont été jusqu'ici d'être confondus avec tant de petites figures antiques où l'on ne comprend rien , & qui ne signifioient peut-être rien : ils se tiendront fort honorez d'être reconnus simplement pour le Castor & le Pollux des Phéniciens , c'est-à-dire , pour les Dieux tutelaires de leurs Vaisseaux. C'est la conclusion qui nous paroît approcher davantage de la raison , du sujet , & de la verité.



D U D I E U T E R M E ,

Et de son Culte chez les Romains.

Par M. DE BOZE.

LES hommes souhaitent naturellement d'accroître leur domination ; & ce desir a été dans tous les tems le sujet le plus ordinaire des guerres entre les Peuples , & des contestations entre les particuliers : aussi le premier soin des Legislateurs fut d'étouffer ces divisions dans leur principe , & de faire des Loix rigoureuses contre ceux qui entreprendroient injustement de reculer les frontieres de leurs Etats , ou les bornes de leur heritage. Ces Loix cependant , toujours inutiles pour ceux qui

qui croyoient les pouvoir violer avec impunité, marquerent seulement que le mal n'avoit pas échappé à la prévoyance des Législateurs : mais que le remede étoit au-dessus de leur sagesse. Il fallut donc interesser la Religion dans la Politique, & retenir par la crainte des Dieux ceux qui ne comptoient pour rien les défenses des hommes. Telles furent les vûes de Numa lorsqu'il établit dans Rome le culte du Dieu TERME.

On ne présumera pas, en effet, sur le témoignage équivoque de Plutarque, qu'avant Numa, les champs & les possessions qui se trouvoient dans l'étendue du Territoire Romain, n'eussent aucuns limites déterminez, soit par des arbres, soit par des pierres, ou par d'autres marques certaines qui en fissent distinguer les extrémités. Cet usage étoit trop ancien & trop nécessaire pour n'être pas observé dans l'Italie de son temps. Les Hebreux l'avoient reçu des Egyptiens, & Moïse au Chap. xix. du Deuteronome, en parle comme d'une Loi universelle. Il n'ordonne pas aux Enfans d'Israël de placer des bornes sur les confins de leurs héritages, il leur défend seulement, de la part du Seigneur, de changer ces bornes, & de les transporter dans la vûe d'agrandir leurs terres. *Non assumes, & transferes TERMINOS proximi tui, quos fixerunt priores in possessione tuâ*, d'où il semble que Platon a tiré tout ce qu'il a dit sur le même sujet.

Nous avons aussi une preuve particulière de l'ancienneté de cet usage dans le *Latium*, par la manière dont Virgile décrit le combat d'Enée avec Turnus. Celui-ci effrayé par de tristes

tes présages ; & n'étant plus à lui-même, prend une pierre d'une grosseur prodigieuse, qui servoit de borne à un Champ , & ramassant toutes ses forces pour l'élever, il la jette contre son ennemi :

*Saxum antiquum, ingens, campo quod forte jacebat, Æneid.
Limes agro positus, litem ut discerneret arvis. XII. 397.*

Numa ne fit vrai-semblablement que rétablir les anciennes Loix qu'on avoit peut-être trop négligées ; il ajoûta de nouvelles peines, à celles qu'on prétend que Tatius avoit déjà prononcées contre ceux qui refuseroient de s'y soumettre, & ne regardant pas néanmoins le supplice comme un garant assez sûr de l'exécution de la Loi ; pour la rendre plus sainte & plus inviolable, il persuada au peuple qu'il y avoit un Dieu particulier protecteur des Limites & vengeur des usurpations. Il lui fit bâtir un Temple sur le Mont Tarpeïen ; il institua des Fêtes & des sacrifices en son honneur ; il en regla les cérémonies avec beaucoup d'art & de circonspection ; il repandit enfin sur tout le culte de cette nouvelle Divinité un air majestueux & plein de mystère, propre à imprimer le respect dans les cœurs naturellement simples ou religieux, & capable d'en imposer aux esprits les moins crédules dans des temps d'erreur.

Au dedans de son Temple, le Dieu paroissoit sous la figure d'une pierre, ou d'une souche, comme le remarque Tibulle au premier Livre de ses Elegies, & Ovide au second des Fastes ;

Ovid. Fast. TERMINE, *sive lapis, sive es defossus in agro*
II, 641.

Stipes, ab antiquis tu quoque nomen habes.

Cette maniere de le représenter , quelque simple , quelque grossiere même qu'elle fût , désignoit parfaitement sa nature & sa puissance. On voulut dans la suite lui donner une forme plus exacte : on le peignit avec une tête humaine placée sur une borne pyramidale , de sorte que c'étoit proprement une statue qui n'avoit ni bras ni jambes , pour marquer que la Divinité qu'elle représentoit devoit toujours rester immobile dans le lieu qui lui étoit destiné. Au-dessus de ce simulacre , le Temple étoit percé à jour , soit pour exprimer davantage son essence divine , soit pour apprendre aux hommes qu'il falloit que les bornes fussent toujours découvertes & exposées à la vûe , afin que personne ne les pût passer , même par ignorance.

La Fête de ce Dieu s'appelloit de son nom **TERMINALE** , & elle se celebroit à la fin du mois de Fevrier , le sixième jour avant les Calendes de Mars. On lui faisoit alors des sacrifices publics & particuliers : le sang d'aucune victime ne devoit couler dans les uns , ni dans les autres : Numa l'avoit ainsi ordonné , afin qu'il ne parût rien de cruel dans le culte d'un Dieu qu'il avoit inventé pour entretenir la paix ; tout devoit donc se reduire à des libations de vin & de lait , & à des offrandes de différentes sortes de fruits & de quelques gâteaux de farine nouvelle.

Les Sacrifices publics se faisoient dans le Temple qui lui étoit dédié , & sur la pierre mil-

milliaire qui marquoit le fixième mille de Rome à Laurente , parce que selon toutes les apparences, c'étoit du tems de Numa un des anciens Limites du Territoire Romain de ce côté-là. Les Sacrifices particuliers se faisoient sur les bornes mêmes des Champs; les deux propriétaires voisins venoient chacun de leur côté orner le Dieu domestique d'une double guirlande, & lui offrir leurs présens.

*Te duo diversâ Domini de parte coronant ,
Binâque ferta tibi, binâque liba ferunt.*

*Ovid. Fast.
ll. 643.*

Mais le zele des Romains n'en demeura pas là; bien-tôt ils immolerent l'Agneau , & la jeune Truye à leur Dieu TERME , malgré les défenses mystérieuses de Numa, soit qu'ils n'y fissent pas assez d'attention, soit qu'ils eussent aussi leurs raisons pour croire que le Sacrifice seroit encore mieux reçu , comme le Poëte semble l'insinuer au même endroit lorsqu'il dit,

*Spargitur & casô communis TERMINUS agno, Ibid. 655.
Nec queritur, lactens cùm sibi porca datur.*

Les choses, en effet n'en alloient pas plus mal , car après avoir laissé couler le sang de ces tendres animaux, on les préparoit, & les deux voisins avec leur famille alloient faire un repas commun des viandes du Sacrifice. Ils beuvoient l'un à l'autre de bonne amitié , & chantoient de tout leur cœur les loüanges de la Divinité qui les assembloit:

Id. 657. *Conveniunt, celebrantque dapes, vicinia simplex,
Et cantant laudes, TERMINE sancte, tuas.*

Une autre Cérémonie essentielle de la Fête du Dieu TERME, consistoit dans l'abondante effusion d'une huile simple ou préparée sur les bornes. Apulée dans son Apologie contre Siricius Emilianus qui l'accusoit de Magie, lui reproche à lui-même qu'il n'a aucune religion, & qu'on n'a jamais vu aucune borne de ses Champs couverte d'huile. *Ne unum saltem in finibus ejus lapidem unctum.* Arnobe, revenu des erreurs du Paganisme, dit qu'il a peine à concevoir quel étoit son aveuglement, lorsque voyant des pierres dégoutantes de cette onction superstitieuse, il leur adressoit des prières & des vœux, comme si elles eussent été capables de les exaucer. *Si quando conspexeram lubricatum lapidem, & ex olive unguine unctum & irrigatum, tanquam esset vis præsens adulabar, affabar, & beneficia poscebam.*

L. 1. adv.
genies.

Cap. 28.

p. 18.

Cet usage de répandre de l'huile sur les pierres en signe de veneration devoit être très-ancien, & bien au-dessus des Romains, puisqu'il est dit dans la Genèse, que Jacob allant en Mésopotamie, & s'étant endormi dans un lieu qu'il nomma *Bethel* à cause de la vision miraculeuse qu'il y eut d'une échelle celeste, prit à son reveil la pierre qu'il avoit eue sous sa tête pendant la nuit, & qu'il en dressa un monument en répandant de l'huile dessus. *Erexit lapidem in titulum, fundens oleum desuper.* Et le Seigneur pour lui marquer combien cette action de piété lui étoit agréable, lui

lui dit, en lui apparoiſſant quelque temps après chez Laban ſon beaupere, je ſuis le Dieu de Bethel, où vous avez oingt la pierre. *Ego ſum Deus Bethel, ubi unxiſti lapidem.* C. 31.
v. 13.

Sous le regne de Tarquin le Superbe, il arriva une choſe extraordinaire qui acheva de mettre le Dieu TERME en réputation. Ce Prince voulut faire bâtir en l'honneur de Jupiter Capitolin le Temple que Tarquin l'Ancien lui avoit voüé : Il conſulta les Augures pour ſavoir le lieu où il le placeroit : le Mont Tarpeien fut désigné par le vol des Oiſeaux ; mais comme il y avoit déjà beaucoup d'autres Temples, Tarquin reſolut de les abbatre pour donner plus d'étendue à celui qu'il avoit deſſein d'élever. Tous les Dieux à qui ces Temples étoient conſacrez, cederent volontiers la place à Jupiter, il n'y eut que le Dieu TERME qui ſ'obſtina ; les Sacrifices redoublez ne purent l'ébranler, & on fut obligé de le laiſſer dans l'enceinte du nouveau Temple, ce qui a donné lieu à Virgile de l'appeller,

Capitoli immobile ſaxum.

*Ancid.
IX. 448.*

Servius ſur cet endroit n'a pas oublié de célébrer une aventure ſi glorieuſe ; Tite Live, Denis d'Halicarnaſſe & Plutarque affûrent que la Déeſſe de la Jeuneſſe ne montra pas moins de fermeté en cette occaſion, & qu'elle partagea auſſi avec Jupiter les honneurs du Capitole. Saint Auguſtin au quatrième Livre de la Cité de Dieu a encheri ſur tout ce que les Hiſtoriens avoient écrit à ce ſujet ; il veut que Mars ait été de la partie, & qu'il fût à la tête des deux Divinitez qui tinrent ferme contre Ju-

MEMOIRES DE LITTERATURE,

Jupiter, lorsqu'il voulut les déplacer : il ajouta que leurs trois Statuës furent mises dans son Temple, mais qu'elles étoient si petites, & posées dans des niches si obscures que personne ne les y remarquoit, & qu'il n'y avoit que très-peu de gens qui fussent qu'elles y étoient. Cette noble résistance, poursuit-il, du Dieu Mars, du Dieu TERME, & de la Déesse de la Jeunesse parût d'un bon augure aux Romains. De là ils conjecturerent que leurs armes seroient victorieuses dans toutes les parties du Monde ; qu'aucun ennemi ne pourroit troubler la tranquillité de leurs frontières, & que leur Jeunesse toujours vaillante & toujours nombreuse seroit le plus ferme appui de l'Empire. Si nous en croyons cependant Ovide, le Dieu TERME eut seul toute la gloire de cette action :

Ovid. Fast. II, 667. *Quid? nova cum fierent Capitolia, nempe Deorum*

Cuncta Jovi cessit turba, locumque dedit.

TERMINUS, ut veteres memorant, conventus in, & de

Restitit, & magno cum Jove Tempa tenet.

Erasme fit allusion à ces vers d'Ovide, lorsqu'il prit pour sa devise un TERME, avec ces mots : *Je ne cede à personne, CONCEDO NULLI.*

Cap. 20.

Lactance, au premier Livre de ses Institutions divines, assure que le Dieu TERME que l'on adoroit sous la figure d'une borne, étoit cette pierre fameuse que Saturne devora au lieu de Jupiter. *Qui lapidem colunt informem atque rudem cui nomen est TERMINUS, hic est quem pro Jove Saturnus dicitur devorasse.*

Les

Les Latins nommerent cette pierre ABADIR, Priscianus
Hesychius & les Grecs ΒΑΙΤΥΛΟΝ. L'étymologie de ces noms dans l'une & l'autre Langue a fort exercé les Savans, & Samuël Bochart en a fait une curieuse Dissertation dans la seconde Partie de sa Geographie Sacrée.

Si Lactance avoit eu dessein de faire l'Histoire du TERME ou de L'ABADIR, il se seroit bien plus étendu sur ce sujet, mais ne voulant que démontrer la fausseté des Religions étrangères, il se contente de louer d'un utile fin & moqueur la déference de Jupiter pour un Dieu qui lui avoit sauvé la vie; & il termine cette ironie ingénieuse, en disant qu'à moins d'être une pierre ou une souche, on ne sauroit adorer un Dieu sous aucune de ces formes. *Quid dicam de iis qui colunt talia? L. I, C. 20.
Nisi ipsos potissimum lapides ac stipites esse.*

Au reste il paroît assez naturel de croire que le TERME & JUPITER n'étoient qu'une seule & même Divinité. Ce sentiment a ses vrai-semblances, ses preuves, ses avantages; & l'on peut dire que les Auteurs & les monumens les plus anciens lui sont également favorables. En effet il est constant qu'avant que les Bornes & les Limites eussent un Dieu particulier, ils étoient consacrez à Jupiter. Denys d'Halicarnasse le dit expressément en Lib. 2. parlant des premières Loix que Numa fit à ce sujet. Il consacra, dit-il, toutes les Bornes tant publiques que particulières à JUPITER TERMINAL, & il ordonna que ceux qui violeroient la Loi fussent dévouez, qu'on les pût tuer sur le champ comme des impies & des sacrileges qui méprisoient la plus sainte & la plus grande de toutes les Divinités.

Po-

Hist. l. 2.

Polybe après avoir parlé de la guerre d'entre les Habitans de Crotone & ceux de Sybaris, remarque que s'étant accordés, ils firent bâtir à frais communs un Temple à Jupiter HOMORIEN dans l'endroit qui separoit leur domination; qu'ils y faisoient tous les ans des Sacrifices, & qu'ils s'y assembloient toutes les fois qu'ils avoient quelque différent à décider, ou quelque affaire importante à régler.

Ce Jupiter HOMORIUS ou HORIUS, ΖΕΥΣ ΟΜΟΡΙΟΣ, ὁ ΟΡΙΟΣ des Grecs, étoit le même que le *Jupiter Terminalis* des Latins. Les uns & les autres adoroient ce Dieu sous la forme d'une pierre; c'étoit par elle que se faisoient leurs sermens les plus solennels, comme le disent Aristote, Demosthene & Tite-Live. Les Romains sur-tout ne connoissoient point de serment plus sacré que lorsqu'ils juroient par Jupiter Pierre. *Quid igitur censes? Jurabo per JOVEM LAPIDEM, Romano vetustissimo ritu*, dit Apulée dans son *Traité, de Deo Sacratiss.*

Le Jupiter *Casius* ΖΕΥΣ ΚΑΣΙΟΣ qui avoit un Temple celebre dans la Syrie, étoit aussi représenté sous la forme d'une pierre, ou d'un rocher; nous en trouvons la preuve dans les Medailles que les Habitans de Séleucie firent frapper en l'honneur de Trajan, d'Antonin le Pieux, de Septime Severe, de Caracalle son fils, & de quelques autres Empereurs.

Le revers d'une Medaille d'argent d'Auguste, semble marquer encor plus précisément que les Romains ne pensoient pas que le Dieu TERME fût une autre Divinité que Jupiter. On y voit une tête couronnée de rayons, posée sur une espèce de pied-d'estal quarré, taillé

en obélisque renversé ; comme sont encore aujourd'hui les figures à qui nous donnons le nom de TERMES. Au bas est un foudre, & à côté on lit ces mots , IMP. CÆSAR. La foudre est si particulière à Jupiter, à l'exclusion des autres Dieux, qu'il paroît impossible de le méconnoître à ce symbole.

L'explication que les Antiquaires donnent ordinairement à la Medaille dont je parle, est trop ingénieuse pour ne la pas rapporter. Ils croient donc que par ce mélange concerté de la foudre & du Dieu TERME, Auguste voulut perpetuer dans l'avenir un bon mot qui lui étoit très-familier au rapport de Suetone, *Σπῦδι βραδίως*, *Festina lente*, ce qu'on ne pouvoit exprimer plus heureusement, qu'en joignant ainsi dans un même Type, ce qu'il y a au monde de plus prompt & de plus difficile à mouvoir.

S'il étoit cependant permis de trouver moins d'esprit, moins de brillant, & moins d'allégorie que les Antiquaires ne veulent qu'il y en ait dans cette Medaille, en l'expliquant comme ils font par un bon mot, on pourroit les en dédommager par une noble simplicité plus digne de cet Empereur, & plus conforme au goût de son siècle.

Devenu maître absolu de l'Empire par la défaite de Lépide & d'Antoine, on sait qu'Auguste voulut enfin jouir des douceurs de la paix, mais qu'il ne s'y abandonna qu'après avoir sagement pourvû à la sûreté des frontières. Alors il fit graver sur ses Medailles le Dieu TERME, que les Romains avoient invoqué tant de fois ; & si la foudre accompagne cette Divinité paisible des Limites, c'est

pour marquer que les Barbares ne peuvent les franchir impunément , qu'il y a des Legions toujours prêtes à les défendre, & à foudroyer ceux qui voudroient en troubler le repos.

Les Latins ne furent pas les seuls qui représenterent le Dieu TERME sur leurs monumens ; on le voit aussi sur beaucoup de Medailles Grecques , toutes à la vérité frappées sous les Empereurs Romains , & particulièrement sous L. Verus , sous Commode & sous Caracalle , à qui les Grecs naturellement flatteurs , sembloient dire par ces Types symboliques , qu'ils les regardoient comme les Protecteurs des privileges , & du Territoire que Rome leur avoit laissez en les soumettant à l'Empire. C'est ainsi qu'en usèrent ceux de Mitylene , de Nicomedie , de l'Isle de Thera , de Lesbos , & quelques autres.

Le Dieu TERME étoit si remarquable par sa figure , qu'il n'avoit besoin d'aucune inscription pour se faire reconnoître , & si l'on en trouve quelquefois , elles sont du genre de celles qu'on mettoit auprès des asyles & des tombeaux pour empêcher qu'on ne violât leur sainteté. En voici une que M. Spon dit avoir vûe à Rome dans la Vigne de Carlovalle , au-dessous d'une de ces statuës qui servoient de borne à quelque champ.

Q V I S Q V I S
H O C S V S T V L E R I T
A V T I V S S E R I T
V L T I M V S S V O -
R V M M O R I A T V R.

*QUE CELUI QUI OTERA, OU QUI
FÉRA ENLEVER CETTE PIER-
RE , PUISSE MOURIR LE
DERNIER DES SIENS.*

C'étoit-là une imprécation terrible ! Les Anciens ne connoissoient rien de plus malheureux que de survivre à sa famille, à ses amis, & de mourir ensuite privé d'heritiers naturels, ne sachant même sur qui se reposer des soins d'une sepulture honorable.

Voilà ce que j'avois à dire en général du Dieu TERME & de son culte chez les Romains. Dans une seconde Partie je parlerai des bornes auxquelles il presidoit ; je traiterai en particulier de celles des Villes, des Colonies, des Provinces, des Royaumes & des Empires. J'en examinerai les différences & les rapports à nos usages. Je marquerai enfin par quelle raison on representa dans la suite la plupart des Divinitez en forme de TERMES. Ces matieres sont peut-être assez curieuses d'elles-mêmes pour rendre un Ouvrage intéressant, & pour y répandre des graces que je serois peu capable de lui donner, semblable en cela à ces figures, à ces especes de TERMES que l'Architecture employe dans ses orne-

76 MEMOIRES DE LITTERATURE,
nemens, & qui sont portées par l'édifice même qu'elles semblent soutenir.

DISSERTATION

HISTORIQUE

SUR LES FASTES.

Par M. l'Abbé COUTURE.

Les Fastes dans quelque signification qu'on les prenne, n'étoient point connus des Romains sous Romulus. Les jours leur étoient tous indifférens, & l'année qui selon quelques-uns étoit composée de dix mois seulement, & selon quelques autres de douze, mais beaucoup plus courts qu'ils ne devoient l'être, bien loin d'avoir aucune distinction certaine pour les jours, n'en avoit pas même pour les saisons, puisqu'il arrivoit nécessairement que les grandes chaleurs se faisoient quelquefois sentir au milieu de leur hyver, & qu'il geloit à glace au milieu de leur été. Cela se faisoit sans grand miracle. L'année n'étant alors composée que de trois cens quatre jours, comme l'ont crû Fulvius, Varron, Suetone, Censorin, Solin & Macrobe, il ne se pouvoit pas qu'au bout d'un très-petit nombre d'années, le Soleil qui indépendamment de ce qui se fait ici bas ne va toujours que son train, ne se trouvât au signe du Lion dans le tems qu'ils nommoient Hyver, & au signe du Capricorne dans le tems qu'ils appelloient Eté.

Quand

Quand même l'année de Romulus auroit été de douze mois, ainsi que l'a crû Plutarque avec Licinius Macer & Fenestella, ce renversement des saisons n'auroit pas laissé d'arriver, un peu plus tard à la vérité, mais il seroit toujours arrivé. C'est ce qui a fait dire à Ovide que Romulus étoit mieux instruit dans le métier de la guerre que dans la Science des Astres.

Scilicet arma magis quam sidera, Romule, noras. Fast. I. 29.

Tout changea bien sous Numa. Ce Prince qui avoit beaucoup plus de lumieres que son prédecesseur, soit qu'il les eût acquises par la seule force de son genie, soit qu'il les dût aux instructions de quelque Maître dont le nom est également ignoré par les Anciens & par les Modernes; ce Prince, dis-je, s'appliqua d'abord à établir un ordre constant dans les choses. Après s'être concilié toute l'autorité que la vérité de son merite & que la fiction de son commerce avec les Dieux pouvoient lui attirer, il fit plusieurs reglemens, tant pour la religion que pour la politique. Mais avant tout cela il forma son année de douze mois, qu'il ajusta au cours & aux phases de la Lune; & des jours qui composoient chaque mois, il destina les uns aux affaires & les autres au repos. Les premiers furent appelez *Dies Fasti*, les derniers *Dies nefasti*: comme qui diroit jours permis & jours défendus. Voilà la premiere origine des Fastes.

Il y a lieu de s'étonner que Denis d'Halicarnasse, si soigneux d'ailleurs de ramasser les Antiquitez les moins importantes de Rome,

ait oublié celle-ci. Tite-Live au contraire assez negligent sur l'article des institutions anciennes, nous apprend que la raison qu'eut Numa de mettre cette différence entre les jours, fut parce qu'il prévoyoit qu'il seroit quelquefois du bien de la Republique qu'il y eût des jours où il ne fut pas permis d'assembler le peuple, ni de lui faire aucune proposition nouvelle. *Quia aliquando nihil cum populo agi utile futurum erat.* Il paroît par ces termes que le dessein de Numa fut seulement d'empêcher qu'on ne pût quand on voudroit convoquer les Tribus & les Curies, pour établir de nouvelles Loix ou pour faire de nouveaux Magistrats, soit que la forme du gouvernement qui étoit alors subsistât toujours, ou qu'elle reçût quelque changement de la succession des tems : mais par une pratique constamment observée depuis Numa jusqu'à l'Empereur Auguste, c'est-à-dire, pendant l'espace d'environ 660. ans, ces jours permis, *Fasti* & *Nefasti*, furent entendus des Romains, aussi-bien pour l'administration de la justice entre les particuliers que pour le maniement des affaires entre les Magistrats. Il semble même qu'Ovide n'a pensé qu'à ce dernier usage dans la définition qu'il en apporte en ces deux vers ;

Ovid. Fast. Ille Nefastus erit per quem tria verba silentur ,
Il. 47. Fastus erit per quem lege licebit agi.

Le jour défendu sera celui où le Preteur ne pourra prononcer les trois mots solennels, *Do, Dico, Addico.* Le jour permis sera celui où l'on pourra poursuivre un débiteur

biteur ou un malfaicteur devant le Juge.

Varron Livre 5. de *Lingua Latinâ*, derive le nom de Fastes de *fari*, quia *jus fari* licebat. En un autre endroit il le fait venir de *Fas*; terme qui signifie proprement *Loi* ou *Permission divine*, & est différent de *Jus* qui signifie seulement *Loi humaine*, de sorte que *fas* & *nefas* dans les bons Auteurs ne veulent dire autre chose que ce qui est conforme ou contraire à la volonté des Dieux. *Publium Claudium nihil delectat*, dit Cicéron *pro Milone*, quod per naturam *Fas* sit, aut per *Leges* liceat. *Situs est Æneas*, dit Tite-Live en parlant de la sépulture d'Enée, quemcumque eum dici *jus Fasque* est, super *Numicium flumen*: *Jovem indigetem appellant*. Numa se servit donc de cette expression, pour faire sentir aux Romains que l'observation reguliere de ces jours permis & non permis étoit pour eux un point de religion qu'ils ne pouvoient négliger sans crime.

Il fut pour cela fait un Livre où tous les mois de l'année, à commencer par Janvier, furent placez dans leur ordre, ainsi que les jours avec la qualité que Numa leur avoit assignée. Ce Livre fut appelé *Fasti*, du nom des principaux jours qu'il contenoit. Ce n'est pas qu'il n'y eût dès ce tems-là, & dans le même Livre, une autre division des jours que celle dont je viens de parler: il y en avoit aussi que l'on appelloit *Festi*, *Profesti*, *Inter-cisi*, auxquels furent ajoûtez dans la suite, *dies Senatorii*, *dies comitiales*, *dies præliares*, *dies fausti* ou *boni*; *dies atri*. C'est-à-dire, des jours destinez au culte religieux des Divinités, au travail manuel des hommes: des jours parta-

gez entre les uns & les autres, des jours marquez pour les assemblées du Conseil d'Etat, d'autres pour l'élection des Magistrats ou pour l'établissement des Loix : des jours propres à déclarer la guerre, à livrer bataille : des jours enfin marquez par quelque heureux événement ou par quelque calamité publique. Mais toutes ces différentes espèces se trouvoient dans la subdivision de *fasti* & *nefasti*. Sans entrer dans un plus ample détail, qui ne pourroit être qu'ennuyeux à la Compagnie, je me contenterai de dire, contre la prévention ordinaire, que toutes les fêtes solennelles qui étoient accompagnées de sacrifices, de festins, de jeux & de spectacles publics, étoient comptez parmi les jours *nefastes* aussi-bien que ces jours tristes & funestes que les malheurs réitérez du Peuple Romain ou quelques disgraces éclatantes avoient condamnez pour toujours à l'inaction.

Cette division des jours étant, comme je l'ai déjà dit, un point de religion, Numa en deposa le Livre entre les mains des Pontifes, lesquels ayant une autorité souveraine dans les choses qui n'avoient point été réglées par Numa, pouvoient ajoûter aux Fastes ce qu'ils jugeoient à propos ; mais quand ils vouloient apporter quelque changement à ce qui avoit été une fois établi & confirmé par un long usage, il falloit que le Decret des Pontifes fût autorisé par un Decret du Senat. Par exemple, le 15. de devant les Ides du mois *Sextilis*, c'est-à-dire le 17. Juin, étoit un jour de fête & de réjouissance dans Rome ; mais la perte déplorable des 300. Fabius auprès du fleuve Cremera l'an de Rome 276. & la défaite hon-

honteuse de l'armée Romaine auprès du fleuve *Allia* par les Gaulois l'an 372. furent cause que ce jour de fête fut converti en jour de tristesse. Voici ce qu'en dit Tite-Live au commencement du Livre VI. de la première Decade. *Tum de diebus religiosis agitari coeptum in Senatu, diemque ad decimum quintum Calendas Sextiles duplici clade insignem (quo die ad Cremeram Fabii cæsi, quo deinde ad Alliam cum exitio urbis sædè pugnatum) à posteriore clade Alliensem appellarunt, insignemque rei nulli publicè privatimque agenda fecerunt.*

Les Ides de Mars étoient pareillement fêtées en l'honneur d'Anna Perenna. C'étoit un jour consacré à la gayeté la plus licentieuse. La peinture qu'en fait Ovide représente merveilleusement bien notre foire de Beffons. Outre cela c'étoit un jour de Senat, *Dies Senatorius*. César le Dictateur est tué par la conspiration de Brutus & de Cassius. Les vengeurs de sa mort supplantent les conjurez, & ce jour-là même devient un jour de tristesse pour la postérité, *Dies ater*, & prend le nom de *Parricidium* par un Decret du Senat. Dion Cassius Liv. 47. *πάντα μὲν οὖν αὐτῶν ἴδωκαν. καὶ τὴν ἡμέραν ἐν ᾗ ἐφονεύθη, κυρίαν αἰεὶ πολεῖδρας βουλῆς ἔχουσαν, ἀποφροσθὰ ἐνόμισαν.* Suetone Liv. 1. Chap. 88. dit la même chose & presqu'en les mêmes termes. Si l'on veut un détail de tout ce qu'il étoit défendu de faire en pareil jour, le voici dans une inscription rapportée par Reinesius pag. 481. C'est au sujet de la mort de Caius César Agrippa, que la Colonie de Pise avoit choisi pour son Protecteur : *Cum ad tertium nonas Apriles allatus esset nuncius Caium Cæsarem Augusti patris pa-*

tria, Pontificis maximi, summi custodis Imperii Romani, totiusque orbis terrarum praefidis filium, divi nepotem, &c. crudelibus fatis ereptum populo Romano, Decuriones, Colonique inter sese consenserunt pro magnitudine tantæ ac tam improvisæ calamitatis oportere ex ea die qua ejus decessus nunciatus esset usque ad eam diem qua ossa relata atque condita, justaque ejus manibus perfecta essent, cunctos veste mutata, Templis Deorum immortalium, balneisque publicis & tabernis omnibus clausis, conviëtibz sese abstinere, matronasque quæ in colonia nostra sunt sublugere, diemque eum quo die Caius Cæsar obiit, qui dies est ad nonum Calendas Martias, pro Alliensi lugubrem memoriæ prodi notarique in præsentia omnium jussu ac voluntate, caverique ne quod sacrificium publicum, neve quæ supplicationes, neve sponsalia neve convivio publica postea in eum diem eoque die fiant, concipiantur, indicanturque: neve qui ludi scenici, Circensesve: eo die quotannis publicè manibus ejus per magistratus eodem loco, eodemque modo, quo Lucio Cæsari parentari institutum est, parentetur.

Les jours heureux au contraire étoient ceux qui étoient remarquables dans les Fastes par quelques événemens avantageux, & qui par conséquent se devoient passer en toutes sortes de réjouissances tant en public qu'en particulier. Tel étoit le jour de la naissance de Rome, tel fut ensuite le jour du départ de Porcenna de devant Rome, tels furent enfin les jours d'adoption ou de déclaration de Cæsar, ou de prise de possession de l'Empire.

Pour revenir à l'Histoire des Fastes, voilà quelle en fut la première institution dont j'ai crû.

crû pouvoir dire avec raison que Numa est l'unique auteur. Je fais que plusieurs Historiens donnent des Fastes aux anciens Latins, aux Ariciens & aux Laurentins, ainsi qu'à la plupart des Peuples Grecs qui s'étoient établis le long des côtes d'Italie, long-temps avant la fondation de Rome. Mais il est aisé de voir que par le mot de *Fastes* ces Ecrivains n'entendent pas la même chose qu'entendoient les anciens Romains, mais seulement quelque arrangement dans leur année & quelque distinction dans leurs mois. Par exemple, si l'on en croit Solin, les Habitans de Lavinium avoient 13. mois à leur année, au lieu que ceux de Pallanteum avoient appris d'Evandre leur fondateur à renfermer la leur dans trois mois, selon Macrobe Liv. premier Chap. 12. & Pline Liv. 7. Chap. 49. & dans quatre mois selon Plutarque dans la vie de Numa. Il est encore bien vrai-semblable que Numa prit quelques-unes des Fêtes qu'il institua des Sabins : chez lesquels il avoit été élevé, & des peuples voisins dont il connoissoit les usages : mais je ne crois pas qu'il se trouve dans aucun Auteur ancien que ces peuples ayent eû des jours *fastes* & *nefastes* comme les Romains..

Les Pontifes furent faits les depositaires uniques & perpetuels des Fastes, & voici ce qu'ils faisoient pour s'acquitter de leur emploi. Ils observoient avec attention le jour de la nouvelle Lune, & après avoir fait conjointement avec le Roi des cérémonies un sacrifice à Junon qui présidoit aux Calendes de tous les mois, ils faisoient appeller le Peuple sur le Capitole, & lui déclaroient combien il restoit encore de jours jusqu'aux Nones, en pronon-

cant autant de fois cette parole καλῶ. Les Nones ainsi appellées, parce qu'il y avoit toujours neuf jours entre les Nones & les Ides, étant venues, tous les Citoyens qui étoient repandus dans la campagne se rendoient à la Ville, & apprenoient de la bouche du Roi des sacrifices ou du petit Pontife quels seroient les Fêtes & les Feries, en un mot quelle seroit la destination de chaque jour pendant tout le mois. Les Ides furent ainsi nommées de l'ancien mot Toscan *Iduare* qui signifie diviser, parce que les Ides faisoient la moitié du mois, à un jour près que Numa avoit retranché de la premiere partie pour faire un nombre impair qu'il croyoit plus heureux qu'un nombre pair.

Le privilege de posséder ainsi, à l'exclusion de toute autre personne, le Livre des Fastes, donna une autorité infinie aux Pontifes. Ils pouvoient sous prétexte des Fastes ou Nefastes avancer ou reculer le jugement des affaires les plus importantes & traverser les desseins les mieux concertez des Magistrats & des Particuliers : en effet s'il y avoit parmi les Romains des Fêtes & des Feries fixées à certains jours, *Feria stativa, stata solemnia*, comme *Agonalia, Carmentalia, Lupercalia*, &c. il y en avoit aussi dont le jour dependoit uniquement de la volonté des Pontifes. On les appelloit *Feria conceptivæ, quia in dies certos vel etiam incertos à Pontificibus concipiebantur*. Je ne parle point ici des Fêtes ordonnées par les Magistrats superieurs, qu'on nommoit ordinairement *Feria imperativæ*, mais je dis que la superstition étoit si grande, & que l'observation de ces jours étoit si expressement recom-

com-

commandée, qu'outre une amande considérable, il y avoit encore des sacrifices expiatoires auxquels étoient condamnez ceux qui par inattention avoient fait quelqu'ouvrage ces jours-là : car c'étoit une faute irremissible que de travailler avec connoissance & avec réflexion. *Qui talibus diebus imprudens aliquid egisset eum præter multam porco piaculum dare debere, prudentem expiare non posse Scævola Pontifex affirmabat.* Macrobe, Liv. I. Chap. 16.

Voilà tout ce que contenoit le Livre des Fastes quand il fut déposé entre les mains des Pontifes. Ainsi la signification en devoit être nécessairement fort resserrée. Dans la suite cette signification devint plus étendue de jour en jour. Ce ne fut plus un simple Calendrier, ce fut bientôt un Journal des divers événements que le hasard ou le cours ordinaire des choses produisoit. S'il s'élevoit une nouvelle guerre, si le Peuple Romain gagnoit ou perdoit une bataille, si quelque Magistrat recevoit un honneur extraordinaire, comme le triomphe ou le privilege de faire la Dedicace d'un Temple, si l'on instituait quelques Fêtes, si l'on mouroit quelque personne notable; en un mot quelque nouveauté, quelque singularité qu'il put arriver dans l'État en matière de politique ou de religion, tout s'écrivoit dans les Fastes, qui par-là devinrent les Mémoires les plus fidèles sur lesquels on composa ensuite l'Histoire du Peuple Romain.

Mais les Pontifes qui en étoient les maîtres absolus n'avoient garde de les communiquer à tout le monde. *Obsecro vos*, dit Caius Canuleus Auteur de la Loi qui rendoit le Consulat commun aux Plebeïens & aux Patriciens, *si non*

ad Fastos, non Commentarios Pontificum admittimur, ne ea quidem scimus quæ omnes peregrini etiam sciunt? Consules in locum Regum successisse, nec aut juris aut majestatis quidquam habere quod non in Regibus ante fuerit? Quoique les Pontifes refusent de nous communiquer leurs Fastes & leurs Livres, croient-ils que nous ignorions ce qui n'est pas même ignoré des Etrangers; savoir que les Consuls ont été mis à la place des Rois? &c.

Il falloit donc être ou Pontife ou intime ami des Pontifes pour pouvoir travailler à l'Histoire du Peuple Romain, & j'avouë que je suis ici en deffaut quand je cherche la cause pour laquelle les anciens Ecrivains de l'Histoire Romaine, *Quadrigarius, Fabius Pictor & Valerius d'Antium* sont si souvent d'avis différens entre eux dans Tite-Live qui les cite, vû qu'ils devoient tous avoir puisé dans les mêmes sources, c'est-à-dire, dans les Fastes, dans les Livres, dans les Commentaires & dans les Annales des Pontifes, car c'est ainsi qu'on les appelloit; à moins qu'on ne dise que le peu d'exactitude des Secretaires des Pontifes qui faisoient les Extraits des uns, les induisoit en erreur, pendant que les autres mieux servis écrivoient aussi d'une maniere plus convenable à la vérité.

Cette autorité des Pontifes dura en son entier l'espace d'environ 400. ans, pendant lesquels ils triompherent de la patience, non seulement des Particuliers, mais encore des Magistrats, & sur-tout des Preteurs qui ne pouvoient que sous leur bon plaisir marquer aux parties les jours qu'ils pourroient leur faire droit. Mais enfin sous le Consulat de Publius.

bilius Sulpicius Averrion & de P. Sempronius Sophus, les Pontifes eurent le déplaisir de se voir dépouiller de ce précieux trésor, qui jusqu'alors les avoit rendus si fiers. Un certain Cneius Flavius Secrétaire d'Appius Claudius surnommé l'Aveugle, profita apparemment de l'impuissance où étoit son maître d'observer ses actions; il transcrivit cette partie des Fastes qui concernoit les Jugemens & la Jurisprudence Romaine, & s'en fit un mérite auprès du Peuple. Il en donna des copies, & comme par reconnoissance le Peuple l'eût fait Edile malgré la bassesse de sa naissance & de sa condition, puisqu'il n'étoit que fils ou petit-fils d'un affranchi; pour ajouter un nouveau lustre à son premier bienfait, il fit graver pendant son Edilité ces mêmes Fastes sur une Colonne d'airain dans la place même où la Justice se rendoit.

Comme le plus beau du crédit des Pontifes consistoit principalement dans le mystérieux secret de ces jours Fastes & Nefastes, quand ils virent que la friponnerie de ce Flavius avoit rendu cette connoissance à la portée de tous ceux qui savoient lire, ils imaginèrent ces formules vaines qui subsisterent encore long-tems après le renversement de la République & la perte de la liberté, & que Cicéron tourne en ridicule dans son Plaidoyer pour L. Murena. Cet Orateur, *loco citato*, Tite-Live Liv. 9. de la première Decade, & Aulugelle Liv. 6. Chap. 9. décrivent assez au long cette fâcheuse catastrophe de la tyrannie Pontificale.

Pour égayer un peu cet endroit de ma Dissertation, j'ai crû que la Compagnie voudroit bien me permettre de rapporter ce que Tite-Live

Live après L. Pison raconte du mépris que les Nobles faisoient de ce Flavius & de la maniere dont il s'en vengea : après quoi je parlerai des Ouvrages differents qui ont paru sous le Titre de Fastes.

Cet Historien raconte que Flavius , quelques jours après son élévation , étant allé voir son Collegue qui étoit malade , il trouva autour de son lit plusieurs jeunes gens de qualité , & que par un complot fait entre eux , pas un ne se leva pour le saluez. Qu'alors pour les morguer à son tour , il se fit apporter le siege curule , qui étoit la marque de sa dignité , le fit mettre à la porte de la chambre , se plaça dedans ; & contempla à son aise les jaloux de sa gloire. *Ceterum contumaciâ adversus contemnentes humilitatem suam nobiles certavit. Civile jus repositum in penetralibus Pontificum evulgavit , fastosque circa forum in albo proposuit , ut quando lege agi posset , sciretur , &c. Rem haud memorabilem per se , nisi documentum sit adversus superbiam nobilium plebeiae libertatis , referam. Ad Collegam agrum , visendi causâ Flavius cum venisset , consensuque nobilium adolescentium qui ibi assidebant , assurrectum ei non fuisset , curulem afferri sellam eô iussit , eam in limine apposuit , ne quis illorum exire posset , & à sede honoris , sui anxios invidiâ inimicos spectavit.*

La difference des usages que les Pontifes faisoient de leurs Fastes , a fait qu'on a donné ce même nom à des Ouvrages , tout à fait differens..

1. Ce que les Grecs appelloient *ἐφημερίδες* , a été appelé par les Latins *Calendarium* & *Fasti*. Ainsi Eudoxe de Gnidos , disciple de Socra-

Socrate , qui vivoit l'an de Rome 370. après avoir étudié l'Astronomie en Egypte où il avoit accompagné Platon , publia à son retour en Grèce des *Éphemerides* , où l'année étoit distribuée en ses parties suivant le cours du Soleil & des Planetes , & pour cela il est appelé par Ciceron , par Strabon & par Aulugelle , le pere & l'inventeur des *Fastes*. Lucain dit en parlant de soi à la maniere des Poëtes , c'est-à-dire , avec beaucoup de suffisance :

Nec meus Endoxi vincetur Fastibus annus.

C'est encore ainsi qu'un Moderne , le Sgr. Corradino , Soufdataire du Pape d'aujourd'hui , vient de donner au Public un Livre où il traite des *Fastes* de l'ancien Latium avant la fondation de Rome. C'est ainsi qu'il faut entendre ce qui est rapporté par Suetone , par Plutarque , par Dion & par Macrobe que Jules César se servit de l'Astronome Sosigenes pour corriger les *Fastes*.

2. Toutes les Histoires succintes où les faits étoient rangez suivant l'ordre des tems ; s'appelloient aussi *Fasti*. Ainsi Servius & Porphyriion disent que *Fasti sunt Annales dierum & rerum Indices*. Et c'est dans ce sens qu'Horace employe ce mot , quand il dit :

.....,.... *Tuas,*
Auguste , virtutes in ævum
Per titulos memoresque Fastos.
Æternæ.

Carm. IV.
Od. XIV. 24

Et

Et quand il dit encore,

Carin. IV.
Od. XIII.
13.

*Non Coe referunt jam tibi purpure,
Nec clari lapides tempora quæ semel
Notis condita Fastis,
Inclusit volucris dies.*

C'est encore ainsi que les Livres ou les Tables qui ont contenu les noms des Consuls & des Magistrats se sont appellez *Fasti consulares*. Tels que ceux d'Onuphrius Panvinus, de Sigonius, de Cassiodore, & une infinité d'autres qu'il seroit trop long & trop inutile de rapporter.

Je viens donc aux Fastes d'Ovide, & suppose que la Compagnie souhaite que j'en parle souvent, je ne crois pas devoir en parler long-tems aujourd'hui. Avant lui Hemina, Cl. Quadrigarius, Afranius, Ennius, Pison, Fannius & Laberius avoient traité cette matière, mais si l'on en croit les Critiques, c'étoit d'un stile fort sec & fort simple. Ovide, tant par les graces de la Poësie que par la fécondité de son imagination, trouve le moyen de répandre des fleurs sur toute la route qu'il nous a tracée. Il apporte les causes historiques ou fabuleuses de toutes les Fêtes ou Feries qu'il attribué à chaque mois, le lever & le coucher de chaque Constellation d'une manière à faire regretter à tous les Savans la perte des six derniers Livres qu'il avoit composez pour faire son année entiere.



DISCOURS

SUR LES TRIBUS ROMAINES,

Où l'on examine leur origine, l'ordre de leur établissement, leur situation, leur étendue & leurs divers usages suivant les tems.

Par M. B O I N D I N.

LE mot de *Tribu* est un terme de partage & de division qui avoit deux acceptions chez les Romains, & qui se prenoit également pour une certaine partie du peuple, & pour une partie des terres qui lui appartennoient. Les Hebreux s'étoient servis les premiers du mot שֵׁבֶט *schevet* de ces deux manieres, mais avec cette difference qu'ils avoient treize Tribus, en le prenant au premier sens, & n'en avoient que douze, en le prenant au second, parce qu'il y en avoit une des premieres qui n'eût point de part à la distribution * des Terres. Les Grecs firent aussi depuis le même usage du terme φυλή, quoi qu'ils l'eussent pris d'abord dans un autre sens. Mais il ne s'agit point ici de leurs Tribus, & je m'en tiendrai à celles des Romains, pour ne point sortir de mon sujet.

Comme il n'y a point d'établissement dans
l'His-

* Quoniam fuerunt filii Joseph duæ Tribus, Manasse & Ephraim, & non fuit data portio in terra Levitis. *Jes. Nav. cap. 14. v. 3. 4.*

l'Histoire Romaine qui soit plus ancien que celui des Tribus, il n'y en a point aussi sur lequel les Auteurs soient moins d'accord, ni par conséquent dont les véritables circonstances soient plus difficiles à démêler. Qui ne se feroit pas néanmoins d'approfondir les choses, en auroit bientôt fait un Systeme assez suivi, mais quand on veut tout considérer, la chose devient plus problématique, & demande un peu plus de discussion.

L'attention la plus nécessaire dans ces sortes de recherches est de bien distinguer les tems, car c'est le nœud des plus grandes difficultés. Ainsi il faut bien prendre garde de confondre l'état des Tribus sous les Rois, sous les Consuls & sous les Empereurs; car elles changerent entièrement de forme & d'usages sous ces trois sortes de Gouvernemens. On peut les considérer sous les Rois comme dans leur origine; sous les Consuls, comme dans leur état de perfection; & sous les Empereurs, comme dans leur décadence, du moins par rapport à leur credit & à la part qu'elles avoient au gouvernement; car tout le monde fait que les Empereurs réunirent en leur personne toute l'autorité de la République, & n'en laisserent plus que l'ombre au Peuple & au Senat.

L'état où se trouverent alors les Tribus nous est assez connu, parce que les meilleurs Historiens que nous ayons sont de ce tems-là: nous savons aussi à peu près quelle en étoit la forme sous les Consuls, parce qu'une partie des mêmes Historiens en avoient été témoins: mais nous n'avons presque aucune connoissance de l'état où elles étoient sous les Rois,

Rois, parce que personne n'en avoit écrit dans le tems, & que les monumens publics & particuliers qui auroient pû en conserver la memoire avoient été ruiné par les incendies. Du moins c'est la raison que Tite-Live apporte de l'incertitude & de l'obscurité de ces premiers tems. *

Il y a cependant lieu de croire que les recherches de Varron auroient pû en quelque maniere y suppléer, si le Livre qu'il avoit composé sur les Tribus étoit venu jusqu'à nous †. Mais comme nous n'avons de lui sur ce sujet que quelques Fragmens épars dans ce qui nous reste de ses Ouvrages, nous ferons obliger de nous en tenir à ce qu'on en trouve dans Tite-Live, Denis d'Halicarnasse & Plutarque, car pour les Modernes qui en ont parlé depuis, ils n'ont fait que rapporter les passages de ces trois Auteurs, sans se mettre en peine de les concilier, ni de les éclaircir, si l'on en excepte Panvinus qui les a accompagnés de savantes Remarques, & d'un grand nombre d'Inscriptions antiques.

Ce n'est pas seulement au reste sur de simples circonstances que les Anciens, qui ont parlé des Tribus, paroissent opposés; c'est sur le fond même des choses; car non seulement ils ne s'accordent point sur le tems de leur origine, les uns la rapportant à Romulus, & les

* Res adhuc exposui cum vetustate nimia obscuras, tum quod perraræ per eadem tempora litteræ fuere; & quod etiam si quæ in commentariis Pontificum, aliisque publicis privatisque erant monumentis, incensa urbe pleraque interire. *T. Liv. l. 6. cap. 1.*

† Sic reliquæ Tribus ab iis rebus de quibus in Tribuum libris scripti. *Varr. de ling. Lat. lib. 4.*

Est.

les autres à Servius Tullius ; mais ils ne conviennent pas même du nombre qui en fut d'abord établi. Les uns prétendent qu'il n'y en eût d'abord que trois , * & que ces trois premières Tribus tirèrent leurs noms de Romulus leur fondateur , de T. Tatius Roi des Sabins , qui vinrent s'établir à Rome , & de Lucumo Chef des Toscans , qui étoient venus au secours des Romains : *Ager Romanus primum divisus in partes tres à quo Tribus appellatae Tatiensium, Rammensium, Lucerum; nominatae, ut ait Ennius, Tatienses à Tatío, Rammenses à Romulo, Luceres, ut ait Junius, à Lucumone.* Varr. de Ling. Lat. lib. 4. Et les autres en comptent quatre dès les commencemens , & leur donnent le nom des quatre principaux quartiers de Rome : *Quadrifariam enim urbe divisa, regionibus, collibusque quæ habitabantur partes eas Tribus appellavit.* T. Liv. lib. 1. cap. 43.

Enfin il n'y a pas jusqu'au nom de *Tribus* en général sur l'étymologie duquel ils ne soient partagés , les uns le tirant du nombre même qui en fut d'abord établi , comme Varron & Plutarque : *Ager Romanus primum divisus in partes tres à quo Tribus appellatae.* Varr de Ling. Lat. *Tribus autem tres ipsas fuisse nomen ipsum indicat.* Plut. in Rom. Et les autres le faisant venir de *tributum* , comme Tite Live : *Quæ habitabantur partes eas Tribus appellavit, ut ego arbitror, à tributo: nam ejus quoque aqualiter ex censu conferendi ab eodem inita ratio est.* Lib. 1. cap. 43.

Mais

* Ηκε δὲ αὐτῶν Τυρρηνῶν ἐπικουρίαν ἰκανὴν ἄγων ἐκ Σολωνικῆς πόλεως ἀνὴρ δραστήριος καὶ τὰ πολέμια ἔργα διαφανὲς λόγῳ ὄνομα. Dionys. Hal. lib. 2.

Mais malgré toutes ces oppositions, ces Auteurs ne sont peut-être pas au fond si contraires qu'ils le paroissent; & il seroit peut-être même assez facile de les concilier: car enfin toute cette différence peut venir de ce que les uns n'ont fait attention qu'à l'origine des Tribus qui subsistoient de leur tems, & que les autres sont remontez jusqu'aux anciennes Tribus que Romulus avoit instituées, & que Servius Tullius supprima quand il établit les nouvelles. En effet, à cela près, ces Auteurs sont assez d'accord; car non seulement ceux qui parlent des anciennes Tribus, conviennent avec Tite-Live de ce qu'il dit des nouvelles; mais Tite-Live lui-même fait mention des premières; & quoi qu'il ne les traite d'abord que de Centuries de Chevaliers, il ne laisse pas de leur donner en particulier les mêmes noms que Plutarque & Denis d'Halicarnasse: *Et Centuriæ tres Equitum Ramus à Romulo, ab Tatio Tatienses appellati, Lucerum nominis & originis causa incerta.* Liv. 1. cap. 13. Et il lui arrive même dans la suite de les appeller les trois anciennes Tribus, preuve qu'il n'a d'abord évité de les nommer ainsi, que pour ne les point confondre avec celles que Servius Tullius établit depuis: *Ut tres antiquæ Tribus suum quæque augurem haberent.* Lib. 10. cap. 6.

Il est donc certain, & même par Tite-Live, qu'il y avoit d'autres Tribus à Rome avant ces dernières, & l'on ne sauroit douter par conséquent qu'il n'en faille rapporter l'origine à Romulus. Mais il n'est pas aisé de déterminer au juste en quel tems elles furent instituées;

car

car d'un côté les noms de *Ramnes*, *Tatienses* & *Luceres* feroient croire que ce ne fut que depuis que Romulus eût fait la paix avec les Sabins, & qu'il les eût reçûs dans la ville avec les Toscans qui étoient venus à son secours; & cependant tous les Auteurs assurent que ce fut avant l'enlèvement des Sabines que Romulus établit la forme de son gouvernement, & que les Cent Sénateurs dont il composa dès lors son Conseil, furent tirez des trois Tribus qu'il avoit déjà établies.

Si ce fait est certain, & que ce ne soit point là une de ces anticipations si ordinaires aux Historiens, il faudra encore reconnoître de deux sortes de Tribus instituées par Romulus : les premières avant l'enlèvement des Sabines, lorsqu'il divisa la Ville en trois principales parties, & chacune de ces parties en dix autres, auxquelles il donna le nom de Curies; & les autres lorsqu'il eût fait la paix avec les Sabins, & qu'il les eût reçûs dans Rome avec les Toscans qui étoient venus au secours des Romains.

*Dionys.
Hal. lib. 2.*

La Ville se trouvant alors trop resserrée pour tous ses habitans, Romulus en étendit l'enceinte; mais il la divisa comme auparavant en trois principales parties ou Tribus, & subdivisa encore chacune de ces parties en dix autres, qui leur étoient subordonnées; de manière que sans augmenter le nombre des Tribus ni des Curies, il leur donna néanmoins toute l'étendue nécessaire, & les partagea également entre les Romains, les Sabins & les Toscans. Par ce moyen, ces trois Nations ne firent plus qu'un seul Peuple sous le nom commun de Quirites : *Ita geminata Ur-*
be,

be, ut Sabinis tamen aliquid daretur, Quirites à Curibus appellati. T. Liv. 1. cap. 13. Mais elles ne laïſſèrent pas de former trois différentes Tribus, & de vivre ſéparément & ſans ſe confondre, juſqu'au regne de Servius Tullius. Les Romains dans la première ſous la conduite de Romulus, d'où ils tirèrent par corruption le nom de *Ramnes* ou *Ramnenses* : les Sabins dans la ſeconde ſous les ordres de T. Tatius, d'où ils furent appelez *Tatienses*, & les Toſcans dans la troiſième ſous les loix de Tatius & de Romulus, qui leur donnerent le nom de *Luceres*, en memoire de leur Chef Lucumo, ou parce que l'endroit où ils s'établirent étoit couvert de bois *, car les Auteurs ſont partagez ſur l'origine de ce nom, & Tite-Live avoué qu'elle étoit incertaine de ſon tems : *Lucerum nominis & originis cauſa incerta*. Lib. 1. cap. 13.

Plut.

Ce fut auſſi alors que les trente Curies qui n'avoient point encore eû de noms particuliers, du moins qui nous ſoient connus, reçurent, ſelon quelques Auteurs, ceux qu'elles portèrent depuis des trente Sabines les plus illuſtres par leur naiſſance ou par leur mérite : *Ex bello tam triſti læta repente pax cariores Sabinas viris ac parentibus, & ante omnes Romulo ipſi fecit. Itaque cum populum in Curias triginta divideret, nomina earum Curiis impoſuit*. Tit. Liv. 1. 13. Je diſ néanmoins ſelon quelques Auteurs, car je ſai bien qu'ils ne ſont pas tous de ce ſentiment, & que Varron prétend

MEM. Tome II.

E

que

* Luceres & Lucerenſes tertia pars populi Romani ſic appellati à Lucero aut Lucumone Tuſcorum duce, qui auxilio fuit Romulo adverſus Tatium bellanti. Feſt.

que tous ces noms de Curies, dont il ne nous reste plus aujourd'hui que huit ou neuf *, étoient d'anciens noms de familles Romaines, ou le nom même des lieux où ces Curies étoient situées.

Mais quoi-qu'il en soit, c'est ainsi que ces premières Tribus furent d'abord instituées par Romulus l'an 4. de Rome, & puis renouvelées & étendues en faveur des Sabins l'an 7. de sa fondation, car c'est à ces années qu'il faut rapporter l'enlèvement des Sabines, & l'union des Sabins avec les Romains.

Voilà, Messieurs, tout ce que j'ai pu découvrir de l'origine de ces anciennes Tribus; mais avant que de passer aux nouvelles, je crois qu'il est bon de vous dire un mot de la situation & de l'étendue des premières, & même d'examiner quels en furent les usages tant qu'elles subsisterent, & ce que Servius Tullius jugea à propos d'en conserver quand il changea la forme du gouvernement.

Pour se mettre d'abord au fait de leur situation, il faut considérer la Ville de Rome en deux états différents, au tems de sa première enceinte, lorsqu'elle n'étoit habitée que par les Romains, & depuis que Romulus en eût reculé les bornes pour y recevoir les Sabins & les Toscans. Au premier état, comme elle ne comprenoit que le mont Palatin, chaque Tribu en étoit justement un tiers †: mais lorsqu'elle eût plus d'étendue, & qu'on eût en-

* Foriensis, Raptæ, Velienfis, Velitia, Calabria, Titia, Tifata & Saucia, vel Taucia. *Fest.*

† Antiquissimum pomerium quod à Romulo institutum est Palatini montis radicibus terminabatur. *Ant. Gel. l. 23. sup. 14.*

enfermé dans ses murs ; outre le mont Palatin, la roche Tarpéienne, & toute la vallée qui étoit entre ces deux montagnes, il s'en fit alors une nouvelle division. L'ancien enclos demeura aux Romains, & ce qu'on y avoit ajouté, fut partagé entre les Sabins & les Toscans. Les Sabins eurent la montagne, qu'on nomma depuis le *Capitole*, & les Toscans la vallée où l'on bâtit depuis la grande place appelée *Forum Romanum*. Par ce moyen les Romains demeurèrent en possession du mont Palatin, où ils s'étoient d'abord établis ; mais tout ce quartier ne fit plus depuis qu'une Tribu, & les deux autres comprenoient, l'une le Capitole, auquel on ajouta dans la suite le mont Coelius, & l'autre la vallée à laquelle on joignit depuis le mont Aventin & le Janicule.

Voilà quelle étoit la situation de ces anciennes Tribus, & quelle en fut l'étendue, tant qu'elles subsisterent ; car il ne leur arriva de ce côté-là aucun changement, jusqu'au regne de Servius Tullius, c'est à dire, jusqu'à leur entière suppression.

Il est vrai que Tarquinius Priscus entreprit d'en augmenter le nombre, & qu'il se proposoit même de donner son nom à celles qu'il vouloit établir ; mais la fermeté avec laquelle l'Augure Navius s'opposa à son dessein, & l'usage qu'il fit alors du pouvoir de son art, ou de la superstition des Romains, en empêchèrent l'exécution : *Tarquinius ad Ramnes, Tatienses, Luceres quas Centurias Romulus scripserat addere alias constituit, suoque insignes nomine relinquere. Id quia inaugurato Romulus fecerat, negare Accius Navius inclutus ea*

tempestate Augur, neque mutari, neque novum constitui, nisi aves addixissent, posse. Tit. Liv. lib. 1. cap. 36. Les Auteurs remarquent qu'une action si hardie & si extraordinaire lui fit élever une statue dans l'endroit même où la chose se passa * ; & Tite-Live ajoute que le prétendu miracle qu'il fit en cette occasion donna tant de credit aux Auspices en général, & aux Augures en particulier, que les Romains n'osèrent plus rien entreprendre depuis sans leur aveu : *Auguriis inde Sacerdotioque Augurum tantus bonus accessit, ut nihil bellidomique postea, nisi auspicio gereretur.* Tit. Liv. lib. 1. cap. 36.

Tarquin ne laissa pas néanmoins de rendre la Cavalerie des Tribus plus nombreuse ; & l'on ne sauroit nier que de ce côté-là il ne leur soit arrivé divers changemens ; car à mesuré que la Ville se peuploit, comme ses nouveaux habitans étoient distribuez dans les Tribus, il falloit nécessairement qu'elles devinssent de jour en jour plus nombreuses, & par conséquent que leurs forces augmentassent à proportion. Aussi voyons-nous que dans les commencemens chaque Tribu n'étoit composée que de mille hommes d'Infanterie, d'où vint le nom de *miles* † ; & d'une centaine de chevaux que les Latins nommoient *Centuria Equitum*. Encore faut-il remarquer qu'il n'y avoit point alors de citoyen qui fut exempt de porter les armes. Mais lorsque les Romains eurent fait la paix avec les Sabins, & qu'ils les eurent reçus dans leur Ville avec les Tos-

cans

* Statua Accii posita capite velato, quo in loco res acta est. Tit. Liv. Lib. 1. cap. 36.

† Milites quod trium millium primo legio fiebat, ac singulæ Tribus singula millia mittebant. Varr. l. 4. de ling. Lat.

cans qui étoient venus à leurs secours : comme ces trois Nations ne firent plus qu'un peuple , & que les Romains ne firent plus qu'une Tribu , les forces de chaque Tribu dûrent être au moins de trois mille hommes d'Infanterie & de trois cens chevaux , c'est-à-dire , trois fois plus considerables qu'auparavant. Aussi est-ce un fait dont tous les Auteurs conviennent , & auquel on ne peut opposer que deux passages , l'un de Varron , par lequel il semble que chaque Tribu n'avoit que mille hommes d'Infanterie : *Milites quod trium milium primò legio fiebat , & singule Tribus Tatiensium , Ramnensium & Lucerum millia singula militum mittebant.* de ling. Lat. lib. 4. Et l'autre de Tite-Live , sur lequel on pourroit croire que toute la Cavalerie des Tribus consistoit en trois cens chevaux ; *Et Centuriæ tres Equitum Ramnensium , Tatiensium & Lucerum.* Lib. 1. cap. 13. Mais il y a bien de l'apparence qu'il s'agit dans le premier de l'état des Tribus avant l'enlèvement des Sabines , comme on le peut voir par ces premières paroles : *primò legio fiebat , &c.* & par conséquent que Varron ne leur donne le nom de *Ramnes , Tatienses & Luceres* , que pour les distinguer de celles que Servius Tullius établit depuis. Et à l'égard de l'autre , il faut remarquer que la Cavalerie des Tribus conserva le nom de *Centuria Equitum* , lorsqu'on l'eût doublée , comme les Tribus retinrent leur premier nom , lorsqu'on en eût augmenté le nombre. C'est ce que Varron nous apprend lui-même au quatrième livre de la Langue Latine : *Centuriæ primum à centum dictæ , mox duplicatæ retinuerunt nomen , ut Tribus dictæ primum à par-*

tribus populi tripartito divisi, nunc multiplicatæ idem tenent nomen. Mais c'est ce qui paroît encore mieux par l'endroit où Tite-Live parle du dernier changement qui leur arriva : *Neque tum Tarquinius de Equitum Centuriis quicquam mutavit, numero alterum tantum adjecit, ut mille & octingenti Equites in tribus Centuriis essent.* Lib. 1. cap. 36. Car on voit non seulement par-là que les Centuries ne furent pas toujours de cent Cavaliers, mais encore qu'elles étoient alors, comme nous avons dit, de 300. chevaux ; puisqu'en les doublant, Tarquin en fit monter le nombre à 1800. Et c'est en même tems une preuve que l'Infanterie de chaque Tribu étoit aussi alors de 3000. hommes, car il est certain que leur Infanterie & leur Cavalerie augmentèrent toujours dans la même proportion.

T. Liv. lib. 1. cap. 29.

Id. lib. 1. c. 33.

Enfin, quand le Peuple Romain fut encore devenu beaucoup plus nombreux, & qu'on eût ajouté à la Ville les trois nouvelles montagnes dont j'ai parlé, savoir le mont Coelius pour les Albains, que Tullus Hostilius fit transférer à Rome après la destruction d'Albe, & le mont Aventin avec le Janicule pour les Latins, qui vinrent s'y établir lorsqu'Anclus Martius se fut rendu maître de leur pais. Les Tribus se trouvant alors considérablement augmentées, & en état de former une puissante armée, se contenterent néanmoins de doubler leur Infanterie, qui étoit, comme nous venons de voir, de 9000. hommes ; & ce fut alors que Tarquinius Priscus entreprit de doubler aussi leur Cavalerie, & qu'il la fit monter à 1800. chevaux, pour répondre aux dix-huit mille hommes dont leur Infanterie étoit composée.

Ce

Ce font-là , je crois , tous les changemens qui arriverent à ces Tribus du côté des armes ; & il ne me reste plus qu'à les considérer du côté du gouvernement.

Quoi-que les trois Nations dont elles étoient composées ne formassent qu'un Peuple , elles ne laisserent pas , comme je l'ai remarqué , de vivre chacune sous les Loix de leur Prince naturel , jusqu'à la mort de T. Tatius : car nous voyons que ce Roi ne perdit rien de son pouvoir quand il vint s'établir à Rome , & qu'il y regna conjointement & même en assez bonne intelligence avec Romulus tant qu'il vécut * ; mais après sa mort , les Sabins ne firent point de difficulté d'obéir à Romulus , & suivirent en cela l'exemple des Toscans qui l'avoient déjà reconnu pour leur Souverain. Il est vrai que lorsqu'il fut question de lui choisir un successeur , les Sabins prétendirent que c'étoit à leur tour à regner , & furent si-bien soutenir leurs droits contre les Romains , qui ne vouloient point de Prince étranger , qu'après un an d'interregne on fût enfin obligé de prendre un Roi de leur Nation †. Mais comme il n'arriva par-là aucun changement au gouvernement , les Tribus demeurèrent toujours dans l'état où Romulus les avoit mises , & conserverent leur premiere forme tant qu'elles subsisterent.

E 4

La

* Nec modo pacem , sed & civitatem unam ex duabus faciunt Regnum , consociant , Imperium omne conferunt Romanam . . . inde non modo commune , sed etiam concors Regnum duobus Regibus fuit. *T. Liv. l. 1. c. 13.*

† Oriundi à Sabinis , ne , quia post Tatii mortem ab sua parte non erat regnatum in societate æqua , possessionem Imperii amitterent , sui corporis creati Regem volebant. *T. Liv. l. 1. c. 17.*

La premiere chose que fit Romulus lorsqu'il les eut réunies sous sa loi, fut de leur donner à chacune un Chef de leur Nation, capable de commander leurs troupes, & d'être ses Lieutenans dans la guerre : *Divisa in partes tres omni multitudine, singulis partibus præfectum constituit; tum singulas trium partium rursus in decem partes distribuit, totidemque singulis præfectos dedit: ac majores quidem Tribus, minores Curias appellavit, & ii qui Tribuum præfecti erant Tribuni, Curiarum vero Curiones appellati.* Dionys. Hal. lib. 2. Ces Chefs que les Auteurs nomment indifferemment *Tribuni & Præfecti Tribuum*, étoient aussi chargez du gouvernement civil de ces Tribus, & c'étoit sur eux que Romulus s'en reposoit dans la paix. Mais comme ils étoient obligez de le suivre lorsqu'il se mettoit en campagne, & que la Ville seroit par-là demeurée sans Commandant, il avoit soin d'y laisser en sa place un Gouverneur qui avoit tout pouvoir en son absence, mais dont les fonctions ne duroient que jusqu'à son retour. Ce Magistrat se nommoit *Præfectus Urbis* *, nom que l'on donna depuis à celui qu'on créoit tous les ans pour tenir la place des Consuls pendant les feries Latines; mais comme les fonctions du premier étoient beaucoup plus longues, les feries Latines n'étant que de

* Namque antea præfectis domo Regibus ac mox Magistratibus ne Urbs sine imperio foret, in tempus deligebatur qui jus redderet ac subitis mederetur: feruntque ab Romulo Dentrem Romulium, post ab Tullio Hostilio Numam Marci-um & ab Tarquinio Superbo Spurium Lucretium impositos: dein Consules mandabant, duratque simulacrum quotiens ob ferias Latinas præficitur qui consulare munus usurpet. *Corn. Tac. ann. lib. 6.*

de deux ou trois jours, son pouvoir étoit aussi alors beaucoup plus étendu ; car c'étoit pour lors une espece de Viceroy qui decidoit de tout au nom du Prince , & qui avoit seul le droit d'assembler le Peuple & le Senat en son absence.

Je dis le Peuple & le Senat ; car quoi-que l'Etat fût alors monarchique, le pouvoir des Rois n'étoit pas néanmoins si arbitraire , que le Peuple n'eût beaucoup de part au gouvernement. Il est vrai qu'il ne lui étoit pas permis de s'assembler sans un ordre exprès , & que ses décisions avoient même besoin d'être confirmées par le Senat : mais aussi ne pouvoit-on sans sa participation faire aucun nouveau reglement qui l'intéressât : ainsi lorsqu'il étoit question d'entreprendre quelque guerre , d'établir quelque nouvel impôt , ou de faire recevoir quelque Loi , il falloit nécessairement que le Peuple y consentît , & par conséquent qu'il s'assemblât pour en délibérer.

Ces Assemblées se nommoient en général *Comitia à cum eundo* , & se tenoient dans la grande place au pied du Capitole , ou au Champ de Mars hors de la Ville , selon la nature & la forme de ces Assemblées , car il y en eut de trois sortes avec le tems , & ces trois sortes de Comices tirèrent leur dénomination particuliere de la maniere dont le peuple y donnoit ses suffrages †. Comme il eût été trop long de prendre toutes les voix en détail , & l'une après l'autre , le Peuple se partageoit

E 5

en

† *Comitia à cum eundo dicta & ut à Curia curiata , sic à Centuriis centuriata , & à Tribubus tributa nomen accepere. Var. de ling. Lat.*

en différentes Classes , telles que furent d'abord les Curies , & dans la suite les Centuries & les nouvelles Tribus , par le suffrage desquelles toutes les affaires se décidoient , & dont les suffrages se formoient à la pluralité des voix de ceux qui composoient ces Classes. C'est ce que les Latins nommoient *Comitia Curiata, Centuriata & Tributa: cum ex generibus hominum suffragium feratur, Curiata Comitia esse; cum censu & aetate, Centuriata; cum ex regionibus & locis, tributa*. Lælius Felix apud Aul. Gel. lib. 15. cap. 27.

Les Comices des Curies se tenoient dans la grande Place, *in foro*. Ceux des Tribus dans la grande Place ou au Champ de Mars indifféremment, & ceux des Centuries toujours au Champ de Mars, parce que là forme en étoit militaire, & que les Loix éloignoient de la Ville jusqu'à l'apparence d'une armée *, car au fond les Comices n'en avoient que l'apparence, quoi qu'ils se tinssent en ordre de bataille, puisque le peuple y étoit sans armes , comme on le peut voir par ce passage de Cicéron : *Adeo ut ad justæ speciem exercitus, nihil præter arma deforet*.

Il faut bien prendre garde au reste de confondre les premières Assemblées du Peuple sous les Rois, & du temps des anciennes Tribus, avec ces Comices des Centuries, & encore plus avec ceux des nouvelles Tribus; car ces derniers n'eurent lieu que sous les Consuls , & plus de soixante ans après ceux des Cen-

* Centuriata autem Comitia intra Pomœrium fieri nefas, quia exercitum extra urbem imperari oporteat, intra urbem jus non sit, Aul. Gel.

Centuries; & ceux-ci ne commencerent même à être en usage que depuis que Servius Tullius eût établi le Cense, c'est-à-dire, plus de deux cens ans après la fondation de Rome. Jusques-là il n'y eut point à Rome d'autres Comices que ceux des Curies, & ces Comices se méloient généralement de toutes les affaires, au lieu que les autres ne pouvoient connoître que de certaines matieres: encore falloit-il que leurs décisions fussent approuvées par les Curies *, parce qu'elles étoient en possession des Auspices dont le sceau étoit absolument nécessaire dans toutes les affaires publiques.

C'est la raison pour laquelle les Comices des Curies ne furent point supprimez quand Servius Tullius établit ceux des Centuries, & durerent même encore long-temps après l'établissement de ceux des Tribus, car nous voyons qu'ils étoient encore en usage dans les derniers temps de la Republique. Il est vrai que la forme en étoit bien changée, & qu'ils ne se tenoient plus alors que par trente Licteurs qui représentoient les trente Curies: mais cette formalité ne laissa pas de conserver toujours le nom de Comices, & d'être religieusement observée à cause des Auspices, comme on le peut voir par ce passage de Cicéron: *Nunc quia prima illa Comitia tenetis Centuriata & Tributa: Curiata tantum Auspiorum causa remanserunt.* De Lege agr. or. 2.

Ce n'étoit pas seulement au reste des affai-

E 6

res

* Centuria lex de Coss. ferebatur extensisque patriciis, magistratibus: tributa de plebeis: tum Curiata de eisdem judicabatur. Cicero, de Leg. agr. 2.

res publiques, & qui regardoient tout le peuple en général, que les Curies connoissoient, mais encore de celles qui pouvoient interesser quelqu'une des Curies en particulier : avec cette difference néanmoins que les premières se traitoient dans les assemblées générales des Curies, c'est-à-dire, en pleins Comices, & les autres dans leurs Assemblées particulières ; c'est-à-dire, dans les lieux où elles s'assembloient pour l'administration de leurs affaires, ou pour assister aux ceremonies de la Religion : car Varron nous apprend en plusieurs endroits qu'il y avoit de deux sortes de Curies à Rome du temps des anciennes Tribus : les unes où se traitoient les affaires civiles, & où le Senat. avoit coutume de s'assembler, & les autres où se faisoient les sacrifices publics & où se regloient toutes les affaires de la Religion : *Curie duorum sunt generum; nam & ubi curarent Sacerdotes res divinas, ut Curia veteres; & ubi Senatus humanas, ut Curia Hostilia.* De Ling. Lat. lib. 4. *Curia ubi Senatus rempublicam curat; Curia etiam dicitur ubi sacerdotum Cura: ab his Curiones.* lib. 5.

Curie sic
dictæ a
Cura. Varr.
lib. 2.
Curia locus
ubi publi-
cas Curas
gerebant.
Estr.

Ces dernières étoient au nombre de 30. & comme elles étoient distribuées également par toute la Ville, il y en avoit dix dans chaque Tribu qui formoient autant de quartiers particuliers, & pour ainsi dire, autant de Paroisses ; car ces Curies étoient des lieux destinez aux ceremonies de la Religion, où les habitants de chaque quartier étoient obligez d'assister les jours solennels, & qui étant consacrées à différentes Divinitez, avoient chacune leurs fêtes particulières, outre celles qui étoient communes à tout le peuple.

D'ail-

D'ailleurs il y avoit dans tous ces quartiers d'autres Temples communs à tous les Romains, où chacun pouvoit à sa devotion aller faire des vœux & des sacrifices , mais sans être pour cela dispensé d'assister à ceux de sa Curie, & sur tout aux repas solennels que Romulus y avoit instituez pour entretenir la paix & l'union, & qu'on appelloit *Charistia*, ainsi que ceux qui se faisoient pour le même sujet dans toutes les familles , & dont Valere Maxime parle au premier Chapitre de son second Livre: *Convivium etiam solemne majores instituerunt, idque Charistia appellaverunt, &c.*

Enfin ces Temples communs étoient desservis par différens Colleges de Prêtres , tels que pourroient être aujourd'hui les Chapitres de nos Eglises Collegiales ; & chaque Curie au contraire par un seul Ministre , qui avoit l'inspection sur tous ceux de son quartier, & qui ne relevoit que du grand *Curion*, qui faisoit alors toutes les fonctions de souverain Pontife. Car ces *Curions* étoient originairement les arbitres de la Religion , & même depuis qu'ils furent subordonnez aux Pontifes, le peuple continua de les regarder comme les premiers de tous ses Prêtres après les Augures, dont le Sacerdoce étoit encore plus ancien, & qui furent d'abord créés au nombre de trois, afin que chaque Tribu eût le sien: *Ut suum quaque Tribus Augurem haberent.* Tit. Liv. lib. 10. cap. 6.

Les Augures au reste n'avoient point de lieux particuliers, & faisoient indifféremment leurs fonctions dans tous les quartiers de la Ville , mais plus ordinairement sur le Mont Palatin & au Capitole qu'ailleurs: car en fait

110 MEMOIRES DE LITTERATURE,
d'Auspices , le mot *Arx* ne signifie pas toujours le Janicule ; ce nom se donnoit en général à tous les lieux d'où les Augures avoient coutume d'observer le Ciel.

Voilà , Messieurs , quel étoit l'état de la Religion du temps des anciennes Tribus , & quels en furent les principaux Ministres tant qu'elles subsisterent ; car pour les autres Colleges de Prêtres que Numa institua , il faut plutôt les regarder comme des Confrairies ou des Communautéz religieuses * , que comme des Ministres publics & ordinaires de la Religion. Aussi le Peuple ne se méloit-il point de leur nomination ; c'étoit leur College qui avoit soin de les choisir en particulier ; & cette sorte d'élection se nommoit *Cooptatio* : au lieu que celle des *Curions* , des Augures & des Pontifes se faisoit toujours en public & dans les assemblées générales des Curies : *In Comitibus calatis*. Car le Peuple étoit en possession de choisir tous ceux qui devoient avoir sur lui quelque autorité dans les armes , dans le gouvernement , ou dans la religion †. C'étoit même le droit dont il étoit le plus jaloux ; & s'il lui arriva de s'en relâcher après la mort de Romulus , pour obliger le Senat de lui nommer un successeur , il sût bien y rentrer quand il fut question d'en donner un à Numa , & continua toujours depuis de choisir lui-même ses Rois jusqu'à Servius Tullius qui s'empara le premier du trône sans son consentement , & qui changea la forme du gouvernement ,

* *Fratres Arvales*, *Lupercales*!, *sodales Titii*, &c.

† Si hoc fieri non potest ut in hac civitate quisquam nullis Comitibus imperium aut potestatem assequi possit. *Cicer. de leg.*
2^g, 2.

ment ; pour faire passer toute l'autorité aux riches & aux Patriciens à qui il étoit redevable de son élévation *.

Comme un tel changement néanmoins est toujours fort dangereux , s'il n'est menagé avec prudence, Servius n'oublia rien de tout ce qui en pouvoit assurer l'exécution , & ne l'entreprit qu'après y avoir bien disposé les esprits. Pour ôter même aux Augures & aux Pontifes tout prétexte de s'y opposer , il eut la politique de ne point toucher à la Religion, & se contenta de changer l'ordre civil & militaire. Encore ne parut-il entreprendre cette réforme qu'en faveur des Citoyens , qui ne pouvoient plus soutenir les charges de l'Etat , & se servit-il pour l'exécuter d'un moyen dont tout le monde eut lieu d'être content, & qui en faisant tomber les taxes sur les riches, les rendoit en recompense maîtres du Gouvernement , sans paroître néanmoins leur donner plus d'autorité qu'aux autres. Ce moyen fut l'établissement du Cense, dont Tite-Live parle comme du plus utile de tous les établissemens, & par lequel tous les Romains commencerent à contribuer selon leurs forces, & à proportion de leurs biens, & non plus également & sans distinction de rang ni de fortune comme auparavant †.

Servius ne mit néanmoins la dernière main à cet

* Tum demum palam facto , & comploratione in regia orta, Servius præsidio firmo munitus, primus injussu populi, voluntate Patrum regnavit. *T. Liv. lib. I. c. 41.*

* Aggreditur inde pacis longe maximum opus... Censum enim instituit rem saluberrimam tanto futuro imperio , ex quo belli pacisque munia non vitium, ut ante, sed pro habitibus pecuniarum fierent. *Tit. Liv. lib. I. c. 42.*

à cet établissement, qu'après en avoir fait plusieurs autres moins considérables, & qui devoient servir comme de fondement à ce grand Ouvrage. Car tournant d'abord toutes ses vûes du côté des armes, son premier soin fut de reculer ses frontieres, pour avoir droit d'étendre le *Pomœrium*, c'est-à-dire l'enceinte de la Ville, & d'en faire une nouvelle division. Prenant ensuite le prétexte des habitans qu'il y avoit transferez pour exécuter le dessein qu'il avoit de l'agrandir, il y ajoûta le Mont Quirinal, le Viminal & la Colline des Esquilies, où il établit même sa demeure, pour donner plus de credit à ce quartier, comme Tullus Hostilius avoit fait au Mont Coelius *. Et puis ayant divisé la Ville en quatre parties principales, il prit delà occasion de supprimer les trois anciennes Tribus que Romulus avoit instituées, & en établit quatre nouvelles auxquelles il donna le nom de ces quatre principaux quartiers, & qu'on appella depuis les Tribus de la Ville, pour les distinguer de celles qu'il établit de même à la campagne, & dont nous aurons lieu de parler dans la suite.

Servius ayant ainsi changé la face de la Ville, & confondu les trois principales Nations dont les anciennes Tribus étoient composées, songea à faire une nouvelle division du peuple; mais pour suivre le plan qu'il s'étoit proposé, il jugea auparavant à propos d'en faire le dénombrement, & de connoître les forces

&

* Ad eam multitudinem urbs quoque amplificanda visa est. Addit duos colles, Quirinalem Viminalenque: inde deinceps auget Esquillas, ibique ipse, ut loco dignitas fieret, habitat: aggere & fossis & muro circumdat urbem; ita Pomœrium præfert. T. Liv. lib. 1, c. 44.

& les facultez de chaque Citoyen. Pour cela il ordonna à tous les Romains d'apporter leurs noms dans les registres publics, & d'y déclarer en même temps non seulement leur condition & leur demeure, mais encore leur âge, leurs biens, & le nombre de leurs enfans :

His ita constitutis, jussit omnes cives dare nomina, suaque bona censere, addito juramento severè illa & bona fide existimasse, adscriptis etiam ætatis annis, atque parentum nominibus simul ac liberorum: ad hæc quam quisque urbis regionem, quem re agri Romani pagum incoletet. Përacto censu cum & numerum ipsorum & opes cognovisset, commentus est institutum longè prudentissimum, ut res docuit.

* Assuré par-là des forces de l'Etat en général & de celles de chaque Citoyen en particulier, il divisa tout le Peuple en six classes subordonnées les unes aux autres suivant leur fortune, mais aussi plus ou moins exposées aux fatigues de la guerre, & aux charges publiques à proportion de leurs biens. Pour établir ensuite un nouvel ordre dans les assemblées du peuple, il subdivisa ces six classes en 193. Centuries, qui commencèrent à former une nouvelle sorte de Comices, & qui avoient chacune leur voix dans ces assemblées, mais qui étoient si inégalement réparties dans les six classes, que la première, quoique la moins nombreuse, en avoit seule plus que toutes les autres ensemble. Car il faut remarquer que le nombre de Citoyens dont ces Centuries étoient composées n'étoit point déterminé, il
n'y

*Dianys.
lib. 4.¹*

* Tum Classēs Centuriasque & hunc ordinem ex censu descriptit vel paci decorum vel bello. T. Liv. lib. 1. c. 42.

114 MEMOIRES DE LITTERATURE,
 n'y avoit que les Centuries militaires qui fus-
 sent justement de cent hommes * : *Centuria*
in re militari significat centum homines. Festus,
 Encore avons-nous vu que celles de Cavalerie
 étoient déjà de trois cens du temps de Tar-
 quin. Pour celles du Peuple, elles étoient
 plus ou moins fortes suivant les classes, &
 même si inégales entr'elles, que la premiere
 où il n'y avoit que les Citoyens dont les biens
 montoient à plus de 100000. livres †, en com-
 posoit seule quatre-vingt-dix-huit, & que la
 derniere où étoient tous ceux dont le Cense
 étoit au-dessous d'onze mille livres, & qui par
 conséquent devoit être beaucoup plus nom-
 breuse, n'en formoit qu'une seule.

Dionys.
 lib. 4.

Ce fut même le moyen dont Servius se ser-
 vit pour faire passer toute l'autorité aux riches,
 sans paroître leur donner plus de pouvoir qu'aux
 autres : car comme tout le monde donnoit sa
 voix dans sa Centurie, chacun s'imaginait
 avoir également part au gouvernement; mais
 comme on ne prenoit point les suffrages dans
 les Comices des Centuries de la maniere que
 Romulus l'avoit institué dans ceux des Curies,
 & qu'au lieu de tirer au sort la prérogative,
 c'est-à-dire, celle qui donnoit sa voix la pre-
 miere, on commençoit toujours par les Cen-
 turies de la premiere classe, & qu'on n'avoit
 même coutume d'appeler celles de la secon-
 de classe que lorsque les premieres étoient par-
 tagées : c'étoit presque toujours la premiere
 classe qui decidoit seule dans toutes les affai-
 res ;

* Centuriæ quæ sub uno Centurione sunt quarum Cente-
 narius iustus est numerus. Varr. lib. 4.

† Maximus Censui centum millia assium, & ideo hæc pri-
 ma classis fuit. Plin. lib. 33. cap. 3.

res ; & il arrivoit rarement qu'on passât jusqu'à la dernière. C'est ce que Tite-Live nous apprend en termes formels au 43. Chapitre de son premier Livre : *Non enim (ut à Romulo traditum, cæteri servaverant Reges) viritim suffragium eadem vi, eodemque jure promiscuè omnibus datum est : sed gradus facti, ut neque exclusus quisquam suffragio videretur. & vis omnis penes primores civitatis esset : Equites enim vocabantur primi, octoginta inde primæ classis Centurie ; ibi si variaret, quod raro incidebat, ut secundæ Classis vocarentur, nec ferè unquam infra ita descenderent ut ad infimos pervenirent.* Mais c'est ce que Denys d'Halicarnasse nous explique encore mieux en deux differens endroits de ses Antiquitez Romaines, sçavoir au 4. Livre, en parlant de l'établissement du Cense, & au 9. en montrant la difference qu'il y avoit entre les Comices des Centuries & ceux des Tribus : Or toutes les fois qu'on traitoit ces matieres, on prenoit les suffrages du peuple par Curies, & il y avoit égalité de suffrages entre les plus pauvres & les plus riches. Et comme il étoit ordinaire qu'il y eût peu de riches, les pauvres étoient les plus forts en nombre. Tullius s'étant apperçu de cela, trouva le moyen de rendre les riches les plus forts dans les Comices. Car toutes les fois qu'il falloit ou créer des Magistrats, ou examiner quelque Loi, ou déclarer la guerre à quelqu'un, au lieu de convoquer le peuple par Curies, il le convoquoit par Centuries. Et pour donner leurs suffrages il faisoit appeller les premières Centuries de la première classe, qui étoient composées des plus riches Citoyens, parmi lesquelles il y avoit dix-huit Centuries de Chevaliers, & quatre-vingt de gens de pied. Si ces Centu-
ries

ries étoient de même avis, elles l'emportoient & l'affaire étoit décidée; mais si elles étoient d'avis differens, alors Tullius faisoit venir les 22. Centuries de la seconde classe. Que si les suffrages n'étoient pas encore réunis, on appelloit la troisième classe, & ensuite la quatrième. Et il en usoit ainsi jusqu'à ce que les suffrages de 97. Centuries fussent conformes: mais si cela n'arrivoit pas même après qu'on avoit appelé la cinquième classe, & que les suffrages de 192. Centuries se trouvassent partages, alors il faisoit venir la dernière Centurie composée d'un grand nombre de Citoyens pauvres, qui à cause de leur indigence étoient exempts d'aller à la guerre & de payer le tribut. Celui des deux partis auquel cette Centurie se joignoit avoit l'avantage. Mais ce cas arrivoit rarement & étoit presque impossible: car pour l'ordinaire au premier appel les Comices étoient finis: rarement venoit-on jusqu'au quatrième: le cinquième & le sixième étoient superflus. Ce reglement de Tullius éloigna le peuple du gouvernement sans que le peuple s'en apperçût: car sur ce qu'ils donnoient leurs suffrages chacun dans leur Centurie, ils se croyoient tous égaux dans le gouvernement. Mais ils se trômpoient, en ce qu'ils ne prenoient pas garde, que soit que la Centurie fût composée d'un grand ou d'un petit nombre, elle ne faisoit qu'un suffrage, & que les Centuries les plus riches quoique d'un moindre nombre, portoient leurs suffrages les premières; & sur-tout en ce qu'ils ne s'appercevoient pas que les pauvres quoiqu'en bien plus grand nombre, ne faisoient qu'un suffrage & étoient appelez les derniers. De cette façon les riches qui faisoient de grandes dépenses, & qui s'exposoient à tous les dangers de la guerre,

re,

re, Je consoloient de toutes ces peines par l'idée de la puissance qu'ils avoient enlevée à ceux qui en étoient exempts : & les pauvres qui n'avoient presque plus aucune part au gouvernement, prenoient leur mal en patience, par la vûe du service & des tributs dont ils étoient exempts. Denis d'Halic. liv. 4.

On voit par ces passages que l'établissement des classes & des Centuries changea entièrement la forme du gouvernement, & servit non seulement à établir un nouvel ordre dans les assemblées du peuple, & dans la répartition des impôts, mais encore dans la discipline militaire ; puisqu'au lieu de contribuer également aux levées comme auparavant, les Romains commencèrent à en partager entr'eux la dépense & les fatigues, à proportion de leurs biens, & suivant la part qu'ils avoient au gouvernement ; exceptez ceux de la dernière classe qui en étoient entièrement exempts, non qu'ils ne fussent propres à porter les armes, mais parce qu'on étoit alors obligé de servir à ses dépens, & qu'ils n'en avoient pas le moyen ; car dès que les troupes commencèrent à être payées*, ils cessèrent aussi d'en être exempts : *Privato sumptu se alebant milites antequam stipendium mererentur, quod in id duravit tempus quod fuit paulò antequam urbs capta est à Gallis, à quo sine publico stipendio milites non fiebant.* Fest. Mais jusques-là, c'est-à-dire ; jusqu'en l'année 347. les armées ne furent composées que de Soldats des cinq premières clas-

* Anno U. c. 347. Senatus decrevit ut stipendium miles de publico acciperet, quum ante id tempus de suo quisque functus eo munere esset. T. Liv. lib. 4. cap. 59.

classes, & c'étoit même les moins nombreuses qui en fournissoient le plus; car chacune de ces classes étoit obligée de fournir autant de Centuries militaires qu'elle en composoit de civiles, moitié de Soldats au-dessus de 45. ans qui restoient à Rome pour la garde de la Ville, & qu'on appelloit *Centuria seniorum*, & moitié de Soldats au-dessus de 17. ans qui alloient en campagne, & qu'on appelloit *Centuria juniorum*. Ainsi le fort de ces levées tomboit toujours sur les premières classes, mais en récompense leurs Centuries n'étoient point confonduës avec les autres, & formoient différens corps de troupes distinguez par leurs armes, & qui gardoient à l'armée le même rang qu'elles avoient dans les assemblées du peuple; comme on le peut voir par l'endroit où Tite-Live parle de leur subordination en général, & plus particulièrement encore par deux autres passages de Denis d'Halicarnasse tirez des mêmes Livres que les précédens. Comme ces passages sont néanmoins fort longs, & contiennent précisément les mêmes faits, il seroit, je crois, inutile de vous les rapporter tous deux, & je me contenterai de vous lire celui de Tite-Live, pour ne pas repeter inutilement les mêmes choses: *Tum Classes Centuriasque & hunc ordinem ex Censu descripsit, vel paci decorum vel bello. Ex iis, qui centum millium aris, aut majorem Censum haberent, octoginta confecit centurias, quadragenas seniorum ac juniorum. Prima classis omnes appellati. Seniores, ad urbis custodiam ut praeesto essent: Juvenes, ut foris bella gererent. Arma his imperata, galea, clypeum, ocrea, lorica, omnia ex aere: Hac ut tegumen-*

ta

• Dionys.
lib. 4.

ta corporis essent. Tela in hostem hastaque & gladius. Addita huic classi duæ fabrum Centuriæ, quæ sine armis stipendia facerent. Datum munus, ut machinas in bello ferrent. Secunda classis intra centum usque ad quinque & septuaginta millium Censum instituta. Et ex his senioribus, junioribusque viginti conscriptæ Centuriæ: arma imperata, scutum pro clypeo, & præter lorica omnia eadem. Tertiæ classis in quinquaginta millium Censum esse voluit. Totidem Centuriæ & hæ; eodemque discrimine atatum factæ; nec de armis quicquam mutatum: ocreæ tantum ademptæ. In quarta classe Censum quinque & viginti millium, totidem Centuriæ factæ. Arma mutata, nihil præter hastam & verutum datum. Quinta classis aucta, Centuriæ triginta factæ: fundas lapidesque missiles hi secum gerebant: in his accensi, cornicines tibicinesque in tres Centurias distributi. Undecim millibus hæc classis censebatur. Hoc minor Censum reliquam multitudinem habuit. Indè una Centuria facta est immunis militia. Ita pedestri exercitu ornato, distributoque, equitum ex primoribus civitatis duodecim scripsit Centurias. Sex item alias centurias è tribus ab Romulo institutis, sub iisdem, quibus inauguratæ erant nominibus fecit, & primæ classis omnes esse voluit. Tit. Liv. lib. i. c. 43.

C'étoit au reste dans cet ordre militaire que les Centuries s'assembloient au champ de Mars pour tenir leurs Cornices; car Denis d'Halicarnasse nous apprend qu'aux armes près, le peuple s'y rendoit rangé par Centuries, avec ses enseignes, & sous la conduite de ses Officiers, comme s'il eût été question de combattre. Et Lelius Felix ajoûte que l'on avoit cou-

Diony.
Hal. lib. 9.

coûtume de laisser au Janicule un corps de troupes suffisant pour veiller à la garde de la Ville , pendant que le peuple étoit occupé à ces sortes d'assemblées. *Exercitumque imperrari prasidii causa , dum populus esset in ferendis suffragiis occupatus.* Aul. Gell. lib. 15. cap. 27.

Ces Comices ne commencerent néanmoins à avoir lieu qu'après l'établissement des nouvelles Tribus , tant de la ville que de la campagne : mais comme ces Tribus n'eurent aucune part au gouvernement sous les Rois, qu'on fut même dans la suite obligé d'en augmenter le nombre à plusieurs reprises , & qu'enfin les Comices de leur nom ne commencerent à être en usage que sous la République ; je remets à en parler dans la seconde partie de ce discours, où j'examinerai comment elles parvinrent à leur perfection sous les Consuls , & comment elles tomberent ensuite dans la décadence sous les Empereurs.



P R E M I E R M E M O I R E
P O U R S E R V I R A L ' H I S T O I R E
D E L A D A N S E D E S A N C I E N S .

Par M. BURETTE.

DANS le dessein , que je me suis proposé , de faire quelques recherches , pour l'éclaircissement de la Gymnastique des Anciens , par-

partagée (suivant Platon) en deux genres, l'*Orchestrique* & le *Palestrique* : j'ai crû devoir commencer par l'examen de la Danse, qui faisoit la principale partie du genre Orchestrique, auquel même elle donnoit son nom. Cette discussion doit être d'autant plus curieuse & d'autant plus intéressante, que la Danse est celui de tous les Exercices du Corps, que l'on a le plus cultivé dans tous les siècles & parmi tous les Peuples ; que l'origine en est très-ancienne ; que les variétez en sont infinies ; & qu'elle peut le disputer, pour l'agrément & l'utilité, avec toutes les autres espèces de Gymnastique. D'ailleurs, ce que les Ecrivains & les autres Monumens qui nous restent de l'Antiquité, nous ont conservé sur la Danse, est si peu méthodique & tellement épars, que ce seroit rendre un service considérable à la Republique des Lettres, de débrouiller un tel cahos, & de former de tous ces matériaux dispersés, un Système suivi & lié dans toutes ses parties. Je ne présume pas assez de mes foibles talens, pour me promettre un pareil succès, de mes recherches & de mes reflexions sur cette matiere. Mais je croirai n'avoir pas tout-à-fait perdu ma peine, si l'on peut tirer de cet Ecrit quelque lumière, par rapport à l'Histoire de l'ancienne Danse. Car pour le dire ici en passant, je suis persuadé, qu'une connoissance exacte des routes qu'ont tenuës les Grecs & les Romains, pour conduire certains Arts au point d'excellence où ils étoient de leur temps, ne nous seroit pas inutile pour perfectionner aujourd'hui ces mêmes Arts : & j'estime, que comme les Anciens nous étoient fort supérieurs dans ce qui

regarde, par exemple, les Exercices du Corps en général ; il ne nous seroit pas impossible de tourner à notre profit ce qu'ils ont de meilleur, en l'accommodant à nos coutumes & à nos manieres, qui sont à la verité fort différentes des leurs, quoique peut-être elles leur soient inférieures à certains égards. On ne doit donc considerer cette Pièce que comme de simples Memoires sur la Danse, lesquels dans la suite pourront s'enrichir & prendre une meilleure forme ; soit par mes découvertes particulieres, soit par celles qui me seront communiquées.

Plusieurs Savans ont déjà travaillé sur ce point d'Antiquité ; mais aucun d'eux ne nous en a donné un Traité complet. Nous n'avons guères que Lucien, parmi les Grecs, qui en ait écrit, avec quelque sorte d'étendue & de détail. C'est dans son *Dialogue sur la Danse*, qu'on doit regarder plutôt comme une Apologie ou même comme un Eloge de cet Exercice, que comme un Ouvrage didactique, destiné à transmettre à la Posterité les préceptes qui concernoient la Théorie & la Pratique de cet Art. Lucien n'a songé, dans ce Dialogue, qu'à justifier le goût qu'il avoit pour la Danse : il en parloit à des gens, qui en connoissoient toutes les finesses aussi distinctement, que nous connoissons celles de la nôtre : il ne s'agissoit nullement de les mettre au fait là-dessus : il n'étoit question que d'établir, avec agrément & avec éloquence, les prérogatives de cet Art, en lui donnant la préférence sur la Tragedie, sur la Comedie, & sur les autres spectacles, qui faisoient les délices des Grecs ; & c'est dequoi Lucien s'est par-

parfaitement acquité. Jules Pollux & Athénée nous ont aussi conservé les noms de plusieurs sortes de Danses; & c'est presque tout ce qu'ils nous en apprennent. Il seroit superflu de nommer ici tous les Auteurs Grecs ou Latins, qui ont fait mention de cet Exercice. Il suffira de les indiquer, en les citant exactement dans la suite de ce Discours, lorsque l'occasion s'en présentera.

Au regard des Modernes, qui ont voulu défricher cette même matière, on peut en compter trois ou quatre, qui ont fait honneur à la Litterature. Meursius (dans son Traité intitulé *Orchestra sive de Saltationibus veterum*) a surpassé tous les autres par l'exactitude du détail. Mais ce détail roule uniquement sur les différentes espèces de Danses, qui étoient connues chez les Grecs, & dont ce laborieux Critique a recueilli jusques au nombre de près de 200. qu'il a eû soin de ranger par ordre alphabétique. Du reste il ne se met point en peine de nous informer du fond de cet Art, en rappelant à certains chefs & à certains principes généraux, tout ce qu'il nous apprend de cette prodigieuse multitude de Danses. Il s'est contenté d'extraire & de rassembler tous les passages, qui, dans les anciens Auteurs, ont rapport à quelqu'une de ces espèces de Danses; & il a négligé de ramasser & d'éclaircir tous les autres passages, qui regardent la Danse en général, & qui sont ceux dont je prétens faire le plus d'usage dans cette Dissertation.

Jules César Scaliger, plus ancien que Meursius, employe dans le premier Livre de sa Poétique un Chapitre entier assez long (c'est le 18.)

à l'explication des Danſes de l'Antiquité; c qu'il fait d'une maniere plus méthodique & plus digérée que Meursius. Il ſpécifie même quelques ſortes de Danſes , qui ont échappé depuis à l'exaétitude de ce Hollandois. Cependant, comme Scaliger ne s'eſt principalement propoſé dans cet Ecrit , que l'examen de la Danſe, par rapport au Théâtre; il a paſſé fort legerement ſur quantité de circonſtances, qu'il n'auroit nullement négligées , s'il eût eû deſſein de nous donner un Traité complet de cet Exercice.

Quant à ce que Mercurial nous en a laiffé dans ſa *Gymnaſtique* , on peut dire que c'eſt un canevas aſſez bien diſpoſé, que cet Auteur n'a pas rempli à beaucoup près; mais qui peut néanmoins ſervir de guide dans les nouvelles recherches , qu'on voudra faire ſur ce ſujet. A l'égard de ce qu'on trouve là-deſſus dans l'*Agoniſtique* de Pierre Du Faur , ce ne ſont que quelques Remarques détachées, & ſemées en divers endroits de ce grand Ouvrage.

Après avoir rendu compte du travail d'autrui ſur la Danſe , il eſt à propos que je déclare quelle eſt la méthode que je prétens ſuivre dans le mien. Je parlerai donc d'abord de l'excellence de la Danſe , & je ferai voir combien elle l'emporte pour l'utilité ſur tous les autres Exercices du Corps. Enſuite, j'en rechercherai l'origine & les premiers Inventeurs; & j'en examinerai les progrès, ſur tout par rapport à l'Antiquité Greque; où j'établirai pour cela certaines Epoques , auxquelles je puiſſe rappeler les divers changemens, que cet Art a reçûs chez les Grecs. Ces Epoques ſeront, 1. le ſiècle d'Homere; 2. celui de Platon,

ton, que l'on doit regarder comme le temps de la perfection de presque tous les beaux Arts: 3. la decadence de la Grece, devenue une des Provinces de l'Empire Romain. Enfin je parcourerai les principales espèces de Danses, dont je tâcherai de bien marquer les differens caractères; & sans entrer sur cela dans une discussion trop ennuyeuse, ni faire passer en revûe l'ample Catalogue de Meursius, où les curieux en ce genre pourront avoir recours, je m'en tiendrai aux Divisions générales.

I. Pour être pleinement convaincu de la nécessité de l'Exercice en général, par rapport à l'accomplissement regulier de toutes les fonctions, dans lesquelles consistent la vie & la santé, il ne faut qu'envisager avec attention la structure du Corps Humain. C'est un assemblage merveilleux de tuyaux de differens diamètres entrelacez & repliez sur eux-mêmes en mille manieres, au travers desquels differens liquides doivent rôuler sans cesse pour leur donner divers ébranlemens, que ces liquides en reçoivent à leur tour. Or il est certain que l'Exercice met en mouvement tous les Muscles du Corps, & donne des secousses réitérées à toutes les autres parties tant intérieures qu'extérieures. Par-là, les Fibres acquièrent une flexibilité, qui en facilite les vibrations; & le sang subtilisé & comme broyé par la fréquente percussion de ces mêmes Fibres, parcourt avec plus de vitesse les routes embarrassées d'une Circulation, qui doit le porter jusques dans les derniers replis de ce labyrinthe de vaisseaux. Il résulte de tout cela plusieurs avantages, qui contribuent à maintenir la Machine dans le meilleur état où elle

De l'excellence de la Danse.

puisse être ; la digestion des alimens en est plus parfaite ; les glandes destinées à séparer du sang, certaines liqueurs utiles ou superflûes, en conservent leur tiffure plus ouverte ; les esprits animaux tiennent les filets nerveux dans une tension proportionnée aux besoins de ces mêmes filets ; ceux-ci en reçoivent d'autant mieux l'influence du suc nouricier, qui doit s'insinuer dans leurs pores ; les voyes de la Transpiration insensible, qui est comme le dernier terme de cette admirable Méchanique, en deviennent d'un comnerce plus libre ; en un mot, le Corps se procure, par l'Exercice, un embonpoint, une force, une souplesse, & une légereté, qu'il attendroit vainement des autres ressources, auxquelles il a recours journellement pour sa conservation. Ces dispositions le mettent en état de jouir d'une santé moins chancelante, de servir plus utilement la Société, de soutenir les fatigues inséparables du pénible métier de la Guerre, & de faire sans peine une infinité de mouvemens nécessaires pour en remplir parfaitement les devoirs. Il s'en faut beaucoup, néanmoins, que le Corps Humain ne tire une pareille utilité des différentes sortes d'Exercices, dont les Hommes guidez par le pur instinct, ou éclairéz par la Raison, se sont avisez. Car, parmi ces Exercices, il y en a quelques-uns qui sont accompagnéz d'agitations si violentes & de contorsions si peu naturelles, qu'ils ne semblent nullement propres à entretenir les ressorts de notre Machine dans le juste équilibre qui doit en établir la bonne constitution. Tels sont, par exemple, le Pugilat, le Pancrace, les sauts périlleux des Voltigeurs, &c. qui ne sont

sont bons , tout au plus , qu'à l'acquisition d'une force & d'une impétuosité brutale, ou d'une agilité qui tient du prestige ; qualitez , dont tout le mérite se borne à se produire en spectacle aux yeux du peuple , toujours amoureux de ce qui lui paroît surprenant & outré. Il y a d'autres Exercices , au contraire , qui se réduisent à des mouvemens si doux & si modérez , qu'ils semblent convenir particulièrement à ceux , que leur santé délicate & mal-affermie met au rang des infirmes ou des convalescens. De ce nombre est la Promenade , soit à pied , soit en différentes sortes de voitures , qui est presque toute des dépendances de la Gymnastique Médicinale. Il y a plusieurs Exercices , dont l'action principale ne porte que sur certaines parties du Corps , sans se répandre que foiblement sur les autres ; ce qui fait que les premières en deviennent & plus robustes , & d'un volume plus considérable. Ainsi , (selon la remarque de Xénophon dans son Festin) ceux qui s'exerçoient à la longue Course , (appelez pour cela Δολιχοδρομοι) avoient ordinairement les jambes plus grosses & les épaules plus déchargées ; au lieu que les Lutteurs avoient les épaules plus épaisses & les jambes fort menûës.

Mais ce qui distingue la Danse , & la met fort au dessus des autres Exercices , par rapport à la conservation de la santé ; c'est que sans sortir du naturel , & sans s'abandonner à cette vehemence d'action , qui caractérise la plupart des espèces de Gymnastiques ; elle fait distribuer une agitation médiocre à toutes les parties du Corps , qu'elle remuë en cadence & avec mesure ; en sorte qu'il n'y a pas un

Muscle qui n'agisse , & qui n'entre pour sa part dans le jeu nécessaire à former les figures, les gestes, & les attitudes du Danseur. Aussi rien n'est-il plus propre à rendre la taille libre & dégagée , à former un Corps bien proportionné , à donner à toute la personne un air aisé, noble, gracieux, en un mot, une certaine politesse d'exterieur , (s'il est permis de parler ainsi) qui prévient toujours en faveur de ceux qui se sont familiarisez avec cette sorte d'Exercice. Mais outre que la Danse donne au Corps les dispositions les plus convenables , pour mieux réussir à presque tous les Exercices utiles dans la Paix & dans la Guerre; elle a encore cet avantage, qu'en offrant aux Hommes un honnête amusement , elle peut aider à leur inspirer les passions les plus louables, & par-là contribuer en quelque façon au réglément des Mœurs. Car la Danse, de même que la Poësie , la Musique, la Peinture & la Sculpture, n'étant qu'une véritable imitation , & ne se proposant pour but principal , que de représenter au naturel les diverses actions des Hommes , & de peindre par des gestes mesurez les différentes passions qui les agitent: qui ne voit , qu'en tournant cette imitation du côté des actions vertueuses, & n'exposant aux yeux , dans cette peinture mobile & animée, que des Tableaux de passions utiles à la Société, on n'en puisse faire un usage merveilleux pour reveiller, dans les cœurs, des sentimens de Pieté , de Compassion, de Courage, de Générosité, & d'autres vertus semblables? Il est vrai, que la Danse, comme tous les autres Arts qui roulent sur l'Imitation, semble pouvoir s'appliquer indifférem-

remment au bien ou au mal ; & qu'elle peut produire de bons ou de mauvais effets , par rapport aux Mœurs , ſuivant le bon ou le mauvais uſage que l'on fait de cet Exercice. Mais ſ'il arrive que l'on abuſe de la Danſe , & qu'on faſſe ſervir au dérèglement & à la diſſolution , ce qui ne devroit être employé qu'à perfectionner les mouvemens du Corps , & à purger , pour ainſi dire , les Paſſions de ce qu'elles ont de vicieux ; doit-on rendre l'Art reſponſable de ce déſordre , & n'eſt-il pas plus juſte de ne ſ'en prendre qu'au mauvais goût & au génie dépravé de l'Artiſan ? Il eſt donc certain que la Danſe , conſidérée comme une pure Imitation , n'eſt pas moins propre à inſtruire , qu'à plaire ; & le Poète Simonide a eu raiſon de l'appeller *une Poëſie muette* , & réciproquement de nommer la Poëſie *une Danſe éloquent*e. A toutes ces utilitez & ces prérogatives , qui établiffent l'excellence de la Danſe , & qui nous engagent à lui donner la préférence ſur preſque toutes les autres parties de la Gymnaſtique ; on peut ajoûter diverſes commoditez qui lui ſont particulieres , comme entre autres , de convenir à l'un & à l'autre ſexe , de pouvoir ſe proportionner aux forces & aux beſoins de tous les âges , depuis la plus tendre jeuneſſe , juſques-à la vieilleſſe la plus avancée ; de pouvoir ſe pratiquer dans toutes ſortes de lieux & en toutes les ſaiſons de l'année : car (comme dit Socrate , dans le Feſtin de Xénophon,) *L'on peut auſſi bien ſuer , en danſant dans une ſalle médiocre , que dans les Gymnaſes les plus ſpacieux : & d'ailleurs , pendant l'hiver & le mauvais temps , on peut danſer à couvert , & pendant l'été ,*

130 MEMOIRES DE LITTERATURE,
si la chaleur est excessive , on peut danser à l'ombre.

De l'origi-
ne de la
Danse,

II. La Danse n'étant donc, comme je viens de le faire voir, qu'une suite de ce penchant naturel & invincible , qu'ont tous les Hommes, au mouvement & à l'imitation ; il seroit superflu de prétendre remonter jusqu'à ses premiers Auteurs, puisque, selon toutes les apparences , elle est presque aussi ancienne que le Genre-humain. Ce n'étoit encore, sans doute, dans ces premiers temps, qu'un composé irrégulier de courses, de sauts , & de postures, qui exprimoient grossièrement la passion dont les Danseurs étoient agitez ; & cette passion étoit la joye pour l'ordinaire. Mais on ne tarda guères à assujettir ces mouvemens aux Loix d'une mesure & d'une cadence réglée, qui a sa source dans la nature , c'est-à-dire, dans une certaine disposition machinale de nos organes, d'où dépend cette inclination à répéter avec quelque sorte d'égalité , les mêmes sons & les mêmes gestes ; comme on peut l'observer dans les enfans, & dans les animaux mêmes. On marqua d'abord cette Cadence ou par le son de la voix, ou par la percussion de quelque corps ; & c'est une espèce de Cadence , qui n'est pas ignorée encore aujourd'hui des Peuples les plus barbares. Cette origine de la Danse me paroît la seule vraisemblable ; & l'on peut fort bien s'en tenir à de telles conjectures ; sans avoir recours * au mouvement cadencé des Astres , aux diverses

con-

* ἡ γοῦν χορεία τῶν ἀστέρων , καὶ ἡ πρὸς τοὺς ἀπλανεῖς πᾶσι πλανήταις συμπλεκή , καὶ εὐρυθμὸς αὐτῶν κινήσις , καὶ εὐλαχὺ ἀρμονία , τῆς πρωτογενεῖς ὀρχήσεως δείγματις ἔστι, *Lucian, de Saltat.*

conjonctions des Planetes & des Etoiles fixes, & à l'harmonie de ces corps celestes, que Lucien nous allegue comme les premieres causes, auxquelles cet Art doit sa naissance. L'union étroite de la Danse & de la Musique, (union dont la Cadence, commune à l'une & à l'autre, doit être considérée comme le véritable lien,) n'a pas permis à ces deux Arts de faire des progrès séparément; & l'on peut presque s'assurer qu'ils ont marché d'un pas égal vers ce degré de perfection où ils sont arrivez parmi les Peuples les plus polis. La Musique ayant été reçûe au nombre des Ceremonies qui composoient le culte que l'on rendoit aux Dieux, la Danse y fut également admise; & les Hommes crurent ne pouvoir exprimer d'une maniere plus édifiante & plus agréable à la Divinité, leurs respects, leur confiance, & la joye qui en est inséparable, qu'en employant pour cela les mouvemens du Corps les plus concertez. Ces deux Arts s'introduisirent aussi bientôt parmi les Exercices Militaires; & l'on prétendit, avec raison, en tirer de grands secours, soit pour entretenir ou reveiller cette valeur martiale si necessaire dans les Combats, soit pour rendre les Combattans plus habiles au maniment des Armes & à toutes les autres fonctions de la Guerre, en cultivant la force & la souplesse du Corps. De plus, la Danse & la Musique étant l'expression la plus naturelle de la joye, on eut soin de faire entrer l'une & l'autre dans tout ce qui avoit rapport au plaisir. Les Noces, les Festins, les Vendanges, & toutes les autres Réjouissances tant publiques que particulieres, emprunterent de ces deux sœurs leurs

principaux agrémens ; & elles firent d'abord la meilleure partie des spectacles du Théâtre, chez les Grecs & chez les Romains. En effet, la Tragedie, chez les premiers, ne fut dans son commencement, que des Chansons sur la Vendange, accompagnées de mots libres, & de Danfes dissoluës ; circonstances, qui marquoient assez que le vin étoit le premier mobile qui donnoit le branle à ces sortes d'Acteurs. Les Jeux scéniques eurent, à Rome, une semblable origine ; puisqu'ils la doivent aux *Vers Fescennins*, qui n'étoient autre chose que des railleries grossières, mêlées de Danfes & de postures indécentes. Ces Spectacles prirent dans la suite une forme plus régulière. Les Acteurs se rendirent plus habiles dans l'Imitation, soit pour représenter les grandes actions des Héros, soit pour contre-faire les hommes du commun, & en exposer aux yeux le ridicule : & la Danse, qui trouvoit sa place dans ces deux genres d'imitation, se perfectionna de plus en plus, en se conformant aux différens caractères de Représentations, dont elle apprit à exprimer les principaux traits.

De la Dan-
se des
Orientaux.

Je ne m'amuserai pas à rechercher scrupuleusement l'origine & les progrès de la Danse, chez les différens Peuples. Je remarquerai seulement, que les deux plus anciens monumens, qui nous restent de la Danse des Hebreux, se trouvent dans l'Exode. Nous voyons dans le Chapitre XV. de ce Livre, (vers. 20.) que ce fut par des Chants & par des Danfes, que les Israélites rendirent grâces à Dieu, après le passage de la Mer rouge.

Symfit ergo Maria Prophetissa, soror Aaron,
tym-

tympanum in manu sua : egressæque sunt omnes mulieres post eam cum tympanis & Choris, quibus præcinebat : &c. Moïse racontant, (Chap. XXXII. vers. 18, 19.) l'idolatrie de ce Peuple, livré au culte du Veau-d'or ; parle de Chants & de Danfes, qui accompagnoient les Sacrifices que l'on faisoit à cette Idole : *Vocem cantantium ego audio : Cùmque appropinquasset ad Castra, vidit vitulũ & Choros.* Surquoy il est bon d'observer, que le mot Hébreu *Mahhol* employé par l'Ecrivain sacré dans ces deux passages, signifie proprement une Danse qui se fait au son des Instrumens, & vient du verbe *Hhalal*, *saltare*, d'où semble dérivé le verbe Grec ἀναμαχ, qui veut dire la même chose. Dans le Livre des Juges (XI. 34.) la fille de Jephthé vient au devant de son Pere en chantant & en dansant, pour se réjouir de sa victoire. *Revertente autem Jephthe in Masspha domum suam, occurrit ei unigenita filia sua, cum tympanis & choris.* Dans le même Livre (XXI. 21.) les Benjamites occupez du soin de repeupler leur país, se préparent à enlever les filles des Habitans de Silo, en profitant pour cela de l'occasion d'une Fête solennelle, que ces filles celebrent tous les ans par des Danfes : *Cùmque videritis filias Silo ad ducendos Choros ex more procedere, &c.* Il paroît, par ce passage, que la Danse, chez les Juifs, faisoit partie du culte Divin ; ce qui est confirmé par ce que nous lisons dans le 2. Livre des Rois (chap. VI. vers. 14. &c.) touchant la Cérémonie du transport de l'Arche, devant laquelle David, revêtu d'un Ephod de lin, & à la tête de tout le Peuple d'Israël, dansoit de toutes ses forces, au son des trom-

134 MEMOIRES DE LITTERATURE,
pettes & des autres Instrumens de Musique :
Et David saltabat totis viribus ante Dominum ;
porro David erat accinctus Ephod lineo. Et
David & omnis domus Israël ducebant arcam
testamenti Domini in jubilo & in clangore buc-
cinae.

C'étoit, sans doute, pendant leur séjour en Egypte, que les Hébreux s'étoient instruits dans cet Exercice ; & leurs Danses autour du Veau-d'or étoient vrai-semblablement une imitation de celles qu'ils avoient vû pratiquer aux Egyptiens, en pareille occasion. Lucien prétend, que la Fable de Protée Roi d'Egypte, si connu par ses fréquentes Métamorphoses, nous représente un excellent Danseur, qui faisoit mille postures différentes, & dont le corps souple & l'esprit ingénieux savoient tout contrefaire & tout imiter si adroitement, qu'il sembloit devenir ce qu'il imitoit. Les Ethiopiens voisins de ces Peuples, au rapport du même Auteur, n'alloient au combat qu'en dansant ; & avant que de tirer leurs flèches, qu'ils portoient rangées autour de leurs têtes en forme de rayons, ils prenoient un geste menaçant, & dansoient d'une manière à effrayer l'ennemi. Les Indiens même adoroient le Soleil, non pas en baisant la main, comme les Grecs adoroient les Dieux, mais en se tournant vers l'Orient, & en dansant avec un profond silence, comme s'ils eussent voulu imiter par là le mouvement de cet Astre. Cela se faisoit régulièrement, au lever & au coucher du Soleil ; & ils n'avoient point d'autre culte de la Divinité.

Origine de
la Danse
chez les
Grecs,

Mais sans m'arrêter plus long-temps à dé-
mêler ce qui regarde l'origine & les différen-
ces

ces des Danses , parmi les Orientaux ; je me réduis à examiner la naissance de cet Art chez les Grecs , & à découvrir , si je puis , jusqu'à quel point de perfection ils l'ont porté. L'on est partagé sur le nom & sur le país de ceux , dont les Grecs ont reçu les premières leçons de cet Exercice. Quelques-uns , comme Théophraste , cité par Athénée , prétendent qu'un certain Joueur de flûte natif de Catane en Sicile , & nommé Andron , est le premier qui se soit avisé d'accompagner les sons de sa flûte des divers mouvemens de son corps , qui marquoient une espèce de Cadence ; & que c'est pour cette raison que les anciens Grecs exprimoient le mot de *Danser* par celui de *σικελίζεν* , voulant faire connoître par là , que la Danse leur venoit de Sicile. Après cet Andron , (suivant le même Athénée ,) Cléophrante de Thèbes cultiva cet Art , & le Poëte Eschyle l'enrichit de diverses figures , qu'il introduisit dans les Chœurs de ses Pièces. Le mot *βαλλισμός* employé par les Grecs pour marquer *la Danse* , étoit originaire de Sicile , comme l'insinüe Athénée sur l'autorité du Poëte Epicharme natif de ce même país : & c'est apparemment de ce terme que dérivent nos mots François *Bal* & *Ballet*.

D'autres Auteurs , comme Lucien , attribuent l'invention de cet Exercice à Rhea , & assurent qu'elle l'enseigna à ses Prêtres , tant en Phrygie qu'en l'Isle de Crete , où ils s'en servirent utilement pour sauver la vie à Jupiter , en le dérochant à la barbarie de son père. Lucien ajoûte , que ce fut dans cette même Isle , que cet Art fut d'abord le plus cultivé ; étant devenu l'occupation , non seulement du

Deipnosophia
l. 1. p. 22.
Edition.
Lugdun. G.

Ibid.

Athen. ibid.
p. 21. E.

Deipnosof. l. 8.
p. 362. B.

Peuple.

Peuple, mais des personnes du premier rang.
Niad. l. 15. Aussi Homère n'oublie-t-il pas, en parlant de
vers. 617. Mérione, qui étoit Crétois, de le louer sur
 son habileté à la Danse, où il excelloit de tel-
 le sorte, qu'il en acquit l'estime des Grecs,
Lucian. de & même celle des Troyens. Parmi les bons
Saltat. Danseurs de ce tems-là, Pyrrhus fils d'Achil-
 le fut un de ceux qui se distinguèrent le plus;
 & il donna son nom à la Danse militaire ap-
 pellée *Pyrrhique*, qui l'a rendu plus célèbre,
 que n'ont fait ni sa beauté ni sa valeur.

Id. Ibid. Les Lacédémoniens, après avoir appris cet
 Art de Castor & de Pollux, s'y exercèrent
 avec tant d'affiduité, qu'ils n'alloient à la
 guerre qu'en dansant au son de la flûte; de-
 sorte qu'on peut dire, qu'ils avoient l'obligation
 de leurs victoires à la cadence & à la
Id. Ibid. Musique. Aussi leur Jeunesse ne s'y appli-
 quoit-elle pas moins qu'aux Armes; & la Dan-
 se, chez eux, terminoit tous les Exercices.
 Car alors un Joueur de flûte s'asseyant au mi-
 lieu d'eux, jouoit de cet instrument, frappant
 du pied, pour marquer la mesure; & ils la
 suivoient en bel ordre, faisant mille postures
 guerrières & amoureuses. L'un des deux airs
 qu'ils chantoient en cette occasion, prenoit
 son nom de Venus & de l'Amour, comme si
 ces deux Divinitez eussent été de la partie: &
 l'autre donnoit aux Danseurs, quelques pré-
Id. Ibid. ceptes de leur Art. Ils en usoient de même
 dans la Danse appelée *ορχή*, qui étoit un
 branle composé de garçons & de filles, dis-
 posés alternativement, & se tenant tous par
 la main: le garçon menoit la Danse d'un pas
 mâle & belliqueux, & la fille le suivoit d'un
 pas plus doux & plus modeste; ce qui faisoit

voir.

voir dans cette Danse comme un assemblage de ces deux Vertus, la Force & la Tempérance : *ὡς εἶναι τὸ Ὅρμον ἐν σωφροσύνης καὶ ἀνδρείας πλεόκμιον*, dit Lucien. *Lucian. lib. 2.*

Les Thessaliens faisoient tant d'estime de cet Exercice, que leurs principaux Magistrats en empruntoient leur nom, & s'appelloient *προορχήται*, c'est-à-dire, *qui mènent la Danse* : car cette Inscription se lisoit sous leurs Statuës, aussi bien que celle-ci ; *Ἐιδώθησαν τὰς εἰκόνας τῶν δαίμων, οἱ ὁρχησαμένοι τῶν μάχων* ; *Le peuple a fait ériger ces Statuës à l'honneur d'Illation, pour avoir bien dansé au combat.*

Maintenant, pour se former une idée plus juste des différens états de la Danse chez les Grecs, il est à propos de remonter d'abord jusques au siècle d'Homère & d'Hésiode ; Epoque la plus reculée que nous puissions établir, par rapport aux Monumens qui nous restent sur ce point de l'Antiquité Gréque.

Nous trouvons, dans Homère, deux endroits très-remarquables touchant la Danse. Le premier se lit à la fin du XVIII. Livre de l'Iliade, & termine cette longue Description du Bouclier d'Achille, où le Poète nous étale les richesses de son imagination, en voulant faire honneur au Dieu qui avoit signalé son Art dans cet Ouvrage. Il dit donc que Vulcain, non content d'avoir orné ce Bouclier de quantité d'autres figures, y représenta aussi une Danse semblable à celle qu'autrefois Dédale avoit inventée dans la Ville de Cnosse pour la belle Ariane. On y voyoit de jeunes garçons & de jeunes filles, qui dansoient en se tenant par la main. Les filles portoient des robes fort minces, avec des couronnes sur la tête ;

Etat de la
Danse dans
le siècle
d'Homère.

Et les garçons étoient vêtus de tuniques d'une étoffe lustrée, ayant à leur côté des épées d'or soutenues par des baidriers d'argent. Tantôt d'un pied savant & léger, ils dansoient en rond, & se donnoient le même mouvement que donne un Potier à sa rouë, lorsqu'étant assis, il essaye de la main si elle tourne aisément: tantôt ils se partageoient en plusieurs files qui se mêloient les unes avec les autres. Ces Danseurs étoient environnez d'une foule de Peuple, qui prenoit grand plaisir à ce Spectacle; & au milieu du cercle qu'ils formoient, il y avoit deux Sauteurs, qui chantoient & qui faisoient des sauts merveilleux. Il paroît par cette Description, que ces Danses étoient réglées par le chant de ces Sauteurs qui étoient-là pour donner la cadence & la mesure; & que les Danseurs, après avoir dansé en rond tous ensemble, se séparoient en diverses bandes ou files, qui figuroient les unes avec les autres, & représentoient en quelque façon les routes embarrassées & les divers détours du Labyrinthe de Crète.

L'autre endroit d'Homère, touchant ce même Exercice, est dans le VIII. Livre de l'Odyssée (v. 256.) où il parle des Danses dont les Phéaciens régaloient Ulysse nouvellement arrivé à la Cour d'Alcinoüs. D'abord, (dit-il) les Juges publics qui président à ces sortes de Jeux, & qui sont chargez du soin de tout ce qui peut y avoir rapport, se levèrent au nombre de neuf, & commencèrent par préparer une place spacieuse, dont ils applanirent le terrain. Ensuite un Hérault ayant apporté une Lyre harmonieuse à Demodoque, celui-ci se plaça au milieu d'une troupe de jeunes hommes.

mes excellens Danseurs, qui se mirent à danser avec tant de légèreté, qu'Ulysse ne pouvoit regarder sans étonnement la mobilité brillante & éblouissante de leurs pieds. C'est ce qu'Homère exprime merveilleusement par ces mots, *Μαμαρυγὰς ποδῶν*, *micationes pedum*. Il décrit ensuite (v. 370.) une autre Danse de ces mêmes Phéaciens, dans laquelle un des Danseurs se courbant en arriere, jettoit en l'air une balle, qu'un autre en sautant tâchoit de recevoir dans sa main, avant qu'elle retombât à Terre, & avant que lui-même se retrouvât sur ses pieds. Sans m'arrêter à cette dernière sorte de Danse, dont je parlerai plus au long dans ma Dissertation sur la Sphéristique; je remarquerai seulement que ces Danses des Phéaciens sont conduites & animées par la voix de Demodoque, qui pendant ce tems-là chante les amours de Mars & de Venus, & qui accompagne des accords de sa Lyre, ce long Récit.

Les Danses, dont Hésiode orne le Bouclier d'Hercule, sont de deux sortes. Les unes se font au son de la Lyre (*ὑπὸ φαρμίστρῳ*)²⁷⁹ comme celles d'Homère; les autres, au son de la Flûte (*ὑπὸ αὐλῆς*). Voici la Traduction du passage entier. On avoit représenté sur ce Bouclier, une Ville environnée de tours & fermée de sept portes d'or; dont les Habitans n'étoient occupés que de Fêtes & de Danses. On y voyoit des hommes, qui sur un char magnifique conduisoient une Mariée à son Epoux. Les chants de l'Hyménée se faisoient entendre, & les flambeaux portés par de jeunes filles qui marchaient devant, & qui étoient dans la fleur de leur beauté, répandoient au loin la lumière.

Des

Des troupes de Danseurs venoient ensuite. Les uns promenoient leurs lèvres délicates sur des Chalumeaux, dont le son éclatant faisoit retentir les échos d'alentour : les femmes menoient une espèce de branle aimable au son des Lyres. D'un autre côté, de jeunes hommes dansoient & chantoient au son de la flûte, en riant & en folâtrant.

Etat de la
Danse dans
le siècle de
Platon.

De legib. l. 7.

Nous n'en apprenons pas davantage de ces deux Poètes, touchant les Danses, qui étoient en usage de leur tems. Il paroît que depuis leur siècle jusqu'à celui de Socrate, cet Art s'étoit beaucoup perfectionné, puisqu'il n'étoit plus regardé alors comme un simple amusement, mais comme faisant une partie considérable des Cérémonies de la Religion & des Exercices militaires, & par cette raison, intéressant en quelque manière le Gouvernement. Aussi voyons-nous Platon fort occupé, dans ses Livres des Loix, à faire de sages réglemens, non seulement sur la Poësie, mais aussi sur la Musique & sur la Danse ; & voici au sujet de la dernière, un précis de ses sentimens, par lequel il sera facile de juger en quelle situation cet Art se trouvoit alors.

Platon est donc persuadé, que la Danse n'est, dans son origine, qu'une suite de cette inclination naturelle, qu'ont tous les Animaux à sauter, & qui se trouve dans l'Homme, jointe à un certain goût pour la Cadence & la Mesure, lequel se réveille & prend de nouvelles forces à l'occasion de la Musique. Il nomme *Cadence* (ῥυθμός) l'ordre & la proportion qui s'observent dans les divers mouvemens du Corps : ce même ordre & cette même proportion par rapport aux sons, il l'ap-

l'appelle *Harmonie* : & il donne le nom de *Danse* (*χορεία*) à l'union de la Cadence & de l'*Harmonie*. Il reconnoît deux espèces de Danses en général ; l'une de pure imitation , qui s'accommode aux expressions du Chant & de la Poésie , qu'elle représente avec noblesse & avec dignité : l'autre , qui n'est destinée qu'à procurer la santé & la légèreté du Corps , & à donner le bon air à toutes les parties qui le composent , en réglant le juste degré de flexion ou d'extension qui convient à chacune , & animant tous leurs mouvemens par cette mesure & cette justesse de Cadence , qui fait le principal agrément de cet Exercice.

Ensuite , il donne pour exemples des Danses d'Imitation , celle des Curètes , dans laquelle on dançoit tout armé , & celle qui se faisoit en l'honneur de Castor & de Pollux , chez les Lacédémoniens. Il partage ces Danses d'Imitation en deux classes principales ; selon qu'elles sont propres à la Paix ou à la Guerre. Celles de la première Classe se font en l'honneur des Dieux & des Héros , à qui l'on témoigne par-là sa reconnaissance , soit pour être échappé de quelque péril , auquel cas on marque sa joye plus vivement , soit pour la conservation ou l'accroissement de ses biens , & alors la joye est plus modérée. Au regard des Danses Guerrières , elles sont instituées en vûe d'imiter les postures que font les Combattans , tantôt pour parer les coups , en esquivant , en reculant , en sautant , en se courbant contre terre ; tantôt pour en porter à leurs ennemis , en tirant de l'arc , en lançant le javelot , & en s'escrimant de différentes sortes d'Armes.

Outre

Outre ces deux genres de Danſes , que Platon juge d'une très-grande utilité dans la République, il y en a un troiſième, qu'il appelle *αυφισβημένον ὄρχησιν*, *Danſe douteuſe* ou ſuſpecte, telle qu'eſt celle des Bacchantes & de leur Cortége compoſé de Nymphes, d'Egiſſiens, de Silènes, & de Satyres; qui tous enſemble imitoient les ivrognes, ſous prétexte d'accomplir certaines expiations ou purifications religieuſes. Notre Philoſophe bannit abſolument d'un Etat bien policé, ce genre de Danſe, comme n'étant convenable ni à la Paix, ni à la Guerre, & ne pouvant ſervir qu'à la corruption des Mœurs. Il loué fort la ſageſſe de l'Antiquité dans l'impoſition des noms, qu'elle a eu ſoin d'approprier à la nature des choſes nommées; ce qui ſe remarque dans le nom d'*ἑμμελίας*, qu'elle a donné à la Danſe pacifique, & qui ne ſignifie autre choſe que *Bien-ſéance*, *Concininitas*; véritable caractère de cette eſpèce de Danſe.

Il ſe plaint, dans un autre endroit, des changemens & des innovations qui de ſon tems s'introduiſoient tous les jours dans la Muſique & dans la Danſe des Grecs: changemens, qui n'étoient nullement autorizés par les Loix, & qui n'avoient leur ſource que dans le raffinement & la multiplication des Voluptez, ſuſceptibles de mille variations. Il déplore, comme un déſordre répandu dans toutes les Villes de la Grèce, la licence que chacun ſe donnoit de changer, ſelon les caprices de ſon goût, la Cadence & l'Harmonie, dans la Muſique & dans la Danſe; & de tenir école de ces nouveautez, ſans conſidérer ſi elles n'étoient pas plus propres à incliner

cliner les Cœurs au vice , qu'à les diſpoſer à la Vertu. Il ſe récrie fort contre ce relâchement des Grecs , & les renvoye ſur cet article aux Egyptiens , dont une partie de la Politique conſiſtoit à ne pas permettre que l'on innovât rien dans tous les Arts , qui avoient quelque influence ſur le réglement des Mœurs , tels que ſont la Poëſie , la Muſique , la Danſe , la Peinture ; Loi ſi inviolablement obſervée à cet égard , que depuis dix-mille ans d'Antiquité dont ils ſe vantoient , ces Arts n'avoient ſouffert chez eux aucun changement , & ſe trouvoient encore dans les mêmes termes qui leur étoient preſcrits par les Loix les plus anciennes. Cette uniformité dans les Chants & dans les Danſes des Egyptiens , étoit fondée ſur une Loi , qui conſacroit uniquement les uns & les autres au ſervice Divin ; enſorte que non ſeulement les jours de Fête deſtinez au culte de chaque Divinité étoient déterminez ſelon les différentes ſaiſons de l'année , auffi bien que le genre des Sacrifices qui devoient leur être offerts ; mais on ſavoit précifément quelles ſortes de Chants & de Danſes devoient accompagner tels & tels Sacrifices. S'il arrivoit que quelque particulier s'ingerât d'y vouloir apporter quelques changemens , les Prêtres & les Magiſtrats le chaſſoient comme perturbateur du Culte public ; & ſ'il ne ſe ſoumettoit de bon gré à ce châtimement , qui le ſéparoit pour un tems de la ſociété de ſes Concitoyens , il étoit regardé le reſte de ſes jours comme un impie , & en cette qualité , expoſé aux injultes & aux mauvais traitemens de tout le monde.

C'eſt donc conformément à cette louable Police

Police des Egyptiens , que Platon fait divers réglemens sur ce qui concerne les Chants & les Danfes. Cela se réduit à commettre plusieurs hommes graves , âgez au moins de cinquante ans , pour examiner avec soin ce que l'ancienne Musique fournissoit. en ces deux genres , & pour faire un choix de ce qui leur paroîtroit de meilleur & de plus convenable à la constitution particulière de l'Etat qu'ils vouloient policer. Ces Juges devoient donc , au sentiment de notre Philosophe , rejeter ce qui leur sembleroit absolument mauvais , & employer le secours des Poètes & des Musiciens , pour rectifier dans les Chants & dans les Danfes ce qui pourroit être amené à une plus grande perfection , non pas en prenant conseil de la volupté , mais en s'accommodant à l'esprit & au but du Législateur. Ils devoient , outre cela , faire un partage entre les deux sexes , de ce que ces Arts leur offriroient de plus parfait ; observant la proportion la plus juste par rapport aux besoins & au caractère de l'un & de l'autre. Ainsi , ce qui porte à la valeur & à une certaine grandeur d'ame venoit aux hommes ; au lieu que ce qui exprime la grace & la modestie , devoit être réservé pour les femmes . τὸ δὲ μεγαλοπρεπὲς οὐ καὶ τὸ πρὸς τὴν ἀνδρείαν ῥέπον, ἀρρενωπὸν φαλόν ἐστιν. τὸ δὲ πρὸς τὸ κόσμιον καὶ σώφρον μᾶλλον ἀποκλῖνον, θηλυχύτερον ὡς ὅν, ὡς ἑδοξείον ἐντε τῷ νόμῳ καὶ λόγῳ.

On voit assez par cet Extrait des sentimens de Platon sur la Danse , en quelle vogue elle se trouvoit chez les Grecs , du tems de ce Philosophe. Socrate son maître avoit bien marqué toute l'estime qu'il faisoit de cet Exercice ,

exercice , par le soin qu'il avoit pris de s'y faire instruire, dans un âge déjà fort avancé. Nous le voyons, dans le Festin de Xénophon, donnant mille louanges à la Danse , & tout prêt à en prendre des leçons d'un certain Danseur de Syracuse , qui étoit venu à ce Festin avec sa petite Troupe, pour divertir la Compagnie. Ce Philosophe avouë même que Charmide , un des Conviez, l'étant venu voir dès le matin , quelques jours auparavant , cet ami le trouva dansant ; & Charmide, de son côté , ajoute , qu'il craignit d'abord que Socrate ne fût devenu insensé ; mais qu'après lui avoir oui faire l'Eloge de la Danse , & être retourné chez soi , il n'y dansa pas , à la vérité , ne l'ayant jamais appris ; mais qu'il se mit à jouer des bras & des mains , & à répéter les leçons de *Chironomie* , qu'on lui avoit faites autrefois.

Aristote ne considéroit la Danse que comme une pure Imitation. C'est l'idée qu'il en donne au commencement de sa Poétique , où après avoir parcouru les divers genres d'Imitations , dont les uns ne se servent que du Discours , les autres emploient la Cadence & la Mesure , ou mettent en œuvre l'Harmonie ; il conclut que la Danse ne se sert , pour imiter , que d'une Cadence , sans Harmonie , & que les Danseurs , par divers gestes mesurez ou cadencez , représentent les Mœurs , les Passions , & les Actions des hommes. Ἀλλὰ τῶν ῥυθμῶν μιμοῦνται χωρὶς ἁρμονίας , οἱ δὲ ὀρχηστῶν , καὶ γὰρ οἱ αἱ δὲ ἁπλῶς τὴν ἡμετέραν ῥυθμῶν , μιμοῦνται καὶ πάθος , καὶ ἦθος , καὶ πράξεις.

Il ne s'agiroit présentement que de savoir au juste en quoi consistoit cette sorte d'Imita-

tion , & comment les Danseurs pouvoient , par leurs gestes & les autres mouvemens de leur corps , représenter au naturel tant de passions & d'actions différentes. C'est surquoi il semble que Plutarque pourroit nous fournir quelque éclaircissement , par un détail qu'il nous donne des diverses parties de la Danse , à la fin du dernier livre de ses Symposiaques. Il dit donc que la Danse est composée de trois parties , savoir , des Pas ou de la Marche , appelée *φορά* : de la Figure , nommée *ῥῆμα* ; & de la Démonstration , qu'il désigne par le mot *δείξις*. Il prétend que la Danse n'est autre chose qu'un assemblage , ou pour mieux dire , un enchaînement de divers mouvemens & de diverses pauses , de même que l'Harmonie n'est composée que des différens sons & de leurs intervalles. La Marche (*φορά*) n'est , selon lui , qu'un mouvement capable de représenter quelque action ou quelque passion. La Figure (*ῥῆμα*) est la disposition du corps qui termine la Marche ; lors , par exemple , que les Danseurs s'arrétoient & demeuroident immobiles , en prenant l'attitude ou la figure d'Apollon , de Pan , ou d'une Bacchante. Enfin , la Démonstration (*δείξις*) n'est pas proprement une Imitation , mais c'est une véritable désignation des choses mêmes , comme du Ciel , de la Terre , des Assistans , &c : désignation , qui s'exécute aussi par divers mouvemens réglez & cadencez. Plutarque tâche d'éclaircir toutes ces choses , par une comparaison prise de la Poësie ; car , dit-il , de même que les Poëtes , lorsqu'ils veulent peindre ou imiter , se servent d'expressions figurées & métaphoriques , & qu'ils

n'em-

Question.
15.

n'employent, au contraire, que les noms propres, lorsqu'ils n'ont en vûe que d'indiquer simplement les personnes & les choses : de même, les Danseurs se servent des gestes, des figures, & des attitudes, pour imiter ; & de simples signes ou démonstrations, pour désigner ou montrer quelque personne ou quelque chose.

Il résulte de tout cela, que la Danse, selon Platon, Aristote, & même Plutarque, n'étoit qu'une véritable Imitation, accomplie par les seuls mouvemens du corps, & que les Danseurs ne s'y propoisoient pour but principal, que de représenter les actions & les passions humaines, soit en les imitant, par des Marches & par des Figures ; soit en les indiquant par des Signes ; le tout, en s'assujettissant à une Cadence réglée. Les Grecs avoient tellement perfectionné leur Danse, par rapport à cette imitation des Passions, que les Sculpteurs les plus habiles (à ce que nous apprend Athenée) ne croyoient pas perdre leur tems, en allant étudier, & même dessiner les différentes attitudes que prenoient les Danseurs dans les Spectacles publics ; & ils tâchoient ensuite d'exprimer vivement ces attitudes dans leurs figures, qui doivent, sans doute, à ce secours emprunté de la Danse, leurs plus grandes beautés.

Si les Grecs, en cultivant ce genre d'Imitation, avoient eu soin de ne l'appliquer qu'à des sujets propres à inspirer les passions les plus louables, & à régler les Mœurs ; on ne doit pas douter que leur Danse n'eût atteint par-là une plus grande perfection, & mérité de nouveaux éloges des bons connoisseurs.

Corruption de la Danse chez les Grecs.

Mais la licence de la scène Gréque, où la Danse triomphoit, & où elle étoit, pour ainsi dire, prostituée aux Baladins & aux gens les plus méprisables, qui ne s'en servoient que pour réveiller ou nourrir les passions les plus vicieuses; cette licence, dis-je, ne tarda guères à corrompre un Art si utile, & dont on pouvoit recueillir de si grands avantages pour le bien du corps & de l'esprit. La Musique eût une pareille destinée, & peut-être même que la corruption de celle-ci contribua beaucoup au dérèglement & à la dépravation de la Danse. La Volupté fut presque le seul arbitre que l'on consulta sur l'usage qu'on devoit faire de l'une & de l'autre; & le Théâtre devint une Ecole de toutes sortes de vices, d'autant plus dangereuse, qu'en perfectionnant l'imitation, l'on s'étoit mis en état d'y peindre ces mêmes vices, des couleurs les plus vives, & les plus capables de porter la contagion dans les cœurs. Ces Danses de Théâtre s'emparèrent tellement du goût public, qu'elles firent dans la suite l'occupation de presque tout le monde: les uns accourant en foule à ces sortes de Spectacles, les autres travaillant à l'acquisition d'un si agréable talent: & Galien se plaint, en quelque endroit, que, de son tems, on étoit livré de telle manière au plaisir de la Danse, & qu'on s'y appliquoit avec tant d'assiduité, que les Arts les plus nécessaires en étoient fort négligés.

*Symposiac.
l. 9. quest.
15.*

Ainsi, lorsque Plutarque se plaint que la Danse étoit fort déchûe de ce mérite, qui la rendoit si estimable aux grands-hommes de l'Antiquité; & qu'elle s'étoit corrompue par le caractère vicieux de la Poësie & de la Musique

sique auxquelles elle s'étoit associée ; on doit expliquer ces plaintes par rapport au mauvais usage que l'on faisoit alors de la Danse , devenue esclave des voluptez. Et lorsque nous voyons , d'un autre côté, Lucien , qui après avoir exagéré l'estime que Socrate faisoit de cet Art , ajoute fort sérieusement , *s'il voyoit donc maintenant la Danse au point où elle est, (car il ne l'a vûe qu'en son enfance,) je m'assure, qu'il quitteroit tout pour cela, & que ce seroit la première chose qu'il feroit apprendre aux enfans* ; on doit croire que cet éloge tombe particulièrement sur les progrès étonnans, qu'avoit faits la Danse, dans l'art d'imiter les actions humaines , & qui alloient jusques-au point , qu'un seul homme pouvoit représenter , par les seuls gestes & les seuls mouvemens du corps , les Fables & les Histoires les plus longues & les plus compliquées, soit pour la variété des incidens, soit pour le nombre des personnages ; car c'est proprement de la Danse des Pantomimes , que Lucien veut parler, dans l'endroit que je viens de citer. Je suis persuadé que c'est la manière la plus naturelle de concilier ces deux jugemens de Plutarque & de Lucien sur la Danse , qui semblent d'abord formellement contraires ; & que cette opposition apparente entre deux Auteurs qui écrivoient à peu près dans le même siècle , ne vient que des divers points de vûe , d'où ils ont envisagé cet Art.

De Saltat.

Je ne m'étendrai pas sur les progrès de la Danse, chez les Romains. On sait assez que ce Peuple doit au commerce des Grecs la meilleure partie de l'habileté qu'il acquit dans tous les beaux Arts : & sur le fait des Jeux

De la Danse des Romains.

publics & des Spectacles, qui comprennent la Danse & la Musique, il ne paroît pas qu'il se soit beaucoup écarté de l'esprit & du goût de ceux dont il les avoit empruntez. Aussi voyons-nous que la plupart des Danses en usage chez les Romains, marquoient, par leurs noms Grecs, le lieu, d'où elles tiroient leur origine; & que la même source leur fournissoit en ce genre les plus grands Maîtres, & les plus capables de raffiner, sur tous les plaisirs du Théâtre & du Cirque.

Des principales
Espèces de Danses.

III. Après avoir parlé de l'origine & des divers états de la Danse, il ne me reste plus qu'à en parcourir les différentes especes. C'est un détail, que je réserve pour un second Memoire.



SECOND MEMOIRE

POUR SERVIR A L'HISTOIRE

DE LA DANSE DES ANCIENS.

Par M. BURETTE.

Des principales
especes de
Danses.

J'AI recherché, dans mon premier Mémoire, l'origine de la Danse, & les divers états où elle s'est trouvée, particulièrement chez les Grecs. J'en examinerai, dans celui-ci, les différentes especes; & pour cela, j'établirai d'abord certaines Divisions générales, par lesquelles je me dispenserai d'entrer sur ce point dans

dans un trop grand détail , qui ne pourroit manquer de devenir ennuyeux. Ces Divisions peuvent se prendre , ou des circonstances qui caractérisoient ces Danses anciennes , ou des divers usages qu'on en faisoit.

Ces Danses , considérées par rapport à ce qui les caractérisoit , se peuvent partager en plusieurs espèces. Il y en avoit qui régloient leur cadence & leur mesure , tantôt sur celle du Chant , tantôt sur celle de quelque instrument de Musique , tel que la Flûte ou la Lyre ; quelquefois sur le Chant soutenu de la Symphonie : Il y en avoit d'autres , qui n'étoient accompagnées ni du Chant , ni des Instrumens. Les unes étoient graves , sérieuses , & modestes ; les autres gayer , folâtres & déshonnêtes. On en voyoit de communes aux deux sexes ; & de particulières , tant aux hommes , qu'aux femmes. Telle Danse ne rouloit que sur un seul Acteur ; telle autre en demandoit plusieurs. Dans celles-ci , l'on agissoit plus des pieds que des mains ; dans celles-là , au contraire , le mouvement des bras & des mains y avoit la meilleure part. Je ne m'amuserai pas à spécifier plus particulièrement toutes ces varietez de Danses , que je ne fais qu'indiquer en général ; pour passer promptement à la seconde division , sur laquelle je prétens m'arrêter plus longtemps.

Première
Division
des Danses.

On peut diviser les Danses , considérées par rapport aux divers usages , auxquels on les appliquoit , en quatre principaux genres ; selon qu'elles étoient destinées 1. aux Cérémonies de la Religion ; 2. aux exercices de la Guerre : 3. aux Spectacles du Théâtre ; 4. aux

Seconde
Division
des Danses.

Des Dan-
ses sacrées.

Encien. de
Saltatione.

Ibid.

Athen.
Deipnos. l.
15. p. 678.

I. Les Grecs étoient si persuadez du mé-
rite que le Culte Divin recevoit de la Danse &
de la Musique, qu'ils mêloient l'une & l'aut-
re dans presque toutes leurs Fêtes & leurs
Solemnitez; & ils ne croyoient pas que l'on
pût célébrer aucuns Mystères, ni que l'on
pût y être initié, sans le secours de ces deux
Arts. Les Danses en particulier faisoient un
article si essentiel à ces sortes de Cérémonies,
que pour marquer le crime de ceux qui révé-
loient ces Mystères, on se servoit du mot
Grec *ἐξορχήσθαι*, qui signifieroit proprement
en François *sortir de Danse*, ou *Danser hors
de Cadence*. Les Sacrifices, qui se faisoient
en l'honneur d'Apollon & de Diane dans l'Is-
le de Délos, au rapport de Lucien, n'étoient
jamais sans Danse ni sans Musique; l'on y
voyoit des Chœurs de jeunes Garçons, où les
principaux menoient la Danse au son de la
Flûte ou de la Lyre. Il y avoit plusieurs
Danses consacrées à Hercule; entre autres,
celle qui s'appelloit *Tetracômos*, & celle qu'on
nommoit *Callinicos*, & qu'on célébroit en
mémoire de Cerbere enchaîné par ce Héros.

La Danse appelée *Gymnopédie*, (*Γυμνοπαί-
δια*) étoit fort en usage chez les Lacédémon-
niens, dans la célébration d'une de leurs Fê-
tes solennelles, qui se faisoit en l'honneur
d'Apollon. Cette Danse étoit composée de
deux Chœurs ou de deux Troupes de Dan-
seurs, l'une de jeunes garçons, l'autre d'hom-
mes faits. Les uns & les autres étoient nus,
& dansoient en chantant les Poésies de Thale-
tas & d'Alcman, ou les *Peanes* du Lacédé-
monien

moniën Dionysodote. Ceux qui ménoient les Chœurs, portoit sur leur tête des couronnes de Palme, qui se nommoient *Thyréatiques*, parce que les Lacédémoniens célébroient cette Fête en mémoire de la victoire qu'ils avoient remportée à Thyrée. Cette Danse, selon Athénée, étoit aussi consacrée à Bacchus, & avoit quelque rapport à une sorte d'Exercice ou de Lutte connuë des Anciens sous le nom d'*Ἀγών* : car les jeunes gens, qui y dansoient nuds, par leurs démarches figurées & les mouvemens cadencez de leurs pieds, offroient une image, quoi-que fort adoucie, de la Lutte & du Pancrace. On passoit ordinairement de cette Danse, à la Pyrrhique, dont la Gymnopédie étoit comme le Prélude.

Parmi les Danses sacrées des Romains, il y avoit celle des Prêtres de Mars, appelez *Saliens*, parce qu'ils sautoient & dansoient. C'étoit, comme l'on sait, un Sacerdoce très-auguste, & exercé par les principaux de l'Empire. Dans la Fête des Lupercales, les Prêtres du Dieu Pan, nommez *Luperci*, couroient les ruës de la ville de Rome, en sautant & en dansant, nuds, & portans certains fœiets, dont ils frapportoient ceux qui se rencontroient en leur chemin. En un mot, qui voudroit examiner de près toute la Religion des Grecs & des Romains, trouveroit que la Danse & la Musique en faisoient une des principales parties.

II. Les Danses Militaires étoient en grand nombre chez les Grecs. On les nommoit *Pyrrhiques*, soit de *Pyrrhus* fils d'Achille, que l'on regarde comme un des premiers qui ait

Des Danses Militaires.

danfé tout armé, pour honorer les funérailles de son Père ; soit d'un certain *Pyrrhichus* Crétois ou Lacédémonien, que quelques - autres font l'inventeur de cette forte de Danse ; ou, peut-être, du mot Grec *πῦρ*, *ignis*, à cause du feu & de la vivacité, qui en faisoit le caractère. Le Scholiaste de Pindare tire ce mot de *πυρρὸς*, *bucher*, & prétend, sur l'autorité d'Aristote, qu'Achille fut le premier qui mit cette Danse en usage, autour du bucher de Patrocle. Les uns en attribuent l'invention à Minerve, qui l'enseigna à Castor & à Pollux ; les autres, aux Curetes de l'Isle de Crete, qui font les mêmes que les Corybantes ; & c'est le sentiment de Denys d'Halicarnasse, (liv. 2.)

Χορείαν ᾗ καὶ κίνησιν ἐνοπλίον, καὶ τὴν ἐν ταῖς ἀσπίσιν ἐπιεικτέρευτον ὑπὸ τῶν ἐγχειρῶν ψόφον, εἴτι δὲ ταῖς ἀρχαίοις τεκμηριῶνται λόγοις, κέρητες ἦσαν οἱ πρώτοι καλῶσθαι οὗτοι.

De rebus. l. 14. p. 631. Le Lacédémoniens furent ceux d'entre les Grecs, qui s'adonnerent le plus à cette Danse ; &, au rapport d'Athénée, ils y exercoient leurs jeunes gens dès l'âge de cinq ans. Les Danseurs y étoient armez de toutes pièces, & faisoient en cadence & au son de la flûte, tous les mouvemens militaires, soit pour l'attaque soit pour la défense. On appelloit *Pyrrhichius* le pied qui dominoit dans les Poësies que l'on chantoit en dansant la Pyrrhique ; & ce pied, qui étoit composé de deux syllabes breves, convenoit parfaitement à la vitesse de cette Danse.

Xénophon, au commencement de son sixième Livre de l'Expédition de Cyrus, à l'occasion d'une Ambassade des Paphlagoniens, décrit en ces termes quelques-unes de ces Danses guerrières. „ Le Festin étant fini, dit-il, les

„ les libations faites, & l'hymne chanté, deux
 „ Thraces tout armez commencerent à dan-
 „ ser par haut & fort légèrement au son de la
 „ flûte; & après s'être escrimez quelque tems
 „ de leurs épées, l'un tomba comme blessé
 „ d'un coup qu'il venoit de recevoir, & les
 „ Paphlagoniens jetterent un grand cri. Le
 „ Vainqueur ayant depouillé le vaincu, sortit
 „ chantant victoire (σιδάλκας.) L'autre fut em-
 „ porté comme mort par ses compagnons,
 „ quoiqu'il n'eût pas le moindre mal, & que
 „ tout cela ne fût qu'un jeu. Ensuite les
 „ Enianes & les Magnésiens dansèrent une
 „ Danse, (appelée καρπαία) où l'un contre-
 „ fait le Laboureur, & mettant bas les armes,
 „ fait semblant de semer & de labourer, tour-
 „ nant souvent la tête, comme un homme
 „ qui a peur. Mais sitôt qu'il apperçoit que
 „ le soldat s'avance, il prend les armes, &
 „ combat devant sa charruë, le tout en ca-
 „ dence, au son de la flûte. A la fin, le sol-
 „ dat victorieux emmène la charruë & le La-
 „ boureur; & quelquefois est emmené lui-
 „ même par le païsän, qui l'attache avec ses
 „ bœufs, & le chasse devant lui, les mains
 „ liées derriere le dos. Un Mysien vint après,
 „ portant de chaque main un petit bouclier,
 „ & contrefaisant tantôt deux combattans, &
 „ tantôt un seul avec quantité de piroüettes
 „ & de culebuttes, ce qui faisoit un spectacle
 „ très-agréable. Il dansa ensuite à la mode
 „ de Perse, frappant ses boucliers l'un contre
 „ l'autre, se laissant tomber sur ses genoux,
 „ puis se relevant, le tout en cadence, au
 „ son de la flute. Après lui, entrèrent les
 „ Martinécens & quelques autres Arcadiens

„ vêts d'armes fort lestes, lesquels chantoient
 „ des hymnes, sautoient & dansoient, com-
 „ me dans les Processions publiques, animez
 „ par la flute, qui sonnoit un air belliqueux.
 „ Les Paphlagoniens s'étonnoient de voir que
 „ toutes nos Danses se fissent avec les armes,
 „ & ils trouvoient cela très-difficile. Mais le
 „ Mysien voyant leur étonnement, persuada
 „ à un Arcadien qui avoit une Baladine, de
 „ lui permettre d'amener cette femme; & il
 „ la fit entrer parée & armée d'un bouclier
 „ léger. Elle dansa la Pyrrhique, avec beau-
 „ coup d'agilité, ce qui lui attira de grandes
 „ acclamations, principalement des Paphla-
 „ goniens, qui demandoient si les femmes
 „ parmi nous alloient à la guerre; & on leur
 „ répondoit qu'oui, & qu'elles avoient chassé
 „ le Roi de Perse de son camp. Le même
 „ Historien (liv. 7.) dans la description du festin
 „ que Seuthe Prince de Thrace fit aux Grecs,
 „ parle encore d'une espece de Pyrrhique. „ Après
 „ le repas, dit-il, entrèrent des Cérasontins,
 „ qui sonnèrent la charge avec des flutes &
 „ des trompettes de cuir de bœuf crud, sur
 „ lesquelles ils imitoient la cadence de la Lyre;
 „ & Seuthe lui-même se levant, poussa un
 „ cri de guerre, & dansa avec autant de vi-
 „ tesses & de légèreté, que s'il eût évité un
 „ dard.

Cette Pyrrhique ancienne, qui étoit une
 Danse pénible & laborieuse, reçut dans la sui-
 te divers adoucissmens; & il paroît que, du
 temps d'Athènes, la Pyrrhique étoit une Dan-
 se consacrée à Bacchus, où l'on représentoit
 les victoires de ce Dieu sur les Indiens, avec
 la Fable de Penthée; & où les Danscurs, au
 lieu

lieu d'armes offensives, ne portoient que des Thyrses, des roseaux & des flambeaux. Ἡ δὲ

καθ' ἡμᾶς πυρρίχη Διονυσιακή τις εἶναι δοκεῖ, ἐπιει-
κεστέρῃ ὅσα τῆς ἀρχαίας. ἔχουσι γὰρ οἱ ὀρχηστῆσαι θύρ-
σους ἀντὶ δορυλίων. παρίενται δὲ ἐπ' ἀλλήλους καὶ νάρ-
θηκας, καὶ λαμπάδας φέρουσιν, ὀρχοῦνται τε τὰ πρὸς
τὸν Διόνυσον, καὶ τὰ πρὸς τοὺς Ἰουδαίους, ἔτι τε τὰ πρὸς
Πενθίαν. C'est, sans doute, cette seconde espe-

ce de Pyrrhique, dont le même Auteur veut Deipnos.
parler, lorsqu'il en fait une des trois sortes de l. 14. p. 630.
Danse, qui appartenotent à la Poësie Lyri-
que: & la Pyrrhique décrite par Appulée, dans
le 10. Livre de ses Milésiaques, porte le ca-
ractere d'une Danse tout-à-fait pacifique. *Puel-
li puellæque, virenti florentes atatura, formæ
conspicui, veste nitidi, incessu gestuosi, Græca-
nicam saltantes Pyrrhicham, dispositis ordinatio-
nibus decoros ambitus inerrabant; nunc in orbem
rotarum flexuosi, nunc in obliquam seriem con-
nexi, & in quadratum patorem cuneati, & in
cæteræ diffidium separati.*

On peut rapporter encore aux Danse mili-
taires celle que l'on appelloit *Chironomie*, &
que quelques Auteurs, comme Athenée &
Eustathe, confondent avec la Pyrrhique. Xé-
nophon néanmoins, dans son Festin, distin-
gue manifestement de la Danse la Chironomie, Ibid.
lorsqu'il fait dire à Charmide l'un des Conviez, In Iliad.
l. 5.
*καὶ αὐτὸς ἰλθὼν οἶκαδε, ὀρχοῦμην μὲν οὐκ εἶ. γὰρ πώ-
ποτε τοῦτ' ἔμαθον. ἰχειρονομῶν δὲ, ταῦτα γὰρ ἠπιστάμην.*
Etant de retour au logis, je ne dansai pas à la
verité, ne l'ayant jamais appris; mais je me mis
à gesticuler des mains, car c'étoit un exercice
dont j'étois instruit. Il semble que la Chiro-
nomie dans son origine, (qui est fort ancien-
ne, puisqu'il en est parlé dans Hippocrate, &

In vita Pythagora.

qu'au rapport d'Iamblique, elle faisoit un des principaux exercices des Disciples de Pythagore:) il semble (dis-je) qu'elle consistoit originairement à faire seul & sans adversaire, les mêmes gestes & les mêmes mouvemens des bras & des mains, que l'on faisoit dans les véritables combats, & dans les Danfes militaires, telle que la *Pyrrbique*. Or quoique cet Exercice ne pût s'accomplir, sans faire plusieurs sauts & plusieurs autres démarches, qu'exigeoient necessairement les divers mouvemens des bras; ces sortes de pas n'étant assujettis à aucune cadence, ni reglez par aucune mesure, ne méritoient pas proprement le nom de Danse. Mais il paroît que dans la suite, la Chironomie s'introduisit non seulement dans les Danfes militaires, mais encore dans celles du Théâtre, & dans presque toutes les autres; puisqu'elle faisoit la meilleure partie de l'art & de l'habileté des Pantomimes, dont je parlerai dans un moment. Juvenal, dans sa 5. Satire, fait mention de cette sorte de Danse, au sujet d'un Maître-d'hôtel ou plutôt d'un Ecuyer-trenchant, qui dansoit en servant sur table, & qui exerçoit une espece de Chironomie, en coupant les viandes avec tant d'adresse & de légereté, qu'il sembloit faire voler le couteau dont il se servoit :

v. 120.

*Structorem interea, ne qua indignatio desit,
Saltantem spectes, & Chironomounta volanti
Cultello, donec peragat mandata Magistri
Omnja.*

v. 63.

Ce même Poète en parle encore dans sa 6.
Sa-

Satire , à propos de Bathylle fameux Pantomime:

*Chironomom Ledam molli saltante Bathyllo,
Tuccia vesicæ non imperat.*

C'est aussi ce qu'entend Cassiodore dans ce passage; *His sunt additæ Orchestarum loquacissimæ manus, linguosi digiti, clamor sum silentium, expositio tacita, quam Musa Polymnia reperisse narratur, ostendens homines posse, & sine oris affatu, suum velle declarare.* Variar. l. 4.
Epist. 51.

III. Les Danses de Theatre peuvent se réduire à quatre principales especes , savoir, la Tragique, la Comique, la Satyrique, & celle des Pantomimes, qui embrassoit toutes les autres. Ces Danses avoient cela de commun, qu'elles s'exécutoient sur cette partie du Théâtre qu'on nommoit *Orchestra*, & qui étoit fort différente de notre *Orquestre* moderne. Pour se former une juste idée de cet endroit, il faudroit avoir une connoissance exacte du Théâtre des Anciens, & de la disposition de toutes les parties qui le composoient. Cette discussion demanderoit une Dissertation particulière, dont je me dispenserai d'autant plus volontiers, que cette matiere doit être traitée avec étendue par * un de nos Confreres, qui a promis d'approfondir & d'éclaircir ce point d'Antiquité, & qui possède tous les talens nécessaires pour acquitter pleinement sa promesse. Une autre circonstance commune encore à ces Danses de Théâtre, c'étoit de recevoir leur Cadence, tantôt des Chants du Chœur; tantôt du son des Instrumens de Musique, sur tout des flûtes; le plus souvent des

voix

Des Danses de Theatre.

* M. Boin-din.

160 MEMOIRES DE LITTERATURE,
 voix & des instrumens unis ensemble. Quel-
 quefois, pour animer davantage les Danseurs,
 particulièrement les Pantomimes, les Musi-
 ciens battoient la mesure en frappant du pied
 avec des sandales de bois, ou même de fer.
 Les Grecs appelloient ces sandales *Κρουπέζια*,
 & les Latins *Scabella* ou *Scabilla*: & l'on en
 voit la figure sur d'anciens bas reliefs. Ces
 mêmes Danfes convenoient encore en une
 chose; c'est qu'elles étoient toujourns parfaite-
 ment conformes à l'expression des paroles que
 chantoit le Chœur, & qu'elles s'accommo-
 doient aux differens caracteres des passions que
 les Acteurs de la Piece vouloient exciter dans
 les spectateurs. Lucien rapporte qu'autrefois
 un même Acteur chantoit & dansoit tout en-
 semble; mais que comme on s'aperçût que
 le mouvement empêchoit la respiration, l'on
 trouva plus à propos de faire chanter les uns
 & danser les autres.

*De Salta-
 tione.*

*De la Dan-
 se Tragi-
 que.*

1. Le nom d'*Εμμέλεια* que l'on donnoit à la
 Danse Tragique, & qui ne signifie autre cho-
 se, que *Concinnitas*, (*Bien-séance, Elegance,*)
 en designoit assez le veritable caractere. C'é-
 toit la seule, parmi les Danfes pacifiques, à
 laquelle Platon accordât son suffrage, comme
 je l'ai remarqué dans mon premier Memoire.
 Cette Danse avoit tout le sérieux & toute la
 dignité, que demandoient les divers senti-
 mens, que le Chœur vouloit inspirer, & qui
 convenoient à l'action que l'on représentoit.
 Or ces sentimens rouloient sur des prières
 qu'on adressoit aux Dieux contre les coup-
 ables, ou bien en faveur des malheureux; sur
 des loüanges de la vertu & des invectives con-
 tre le vice; sur des exhortations qui alloient
 à ré-

à réfréner les passions violentes, &c. ainsi que nous l'apprend Horace dans son Art Poétique, en marquant les devoirs du Chœur :

Ille bonis faveat & concilietur amicis,

v. 193.

Et regat iratos, & amet peccare timentes;

Ille dapes laudet mensæ brevis, ille salubrem

Jusitiam, legesque & apertis otia portis;

Ille tegat commissâ, Deosque precetur & oret,

Ut redeat miseris, abeat fortuna superbis.

On voit sans peine, que la Danse, qui devoit exprimer des sentimens si sages & si réglez, ne pouvoit être qu'une Danse grave, majestueuse, & dont les mouvemens tenoient, sans doute, du geste des Orateurs. Ces Danses de la Tragedie recevoient différentes figures, suivant lesquelles on leur donnoit differens noms. Athenée & Pollux nous en ont conservé plusieurs ; mais surquoi ils ne nous fournissent aucun éclaircissement. Meursius n'a pas laissé de les insérer à leur rang dans son ample catalogue, que l'on pourra consulter là-dessus.

Deipnos.

l. 14.

Lib. 4. Onomast. c. 14.

2. On appelloit *Képdax* la Danse qui étoit particuliere aux Pièces Comiques. Ce nom lui venoit d'un Satyre, à qui l'on en attribuoit l'invention ; & c'est pour cette raison (comme l'observe Meursius) qu'Arrien, dans ses Indiques, donne au *Cordace* le nom de *Satyrique* ; quoiqu'à la rigueur, la Danse Satyrique soit différente du *Cordace*. Cette Danse répondoit, par ses postures indécentes, au caractère licencieux des Comedies auxquelles on l'associoit ; & il étoit si rare de la voir danser à d'autres qu'à des gens échauffez des va-

De la Danse Comique.

peurs

Cap. 7.
πρὸ δ' αὖ-
τοῖας.

peurs du vin, que Théophraste, dans ses Caractères, met au nombre des actions qui caractérisent un homme qui a perdu toute honte, celle de danser le *Cordace* de sang froid & sans être yvre: *δυνατὸς καὶ ἐρχομένου τήφω τὸν κόρδαναν*. Démonstène n'en donne pas une idée plus avantageuse, lorsque dans sa seconde Olynthienne, il joint ensemble ces trois qualitez, la dissolution, l'ivrognerie, & la Danse du *Cordace*; *ἀκατασίου τῷ βίῳ, καὶ μέθῃ, καὶ καρδαισμοῦς*. Les Poësies, sur le chant desquelles on dançoit le *Cordace*, étoient ordinairement remplies de *Troquées*, comme du pied le plus convenable à la cadence qui s'observoit dans cette Danse Comique.

Deipnos.
l. 14. p. 630.

Il y avoit une autre sorte de Danse peu différente du *Cordace*, & appelée *Hyporchematische*, qu'Athenée fait du ressort de la Poësie Lyrique. Cette Danse étoit composée d'hommes & de femmes, qui chantoient & qui dançoient en même tems; & elle étoit consacrée à Apollon, aussi bien que les chants appelez

Ibid. p. 628.

Pæanes. On lui donnoit ce nom d'*ὑπορχηματική*, selon le même Athenée, parce qu'autrefois les Poëtes prescrivoient aux Danseurs les mouvemens, les figures, & la cadence, qu'ils devoient suivre, par rapport aux Chants, dont leurs Danses devoient être l'expression; en sorte qu'ils ne dançoient proprement que sous l'autorité de ces Maîtres. Lucien parle de ces Danses, comme étant pratiquées dans l'Isle de Délos en l'honneur d'Apollon; & il nomme *Hyporchemata* les Chants composez pour ces mêmes Danses: *τὰ γοῶν τοῖς χοροῖς χοροφόρμα τούτοις ᾠσματα ὑπορχήματα ἐκαλεῖτο*. Aristophane, selon le témoignage d'Eunapius, est le

De Saltatione.

In Adefio,
p. 35. edit.
P. Steph.

pre-

premier qui ait mis sur le Théâtre ces sortes de Danſes, & qui en ait accommodé le ridicule au caractère mordant & ſatyrique de ſes Pièces.

3. La troiſième ſorte de Danſe appartenante au Théâtre, étoit la Danſe Satyrique, appelée *Sikinnis*, ou à cauſe de ſon Auteur *Sikinnos*; Auteur fort incertain, & dont on fait trois ou quatre perſonnes différentes; ou des deux verbes Grecs *σκεῖν* & *κινεῖν*, *concuti* & *moveri*: car l'on eſt peu d'accord ſur l'origine de cette Danſe, & ſur l'étymologie de ſon nom. De-là vient que le Poète Accius, au rapport d'Aulu-Gelle, diſoit que les Danſeurs du *Sikinnis* portoient un nom obſcur & tenebreux; *Appellari Sicinnistas ait nebuloso nomine; credo propterea quod Sicinnium cur diceretur, ei obſcurum eſſet.* Le Poème Satyrique des Grecs, dont cette Danſe faiſoit un des ornemens, étoit une eſpece de Paſtorale, que l'on jouoit après les Tragedies, & dont les plaifanteries ſuccedoient fort à propos à un ſpectacle, où l'on ſe propoſoit pour but d'inſpirer la triſteſſe, la compaſſion & la terreur. Cette Paſtorale étoit compoſée d'Acteurs travestis le plus ſouvent en Satyres, en Silènes, en Ménades, & autres ſemblables perſonnages, pris du cortége ordinaire de Bacchus, leſquels par leurs chanſons libres, leurs bons mots, leurs traits ſatyriques & leurs Danſes groteſques, tâchoient de diſſiper la mélancolie des Spectateurs. Les Romains avoient leurs *Atellanes*, qui reſſembloient fort aux Pièces Satyriques des Grecs, non ſeulement pour le choix des ſujets, mais encore par le caractère des Acteurs, des Danſes, & de la Muſique.

De la Danſe Satyrique.

Noſt. Attic. l. 20, c. 3.

De la Dan-
se des Pan-
tomimes.

4. Enfin la quatrième espèce de Danse Théâtrale & la plus fameuse de toutes étoit celle des Pantomimes, qui réunissoit les divers caractères de toutes les autres, Ces sortes de Danseurs s'appelloient *Pantomimes*, parce qu'ils faisoient profession de représenter au naturel, & de peindre, pour ainsi dire, par leurs gestes, par leurs attitudes, & par les mouvemens de leur visage, toutes les actions des hommes : en sorte que sans le secours du chant ni de la symphonie, & sans prononcer un seul mot, ils trouvoient moyen de parler aux yeux, & d'exprimer une infinité de choses, qu'à peine le discours ou l'écriture eussent pû faire entendre. C'est l'idée qu'en donne Cassiodore en ces termes ;

*Varior. l. 1.
Epist. 20.*

*Ibid. l. 4.
Epist. 51.*

Qui latitiae publicae aptior fuerit aestimatus... constituatur à vobis... Pantomimus. Hanc partem Musicae disciplinae Mutam nominavere Majores: scilicet, quae ore clauso, manibus loquitur, & quibusdam gesticulationibus facit intelligi, quod vix narrante lingua, aut scripturae textu possit agnosci. Il ajoute, dans un autre endroit ; *Pantomimo igitur, cui à multifaria imitatione nomen est, cum primum in scenam plausibus invitatus advenerit, adstant consoni Chori diversis organis eruditi: tunc illa sensuum manus oculis canorum carmen exponit: & per signa composita, quasi quibusdam literis edocet intuentis aspectum: in illa leguntur apices rerum; & non scribendo facit, quod scriptura declaravit. Idem corpus Herculem designat & Venerem: feminam praesentat & marem: Regem facit & militem: senem reddit & juvenem: ut in uno credas esse multos, tam varia imitatione discretos.*

La Danse des Pantomimes n'a pas pris naissance

II. MEM. *De la Danse des Anciens.* 165

fance sous Auguste, comme l'avance Suidas d'après Zoizine: mais il est vrai que sous ce Prince, elle fut portée à un nouveau degré de perfection, par l'habileté de deux celebres Pantomimes nommez Pylade & Bathylle. On peut voir ce point traité avec beaucoup d'érudition & d'étendue, dans les Commentaires de Saumaïse sur l'Histoire Auguste. tom. 2. p. 828. Ces deux Pantomimes, au rapport d'Athenée, formerent de l'union des trois Dan-
Vocē
Αθηνά-
δ'απ'α
Deipnos.
lib. 1. p. 20.
Sueton. in
Calig. c. 55.

Il n'étoit pas aisé de réüssir dans cette sorte de Danse, & pour y exceller, il falloit outre d'heureux talens naturels, posséder quantité de connoissances, dont l'acquisition avoit ses difficultez. Lucien fait un détail exact des diverses qualitez qui devoient concourir à former le merite du Pantomime. Il falloit (selon lui) qu'un Danseur de cette espece fut parfaitement la Poësie & la Musique; qu'il eût quelque teinture de la Geometrie & même de la Philosophie; qu'il empruntât de la Rhétorique le secret d'exprimer les passions &

les

De Sa'ta-
tione.

les divers mouvemens de l'ame ; & qu'il prît de la Peinture & de la Sculpture , les gestes & les attitudes , enforte que pour ce regard il ne le cedât ni à Phidias ni à Apelle. Mais sur-tout , il avoit besoin d'un grand fond de memoire , qui devoit lui rapporter fidèlement les principaux événemens de la Fable & de l'Histoire ancienne , lorsqu'il étoit question de les représenter ; car c'étoient ordinairement ces deux sources , qui lui fournissoient son sujet. Il devoit savoir exposer aux yeux par les gestes & le mouvement du corps , les conceptions de l'ame & ses sentimens les plus cachez ; garder par-tout les bienséances , être subtil , inventif , judicieux , & avoir l'oreille très-fine pour bien juger de la Cadence , soit des Vers , soit de la Musique. La perfection de son Art consistoit donc à imiter si bien ce qu'il vouloit représenter , qu'il ne fît ni geste ni posture , qui n'y eût du rapport , sans jamais quitter le caractère du personnage qu'il jouoit. En un mot , le Pantomime faisoit profession d'exprimer les mœurs & les passions des hommes , & de contrefaire tantôt le furieux , tantôt l'affligé , tantôt l'amoureux , tantôt le colère , & les deux contraires presque en même temps.

De Saltatione.

Lucien , pour justifier les éloges qu'il donne à cette sorte de Danse , raconte ce qui arriva du temps de Néron , à un Philosophe Cynique nommé Demetrius , qui condamnoit cet Art , disant que ce n'étoit qu'un inutile accompagnement de la Musique , à laquelle on avoit associé des postures vaines & ridicules , pour amuser & surprendre les Spectateurs charmez par la beauté des masques & des habits. Alors un celebre Pantomime , qui excell-

celloit dans son Art , pria ce Philosophe de ne le point condamner sans l'avoir vû ; & après avoir imposé silence aux voix & aux instrumens , il représenta devant lui les amours de Mars & de Venus , exprimant le Soleil qui les découvroit , Vulcain qui leur dressoit des embuches , & qui les prenoit dans ses filets l'un & l'autre , les Dieux qui accouroient au spectacle , Venus toute confuse , Mars étonné & suppliant , & le reste de la Fable , en telle sorte que le Philosophe s'écria , qu'il lui sembloit voir la chose même , & non pas une simple représentation ; & que cet homme avoit les mains parlantes. Lucien ajoûte qu'un Prince de Pont étant venu à la Cour de Neron pour quelques affaires , & ayant vû ce fameux Pantomime danser avec tant d'art , qu'encore que ce Prince n'entendit rien de ce que l'on chantoit , il ne laissoit pas de comprendre tout ; il pria l'Empereur en partant , de vouloir bien lui faire présent de ce Danseur : & comme Neron lui eut demandé à quel usage il le destinoit ; c'est , dit ce Prince étranger , que j'ai pour voisins des Barbares , dont personne n'entend la Langue , & cet homme par ses gestes , me servira de Truchement.

La plupart de ces Danses de Pantomimes portoient le nom de la Divinité ou du Heros , dont elles représentoient les aventures. Telles étoient , par exemple , les Danses de Saturne dévorant ses enfans , & de la naissance de Jupiter ; celles d'Apollon , de Mercure , de Pan , du Satyre , de Silene , de Cybele , de Venus , des Nymphes , des Graces , des Saisons : telles étoient encore celles des Titans , d'Hercule , de Capanée , d'Oedipe , du Cyclope ,
du

du Jugement de Paris, de Glaucus, d'Adonis, de Ganymède, d'Ajax, d'Hector, de Daphné, de Niobe, de Séméle, de Danaë, de Leda, d'Europe, de Canacé, &c. Il est parlé de toutes ces Danfes chez les anciens Auteurs; & c'est surquoi l'on pourra consulter Meursius, qui s'est donné la peine de recueillir tout ce qui regarde chacune de ces Danfes en particulier.

Des Dan-
fes desti-
nées aux
Noces, aux
Festins,
&c.

Lib. 2. fin.

IV. Les Danfes destinées aux Réjouissances, telles que les Noces, les Festins, la Moisson, les Vendanges, &c. avoient leurs differens caracteres. Parmi celles qui convenoient aux Vendanges, il y en avoit une, que l'on nommoit ἐπιλῆνις, dont Longus, dans ses Pastorales, nous fait une agreable description, en ces termes. „ Dryas s'étant levé,
„ & ayant commandé qu'on lui jouât un air
„ Bachique, se mit à danser *la Danse du Pres-
„ soir*, imitant successivement les Vendan-
„ geurs, ceux qui portent la hotte, ceux qui
„ foulent les raisins, ceux qui emplissent les
„ tonneaux, & ceux qui boivent le vin doux.
„ Dryas, en dansant, exprima si naturelle-
„ ment toutes ces choses, qu'il sembloit que
„ l'on vît effectivement des vignes, un pres-
„ soir, des tonneaux, & que Dryas bût veri-
„ tablement. Philostrate dans ses Tableaux,
décrivant celui qui représentoit Pyrrhus & les
Mysiens, parle d'une Danse de Vendangeurs;
& Tacite racontant les débauches de Messaline,
fait aussi mention d'une Danse de cette
espece. *Messalina* (dit-il) *non aliàs solutio-
luxu, adulto autumno, simulacrum vindemie
per domum celebrabat: urgeri praela, fluere lac-
cus, & femine pellibus accincte assultabant, ut*
sa-

Phil. jun.
icon. 16.
sub fin.
Annal.
l. 11.

sacrificantes, vel insanientes Bacchæ: ipsa crine fluxo, thyrsum quatiens, juxtaque Silius bedera cinctus, gerere cothurnos, jacere caput, strepente circum procaci choro.

• Les Danfes qui étoient en ufage dans les Nôces & dans les Fefbins , fe faifoient ordinairement au fon de la flûte. On louïoit pour cela des Danfeurs & des Joïeurs d'infrumens, qui réjouïffoient tous enfemble la compagnie, & parmi lefquels il arrivoit quelquefois aux conviez de fe mêler, lorsque les vapeurs du vin commençoient à leur échauffer l'imagination. On trouve , dans le Fefbin de Xenophon, une de ces Danfes ; & comme cet Auteur particularife fort la description qu'il en fait, j'ai crû devoir la rapporter ici dans toute fon étendue , afin que l'on pût fe former une idée plus juſte de ce qui concernoit ces fortes de divertiffemens. „ Après qu'on eut „ deſſervi, (dit Xenophon) qu'on eut fait les „ Libations, & chanté l'Hymne, on vit en- „ trer un Syracufain , accompagné d'une „ Joïeuſe de flûte fort bien-faite ; d'une Dan- „ ſeuſe , du nombre de celles qui font des „ ſauts périlleux ; & d'un beau petit garçon „ qui danſoit & qui joïoit de la Lyre parſai- „ tement. . . . La Danſeuſe s'étant préſentée „ au bout de la ſalle, l'autre fille commença „ à jouer de la flûte, & quelqu'un s'étant ap- „ proché de la Danſeuſe, lui donna des cer- „ ceaux (τροχούς) juſqu'au nombre de douze. „ Elle les prit, & en même temps elle dan- „ ſa, les jettant en l'air avec tant de juſteſſe, „ que lorsqu'ils retomboient dans ſa main, „ leur chûte marquoit la cadence. . . . Enſui- „ te , on apporta un grand cercle garni d'é-
MEM. Tome II. H pées

„ pées la pointe en dedans ; au travers des-
 „ quelles cette Danseuse fit plusieurs culbu-
 „ tes : & ce ne fut pas sans effrayer les Spec-
 „ tateurs , qui craignoient qu'elle ne se bles-
 „ sât. Mais elle s'en tira avec toute la har-
 „ dieffe possible , & ne se fit aucun mal....
 „ Après cela, le petit garçon se mit à danser,
 „ & par ses gestes & ses mouvemens , parut
 „ encore plus aimable à toute la compagnie....
 „ Cela inspira l'envie de danser à une espece
 „ de Bouffon ou de Parasite qui étoit du re-
 „ pas , & qui s'étant levé de sa place , fit
 „ quelques tours à travers la salle, imitant la
 „ Danse du petit garçon & celle de la jeune
 „ fille. D'abord, il s'y prit de telle maniere
 „ qu'en tous ses mouvemens , il paroissoit
 „ extraordinairement ridicule. Et comme la
 „ jeune fille s'étoit renversée , touchant ses
 „ talons de sa tête , pour faire la rouë ; le
 „ Bouffon, qui voulut essayer la même cho-
 „ se, se plia en devant, & tâchoit de faire la
 „ rouë en cette posture. Enfin, comme on
 „ avoit beaucoup loué le petit garçon, sur ce
 „ qu'en dansant, il donnoit de l'action à tout
 „ son corps ; le Bouffon demanda un air plus
 „ gai à la Joieuse de flûte, & il se mit à re-
 „ muer les bras, les jambes & la tête en mé-
 „ me temps , jusqu'à ce que n'en pouvant
 „ plus, il se coucha sur un lit.... Ensuite,
 „ on apporta un fauteuil au milieu de la salle,
 „ & le Syracusain ayant paru , Messieurs,
 „ (dit-il) voici Ariane qui va entrer dans sa
 „ chambre nuptiale, & Bacchus , qui a fait
 „ un peu la débauche avec les Dieux , la
 „ viendra trouver incessamment ; après quoi,
 „ ils se divertiront tous deux le plus agréable-
 „ „ ment

„ ment du monde. Alors Ariane parée de
 „ tous les ornemens qu'ont d'ordinaire les
 „ nouvelles mariées , entra dans la salle , &
 „ se mit dans le fauteuil. Un moment après,
 „ parut Bacchus , & en même temps , on joua
 „ sur la flûte un des airs consacrés aux Fêtes
 „ de ce Dieu. Ce fut alors , qu'on admira
 „ l'habileté du Syracusain , dans son Art ; car
 „ Ariane , ayant ouï cet air , ne manqua pas
 „ de faire connoître par ses gestes , combien
 „ elle étoit charmée de l'entendre. Mais elle
 „ se garda bien d'aller au devant de son Epoux ,
 „ & ne se leva pas même de son fauteuil ;
 „ quoiqu'elle fit assez paroître qu'elle ne se
 „ retenoit qu'avec peine. Bacchus l'ayant ap-
 „ perçûe , s'avança vers elle en dansant d'un
 „ air passionné , &c.

Cette dernière Danse , dont parle Xenophon , avoit quelque rapport à celle des Pantomimes ; & l'on peut juger , par tout ce détail , en quelle estime étoit chez les Grecs cette sorte d'Exercice , puisqu'ils l'admettoient jusques dans des Festins , dont les principaux conviez étoient ou de sages Philosophes , ou des premiers de la République ; & puisqu'un aussi grave Auteur que Xénophon n'oublie pas d'en rapporter jusqu'aux moindres circonstances. Il ne faut pas croire , cependant , que les Loix de la bienéance permissent à toutes sortes de personnes de danser dans ces assemblées , & de s'y donner en spectacle. Si un homme de distinction pouvoit , sans se faire tort , y partager le plaisir que prenoit la compagnie aux Danses les plus bouffonnes , il en laissoit tout l'honneur aux Baladins qui étoient payez pour cela ; & il se fût en quelque façon desho-

noré lui-même, s'il eût voulu figurer avec de pareils Acteurs. Cette considération n'empêchoit pourtant pas, que dans la chaleur de la débauche, on ne s'échappât quelquefois à certaines Danses peu convenables ; & que des gens de conséquence ne grossissent la troupe des Baladins de profession, en se mêlant avec eux. Herodote, à ce propos, raconte à la fin de son VI. Livre, une Histoire fort singulière d'un jeune Athénien de qualité, qui par une indiscretion de cette nature, manqua un mariage très-avantageux. Voici le fait, qui m'a paru divertissant, & par lequel je terminerai cette Dissertation.

Clisthene Prince de Sicyone, avoit une fille nommée Agariste, qu'il s'étoit proposé de marier au plus brave de tous les Grecs. Il fit donc publier aux Jeux Olympiques, par un Héraut, que quiconque se croiroit digne d'être le Gendre de Clisthene, se rendit à Sicyone dans soixante jours, ou même plutôt ; & que ce Prince avoit résolu de marier sa fille un an après les soixante jours expirez. Tous les Grecs qui étoient considérables, ou par eux-mêmes, ou par leurs ancêtres, vinrent à Sicyone, où Clisthene leur avoit fait préparer un Stade & une Palestre pour s'y exercer. Parmi grand nombre de Prétendans, il en vint deux d'Athènes ; Mégaclês fils d'Alcmeon, & Hippoclide qui étoit fils de Tisandre, & qui passoit pour le plus riche & pour le plus beau des Athéniens. Etant donc tous arrivez, dans le terme prescrit, Clisthene s'informa premierement de leur país & de leur naissance, après quoi il les retint un an auprès de lui, pour éprouver leur courage, leur vivacité,

II. MEM. De la Danse des Anciens. 173

été, leur savoir & leurs mœurs ; tantôt les prenant en particulier, tantôt les entretenant tous ensemble, & conduisant même les plus jeunes dans les lieux d'Exercice *pour y être témoin de leur adresse*. Mais il les éprouvoit sur tout dans les Festins ; car pendant le séjour qu'ils firent chez lui, il les traita magnifiquement. De tous ces Prétendans, les Athéniens étoient le plus de son goût, & principalement Hippoclide, qui lui paroissoit homme de cœur, & dont les ancêtres étoient issus des Cypséles de Corinthe. Le jour étant arrivé, où Clisthene devoit nommer un Gendre, il fit immoler cent bœufs, & donna un grand Festin aux Amans de sa fille, & à tous les Sicyoniens. A la fin du repas, les Rivaux se mirent à disputer entre eux sur la Musique, & sur la première chose que fournissoit la conversation. Comme on continuoît à boire, Hippoclide, qui rappelloit à lui l'attention de tous les autres, commanda au joueur de flûte de lui jouer un air grave, sur lequel il dansa la Danse appelée *Emmeleia*, paroissant fort content de lui-même. Mais Clisthene, qui l'observoit, commençoit à en avoir mauvaise opinion. Ensuite Hippoclide, après s'être reposé quelque tems, se fit apporter une table, sur laquelle il dansa d'abord des danses Lacédémoniennes, puis des danses Athéniennes ; & enfin appuyant sa tête sur la table & tenant ses pieds en haut, il se mit à gesticuler des jambes comme il faisoit auparavant des bras, (*τοῖσι σκέλεσι ἰχειρονόμησι.*) Quoi qu'à la première & à la seconde Danse, Clisthene eût déjà conçu de l'aversion pour un Gendre si peu modeste ; il dissimula néanmoins, & ne

174 MEMOIRES DE LITTERATURE,
voulut point éclater. Mais quand il le vit en
cette posture , il ne put se contenir davanta-
ge, & s'adressant à lui, *Fils de Tisandre*, (lui
dit-il) *tu as dansé ton mariage hors de Cadence*;
(ἀπωχίσας τὸν γάμον) à quoi le jeune homme
répondit *Hippoclide ne s'en soucie pas*; (οὐ φρον-
τὶς Ἰπποκλέδῃ;) expression, qui, dans la sui-
te, passa en proverbe chez les Grecs.



DISCOURS
SUR LA FORME ET LA
CONSTRUCTION
DU
THEATRE DES ANCIENS,
Où l'on examine la situation, les proportions, &
les usages de toutes ses parties.

Par M. BOINDIN.

LE Théâtre des Anciens est un de ces mo-
numens que les ans auroient eû de la pei-
ne à détruire, si l'ignorance & la barbarie ne
s'en fussent mêlées. Mais que ne peut le tems
avec un tel secours ? Il ne lui est échappé de
ces vastes Ouvrages que quelques restes assez
considérables, pour intéresser la curiosité, mais
trop mutilés pour la satisfaire.

Il est vrai qu'il y a peu de Gens de Lettres
à qui cette partie de l'Antiquité soit entière-
ment

i
l
-
e
x
t
-
-
s
x
e
is
it
-
l-
it
a
it
-
is
l-
x
-
c
re
l
s.
e
re
n-
in
-
en
re
u-

I
V
C
G
C
I
t

] r
s
a
c
c
t
à

RECS



L'hymele
parascénium
chestré
degrez
scaliers

ment inconnuë ; mais peut-être y en a-t-il moins encore qui en ayent une parfaite connoissance, & qui sachent au juste la difference qu'il y avoit entre le Théâtre des Grecs , & celui des Romains : du moins ne fais-je point d'Ouvrage où cette matiere ait été bien éclaircie.

Les Anciens qui en ont parlé ne s'imaginant pas qu'une chose si connuë de leur tems, pût jamais être ignorée , ne se sont pas mis en peine de nous en laisser un détail exact ; & comme tout le monde étoit alors au fait de ce qu'ils disoient , ils ne s'embarrassoient pas de s'exprimer avec précision , & donnoient sans scrupule à certaines parties du Théâtre, le nom qui n'appartenoit proprement qu'à d'autres , par une usurpation de termes qui n'étoit alors d'aucune consequence, mais qui nous a jettez depuis dans bien des erreurs.

En effet les Modernes , qui en ont écrit depuis , au lieu de prendre garde à ces dénominations impropres , & de distinguer du moins ces passages-là des autres , les ont indifferemment employez , sans en démêler le sens , & n'ont fait qu'embrouiller encore la matiere, en confondant les parties du Théâtre Grec avec celles du Théâtre Latin ; de maniere qu'il est assez difficile aujourd'hui d'en découvrir la situation , les proportions & les usages.

C'est néanmoins ce que je tâcherai de faire dans ce Discours ; mais comme d'ordinaire ces sortes de descriptions sont seches & embarrassantes , & que j'aurois pû moins qu'aucun autre en vaincre toutes les difficultez , j'ai eû recours à un modele que l'Academie a bien voulu faire exécuter sur mes idées , pour faire

toucher au doigt & à l'œil ce que je ne pourrois exprimer qu'imparfaitement.

Il faut seulement remarquer que , comme tous les Théâtres n'étoient pas de la même grandeur, ils avoient de trois sortes de parties en général; les unes dont les dimensions varioient suivant leur étendue, comme les Portiques de l'enceinte, l'Architecture de la Scène & l'Orquestre, d'autres dont les mesures étoient toujours les mêmes, comme les degrez où l'on s'asseyoit, les paliers qui en séparoient les étages; & de troisièmes qui étoient en partie fixes & en partie sujettes à varier, comme les différens postes des Acteurs, dont la hauteur étoit toujours la même, mais dont la longueur & la largeur varioient suivant l'étendue des Théâtres. Ainsi je ne pourrai donner la mesure précise que de celles qui n'étoient sujettes à aucun changement; & comme enfin le Théâtre des Grecs, & celui des Romains ne différoient que par la mesure particulière & le différent usage de quelques-unes de leurs parties, & que toutes les autres avoient non seulement le même nom, mais encore précisément la même situation & les mêmes proportions, je n'en parlerai point séparément, pour ne pas repeter inutilement les mêmes choses, & j'aurai seulement soin d'en faire remarquer la différence, à mesure que j'en examinerai les parties.

Le Théâtre des Anciens se divisoit en trois principales parties, sous lesquelles toutes les autres étoient comprises, & qui formoient, pour ainsi dire, trois différens départemens. Celui des Acteurs qu'ils appelloient en général la scène : celui des Spectateurs, qu'ils nom-

nommoient particulièrement le Théâtre ; & l'Orqueſtre , qui étoit chez les Grecs le département des Mimes & des Danſeurs, mais qui ſervoit chez les Romains à placer les Sénateurs & les Veſtales.

Pour ſe former d'abord une idée générale de la ſituation de ces trois parties, & par conſéquent de la diſpoſition de tout le Théâtre, il faut remarquer que ſon plan conſiſtoit d'une part en deux demi-cercles décrits d'un même centre, mais de différent diamètre, & de l'autre en un quarré long de toute leur étendue, & moins large de la moitié ; car c'étoit ce qui en établifſoit la forme & ce qui en faiſoit en même tems la diviſion. L'eſpace compris entre les deux demi-cercles, étoit la partie deſtinée aux Spectateurs : le quarré qui les terminoit, celle qui appartenoit aux Acteurs , & l'intervalle qui reſtoit au milieu, ce qu'ils appelloient l'Orqueſtre.

Ainſi l'enceinte des Théâtres étoit circulaire d'un côté, & quarrée de l'autre ; & comme elle étoit toujours compoſée de deux ou trois rangs de portiques, les Théâtres qui n'avoient qu'un ou deux étages de degrez, n'avoient que deux rangs de portiques ; mais les grands Théâtres en avoient toujours trois élevez les uns ſur les autres, de ſorte qu'on peut dire que c'étoit ces portiques qui formoient le corps de l'édifice : car c'étoit non ſeulement par deſſous leurs arcades qu'on entroit de plein pied dans l'Orqueſtre, & qu'on montoit aux différens étages du Théâtre, mais c'étoit encore contre leur mur intérieur qu'étoient appuyez les degrez où le Peuple ſe plaçoit ; & le plus élevé de ces portiques étoit même une

des parties destinées aux Spectateurs. C'étoit d'où les femmes voyoient le spectacle à couvert du Soleil & des injures de l'air ; car le reste du Théâtre étoit découvert, & toutes les représentations se faisoient en plein jour.

Pour les degrez où le Peuple se plaçoit, ils commençoient au bas de ce dernier portique, & descendoient jusqu'au pied de l'Orquestre, & comme l'Orquestre avoit plus ou moins d'étendue suivant les Théâtres, la circonférence des degrez étoit aussi plus ou moins grande à proportion : mais elle alloit toujours en augmentant, à mesure que les degrez s'élevoient, toujours du centre en montant : *gradationes quoties praeinguntur, tanto altero semper amplificuntur.*

Vitr. lib. 5.
c. 2.

Il y en avoit dans les grands Théâtres jusqu'à trois étages, & chaque étage étoit de neuf degrez, en comptant le palier qui en faisoit la séparation, & qui servoit à tourner au tour. Mais comme ce palier tenoit la place de deux degrez, il n'en restoit plus que sept où l'on pût s'asseoir, & chaque étage n'avoit par conséquent que sept rangs de sieges. Ainsi quand on lit dans les Auteurs que les Chevaliers occupoient les quatorze premiers rangs du Théâtre, il faut entendre le premier & le second étage de degrez : car le troisième étoit abandonné au Peuple avec le portique supérieur, & l'Orquestre étoit, comme nous avons dit, réservée pour les Sénateurs & pour les Vestales.

Sueton.
Jul. c. 39.
Auson. lud.

Il faut néanmoins prendre garde que ces distinctions de rangs ne commencerent pas en même tems ; car ce fut, selon Tite-Live, l'an 558. que le Sénat commença à être séparé du Peuple.

Liv. 34.
c. 54.

Peuple aux spectacles , & ce ne fut que l'an 685. sous le Consulat de L. Metellus, & de Q. Martius que la Loi *Roseia* assigna aux Chevaliers les quatorze premiers rangs du Théâtre. Ce ne fut même que sous Auguste que les femmes commencèrent à être séparées des hommes , & à voir le spectacle du troisième portique. *Sueton.
Aug. c. 44.*

Mais pour revenir aux degrez , la hauteur en étoit la même dans tous les Théâtres ; & il paroît par ce qu'il nous en reste , qu'ils avoient entre quinze & dix-huit pouces de haut. Aussi est-ce précisément la mesure que Vitru- *Liv. 5. c. 5.* ve leur donne. Pour leur largeur elle étoit double de leur hauteur , afin qu'on y pût être assis au large & sans être incommodé par les pieds de ceux qui étoient au dessus , car on n'y avoit point pratiqué de marchepieds.

Ainsi chaque étage de degrez avoit environ vingt-cinq pieds de large , & comme les Portiques avoient précisément la même largeur , le diametre de ce département étoit toujours de cinquante , soixante-quinze ou cent pieds , & c'étoit d'où dependoient toutes les autres dimensions du Théâtre. Car comme cette partie formoit l'enceinte de l'Orquestre , & que l'Orquestre étoit le demi-diametre de tout l'édifice , il falloit que l'Orquestre eût deux fois la largeur de ce premier département , & par conséquent que le diametre de tous les Théâtres fut de deux cens , trois cens , ou quatre cens pieds , selon qu'ils avoient un , deux , ou trois étages de degrez.

Tous les degrez au reste étoient divisez en deux sens : dans leur hauteur par des Paliers qui en separoient les étages , & que les Latins

Vit. l. 5.

nommoient *præinjectiones*, & dans leur circonférence par des escaliers particuliers à chaque étage qui les coupoient en ligne droite, & qui tendant tous au centre du Théâtre, donnoient aux amas de degrez qui étoient entre eux, la forme de coins, d'où ils étoient appellez

Ibid.

Cunei.

Ces petits escaliers n'étoient pas néanmoins placez directement les uns sur les autres, mais ceux d'en-haut s'élevoient du milieu de ceux d'en-bas; & les portes par où le peuple se répandoit sur les degrez étoient tellement disposées entr'eux, que chacun de ces escaliers répondoit par en haut à une de ces portes, & que toutes ces portes se trouvoient par en bas au milieu des amas de degrez, dont ces escaliers faisoient la séparation.

Vit. l. 5.
c. 2.

Ces portes & ces escaliers étoient au nombre de trente-neuf en tout; & il y en avoit alternativement six des uns & sept des autres à chaque étage, savoir sept portes & six escaliers au premier; sept escaliers & six portes au second, & sept portes & six escaliers au troisième.

Mais comme ces escaliers n'étoient, à proprement parler, que des especes de gradins pour monter plus aisément sur les degrez où l'on s'affeyoit; ils étoient pratiquez dans ces degrez mêmes, & n'avoient que la moitié de leur hauteur & de leur largeur. Les paliers au contraire, qui en séparoient les étages, avoient deux fois leur largeur & laissoient la place d'un degré vuide, de maniere que celui qui étoit au-dessus, avoit deux fois la hauteur des autres; car tous ces degrez devoient être tellement alligés, qu'une corde tendue depuis

puis le bas jusques au haut, en toucha toutes *Vitr. l. 5.*
les extrémités.

Enfin c'étoit sous ces degrez qu'étoient les passages par où l'on entroit dans l'Orquestre, & les escaliers qui montoient aux differens étages du Théâtre; & comme une partie de ces escaliers montoit aux degrez, & les autres aux portiques, il falloit qu'ils fussent differemment tournez; mais ils étoient tous également larges, entierement dégagés les uns des autres, & sans aucun détour, afin que le peuple y fut moins pressé en sortant.

Ces escaliers intérieurs étoient au nombre de vingt-cinq, dont six montoient au premier étage de degrez, sept au second, & le reste aux portiques. Les six qui montoient au premier étage de degrez, étoient dans le milieu des massifs qui étoient entre les sept entrées de l'Orquestre. Les sept qui montoient au second étoient directement au-dessus de ces entrées; & les douze autres qui montoient aux portiques étoient entre les treize dont je viens de parler: de maniere que tous ces degrez étoient à des distances égales les uns des autres, & tournez alternativement en dedans, selon qu'ils montoient aux portiques ou aux degrez; car tous ceux qui montoient aux degrez avoient leur entrée sous les portiques extérieurs; & ceux qui montoient aux portiques, répondoient par en-bas dans une Galerie, qui tournoit sous les degrez, & qui communiquoit avec les sept passages qui conduisoient à l'Orquestre.

Jusqu'ici le Théâtre des Grecs & celui des Romains étoient entierement semblables, & ce premier département avoit non seulement

chez eux la même forme en général , mais encore précisément les mêmes dimensions en particulier ; & il n'y avoit enfin de différence dans cette partie de leur Théâtre, que par les vases d'airain que les Grecs y plaçoient, afin que tout ce qui se prononçoit sur la scène fut distinctement entendu de tout le monde.

Cet usage ne commença néanmoins dans leurs Théâtres, que lorsqu'ils en eurent bâti de solides, & d'une vaste étendue. S'apercevant alors que la voix de leurs Acteurs ne pouvoit plus porter jusqu'au bout, ils résolurent d'y suppléer par quelque moyen, qui en pût augmenter la force, & en rendre les articulations plus distinctes. Pour cela ils s'avisèrent de placer dans de petites chambres pratiquées sous les degrez du Théâtre, des vases d'airain de tous les tons de la voix humaine, & même de toute l'étendue de leurs instrumens, afin que tous les sons, qui partoient de la scène pussent ébranler quelqu'un de ces vases suivant le rapport qui étoit entre eux, & profiter de leur consonance pour frapper l'oreille d'une manière plus forte & plus distincte.

Vitr. l. I.
§. I.

Ces vases étoient faits dans des proportions Géométriques, & leurs dimensions * devoient être tellement compassées, qu'ils sonnassent à la quarte, à la quinte les uns des autres, & formassent ainsi tous les autres accords jusqu'à la double octave. On les arrangeoit ensuite sous les degrez du Théâtre dans des proportions

* Il faut entendre par leurs dimensions leur hauteur, leur largeur, leurs différens degrez & la courbure de leur évase-
ment.

tions harmoniques , & il falloit qu'ils fussent placez dans leurs chambres , de maniere qu'ils ne touchassent point aux murailles , & qu'ils eussent tout autour & par dessus un espace vuide. Vitruve ne nous apprend point quelle figure ils avoient , mais comme il ajoûte qu'ils étoient renversez , & soutenus du côté de la scene par des coins d'un demi-pied de haut ; il y a bien de l'apparence qu'ils avoient à peu près la forme d'une cloche , ou d'un timbre de pendule , car c'est la plus propre au retentissement dont il s'agit. *Vitr. l. 5. c. 6.*

* Pour les chambres où ils étoient placez , il y en avoit treize sous chaque étage de degrez ; & comme elles devoient être disposées de maniere qu'il y eût entre elle douze espaces égaux , il falloit qu'elles fussent situées dans le milieu de ces étages & non pas au bas , comme le marque Mr. Perrault , à cause des portes & des escaliers qui se trouvoient au-dessous. Aussi Vitruve dit-il expressement , que si le Théâtre *Vitr. Ibid.* n'a qu'un étage de degrez , ces chambres doivent être placées dans le milieu de sa hauteur , & qu'il faut les disposer de même dans les autres étages , si le Théâtre en a plusieurs : car il y en avoit jusqu'à trois rangs dans les grands Théâtres , dont l'un étoit pour le genre Enarmonique , l'autre pour le Chromatique , & le troisième pour le Diatonique , & dont les vases étoient par consequent arrangez suivant les différentes proportions de ces trois genres de Musique.

Tou-

* L'usage de ces vases étoit même si commun chez les Grecs , que les petites villes qui n'avoient pas le moyen d'en avoir d'airain , en faisoient faire de poterie , qui avoient à peu près le même effet. *Vitr. l. 5. c. 5.*

Toutes ces chambres au reste devoient avoir par en-bas des ouvertures longues de deux pieds, & larges d'un demi-pied, pour donner passage à la voix, & il falloit que leurs voutes eussent à peu près la même courbure que les vases pour n'en point empêcher le retentissement. Par ce moyen, dit Vitruve, la voix s'étendant du centre à la circonférence, ira frapper dans la cavité de ces vases, & les ébranlant suivant leur consonance, en fera non seulement renduë plus forte & plus claire, mais encore plus douce & plus agréable.

Voilà ce qu'il y avoit de particulier dans cette premiere partie du Théâtre chez les Grecs; & il ne me reste plus qu'à parler de l'ordre qu'on y observoit pour les places, car les rangs y étoient à peu près distinguez comme à Rome. Les Magistrats y étoient séparés du Peuple, & le lieu qu'ils occupoient, s'appelloit *βουλευτικὸς*: les jeunes gens y étoient aussi placez dans un endroit particulier qu'on nommoit *ἰφθικὸς*; & les femmes y voyoient de même le spectacle du troisieme portique. Mais il y avoit outre cela des places marquées, où il n'étoit pas permis à tout le monde de s'asseoir, & qui appartennoient en propre à certaines personnes. Ces places étoient même héréditaires dans les familles, & ne s'accordoient qu'aux particuliers, qui avoient rendu de grands services à l'Etat. C'est ce que les Grecs nommoient *προεδρίας*, & il est aisé de juger par ce nom que c'étoient les premieres places du Théâtre, c'est-à-dire, les plus proches de l'Orquestre; car l'Orquestre étoit, comme nous avons dit, une des parties destinées aux spectateurs chez les Grecs, au lieu que c'étoit chez

chez les Romains la place des Sénateurs & des Vestales.

Mais, quoi-que l'Orquestre eût des usages différents chez ces deux Nations, la forme en étoit cependant à peu près la même en général. Comme elle étoit située entre les deux autres parties du Théâtre, dont l'une étoit circulaire, & l'autre quarrée, elle tenoit de la forme de l'une & de l'autre, & occupoit tout l'espace qui étoit entre elles. Sa grandeur varioit par conséquent suivant l'étendue des Théâtres, mais sa largeur étoit toujours double de sa longueur, à cause de sa forme, & cette largeur étoit précisément le demi-diamètre de tout l'édifice. Hesych.
Virr. l. 5.

Enfin c'étoit la partie la plus basse du Théâtre, & l'on y entroit comme nous avons dit, de plein pied par les passages qui étoient sous les degrez, & qui répondoient aux portiques de l'enceinte. Son terrain alloit un peu en talut chez les Romains, afin que tous ceux, qui y étoient assis, pussent voir le spectacle les uns par dessus les autres; mais chez les Grecs elle étoit de niveau, & avoit un plancher de bois pour donner du ressort aux danseurs: & comme ils avoient de deux sortes de danses qui s'exécutoient en différens endroits de ce département, savoir celles des Mimes & celles des Chœurs, & que d'ailleurs les Musiciens & les Joueurs d'instrumens y avoient aussi leurs places marquées; cette seconde partie de leur Théâtre se subdivisoit en trois autres parties, dont la première & la plus considérable s'appelloit particulièrement l'Orquestre *Ὀρχήστρα*. C'étoit la partie affectée aux Mimes, aux danseurs & à tous les Acteurs subalter-

186 MEMOIRES DE LITTERATURE,
ternes , qui jouoient dans les Entre-Actes &
à la fin de la representation.

La seconde s'appelloit *θυμέλη*, parce qu'elle étoit quarrée, & faite en forme d'autel. C'étoit le poste ordinaire des chœurs , & l'endroit où ils venoient executer leurs danses.

Enfin , la troisième étoit le lieu où les Grecs plaçoient leur symphonie , & ils l'appelloient *ὑποσκήριον* , parce qu'il étoit au pied du Théâtre principal qu'ils nommoient en général la Scene : je dis en général , car il ne faut pas s'imaginer que l'*ὑποσκήριον* fut au pied de la scène proprement dite, c'est-à-dire , de l'endroit où étoient placées les décorations. Les instrumens auroient été là trop reculez des danseurs , & hors de la portée des spectateurs : au lieu qu'en les plaçant au pied du *προσκήριον* sur le plan même de l'Orquestre , & aux deux côtes du *θυμέλη*, ils étoient justement au centre du Théâtre & également à la portée des Mimes , des Chœurs & des Acteurs.

C'est , ce me semble , par ces convenances , & en examinant ainsi l'usage des différentes parties du Théâtre , qu'on en peut trouver la situation : du moins c'est par là que je crois avoir découvert celle du *θυμέλη* , c'est-à-dire , du Théâtre particulier , où les chœurs venoient executer leurs danses.

Comme ces danses avoient quelque rapport au sujet qu'on representoit , & tenoient , pour ainsi dire , le milieu entre les accompagnemens de la piece & l'action principale , j'ai crû que l'endroit où elles s'exécutoient devoit être situé entre la scène & l'Orquestre. Aussi est-ce l'idée que nous en donne Vitruve. Il nous apprend que c'étoit un Théâtre moyen
entre

entre ces deux parties plus élevé que l'Orquestre de cinq pieds, mais de cinq pieds plus bas que le προσκήνιον. Il s'ensuit que le θυμέλη étoit fondé sur l'ὑποσκήνιον, & appuyé dans toute sa hauteur contre le προσκήνιον. M. Perrault croit cependant qu'il en étoit entièrement détaché; mais il n'y a pas d'apparence. S'il eût été ainsi isolé, il eût fallu nécessairement y monter de l'Orquestre, au lieu qu'on y descendoit; constamment du προσκήνιον. Il est donc certain que c'étoit une partie subordonnée à la scène, dont l'étendue varioit suivant la grandeur des Théâtres, mais dont la hauteur étoit toujours la même, & qui n'ayant que le tiers de la largeur de l'Orquestre, n'occupoit que le milieu de l'ὑποσκήνιον, & en laissoit les deux autres parties libres aux Musiciens.

• Pour l'Orquestre proprement dite, c'étoit tout le reste de l'espace compris entre les degrés du Théâtre. & par conséquent la partie reculée de la scène; mais cet éloignement avoit ses raisons. Comme la représentation des Mimes n'avoit rien de commun avec celle des Acteurs, & que tout leur jeu consistoit dans des gestes, & des postures, qui demandoient à être vus de près, il importoit peu qu'ils fussent proches de la scène, mais il étoit nécessaire que leur action se passât sous les yeux des spectateurs; & c'est à quoi les Grecs avoient songé en les plaçant dans cet endroit de leur Théâtre.

Il est certain au reste que leur Orquestre étoit plus grande que celle des Romains de toute l'étendue du θυμέλη & de l'ὑποσκήνιον; mais en récompense ces deux parties se prenoient

noient sur la largeur de leur scene & n'en étoient, à proprement parler, qu'un retranchement. Ainsi leur *orchestra* étoit plus étroit que celui des Romains ; & la raison en est bien naturelle. Il n'y avoit à Athenes que les Acteurs de la piece qui montassent sur le Théâtre, tous les autres representoient dans l'Orquestre. Chez les Romains au contraire l'Orquestre étoit occupée par les Sénateurs, & tous les Acteurs jouïoient sur le même Théâtre. Il étoit donc nécessaire que leur *Proscenium* fût plus large que celui des Grecs. Il falloit aussi qu'il fût plus bas ; car s'il eût été élevé de dix pieds comme à Athenes, les Sénateurs qui étoient assis dans l'Orquestre, auroient eu de la peine à voir le spectacle. Mais ce n'étoit pas encore assez qu'ils en eussent réduit la hauteur à cinq pieds, s'ils n'eussent laissé quelque espace entre le *Proscenium* & l'Orquestre. C'est pourquoi ils la bornèrent à quelque distance de la scene par un petit mur, qui en faisoit la séparation & qui n'avoit qu'un pied & demi de haut. Ce petit mur étoit orné d'espace en espace de petites Colomnes de trois pieds, & c'est ce que les Latins nommoient *Podium*. On ne fait pas au juste à quelle distance il étoit du *Proscenium*, mais il est certain qu'il y avoit encore entre ce mur, & les premiers rangs de l'Orquestre un autre espace vuide, où les Magistrats plaçoient leurs chaires curules, & les autres marques de leurs dignitez. Pour celui qui étoit au pied du *Proscenium*, comme il n'y a point d'Auteur qui en ait parlé, on ne fait pas quels en étoient les usages ; mais il y a bien de l'apparence qu'il ne demeurait pas inutile,

&

& ce pouvoit être le lieu où les Romains plaçoient leur symphonie , car c'étoit précisément l'endroit où les Grecs plaçoient la leur.

Quoi-qu'il en soit, voilà quelle étoit en général la disposition de ce département chez les Grecs & chez les Romains , & toute la différence qu'il y avoit non seulement entre leur Orquestre , mais encore entre leur scène ; car aux particularitez près dont je viens de parler , cette troisième partie de leur Théâtre étoit tout-à-fait semblable. Elle se subdivisoit de même en trois autres parties qui portoient non seulement le même nom , mais dont la situation , les proportions & les usages étoient encore précisément les mêmes.

La première & la plus considérable s'appelloit proprement la scène , & donnoit son nom à tout ce département. C'étoit une grande face de bâtiment qui s'étendoit d'un côté du Théâtre à l'autre , & sur laquelle se plaçoient les décorations. Cette façade avoit à ses extrémités deux petites aîles en retour qui terminoient cette partie ; & de l'une à l'autre desquelles s'étendoit une grande toile à peu près semblable à celle de nos Théâtres , & destinée aux mêmes usages , mais dont le mouvement étoit fort différent : car au lieu que la nôtre s'élève au commencement de la pièce & s'abaisse à la fin de la représentation , parce qu'elle se plie sur le ceintre , celle des Anciens s'abaissoit pour ouvrir la scène , & se levoit dans les Entre-actes pour préparer le spectacle suivant , parce qu'elle se plioit sur le Théâtre : de manière que lever & baisser la toile , signifioit précisément chez eux le contraire de ce

ce que nous entendons aujourd'hui par ces termes.

La seconde que les Grecs nommoient indifféremment *προσκήϊον* & *λογεον*, & les Latins *Proscenium* & *Pulpitum*, étoit un grand espace libre au devant de la scene, où les Acteurs venoient jouer la piece, & qui par le moyen des décorations représentoit une Place publique, un simple carrefour, ou quelque endroit champêtre, mais toujours un lieu à découvert. Car toutes les pieces des Anciens se passaient au dehors & non dans l'intérieur des maisons comme la plupart des nôtres. La longueur & la largeur de cette partie varioient suivant l'étendue des Théâtres, mais la hauteur en étoit toujours la même, savoir de dix pieds chez les Grecs; & de cinq chez les Romains.

Enfin la troisième étoit un espace ménagé derrière la scene, qui lui servoit de dégagement, & que les Grecs appelloit *ὀπισθήϊον*. C'étoit où s'habilloient les Acteurs, où l'on ferroit les décorations, & où étoit placée une partie des machines; car les anciens en avoient de plusieurs sortes dans leurs Théâtres; & outre celles qui étoient sous les portes des retours, pour introduire d'un côté les Dieux des bois & des campagnes, & de l'autre les Divinitez de la mer, il y en avoit d'autres au dessus de la scene pour les Dieux célestes, & de troisièmes sous le Théâtre pour les Ombres, les Furies, & les autres Divinitez infernales. Ces dernières étoient à peu près semblables à celles dont nous nous servons pour ce sujet. Pollux nous apprend que c'étoit des espèces de trappes qui élevoient les Acteurs au niveau de

de la scene, & qui redescendoient ensuite sous le Théâtre par le relâchement des forces qui les avoient fait monter. Ces forces consistoient, comme celles de nos Théâtres, en des cordes, des rouës & des contrepoids, & c'est pour cela que les Grecs nommoient ces machines ἀναρτήματα. Pour celles qu'ils appelloient ἀερίαιλοι, & qui étoient sur les portes des retours, c'étoient des machines tournantes sur elles-mêmes, qui avoient trois différentes faces, & qui le tournoient d'un ou d'autre côté selon les Dieux à qui elles servoient. Mais de toutes ces machines il n'y en avoit point dont l'usage fut plus ordinaire que de celles qui descendoient du Ciel dans les dénouemens, & dans lesquelles les Dieux venoient, pour ainsi dire, au secours du Poëte, d'où vint le proverbe de θεὸς ἀπὸ μηχανῆς. Ces machines avoient même assez de rapport avec celles de nos ceintres, car aux mouvemens près, les usages en étoient les mêmes, & les Anciens en avoient comme nous de trois sortes en général; les unes qui ne descendoient point jusques en bas, & qui ne faisoient que traverser le Théâtre: d'autres dans lesquelles les Dieux descendoient jusques sur la scene; & de troisièmes, qui servoient à élever ou à soutenir en l'air les personnes, qui sembloient voler. Comme ces dernières étoient toutes semblables à celles de nos vols, elles étoient sujettes aux mêmes accidens. Car nous voyons dans Suetone qu'un Auteur qui jouoit le rôle d'Icare, & dont la machine eût malheureusement le même sort, alla tomber près de l'endroit, où étoit placé Néron, & couvrit

*Suet. Néro.
c. 12.*

quoi-

quoique toutes ces machines eussent assez de rapport avec celles de nos ceintres, comme le Théâtre des Anciens avoit toute son étendue en largeur, & que d'ailleurs il n'étoit point couvert, les mouvemens en étoient fort différens; car au lieu d'être emportées comme les nôtres par des chassis courans dans des charpentes en plafond, elles étoient guindées à une espece de gruë dont le col passoit par dessus la scene, & qui tournant sur elle-même pendant que les contrepoids faisoient monter ou descendre ces machines, leur faisoit décrire des courbes composées de son mouvement circulaire, & de leur direction verticale, c'est-à-dire, une ligne en forme de vis de bas en haut, ou de haut en-bas à celles qui ne faisoient que monter ou descendre d'un côté du Théâtre à l'autre & différentes demi-ellipses à celles qui, après être descendues d'un côté jusqu'au milieu du Théâtre, remontoient de l'autre jusqu'au dessus de la scene, d'où elles étoient toutes rappelées dans un endroit du *postscenium*, où leurs mouvemens étoient placez. Toutes ces machines au reste avoient différentes formes & différens noms suivant leurs usages, mais c'est un détail que je supprime pour dire un mot des décorations.

Comme les Anciens avoient de trois sortes de pieces, de Comiques, de Tragiques & de Satyriques, ils avoient aussi de trois sortes de scenes, c'est-à-dire, des décorations de ces trois différens genres. Les Tragiques représentoient toujours de grands bâtimens avec des colonnes, des statuës, & les autres ornemens convenables: les Comiques représentoient des édifices particulieres avec des toits
&

& de simples croisées , comme on en voit communément dans les Villes , & les Satyriques quelque maison rustique avec des arbres, *Vitr. l. 5.* des rochers , & les autres choses qu'on voit d'ordinaire à la campagne.

Ces trois scènes pouvoient se varier de bien des manières , mais la disposition devoit être toujours la même en général , & il falloit qu'elles eussent chacune cinq différentes entrées , trois en face & deux sur les aîles. L'entrée du milieu étoit toujours celle du principal Acteur ; ainsi dans la scène Tragique c'étoit ordinairement la porte d'un Palais : celles qui étoient à droit & à gauche étoient destinées à ceux qui jouoient les seconds rôles ; & les deux autres qui étoient sur les aîles servoient , l'une à ceux qui arrivoient de la campagne , & l'autre à ceux qui venoient du port , ou de la place publique. C'étoit à peu près la même chose dans la scène comique. Le bâtiment le plus considérable étoit au milieu : celui du côté droit étoit un peu moins élevé , & celui qui étoit à gauche représentoit ordinairement une hôtellerie. Mais dans la Satyrique , il y avoit toujours un antre au milieu , quelque méchante cabanne à droit & à gauche , un vieux Temple ruiné , ou quelque bout de paysage.

On ne fait pas bien surquoi ces décorations étoient peintes : mais il est certain que la perspective y étoit observée , car Vitruve remarque que les règles en furent inventées & mises en pratique dès le tems d'Eschyle par un Peintre nommé Agatarchus , qui en laissa même un Traité , d'où les Philosophes Démocrite & Anaxagore tirèrent ce qu'ils écrivirent depuis sur ce sujet.

*Vitr. l. 7.
pref.*

Quant aux changemens de Théâtres , Servius nous apprend qu'ils se faisoient , ou par des feuilles tournantes qui changeoient en un instant la face de la scène , ou par des chassis , qui se tiroient de part & d'autre comme ceux de nos Théâtres. Mais comme il ajoûte qu'on levoit la toile à chacun de ces changemens , il y a bien de l'apparence qu'ils ne se faisoient pas encore si proprement que les nôtres. D'ailleurs , comme les aîles de la scène sur lesquelles la toile portoit , n'avançoient que de la huitième partie de sa longueur , les décorations qui tournoient derrière la toile , ne pouvoient avoir au plus que cette largeur pour leur circonference. Ainsi il falloit qu'il y en eût au moins dix feuilles sur la scène , huit de face , & deux en aîles ; & comme chacune de ces feuilles devoient fournir trois changemens , il falloit nécessairement qu'elles fussent doubles & disposées de manière qu'en demeurant pliées sur elles-mêmes , elles formassent une des trois scènes , & qu'en se retournant ensuite les unes sur les autres de droit à gauche , ou de gauche à droite , elles formassent les deux autres : ce qui ne pouvoit se faire qu'en portant de deux en deux sur un point fixe commun , c'est-à-dire , en tournant toutes les dix sur cinq pivots placez sous les trois portes de la scène , & dans les deux angles de ses retours.

Pour le corps de bâtiment sur lequel ces décorations étoient placées , l'architecture en étoit toujours la même , & Vitruve nous en a laissé toutes les mesures d'une manière fort circonstanciée , mais le détail n'en pourroit être qu'ennuyeux , & il suffit de remarquer que

Serv.
Georg. l. 3.

que la hauteur en étoit égale à celles des portiques de l'enceinte.

Comme il n'y avoit au reste que ces portiques & le bâtiment de la scène qui fussent couverts, on étoit obligé de tendre sur le reste du Théâtre des voiles soutenus par des mats & par des cordages pour défendre les spectateurs de l'ardeur du Soleil : mais comme ces voiles n'empêchoient pas la chaleur causée par la transpiration & les haleines d'une si nombreuse assemblée, les Anciens avoient soin de la temperer par une espece de pluie, dont ils faisoient monter l'eau jusques au dessus des portiques, & qui retombant en forme de rosée par une infinité de tuyaux cachez dans les statuës qui regnoient autour du Théâtre, servoit non seulement à y répandre une fraîcheur agréable, mais encore à y exhaler les parfums les plus exquis ; car cette pluie étoit toujours d'eau de senteur. Ainsi ces statuës, qui sembloient n'être mises au haut des portiques que pour l'ornement, étoient encore une source de délices pour l'assemblée, & enchérissant par leurs influences sur la température des plus beaux jours, mettoient le comble à la magnificence de théâtre, & servoit de toute maniere à en faire le couronnement.

Voilà tout ce que les Anciens nous ont appris de leurs Théâtres, & il ne me reste plus qu'à dire un mot des portiques qui étoient derrière, & où le Peuple se retiroit, lorsque quelque orage en interrompoit les représentations. Quoi-que ces portiques en fussent entierement détachés, Vitruve prétend que c'étoit où les chœurs alloient se

196 MEMOIRE DE LITTERATURE,
reposer dans les Entre-actes, & où ils
achevoient de préparer ce qui leur restoit à
représenter ; mais le principal usage de ces
portiques consistoit dans les deux sortes de
promenades qu'on y avoit ménagées dans
l'espace découvert, qui étoit au milieu &
sous les galeries, qui en formoient l'en-
ceinte.

Comme ces portiques avoient quatre dif-
férentes faces, & que toutes leurs arcades
étoient ouvertes en dehors, on pouvoit,
quelque tems qu'il fit, se promener à l'a-
bri de leur mur intérieur, & profiter de
leur différente exposition suivant la saison ;
& comme l'espace découvert qui étoit au
milieu étoit un jardin public, on ne man-
quoit pas de l'orner de tout ce qui en pou-
voit rendre l'usage plus agréable ou plus uti-
le ; car les Anciens avoient soin de joindre
l'utile à l'agréable dans tous leurs Ouvra-
ges, & sur-tout dans ces monumens pu-
blics, qui devoient transmettre leur goût à
la postérité, & justifier à ses yeux ce qu'ils
publieroient eux-mêmes de leur grandeur.

M E M O I R E

POUR SERVIR A L'HISTOIRE
DE LA SPHERISTIQUE

O U

DE LA PAUME DES ANCIENS.

Par M. BURETTE.

DANS la Gymnastique des Anciens , la Sphéristique faisoit une partie considérable de l'Orchestique , sous laquelle on comprenoit les divers Exercices qui ont quelque rapport à la Danse ; c'est-à-dire , qui demandent beaucoup de légèreté & de souplesse dans toutes les parties du corps , & sur-tout dans les jambes & dans les bras , d'où résulte la facilité de faire des sauts , en s'élançant de tous côtez , de se plier en mille façons différentes , en un mot de prendre une infinité d'attitudes convenables à la fin que l'on se propose dans ces Exercices. La Sphéristique embrassoit tous ceux où l'on employoit une Balle , & qui avoient par-là quelque sorte de ressemblance avec la *Paume* des Modernes. On nommoit *Sphæristeria* les lieux destinez à ces Exercices ; & *Sphæristici* , les Maîtres , qui faisoient profession de les enseigner.

*Galen. de
tund. vale..
tud. lib. 2,
cap. 12. inst.*

On n'est pas d'accord sur le premier Auteur de la Sphéristique. Pline en attribue l'in-

*Origine de
la Sphéristique. Hist.
nat. l. 7. c. 56.*

vention à un certain Pythus ou Picus, dont il ne nous apprend ni le país ni le siècle, par une négligence qui ne lui est que trop ordinaire. Agallis ou Anagallis, Grammairienne de Corcyre, prétend dans Athénée, qu'on en a l'obligation à la Princesse Nausicaa sa compatriote, fille du Roi Alcinoüs; Dicéarque en faisoit honneur à ceux de Sicyone; & Hippasus aux Lacédémoniens, qui passent d'ailleurs pour avoir été les premiers à mettre en vogue la plûpart des Exercices du corps. Hérodote croit que cette invention est dûë aux Lydiens, & voici l'événement qui, selon lui, en fut l'occasion. *Sous le regne d'Atys (dit-il) fils de Manès, toute la Lydie fut affligée d'une grande famine, à laquelle les Lydiens n'opposèrent d'abord, que leur constance & leur assiduité au travail. Mais la continuation du mal les contraignit de chercher d'autres remèdes, & chacun en imagina à sa manière. Ce fut alors qu'ils inventèrent le jeu des Dez, celui des Osselets, celui de la Balie, & toutes les autres espèces de jeux, à l'exception de celui des Dames, dont ils ne se croient pas Auteurs. Voici donc l'usage qu'ils firent de cette invention pour adoucir leur misère. Ils passoient un jour entier à jouer, & cette application leur faisoit négliger le soin de leur nourriture, qu'ils remettoient au lendemain, où ils s'abstenoient du jeu. Ils continuèrent 28. ans ce genre de vie: mais enfin, le mal au lieu de diminuer, prenant de nouvelles forces, le Roi divisa tous les Lydiens en deux parties, dont l'une fut tirée au sort pour demeurer dans le país, & l'autre pour en sortir. Quoi-qu'il en soit, si les Traitez que Timocrate de Lacé-*

*Deipnos. lib.
1. p. 14.
edit. Lug-
dun.*

*Lib. 1. p.
40. edit.
Londin.*

*Athen.
Deipnos l. 1.
p. 25.*

démone, & quelques autres avoient composé sur la Sphéristique, étoient venus jusqu'à nous; on y trouveroit, sans doute, des éclaircissémens sur l'origine, les progrès, les différentes espèces & les règles de cet Exercice. Mais c'est une ressource qui nous manque, & ce qui nous reste d'Ecrivains de l'Antiquité, parlent de la Sphéristique d'une manière si confuse & si peu détaillée, qu'il est difficile de s'en former une juste idée sur de pareils mémoires. Galien lui-même dans son Traité particulier de l'Exercice de la petite Balle, se mettant peu en peine de nous instruire des circonstances de ce jeu, ne nous entretient presque d'autre chose, que de ses bons effets pour la santé. Je ne laisserai pas néanmoins de rassembler & de mettre en ordre touchant cette matière, ce qui s'en trouve épars dans les Ouvrages des Anciens; aidé sur cela du secours de Mercurial, de Pierre Du Faur, & de quelques autres Modernes, qui l'ont défrichée les premiers.

Il paroît que dès le tems d'Homère, cet Exercice étoit fort en usage, puisque ce Poëte en fait un amusement de ses Héros; comme on le voit dans le VI. & le VIII. Livre de l'Odyssée. L'endroit du VI. Livre où Homère fait mention de la Sphéristique, est celui où il raconte la promenade que la Princesse Nausicaa fit accompagnée de ses suivantes vers le rivage de la mer, pour y faire laver des vêtemens qu'elle destinoit à la cérémonie de ses noces. Il dit donc qu'Après que Nausicaa & ses suivantes se furent baignées & frottées d'une huile excellente, elles s'assirent toutes sur la rive du fleuve, pour dîner, pendant

Etat de la
Sphéristi-
que dans le
siècle
d'Homère.

v. 96.

dant que les habits qui étoient étendus sur le sable, séchoient au soleil ; & qu'après avoir fini leur repas, les suivantes étant leurs voiles, commencèrent à jouer entre elles à la Balle, pendant que la Princesse de son côté les animoit à cet Exercice par son chant.

v. 110. Homère continuant sa narration, ajoûte que Nausicaa ayant fait plier les habits, qui venoient d'être lavés, & atteler ses mules à son char, pour s'en retourner ; Minerve, dans le dessein de ménager une retraite à Ulysse échappé du naufrage, & qui s'étoit endormi dans un bocage sur le bord de la mer, permit que la Princesse jettât encore une Balle à une de ses suivantes, & que la Balle ayant manqué son coup, tombât dans la mer ; ce qui fit jetter à toutes ces filles un grand cri, au bruit duquel Ulysse s'éveilla.

v. 370. Ce même Poète, dans le VIII. Livre de l'Odyssée, fait une description plus circonstanciée d'une autre espèce d'Exercice ou de Danse, dans laquelle on se servoît d'une Balle. C'est en parlant des divers jeux, dont les Phéaciens régaloient Ulysse leur nouvel hôte. Voici le passage entier. *Alcinous ordonna qu'Halius & Laodamas dansassent seuls, parce que personne n'osoit entrer en concurrence avec eux. Ceux-ci ayant donc pris à la main chacun une Balle teinte en pourpre, ouvrage de Polybe excellent Maître ; l'un se courbant en arrière, la poussoit jusqu'aux nuës, & l'autre s'élançant en l'air, la recevoit sans peine dans sa main, avant que de retomber sur ses pieds. Mais après qu'ils eurent l'un & l'autre fait preuve de leur adresse dans cette sorte de jeu, ils se mirent à danser terre-à-terre, figurant ensemble & se croisant à diverses*

diverses reprises , pendant que le reste des jeunes gens qui assistoient à ce spectacle , y donnoient leurs applaudissemens , secondez d'un favorable murmure qui s'élevoit de tous côtez.

Nous verrons dans la suite à quelles espèces de Sphéristiques , on doit rapporter ces deux sortes de jeux , dont ce Poète a parlé.

Cet Exercice , qui , dans ses commencemens , étoit d'une fort grande simplicité , comme il est aisé de le recueillir de ces endroits d'Homère ; fit de grands progrès , dans les siècles suivans chez les Grecs. Ces Peuples s'appliquant à le perfectionner , y introduisirent mille varietez , qui contribuoient à le rendre plus divertissant , & d'un plus grand commerce. Ils ne se contentèrent pas d'admettre la Sphéristique dans leurs Gymnases , où ils eurent soin de faire construire des lieux particuliers , destinez à recevoir tous ceux qui vouloient s'instruire dans cet Exercice , ou donner des preuves de l'habileté qu'ils y avoient acquise : ils proposèrent encore des prix pour ceux qui se distingueroient en ce genre dans les Jeux publics ; ainsi qu'on peut le conjecturer de quelques Médailles Grecques rapportées par Mercurial , & sur lesquelles on voit trois Athlètes nuds , s'exerçant à la Balle au devant d'une espèce de table qui soutient deux vases , de l'un desquels sortent trois palmes , avec cette inscription au dessous *ΠΥΘΙΑ ΑΚΤΙΑ*. Les Athéniens , entre autres , don-
Progrès de
la Sphéristique chez
les Grecs,
De Art.
Gymnast.
l. 2, c. 53

Paume d'Aléxandre le Grand , & qui excel-
 loit dans cet Exercice ; comme nous l'appre-
 Lib. I. c. 15. nons d'Athénée & d'Eustathe sur le VIII. Li-
 vre de l'Odyssée , où ce Scholiaſte qui em-
 prunte d'Athénée cette circonstance , le copie
 mal , en nommant ce joüeur de Paume *Aléx-
 andre* pour *Aristonique*. J'observerai encore , en
 passant , que Plutarque dans son second Trai-
 té de la Fortune d'Aléxandre , parle d'un *Aris-
 tonique* joüeur de Lyre (*αἰθαροπλῆξ*) à qui , pour
 avoir , aux dépens de sa propre vie , couru au
 secours d'Aléxandre dans une bataille , ce Prin-
 ce fit ériger une statuë à Delphes dans le
 Temple d'Apollon Pythien. On pourra juger
 combien les Grecs étoient sensibles au plaisir
 de la Sphéristique , & combien les Spectateurs
 s'intéressoient au mérite & à la fortune des
 joüeurs , par des vers de Damoxène , qu'A-
 Lib. I. c. 12. thénée nous a conservez dans ses *Deipnoso-
 phistes* ; & dont voici la traduction.

Il y avoit un jeune homme d'environ dix-
 sept ans qui s'exerçoit à la Balle ; il étoit de
 Cos , de cette Isle qui ne semble destinée qu'à
 produire des hommes divins. Celui-ci , tournoit
 de tems en tems ses yeux vers les spectateurs ;
 & soit qu'il reçût la Balle , soit qu'il la ren-
 voyât , il faisoit paroître dans ses paroles & dans
 ses mouvemens tant de justesse , un si beau na-
 turel & un ordre si régulier , que tout ce que
 nous étions-là d'hommes assemblez , nous ne
 pouvions nous empêcher de nous récrier sur tant
 d'agrémens : & je ne me souviens pas d'avoir
 jamais rien entendu ni rien vu de si gracieux.
 J'avoüe que si je fusse demeuré-là plus long-tems ,
 je n'eusse pû résister à tant de charmes , & que
 même à présent je ne me sens pas encore bien guéri.
 Quoi

Quoi qu'entre les divers Exercices où l'on se servoit de Balles, il y en eût plusieurs que l'on ne pouvoit pratiquer qu'en plein air, & dans les endroits les plus spacieux des Gymnases, tels qu'étoient les Xyſtes (*Xyſta*) ou les grandes allées découvertes; on ne laiſſoit pas, chez les Grecs, de construire dans ces Gymnases quelques pièces convenables à certaines espèces de Sphéristiques, & ces lieux, comme je l'ai déjà remarqué, se nommoient *Sphæristeria*, ce que nous pourrions rendre en François par le mot de *Jeu-de-Paume*, quoiqu'avec diverses restrictions. Les Romains, qui avoient imité les Grecs dans la construction de la plupart de leurs bâtimens, & entre autres dans celle de leurs Gymnases ou Palestres & de leurs Thermes, y plaçoient aussi de ces *Sphéristeres*, qui n'étoient pas tellement affectez à ces Edifices publics, qu'il ne s'en trouvât souvent dans les maisons des particuliers, tant à la ville qu'à la campagne. L'Empereur Vespasien, par exemple, en avoit un dans son palais, & c'étoit-là qu'au rapport de Suétone, il se faisoit frotter la gorge, & les autres parties du corps un certain nombre de fois. Alexandre Sévere s'exerçoit aussi très-souvent dans son *Sphéristere*, suivant le témoignage de Lampridius.

Des Sphéristeres ou Jeux-de-paume des Anciens.

cap. 20.

N. 30.

Pline le jeune, dans les descriptions qu'il nous a laissées de ses deux maisons de campagne, du Laurentin & de celle de Toscane, descriptions qui ont été si sagement & si ingénieusement éclaircies par * un de nos Académiciens; Pline le jeune, dis-je, en décrivant ces deux maisons, place dans l'une & dans l'autre un *Sphæristerium*. Il dit, en

Lib. 2. Ep. 17. Lib. 5. Ep. 61

* M. Feli-bien Des-Avaux.

parlant du Laurentin , *Cohæret calida piscina mirificè, ex qua natantes mare adspiciunt; nec procul Sphæristerium, quod calidissimo Soli, inclinato jam die, occurrat.* C'est-à-dire: Il y a une grande baignoire d'eau chaude si avantageusement située, que ceux qui s'y baignent voyent la mer; & non loin de-là est un Jeu-de-Paume exposé à la plus grande chaleur du Soleil vers la fin du jour. Et en parlant de sa maison de Toscane, il s'exprime ainsi; *Apydyterio superpositum est Sphæristerium, quod plura genera exercitationis, pluresque circulos capit.* C'est-à-dire: Une espèce de Jeu-de-Paume, propre à divers Exercices, occupe le dessus du lieu, qui sert de Garderobe; & ce Jeu-de-Paume est accompagné de plusieurs réduits & détours particuliers. Je ne fais sur quoi se fondent la plûpart des Commentateurs, pour avancer que ces Jeux-de-Paume étoient des bâtimens ronds. S'ils établissent ce sentiment sur le mot *Sphæristerium* dérivé de *Sphæra*, une *Sphère*; ils ont grand tort d'attribuer au bâtiment une rondeur, -qui ne convenoit qu'aux Balles, avec lesquelles on s'y exerçoit, & d'où certainement ces sortes de lieux tiroient leur nom. Peut-être ont-ils eu égard au passage de Pline que nous venons de citer, où il est dit que le *Sphæristerium*, *plura genera exercitationis pluresque circulos capit*; ce qui néanmoins n'emporte & ne prouve nullement la rondeur de cette chambre. Aussi le savant Académicien, à qui nous devons le plan de ces deux maisons de campagne, n'a-t-il point donné une forme ronde aux deux pièces, qui doivent y représenter les deux *Sphéristères* de Pline le jeune.

Il reste encore une difficulté considérable, par rapport au *Sphaeristerium*, que tout le monde convient avoir fait partie des Gymnases ou Palestres. C'est que Vitruve, dans la description qu'il donne de ces Edifices publics, tels qu'on les voyoit en Grèce, de son tems, (car ils n'étoient pas alors fort communs en Italie,) ne dit pas un mot du *Sphaeristerium* en question, dans le dénombrement des différentes pieces de la Palestre. En effet, à la droite de l'*Ephebeum*, qui occupoit le milieu d'une des quatre faces de la Palestre, il ne place que trois pieces, savoir le *Coryceum*, le *Conisterium*, & le bain d'eau froide, *Frigida lavatio*; & à la gauche du même *Ephebeum*, il en compte six autres, savoir, l'*Eleothesium*, le *Frigidarium*, le *Propnigeum*, & le *Concamerata sudatio*, accompagné du *Laconique* d'un côté, & du bain d'eau chaude, (*Calida lavatio*) de l'autre. Parmi toutes ces pieces, on ne trouve que le *Coryceum*, qui pût tenir lieu de *Sphaeristerium*, & il y auroit beaucoup de vrai-semblance à croire que ce pourroit bien être la même chose. Rien ne paroît plus naturel que de dériver ce mot *Coryceum*, de *Κόρυς*, qui signifie un sac, ou une sorte de Balle que l'on suspendoit au plancher, & dont je parlerai plus au long dans un moment; & c'est l'opinion dominante, parmi les Interpretes de Vitruve. De cette maniere, le *Coryceum* étoit le lieu où l'on s'exerçoit avec le *Κόρυς*; & rien n'empêche de supposer, que dans cette même piece, on ne pût pratiquer d'autres especes de Sphéristiques, où l'on employât des Balles d'un genre différent du *Κόρυς*, qui avoit donné son nom à cette

Le *Sphaeristerium*
& le *Coryceum* des
Gymnases
étoient une
même
chose.
Lib. 5. c. 11.

faile. Car de croire, avec quelques Critiques, que *Coryceum* tire son origine de *κόρη*, *Puella*, & que ce fût un lieu destiné à l'instruction des filles, comme l'*Ephebeum* l'étoit à celle des garçons; ou de s'imaginer avec d'autres, que ce même mot, qu'ils écrivent *Kouriceum*, vienne de *κόρη*, *tonsure*, & ne signifie autre chose que *Tonstrina*, une chambre à raser; je n'y trouve aucune apparence. On ne voit pas que les Grecs, si l'on en excepte les Lacédémoniens, admissent les filles dans leurs Palestres, ni qu'elles y eussent un appartement distingué; & une pareille supposition tombe d'elle-même. D'un autre côté, c'étoit dans la chambre nommée *Eleothesium* & *Unctuarium*, que les Athlètes, non seulement se faisoient oindre, mais qu'ils se faisoient aussi raser & dépiler; en sorte qu'il est fort inutile de leur ménager une piece exprès pour cet usage.

Liv. I. c. 8.
Opinion de
Mercurial,
touchant
le *Coryceum*,
réfutée.

Mercurial, dans sa *Gymnastique*, n'approuve aucune de ces trois significations, que l'on donne ordinairement au mot *Coryceum*; & il a, sur ce point, un sentiment qui paroît fort singulier. Il prétend que ce n'est autre chose que le lieu nommé *Apodyterion* par les Grecs en général, & *Gymnasterion*, en particulier par Galien; c'est-à-dire, une espece de *Garderobe* où les Athlètes & ceux qui vouloient se baigner, quittoient leurs habits, pour les y reprendre au sortir du Bain ou des Exercices. Il est persuadé avec raison que cette *Garderobe* (*Apodyterion*) étoit une pièce très-essentielle aux Bains & aux Gymnases, & qu'ainsi Vitruve n'a pas dû l'omettre dans sa description des Palestres. Or il ne voit, dans cette description, que le *Coryceum*, dont il puisse faire
une

une Garderobe; ainsi il ne balance nullement à prendre ce parti. Pour moi j'avouë, que si ce raisonnement n'a pas laissé d'en imposer à quelques Antiquaires, qui citent sur cela Mercurial avec respect & soumission; il ne m'a point du tout séduit, & qu'il ne me semble rien moins que concluant. Car premierement, l'étymologie du mot *Coryceum*, de quelque endroit qu'on le tire, répugne absolument à la signification de Garderobe, que cet Auteur veut y attacher: & c'est aussi sur quoi il n'entre dans aucune explication; considérant sans doute *Coryceum* comme un mot d'une origine inconnue, & qu'il peut sans scrupule accommoder à ses nouvelles conjectures. D'ailleurs, il n'a pas pris garde, qu'en voulant faire, à quelque prix que ce fût, du *Coryceum*, une Garderobe pour les Palestres, qui devoient certainement en avoir une, il tombe dans un grand inconvenient, par rapport aux Bains dans la description desquels Vitruve ne met point de *Coryceum*, quoiqu'une Garderobe fût d'un usage aussi indispensable pour les Bains, que pour les Palestres. Je suis donc fort porté à croire, qu'il faut chercher cette pièce ailleurs que dans le *Coryceum*, & que c'est uniquement dans le *Tepidarium* des Bains de Vitruve, que l'on peut la trouver, & dans le *Concamerata sudatio* de ses Palestres, qui n'est autre chose que le *Tepidarium* même, comme je l'ai fait voir dans une Dissertation sur les Bains; ce qui me dispense de m'engager sur cela dans un plus grand détail. Ainsi le *Coryceum* de Vitruve sera le véritable *Sphæristerium* des Palestres, c'est-à-dire un lieu destiné à la plupart des Exercices où l'on se servoit

208 MEMOIRES DE LITTERATURE,
voit d'une Balle, & qui faisoient partie de la
Sphéristique.

Division
de la Sphé-
ristique en
ses diffé-
rentes
especes,
chez les
Grecs.

Ces Exercices, qui étoient en grand nom-
bre chez les Grecs, peuvent se rapporter à
quatre principales especes, dont les différen-
ces se tiroient particulièrement de la grosseur
& du poids des Balles, que l'on employoit.
Il y avoit donc l'Exercice de la petite Balle,
celui de la grosse, celui du Balon, & celui
du *Corycus*.

Des Instru-
mens em-
ployez
dans la
Sphéristi-
que.

Mais avant que d'entrer dans une discussion
plus exacte de ces sortes de Sphéristiques; il
est à propos de donner une idée générale des
instrumens de ces Exercices; c'est-à-dire, qu'il
faut parler en peu de mots des Balles, & de
ce qui servoit à les pousser.

Des Balles.

Les Balles à jouer se nommoient en Grec
σφαῖραι, *Spheres*, *globes*, à cause de leur figu-
re sphérique; & en Latin elles s'appelloient
Pila, peut-être du verbe Grec *πίλιν*, *conden-
sare*, à cause de leur structure compacte &
ferrée; ou, ce qui me paroît plus vrai-sem-
blable, du mot Grec *πάλλα*, qui selon Eusta-
the, Suidas & Hesychius, se prenoit pour
une Balle, & étoit un dérivé du verbe *πάλλω*
vibro. *πάλλα*, dit Hesychius, *σφαῖρα ἐν ποικί-
λοις τιμῶν πιποισμένη*. *Πάλλα*, *pila est*, *è variis*
staminibus compacta. De *πάλλα* les Éoliens ont
fait *πόλλα*, d'où les Latins ont formé *Pola*,
puis *Pila*, par le changement de l'*o* en *i*, com-
me de *κένις* ils ont fait *cinis*. Cette étymologie
est confirmée par Festus, où l'on trouve
Polit, *pollit*, *pila ludit*. La matiere de ces
Balles étoit de plusieurs pièces de peau souple
& corroyée, ou d'autre étoffe, cousues en-
semble, en maniere de sac, que l'on remplis-
soit

soit tantôt de plume ou de laine , tantôt de farine , de graine de figuier , ou de fable. Ces diverses matières plus ou moins pressées & condensées , composoient des Balles plus ou moins dures. Les molles étoient d'un usage d'autant plus fréquent , qu'elles étoient moins capables de blesser & de fatiguer les Joüeurs , qui les pouffoient ordinairement avec le poing ou la paume de la main. On donnoit à ces Balles différentes grosseurs ; il y en avoit de petites , de moyennes & de très-grosses ; les unes étoient plus pesantes , les autres plus légères ; & ces différences dans la pesanteur & dans le volume de ces Balles , ainsi que dans la maniere de les pousser , établissoient diverses sortes de Sphéristiques. Il ne paroît pas que les Anciens aient employé des Balles de bois , ni qu'ils aient connu l'usage que nous en faisons aujourd'hui pour jouer à la boule & au mail. Mais ils ont connu les Balles de verre , & j'en parlerai plus au long , en finissant cette Dissertation.

A l'égard des instrumens qui servoient à pousser les Balles ; outre le poing & la paume de la main , (dont je viens de parler) qui étoient les plus ordinaires , on employoit les pieds , dans certains jeux ; quelquefois on se garnissoit les poings de courroies qui faisoient plusieurs tours , & qui formoient une espece de gantelet ou de brassard , sur tout lorsqu'il étoit question de pousser des Balles d'une grosseur ou d'une dureté extraordinaire. On trouve une preuve convaincante de cette coutume sur le revers d'une Medaille de l'Empereur Gordien III. rapportée par Mercurial , où l'on voit trois Athlètes nuds , ceints d'une espece d'é-

De ce qui
servoit à
pousser les
Balles.

Art. Gym-
nast. l. 2.
c. 5.

d'écharpe, lesquels soutiennent de leur main gauche une Balle ou un Balon qui paroît une fois plus gros que leur tête, & qu'ils semblent se mettre en devoir de frapper du poing de leur main droite, armée d'une espece de gantelet. Ces sortes de gantelets ou de brassards tenoient lieu aux Anciens de Raquettes & de Battoirs, qui, selon toutes les apparences, leur ont été absolument inconnus, quoiqu'en puissent dire quelques Antiquaires, entre autres le Jesuite *Jules César Boulenger*, à qui un passage d'Ovide mal-entendu a donné occasion d'avancer, que les Romains, dans leurs Jeux-de-Paume, se servoient d'une espece de raquette. Voici le passage qui l'a trompé; il est du III. Livre de l'Art d'aimer, vers. 361. Il s'agit, dans cet endroit, des divers Jeux, que ne doit pas ignorer une jeune fille, qui veut se produire dans le monde galant. En faisant le dénombrement de ces Jeux, Ovide après avoir parlé de celui des osselets, (*tali*) de celui des dez (*tesserae*) & de celui des échecs (*latrunculi*), ajoûte ces vers,

Reticuloque pile leves fundantur aperto;

Nec, nisi quam tolles, ulla movenda pila est.

Ces deux vers ont offert à l'imagination de Boulenger divers objets que naturellement ils ne peuvent représenter. Il a cru y voir un Jeu-de-Paume, & des joûeurs échauffez qui se renvoyent la Balle à grands coups de raquette; car c'est précisément ce qu'il entend par *reticulo aperto*: au lieu qu'il n'est question dans ce passage, que d'un jeu fort tranquille, où de jeunes filles répandent sur une table

faite

faite exprès , quantité de petites boules très-polies , en les versant d'une espee de petit sac de réseau ; & disputent entre elles à qui relevera un plus grand nombre de ces petites boules , en les prenant l'une après l'autre , sans toucher ni ébranler le moins du monde , celles d'alentour. Voilà , à mon avis , la meilleure explication que l'on puisse donner à ces mots (*reticulo aperto* :) si l'on n'aime mieux les entendre , avec quelques Interprètes , d'une espee de Damier ou d'Échiquier , dont les cases figuroient en quelque façon *un réseau* : mais certainement , ils ne signifient jamais dans ces vers , *une raquette* , & Boulenger , sans doute , n'avoit pas consulté l'endroit d'Ovide , d'où sont tirez ces deux vers , & les avoit citez d'après quelqu'autre , qui s'y étoit mépris avant lui.

1. Des quatre especes de Sphéristiques pratiquées chez les Grecs ; l'Exercice de la petite Balle étoit le plus en usage , & celui qui avoit le plus mérité l'approbation des Medecins.

De l'Exercice de la petite Balle.

Antyllus , dont Oribase nous a conservé des fragmens considerables , & qui est l'Auteur dont nous pouvons tirer le plus d'éclaircissement sur cette matiere , reconnoît trois différences dans cet Exercice de la petite Balle , non seulement par rapport à la diverse grosseur des Balles , dont on jouoit , mais aussi par rapport à la diverse maniere de s'en servir. Dans la premiere où l'on employoit les plus petites Balles , les joueurs se tenoient assez près les uns des autres ; ils avoient le corps ferme & droit , & sans s'ébranler de leur place , ils s'envoyoient réciproquement les Balles de main en main , avec beaucoup de vitesse & de dextérité.

Collet. l. 6.
c. 32.

212 MEMOIRES DE LITTERATURE,
 terité. Dans la seconde espece, où l'on jouïoit
 avec des Balles un peu plus grosses, les joueurs,
 quoiqu'assez voisins les uns des autres, de-
 ployoient davantage les mouvemens de leurs
 bras, qui se croisoient & se rencontroient sou-
 vent; & ils s'élançoient çà & là pour attrap-
 per les Balles, selon qu'elles bondissoient ou
 bricolloient differemment. Dans la troisieme
 espece où l'on se servoit de Balles encore plus
 grosses, on jouïoit à une distance considerable,
 & les joueurs se partageoient en deux bandes,
 dont l'une se tenoit ferme en son poste & en-
 voyoit avec force & coup-sur-coup les Balles
 de l'autre côté, où l'on se donnoit tous les
 mouvemens necessaires pour les recevoir & les
 renvoyer.

Jeux qui
 avoient
 rapport à
 l'Exercice
 de la petite
 Balle.

Du Jeu ap-
 pelle *Aporrhaxis*.

Onom. l. 9.
 c. 7.

On doit rapporter à l'Exercice de la petite
 Balle dont je viens de décrire les trois especes
 alleguées par Antyllus, trois autres sortes de
 Jeux appelez *Ἀπορράξις*, *Οὐρανία*, & *Ἀρπασόν*.

Le Jeu nommé *Aporrhaxis*. d'*ἀπορρήγνυμι*,
abrumpo, *frango*, & dont Pollux nous a con-
 servé la description, consistoit à jeter obli-
 quement une Balle contre terre, en sorte que
 cette Balle rebondissant allât rencontrer d'au-
 tres joueurs qui l'attendoient, & qui la re-
 poussant encore obliquement contre terre, lui
 donnoient occasion de rebondir une seconde
 fois vers l'autre côté, d'où elle étoit renvoyée
 de la même maniere, & ainsi de suite, jusqu'à
 ce que quelqu'un des joueurs manquât son
 coup; & l'on avoit soin de compter les divers
 bonds de la Balle.

Du Jeu
 appelle
Ohrania.

Dans le Jeu appelle *Ohrania*, l'un des
 joueurs se courbant en arriere, jettoit en l'air
 une Balle, qu'un autre tâchoit d'attraper en
 fau-

autant , avant qu'elle retombât à terre , & avant que lui-même se retrouvât sur ses pieds ; ce qui demandoit une grande justesse de la part de celui qui recevoit cette Balle , & qui devoit , pour sauter , prendre précisément l'instant , que la Balle , qui retomboit , pût être à la portée de sa main. C'est de cette espece de jeu qu'Homère parle dans le passage que j'en ai cité.

L'*Harpaston*, dont le nom est derivé d'άρ- Du Jeu
πάζω, *rapio*, parce qu'on s'y arrachoit la Balle appelé
les uns aux autres, étoit encore des dependan- *Harpaston*.
ces de l'Exercice de la petite Balle , comme il paroît par Galien , qui dans le petit Livre où il traite de cet Exercice , y mêle celui de l'*harpaston*. Il recevoit plusieurs autres noms ; on l'appelloit ἐπίσκυρον, ἐπίκοινον, ἐφηβική, φαίνινδα, φενίδα, φενίνδα, & ἐφετίνδα. Athenée donnoit à ce jeu la préférence sur tous les autres qui sont du ressort de la Sphéristique. τὸ δὲ *Deipnos.*
καλούμενον ἀπὸ τῆς σφαίρης ἀρπαστὸν, φενίνδα ἐκαλεῖτο, *l. 1. c. 12.*
ὃ ἐγὼ πάντων μάλιστα ἀπαύζομαι. Pour y jouer , on se divisoit en deux troupes , qui s'éloignoient également d'une ligne nommée σκύρον, que l'on traçoit au milieu du terrain , & sur laquelle on posoit une Balle. On tiroit derriere chaque troupe une autre ligne, qui marquoit de part & d'autre les limites du jeu. Ensuite les joueurs de chaque côté couroient vers la ligne du milieu , & chacun tâchoit de se saisir de la Balle & de la jeter au-delà de l'une des deux lignes qui marquoient le but ; pendant que ceux du parti contraire faisoient tous leurs efforts pour défendre leur terrain , & pour envoyer la Balle vers l'autre ligne. Cela causoit une espece de combat fort échauffé en-

entre les jouëurs, qui s'arrachioient la Balle, qui la chassoient du pied & de la main en faisant diverses feintes; qui se pouffoient les uns les autres, se donnoient des coups de poing, & se renversoient par terre. Enfin, le gain de la partie étoit pour la troupe qui avoit envoyé la Balle au delà de cette ligne qui bor-
noit le terrain des Antagonistes. On voit par-là que cet Exercice tenoit en quelque façon de la Course, du Saut, de la Lutte & du Pan-
crace. C'est encore à Pollux, que nous en devons la description; & c'est de ce même jeu que le Poëte Antiphane a voulu parler dans ces vers rapportez par Athenée;

Onom. li. 9.
c. 7. sect.
104.

Deipnos.
l. 1. c. 12.

..... σφαῖραν λαβὼν,
Τῷ μὲν διδοὺς ἔχαιρε, τὸν δ' ἔφευγ ἅμα,
Τὸν δ' ἐξέκρουσε, τὸν δ' ἀνέσθσειν πάλιν
Κλαγκταῖσι φωνᾷς.

C'est-à-dire; *L'un prenant la Balle la jettoit gayement à un autre, esquivoit en même tems le coup de celui-ci, pouffoit celui-là hors de sa place, & crioit de toute sa force à cet autre de se relever.*

De l'Exer-
cice de la
grosse
Balle.

2. L'Exercice de la grosse Balle étoit différent des précédens, non seulement à raison du volume des Balles, que l'on y employoit; mais aussi par rapport à la situation des bras. Car dans les trois principales especes de petite Sphéristique, dont je viens de parler, les jouëurs tenoient toujours leurs mains plus basses que leurs épaules, au lieu que dans celle-ci, ces mêmes jouëurs élevoient leurs mains au-dessus de leur tête, se dressant même sou-
vent

vent sur la pointe du pied , & faisant divers sauts ; pour attraper les Balles , qui leur passoient par-dessus la tête. Cet Exercice , comme l'on voit , devoit être d'un fort grand mouvement , & d'autant plus penible , qu'outre qu'on y mettoit en œuvre toute la force des bras , pour pousser des Balles d'une grosseur considérable à une fort grande distance ; les courses , les sauts , & les violentes contorsions que l'on s'y donnoit , contribuoient encore à en augmenter la fatigue.

3. La troisième espèce de Sphéristique connue des Grecs , étoit l'Exercice du Balon appelé σφαῖρα κενή , dont nous savons peu de circonstances ; si ce n'est que ces Balons étoient vrai-semblablement faits comme les nôtres , qu'on leur donnoit une grosseur énorme , & que le jeu en étoit difficile & fatigant. Je croirois assez volontiers , que les trois Balles , qui paroissent sur le revers de la Medaille , dont j'ai déjà parlé , & qui sont sur-tout remarquables par leur grosseur , représentent de véritables Balons ; d'autant plus que les trois Athlètes qui s'y exercent , ont les mains garnies de courroyes , qui supposent la nécessité d'un effort violent pour pousser ces Balles.

De l'Exercice du Balon.

4. L'Exercice du *Corycus* , qui étoit la quatrième espèce de Sphéristique Gréque , la seule , dont Hippocrate ait parlé , & qu'il appelle κωρυγμαχίη , qui est la même chose que le κερυμβολία du Medecin Arétée , consistoit à suspendre au plancher d'une salle , par le moyen d'une corde , une espèce de sac , que l'on remplissoit de farine ou de graine de figuier , pour les gens foibles , & de fable pour les plus robustes ; & qui descendoit jusques-à la hauteur

De l'Exercice du *Corycus*.

De Diat. l. 2. sect. 43.

Chrys. chr. l. 2. c. 13.

teur de la ceinture de ceux qui s'exerçoient. Ceux-ci prenant ce sac à deux mains, le portoient aussi loin que la corde pouvoit s'étendre; après quoi lâchant ce sac, ils le suivoient, & lorsqu'il revenoit vers eux, ils se reculoient pour céder à la violence du choc; ensuite le reprenant encore à deux mains, ils le pouffoient en avant de toutes leurs forces, & tâchoient malgré l'impétuosité qui le ramenoit, de l'arrêter, soit en opposant leurs mains, soit en présentant leur poitrine, les mains étendues ou croisées-derrrière le dos; enforte que pour peu qu'ils negligeaient de se tenir fermes, l'effort du sac qui revenoit, leur faisoit quelquefois lâcher le pied, & les contraignoit de reculer. Voilà comme ce Jeu se trouve décrit par le Medecin Antyllus dans Oribase; & il est aisé de juger par cette description, que ce jeu étoit fort différent de celui du Balon, avec lequel néanmoins il a plu à quelques Critiques de le confondre.

*Collect. l. 6.
c. 33.*

**Effets de la
Sphéristi-
que par
rapport à
la santé.**

Au regard des avantages, qui selon les Medecins, résultoient de ces différentes especes de Sphéristiques, par rapport à la santé du corps; on en comptoit plusieurs, qui méritent quelque réflexion. Ils croyoient que l'Exercice de la petite Balle, étoit très-propre à fortifier les bras aussi-bien que les muscles du dos & de la poitrine, à débarrasser la tête, à éclaircir la vûe, à rendre l'épine du dos plus souple, par les fréquentes inflexions, à affermir les jambes & les cuisses. L'Exercice de la grosse Balle produisoit ces mêmes effets, d'autant plus efficacement, que l'on s'y donnoit de plus grands mouvemens. Ils n'estimoient pas que le jeu du Balon fut d'une grande

de utilité, à cause de la difficulté, & des mouvemens violens qu'il exigeoit. Mais en général, ils croyoient tous ces Exercices contraires à ceux qui étoient sujets aux vertiges; parce que les fréquens tournoyemens de la tête & des yeux, nécessaires dans la Sphéristique, ne pouvoient manquer d'irriter cette indisposition. Pour ce qui concerne l'Exercice du *Corycus* ou de la Balle suspendue, ils le jugeoient très-convenable à la diminution du trop d'embonpoint, & à l'affermissement de tous les muscles du corps; se persuadant aussi que les secousses réitérées que la poitrine & le ventre recevoient du choc de cette Balle, n'étoient pas inutiles pour maintenir la bonne constitution des viscères qui y sont renfermez. Aretée en conseilloit l'usage aux Lepreux. Mais on le défendoit à ceux qui avoient la poitrine délicate.

*Chronie.
chr. l. 2.
c. 13.*

Après avoir parcouru les especes de Sphéristiques en usage chez les Grecs, examinons présentement ce que les Romains ont emprunté d'eux par rapport à cet Exercice, & ce qu'ils y ont ajouté de nouveau. On ne trouve dans l'Antiquité Romaine que quatre sortes de Sphéristiques, savoir le *Balon*, appelé *Collis*; la Balle surnommée *trigonalis*; la Balle villageoise, *Pila paganica*; & l'*Harpastum*. Le Medecin Cælius Aurelianus les désigne toutes par l'expression générale de *Sphæra Italica*, *Pauze Italienne*: & le Poète Martial les toutes comprises dans ces vers:

*Division
de la Sphé-
ristique en
ses diffé-
rentes espe-
ces, chez
les Ro-
mains.*

*Tard. p. 8.
l. 3. c. 6.*

7. 32. *None pila, non follis, non te paganica thermis
Præparat, aut nudi stipitis ictus hebes:
Vara nec injecto ceromate brachia tendis;
Non harpasta vagus pulverulenta rapis.*

Du Balon. 1. Le Balon étoit de deux espèces, de la grande, & de la petite. On pouffoit les grands Balons avec le bras, garni d'une maniere de brassard, dont nous avons déjà parlé; & c'étoit-là proprement le Balon des Grecs. La petite espèce, & qui étoit le plus en usage, se pouffoit avec le poing, d'où elle recevoit le nom de *Follis pugillaris* ou *pugilatorius*; c'est de ce Balon, que Plaute veut parler, lorsqu'il fait dire par un valet à un Marchand d'esclaves dans son *Rudens*,

*Exemplò herclè ego te follem pugilatorium
Faciam, & pendentem incurfabo pugnīs, perjuriſſime.*

C'est-à-dire: *Je te ferai sauter en l'air comme au Balon, & je te poursuivrai si bien à coups de poing, que je ferai ensorte que tu ne tomberas pas à terre, maudit parjure.* On l'appelloit aussi *Folliculus*, & Suétone dans la vie d'Auguste met ce jeu au nombre de ceux qui faisoient le passe-tems de ce Prince: *Exercitationes campeſtres equorum & armorum statim poſt civilia bella amiſit, & ad pilam primò folliculumque tranſiit.* Quelques Critiques se sont figuré que ces sortes de Balons se remplissoient quelquefois de plume; trompez sur cela par ce vers de Martial, où il dit,

Pla-

Plumea seu laxi partiris pondera follis.

Lib. 4.
Epig. 19.

Mais il est visible que la seule legereté de ce Balon , & nullement ce qui en occupoit le vuide, y a fait joindre l'épithète *plumea*. Cette même legereté contribuoit beaucoup à rendre cet Exercice des moins fatigans ; en sorte qu'il étoit un de ceux qui se trouvoient le plus à la portée des personnes les moins robustes, tels que sont les enfans , les vieillards & les convalescens ; de là vient que le même Martial dit, en parlant de ce jeu.

Ite procul juvenes, mitis mihi convenit ætas.

Lib. 14.
Epig. 47.

Folle decet pueros ludere, folle senes.

2. La Paume appelée *Trigonalis*, se jouoit avec une petite Balle, nommée *Trigon*, non pas de sa figure, qui étoit ronde, & nullement triangulaire , mais du nombre des Joueurs, qui étoient ordinairement trois , disposés en triangle, & qui se renvoyoient la Balle, tantôt de la main droite, tantôt de la gauche ; & celui qui manquant à la recevoir , la laissoit tomber , perdoit la partie. C'est ce que fait entendre Martial par ce vers,

Captabit tepidum dextra lævaque trigonem ;

12.84.

Et par ceux-ci,

Sic palmam tibi de trigone nudo

7.71.¹

Unctæ det favor arbiter coronæ ,

Nec laudet Polybi magis sinistras.

K 2

Le

Le Jeu que Pétrone décrit dans son festin de Trimalcion, paroît être cette même espece de Paume; voici ce qu'il en dit: *Videmus senem calvum tunica vestitum russea, inter pueros capillatos ludentem pila. Nec tam pueri nos, quam erat operæ pretium, ad spectaculum duxerant, quam ipse pater familias, qui soleatus pila prasina exercebatur, nec eam amplius repetebat, quæ terram contigerat, sed follem plenum habebat servus, sufficiebatque ludentibus. Notavimus etiam res novas. Nam duo spadones in diversa parte circuli stabant, quorum alter matellam tenebat argenteam, alter numerabat pilas, non quidem eas, quæ inter manus lusu expellente vibrabant; sed eas, quæ in terram decidebant. C'est-à-dire: Nous jettâmes d'abord les yeux sur un vieillard chauve, vêtu d'une camisole rousse, qui joïoit à la Paume, avec de jeunes garçons à longue chevelure. Cette jeuneesse, quoiqu'elle en valût bien la peine, attira moins nos regards, que ce vieillard, qui s'exerçoit ainsi en chaussons; & nous remarquâmes qu'il ne se servoit plus des Balles, quand une fois elles avoient touché à terre; mais qu'un Esclave, qui en avoit plein un sac, en fournissoit suffisamment aux Joûeurs. Nous apperçûmes encore d'autres choses assez particulieres: car il y avoit deux Eunuques debout, vis-à-vis l'un de l'autre, proche de la barriere, dont l'un tenoit un pot de chambre d'argent, & l'autre comptoit les Balles, non pas celles qui étoient en l'air, & que les Joûeurs se renvoyoient les uns aux autres, mais celles qui tomboient par terre. Il y a trois expressions Latines, qui ont rapport à ce jeu, & qui meritent d'être remarquées. On appelloit *raptim ludere*, lorsque*

que les joüeurs faisoient enforte de prendre la Balle au premier bond. *Datim ludere*, se disoit d'un joüeur qui envoyoit la Balle à un autre, & qui accompagnoit ce mouvement de diverses feintes, pour tromper les joüeurs. Enfin *expulsum ludere*, s'appliquoit à l'action des joüeurs, qui se repoussioient les uns les autres, pour attraper la Balle & la renvoyer. On trouve ces trois circonstances exprimées dans ces vers attribuez à Lucain;

*Nec tibi mobilitas minor est, si forte volantem
Aut geminare pilam juvat, aut revocare cadentem,
Et non sperato fugientem reddere gestu.*

3. La Paume de Village, appelée *Pila paganica*, n'étoit pas tellement abandonnée aux païsans, qu'elle ne fût aussi reçûe dans les Gymnases & dans les Thermes, comme il est facile de s'en convaincre par les vers de Martial que j'ai rapportez. Les Balles qu'on employoit dans cette sorte de Paume, étoient faites d'une peau remplie de plume bien foulée & bien entassée; ce qui donnoit une dureté considérable à ces Balles. Elles surpasseient d'ailleurs en grosseur, non seulement les Balles *Trigonis*, dont je viens de parler, & qui étoient les plus petites de toutes, mais aussi les Balons Romains. Cette description est confirmée par ce distique de Martial,

De la Pau-
me de
Village.

*Hæc quæ difficilis turget paganica pluma,
Folle minus laxa est, & minus arcta pila.*

14. 45.

La dureté de ces Balles jointe à leur volume,

222 MEMOIRES DE LITTERATURE,
me , en rendoit le jeu plus difficile & plus fatigant.

De l'*Harpastum* des Romains.

4. La dernière espèce de Sphéristique en usage chez les Romains , & nommée *Harpastum*, n'étoit en rien différente de l'*Harpaston* des Grecs , de qui les premiers l'avoient empruntée ; ainsi sans répéter ce que j'en ai déjà dit , je remarquerai seulement que l'on s'exerçoit à ce jeu sur un terrain sablé , que la Balle qui y servoit étoit de la petite espèce , & que l'on y employoit plutôt les mains que les pieds , comme il paroît par cette Epigramme de Martial sur des *Harpastes* :

14. 48. *Hæc rapit Antæi velox in pulvere Draucus ,*
 Grandia qui vano colla labore facit.

Et par ces vers du même Poète ;

4. 19. *Sive harpasta manu pulverulenta rapis.*
7. 32. *Non harpasta vagus pulverulenta rapis.*

Du Jeu de la Balle de verre.

L'Antiquité Gréque & Romaine , dans ses divers Auteurs , ne nous fournit rien de plus , touchant les différentes espèces de Sphéristiques. Mais on en découvre une tout-à-fait singulière , qui est le Jeu de la Balle de verre , dans une ancienne Inscription , trouvée à Rome en 1591. sous le Pontificat d'Innocent IX. & que l'on voit encore aujourd'hui attachée à un des murs du Vatican. Le marbre sur lequel est gravée cette Inscription , a dix palmes de hauteur sur cinq de largeur. Gruter l'a rapportée dans son Recueil ; & un Romain , nommé *Franciscus Maria Turrigius* , la fit imprimer.

primer en 1630. accompagnée de ses remarques. Cette Inscription qui est en vers lambeaux, paroît être du siècle d'Adrien & des Antonins. La voici.

URSUS TOGATUS VITREA QUI PRIMUS PILA
 LUSI DECENTER CUM MEIS LUSORIBUS
 LAUDANTE POPULO MAXIMIS CLAMORIBUS
 THERMIS TRAIANI THERMIS AGRIPPÆ ET TITI
 MULTUM ET NERONIS SI TAMEN MIHI CREDITIS
 EGO SUM OVANTES CONVENITE PILICREPI
 STATUAMQUE AMICI FLORIBUS VIOLIS ROSIS
 FOLIOQUE MULTO ADQUE UNGUENTO MARCIBO
 ONERATE AMANTES ET MERUM PROFUNDITE
 NIGRUM FALERNUM AUT SETINUM AUT CÆCUBEUM
 VIVO AC VOLENTI DE APOTHECA DOMINICA
 URSUMQUE CANITE VOCE CONCORDI SENEM
 HILAREM JOCOSUM PILICREPUM SCHOLASTICUM
 QUI VICIT OMNES ANTECESSORES SUOS
 SENSU DECORE ADQUE ARTE SUPTILISSIMA
 NUNC VERA VERSU VERBA DICAMUS SENES
 SUM VICTUS IPSE FATEOR A TER CONSULE
 VERO PATRONO NEC SEMEL SED SÆPIUS
 CUJUS LIBENTER DICOR EXODIARIUS.

C'est-à-dire : Je suis, (n'en doutez pas, & m'en croyez sur ma parole,) je suis cet Ursus Togatus, qui le premier ai joué avec tant d'art contre mes Antagonistes à la Balle de verre, dans les Thermes de Trajan, dans celles d'Agrippa & de Tite, & très-souvent dans celles de Néron,

où j'ai mérité les applaudissemens du Peuple. Venez en foule, Joûeurs de Paume, & poussant des cris de joye, couvrez de violettes, de roses, & de verdure, la statûe de votre ami: frotez-la de l'essence la plus douce, & conformément aux souhaits de ce même ami qui est encore plein de vie, répandez avec profusion le meilleur vin de Falerne, de Sezze, ou de Cécube, tiré de la propre cave de mon maître. Chantez de concert les louanges du vieillard Ursus, de ce joûeur de Paume, si connu dans les Gymnases; si gai & si fécond en bons mots; qui a surpassé par sa conduite, par sa bonne grace, & par son adresse, tous les Joûeurs qui l'ont précédé. Mais cependant, mes vieux amis, disons encore une vérité dans ces vers; j'ai été vaincu, non pas une fois, mais plusieurs, je l'avouë, par mon patron Verus trois fois Consul, dont je passe volontiers pour le bouson.

Je ne m'amuserai point à expliquer en détail tous les termes de cette Inscription, sur quoi l'on peut consulter l'Auteur que je viens de citer, & dont l'Ouvrage se trouve réimprimé dans le 12. volume des Antiquitez Romaines, recueillies par les soins de Grævius. Je me contenterai seulement d'y faire quelques réflexions par rapport à la Sphéristique. Je remarquerai donc, en premier lieu, que cette Inscription est le seul monument dont nous ayons connoissance, qui fasse mention du Jeu de la Balle de verre, inconnu jusques au tems de cet Ursus Togatus, qui s'en dit ici l'Inventeur. Il est difficile de deviner précisément en quoi consistoit ce Jeu; & il faut nécessairement, au défaut d'autoritez sur ce point, hasarder quelques conjectures. J'ai de la peine

ne à me persuader que les Balles de verre qu'on y employoit, fussent solides. Car si l'on veut leur attribuer une grosseur proportionnée à celle de nos Balles ordinaires, elles eussent été d'une pesanteur incommode & dangereuse pour les Joïeurs. Si, au contraire, on les suppose très-petites, elles eussent donné trop peu de prise aux mains, & eussent échapé aux yeux. Je croirois donc que ces Balles étoient autant de petits Balons de verre, que les Joïeurs s'envoyoient les uns aux autres; & l'adresse, dans ce Jeu, consistoit sans doute à faire enforte que ces Balons fussent toujours soutenus en l'air par les diverses impulsions qu'ils recevoient des Joïeurs, qui les frap-
 poient de la paume de la main; & à empêcher qu'ils ne heurtassent contre les murs, ou qu'ils ne tombassent par terre, auquel cas ils ne manquoient guères de se briser. Ce qui achève même de me déterminer à cette opinion, est un passage de Pline le Naturaliste, qui^{l. 36. c. 26. f. 67.} employe l'expression de *pila vitrea*, dans une occasion, où ce ne peut être qu'une boule de verre creuse. *Cum, addita aqua, vitreae pile, sole adverso, in tantum excandescant, ut vestes exurant.* „ Les Boules de verre pleines d'eau „ & exposées aux rayons du Soleil, s'échauffent jusques-au point de brûler les habits.

Ma seconde remarque ne roule que sur le mot *pilicrepus*, qui se lit deux fois dans cette Inscription; *ovantes convenite pilicrepi; & Ursumque canite voce concordi senem Hilarem jocosum pilicrepum.* Ce mot, qui se trouve aussi dans Seneque, a reçu diverses interpretations. ^{Ep. 55.} Quelques Critiques le prennent pour le nom d'un Barbier qui faisoit craquer les poils sous

les ciseaux dont il les coupoit. D'autres prétendent qu'on nommoit ainsi le valet des Bains & des Thermes, qui étoit chargé du soin d'entretenir le feu des fourneaux de l'*hypocauste*, en y jettant des boules de poix, qui petilloient en brûlant. Mais les uns & les autres sont également réfutez par cette Inscription, qui nous fait connoître d'une maniere à n'en pas douter que *pilicrepus* n'est autre chose qu'un Joueur de Paume, ainsi appelé, du bruit que faisoient les Balles, soit en recevant l'impulsion de la main qui les pouffoit, soit en frappant contre les planchers & les cloisons du Jeu-de-Paume, qui étoit boisé pour l'ordinaire. C'est ce que Stace, en décrivant les Bains d'*Etruscus*, fait assez entendre par ces vers ;

Sylv. 5.

*Quid nunc strata solo referam tabulata, crepantes
Auditura pilas; ubi languidus ignis inerrat
Ædibus, & tenuem volvunt hypocausta vaporem?*

Ep. 56.

C'est-à-dire : *Parlerai-je des planchers boisez, qui font entendre le bruit des Balles, &c. & c'est dans ce même sens qu'on doit expliquer ce passage de Seneque, où il dit, Si vero pilicrepus supervenerit, & numerare coeperit pilas: S'il survient un Joueur-de-Paume, & qu'il commence à compter les Balles.*

Voilà, ce qui m'a paru de plus vraisemblable, par rapport à cette dernière espece de Sphéristique, si peu connue d'ailleurs, & qui mériteroit certainement d'être plus particulièrement éclaircie.

D I S S E R T A T I O N
S U R
LES BOUCLIERS VOTIFS.

Par M. l'Abbé MASSIEU.

DANS l'obligation où je me trouve de vous entretenir des boucliers Votifs , je crois ne pouvoir mieux faire que de suivre le plan qu'on m'a tracé , & qui me paroît renfermer ce qu'on peut dire de plus raisonnable sur cette matiere. J'examinerai donc d'abord quand l'usage des boucliers Votifs a commencé. En second lieu , quelle difference il y avoit entre les boucliers Votifs , & ceux dont on se servoit dans les combats. Troisièmement les differens noms qu'on leur a donnez ; ensuite , à quelles personnes appartenoit le droit de dresser de ces sortes de monumens. Et enfin dans quels endroits on avoit coutume de les placer. Je ne m'écarterai de cet ordre , que le moins qu'il me sera possible ; seulement qu'on me permette de tâcher avant toutes choses d'établir ce que c'étoit que les boucliers Votifs ; & d'en déterminer la veritable idée. Rien ne sera plus propre à répandre de la clarté dans cette Dissertation ; & , ce qui peut-être vaudra mieux encore , à la rendre courte. Je crois donc que par les boucliers Votifs on doit entendre les boucliers que l'on consacroit aux

K 6

Dieux ,

Dieux, & que l'on suspendoit dans les Temples. Cette définition quoique très-simple, est pourtant propre & universelle. Elle convient aux seuls boucliers Votifs, & leur convient à tous. Je dis à tous, car il y en avoit de plus d'une sorte. Quelquefois un Héros au retour d'une expédition militaire, où il avoit éprouvé la protection des Dieux, leur consacroit son bouclier en action de grâces; quelquefois aussi on leur consacroit les boucliers qu'on avoit pris sur l'ennemi. Mais il arrivoit souvent que dans le sein même de la paix, & sans nul rapport à la guerre, on consacroit dans les Temples des boucliers à la gloire des hommes illustres, pour éterniser le souvenir de quelqueune de leurs belles actions, ou de leurs vertus. Or toutes ces différentes sortes de boucliers Votifs sont comprises dans la définition générale que j'en ai donnée.

M. Spon en propose une autre qui est plus particulière & plus précise. *Les boucliers Votifs*, dit-il, *étoient de grands disques de métal, sur lesquels on représentoit les images, ou les actions des grands hommes, & que l'on suspendoit dans les Temples.* Mais ce savant Antiquaire ne les considéroit que par rapport aux médailles, & à la sorte de travail dont il faisoit son étude. Du reste on ne peut disconvenir que la définition ne soit resserrée dans des bornes trop étroites. Elle ne peut s'appliquer qu'à la troisième sorte de boucliers Votifs dont nous venons de parler, & nullement aux deux autres. J'ai cru devoir les réunir toutes trois sous une idée commune; d'autant plus que les deux premières, qui sont les plus anciennes de beaucoup, ont

ont vrai-semblablement amené la troisième.

Mais pour me renfermer dans les questions qui m'ont été proposées ; la coutume de consacrer les boucliers nous vient des siècles les plus reculez. Il y a bien de l'apparence qu'elle commença presqu'en même tems que les boucliers mêmes. Le principe qui porta les hommes à les inventer d'abord , les porta bien-tôt à les offrir , & à les suspendre dans les Temples. Ce fût le soin de leur sûreté. Les vûës qu'ils avoient en consacrant ces sortes d'armes , c'étoit de rendre grace aux Dieux qui avoient bien voulu y attacher la victoire ; & par cette reconnoissance des bienfaits qu'ils avoient reçûs , de se rendre dignes d'en obtenir de nouveaux.

L'Auteur le plus ancien , où l'on trouve quelques traces de cet usage , est Homere , qui peut-être n'est guères moins Historien que Poëte ; & qui dans ses Ecrits respecte de tous les siècles , nous a laissé les monumens les plus curieux que nous ayons des coutumes & des mœurs de ces premiers tems.

Dans le VII. Livre de l'Iliade , vers 82. Hector présente le cartel aux Grecs , & défie au combat le plus brave d'entr'eux , quel qu'il puisse être. *Si je succombe*, dit-il, *qu'il porte mes armes sur son vaisseau ; mais si je le tuë , je porterai les siennes à Troye , & je les suspendrai dans le Temple d'Apollon :*

Τόχαι συλήσας, οἷσα ποτὶ Ἴλιον ἰστώ,
καὶ κρεμόω ποτὶ νηὸν Ἀπόλλωνος ἐκάτοιο.

Quoique dans cet endroit il ne soit point fait mention expresse du bouclier , on ne peut dou-

ter qu'il ne soit compris dans le mot d'armes en général ; d'autant plus qu'il étoit regardé comme la pièce la plus considérable de l'armure ; jusques-là qu'on lui donnoit la préférence sur l'épée même. Il y avoit peine de mort contre le soldat qui abandonnoit son bouclier en combattant, il n'y en avoit point contre le soldat qui jettoit son épée. Cette différence que les Anciens mettoient entre ces deux sortes d'armes étoit fondée sur un sentiment qui leur fait honneur , & qui est très-propre à nous donner une grande idée de leur humanité. Ils plaçoient les armes défensives avant les offensives, pour donner à entendre que, selon eux , des hommes pour vivre en société & pour être utiles les uns aux autres peuvent bien se défendre, mais ne doivent jamais attaquer.

Quoiqu'il en soit, Virgile nous marque expressément que la coutume de consacrer les boucliers étoit ordinaire parmi les Troyens, & qu'Enée l'apporta en Italie. Car il dit que ce Héros passant par *Actium* , suspendit aux portes du Temple d'Apollon le bouclier d'Abas , qu'il avoit tué autrefois dans un combat ;

Æneid. III.
286,

*Ære cavo clypeum, magni gestamen Abantis,
Postibus adversis figo, & rem carmine signo;
Æneas hæc de Danais victoribus arma.*

C'étoit une tradition commune dans la Grèce, que les vainqueurs de Troie rapportèrent à leur retour les armes qu'ils avoient prises sur les vaincus, & qu'ils les suspendirent dans di-

divers Temples. On prétend qu'elles s'y conserverent pendant plusieurs siècles; & que plus de cinq cens ans après, on les y voyoit encore du tems de Pythagore. Tout le monde fait l'histoire, ou la fable que l'Antiquité nous a débitée à ce sujet. On raconte que ce premier Auteur de la Philosophie morale voulant établir son dogme de la Metempsychose, & prouver au doigt & à l'œil qu'il avoit été Euphorbe au siège de Troye, pria quelques incrédules qu'il ne pouvoit réduire, de se transporter dans le Temple de Junon à Argos avec lui; que là, leur montrant un bouclier suspendu avec plusieurs autres, il leur dit; voilà le bouclier dont je me servoais, lorsque j'étois Euphorbe; & qu'en effet ce bouclier ayant été détaché, on trouva le nom d'Euphorbe écrit en dedans. Horace nous a conservé ce fait, dont j'ai peine à croire qu'il fût bien persuadé.

*Clypeo Trojana refixo
Tempora testatus.*

O^l. XXVIII,
II, Lib. I.

Ovide le rapporte dans un plus grand détail encore.

*Ipse ego, nam memini, Trojani tempore belli,
Panthoïdes Euphorbus eram; cui pectore quondam
Hæsit, in adverso gravis hasta minoris Atridae,
Agnovi clypeum, lævæ gestamina nostræ,
Nuper Abantæis templo Junonis in Argis.*

Ovid,
Metam. XV.
160.

Mais les Poètes ne sont pas les seuls qui nous ont transmis cette particularité curieuse; les
Histo-

Historiens se sont aussi chargez de ce soin ; & Diogène Laërce n'a pas manqué d'en embellir la vie de ce Philosophe. Que si ce fait ne conclut pas absolument pour la Métempsychose, on ne peut disconvenir qu'au moins il ne prouve invinciblement, que l'usage des Grecs étoit de suspendre dans les Temples les armes, & en particulier les boucliers des ennemis qu'ils avoient défaits. Les Annales de cette Nation en fournissent une infinité d'exemples, qu'il seroit trop long de rapporter. Un seul tiendra lieu de tout.

Eschine dans sa harangue contre Ctésiphon, dit que les Athéniens battirent les Medes & les Thébains unis ensemble ; qu'après la victoire ils consacrèrent les boucliers qu'ils avoient pris sur les uns & sur les autres, & qu'ils mirent cette Inscription dans le Temple ; Ἀθηναῖοι παρὶ Μηδῶν καὶ Θηβαίων. Les Athéniens ont pris ces armes sur les Medes & sur les Thébains.

Cette coutume de consacrer les boucliers, passa comme la plupart des autres de la Grèce en Italie. On fait que Numa Pompilius étant venu à bout de persuader aux Romains qu'il étoit tombé du Ciel un bouclier fatal, de la conservation duquel dépendoit le salut de Rome ; il en fit faire onze autres parfaitement semblables ; & qu'ayant mêlé parmi ceux-là le bouclier miraculeux, il les déposa tous dans le Capitole ; pour déconcerter par ce mélange les desseins de quiconque entreprendroit d'enlever ce gage de la félicité publique. En plusieurs occasions éclatantes on porta dans le même Temple les boucliers qu'on avoit pris sur les ennemis de l'Etat. Ainsi lorsque Lucius Martius eût défait les Carthaginois, on y porta

porta un bouclier d'argent pesant cent trente-huit livres qui se trouva dans le butin, & sur lequel étoit représenté le fameux Asdrubal de Barca, un des principaux Chefs de cette guerre. Ainsi lorsque Titus Quintius eût vaincu Philippe Roi de Macedoine & pere de Demetrius, on y porta dix boucliers d'argent, & un autre d'or massif, qu'on avoit aussi trouvez parmi les dépouilles.

Mais pour venir aux boucliers Votifs que l'on consacroit à la gloire des hommes illustres, & qui ont plus de rapport aux exercices de la Compagnie ; il paroît que ce fût Appius Claudius, qui le premier en introduisit l'usage. Car étant Consul l'an de Rome 259. il en fit placer plusieurs dans le Temple de Bellone, sur lesquels il avoit fait représenter les belles actions de ses ancêtres. Marcus Emilius & Quintus Lutatius suivirent son exemple, & pendant l'année de leur Consulat consacrèrent de semblables monumens aux grands hommes, dont ils tiroient leur origine. Une coutume qui flatoit la vanité, ne tarda guères à s'établir parmi les Grands. Ces sortes de monumens devinrent très-communs. On ne voyoit plus autre chose soit dans les Temples publics, ou dans les Chapelles particulieres.

Le mal est qu'on en abusa bien-tôt ; & qu'on ne fit point scrupule d'en dresser également, & à ceux qui le meritoient, & à ceux qui ne le meritoient pas. On eût pourtant soin dans tous les tems de les ramener à leur premiere destination, & de les faire servir à honorer le mérite & la vertu. Tel fut ce beau bouclier que l'on consacra en
Espanne

Espagne , pour transmettre aux siècles à venir l'action mémorable de continence & de justice qui, à la prise de Carthage la neuve, fit plus d'honneur encore à Scipion l'Africain que ses conquêtes. On lui avoit amené parmi les prisonniers de guerre, une jeune Princesse d'une beauté surprenante. Ce grand homme qui n'étoit que trop sensible à cette sorte de mérite , ayant su qu'elle étoit promise en mariage à un jeune Prince du pays, n'usa des droits de la victoire, que pour respecter les sentimens qu'ils avoient l'un pour l'autre ; & que pour grossir leur dot de la rançon que le pere & la mere lui avoient apportée. Les Espagnols touchez d'une vertu si Romaine & si pure , firent représenter sur un bouclier cette action , que quelques Historiens ont comparée à celle que fit Alexandre, lorsque la femme & les filles de Darius furent tombées en son pouvoir. Scipion s'en retournant à Rome emporta ce bouclier, qui au passage du Rhône périt avec une partie du bagage. Il est demeuré dans ce Fleuve jusques à l'an 1656. que quelques pêcheurs le trouvèrent, M. Mey de Lyon qui avoit pour tous les précieux restes de l'Antiquité cette curiosité louable qu'ont la plupart des habitans de cette grande Ville , ne négligea pas l'occasion d'acquérir un si rare trésor. Il est aujourd'hui dans le Cabinet du Roi. Ce monument est très-considérable par son ancienneté . par sa matiere, par sa grandeur, & par la singularité du travail. Il a plus de dix-neuf cens ans ; car la prise de Carthage la neuve arriva l'an de Rome 543. c'est-à-dire deux cens dix ans avant l'ère Chrétienne. Il

con-

contient quarante-deux marcs d'argent fin, ce qui fait la valeur d'environ treize cens livres. Son diamètre est de 26. pouces pied de Roi, & enfin le goût naïf & tout uni, qui regne dans le dessein, dans les attitudes, & dans les contours des figures, fait connoître la manière simple de ce siècle, qui ne s'attachoit qu'aux beautés naturelles, & s'éloignoit de tous les ornemens trop recherchez.

Sous la domination des Empereurs, ces monumens devinrent encore plus communs que sous le gouvernement des Consuls. La flatterie qui jusques alors avoit partagé ses vûes, les réunit, & les tourna toutes du côté d'un seul. Le Sénat & le Peuple qui en apparence étoient les dépositaires de l'autorité publique, distribuèrent ces marques d'honneur & de distinction, avec moins de retenue & plus de bassesse que n'avoient fait les particuliers. Ils les prodiguèrent indistinctement aux bons & aux mauvais Princes.

On consacra plusieurs boucliers à Auguste, & pour rendre ces consécérations plus éclatantes & plus solennelles, on en fit frapper des Médailles, dont quelques-unes sont venues jusques à nous. Il y en a une qui est d'or. On voit au revers une colonne, vers le milieu de laquelle une victoire tient un bouclier suspendu, ce qui marque qu'il fut consacré à l'occasion de quelque succès militaire. Deux autres de ces médailles sont d'argent. On voit sur l'une un bouclier avec cette légende, *Signis receptis*; on consacra ce bouclier à Auguste, lorsqu'il eût obligé les Parthes de renvoyer à Rome les drapeaux qu'ils avoient pris sur Crassus & sur Marc-Antoine. *Parthi quo-*

Sur.

que

*que & Armeniani vindicanti facile cesserunt ;
& signa militaria quæ Marco Crasso, & Mar-
co Antonio ademerant reposcenti reddiderunt.*

On fait la joye qu'eût cet Empereur d'avoir réduit cette Nation fière & belliqueuse à faire cette démarche. Il ne fût pas moins touché de cet événement qu'il l'auroit été d'une victoire. Jusques-là que dans la vûe d'en rendre la mémoire éternelle, il fit bâtir un Temple à Mars Vangeur, où l'on suspendit les drapeaux que les Parthes avoient renvoyez, & le bouclier dont il s'agit. L'autre médaille d'argent n'est chargée d'aucune figure ; on y a seulement représenté un bouclier, au milieu duquel on lit ces paroles : *S. P. Q. R. Clypeum vovit.* Mais il n'est point marqué en quel tems, ni à quel sujet se fit cette consécration. Enfin la quatrième médaille est de bronze : elle représente un bouclier entouré d'une couronne de chêne avec ces mots, *Obcives servatos.* Ce monument fut encore consacré à la gloire d'Auguste, au sujet des conditions qu'il avoit imposées aux Parthes. Car il exigea d'eux qu'ils renvoyassent non seulement les drapeaux qu'ils avoient pris, mais encore les prisonniers qu'ils avoient faits. Et ils les renvoyèrent tous en effet ; à la réserve de quelques-uns qui s'étoient tuez pour ne pas survivre à leur défaite, & de quelques autres qui se trouvant bien du lieu de leur captivité, prirent le parti de s'y établir. *Captivos omnes paucis exceptis qui se ipsos pudore moti interemerant, aut in Parthiâ occultè remanserant, remisit.* C'est au sujet de ces derniers qu'Horace dans un transport de zèle & au fort d'un enthousiasme Poétique, s'écrie :

Miles

*Milesne Crassi, conjugè barbarâ
Turpis maritus vixit, & hostium
(Prob curia, inversique mores!)
Consenuit socerorum in armis!*

Od. V. 5.
L. 11.

Si Tibère ne ressembloit point à Auguste par les vertus, il lui ressembloit du moins par les honneurs qui furent décernés. Le Sénat lui consacra deux boucliers; l'un pour éterniser le souvenir de sa modération; & l'autre pour immortaliser sa clémence. Deux médailles de ce Prince en font foi. On voit sur chacune un bouclier, où l'une de ces vertus est représentée sous la figure d'une jeune personne. L'embarras de ceux qui se chargent d'expliquer ces monumens antiques, est de trouver ces deux vertus dans Tibère, & de marquer au juste sur quel intervalle de sa vie on peut les placer; mais Velleius Paterculus nous apprend qu'il n'y eût jamais de modération pareille à celle de ce Prince; parce qu'encore, dit cet Historien, qu'il eût constamment mérité jusques à sept fois les honneurs du triomphe, il ne voulut pourtant les recevoir que trois fois. *Quis non inter reliqua, quibus singularis moderatio Tiberii Caesaris elucet atque eminet, hoc quoque miretur, quod cum sine ullâ dubitatione septem triumphos meruerit, tribus contentus fuerit.*

Quant à ce qui regarde la clémence, Suétone nous assure que ce Prince crut en avoir fait un acte Héroïque, parce qu'il n'avoit pas fait étrangler sa belle-fille Agrippine; qu'il souffrit qu'à cette occasion on lui décernât des

re-

remerciemens publics ; & que , pour perpetuer le souvenir d'une action si remplie d'humanité , on suspendît un monument d'or dans le Capitole. *Imputavit etiam quod non laqueo strangulatam nurum Agrippinam in Gemonias abjecerit : proque tali clementiâ interponi decretum passus est , quo sibi gratiæ agerentur & Capitolino Jovi donum ex auro sacraretur.*

On ne doit pas s'étonner après cela que l'on ait consacré tant de boucliers à l'honneur des Empereurs suivans. Je n'entreprendrai pas de faire un dénombrement exact de tous les Princes à qui l'on en décerna. Je remarquerai seulement que l'on en consacra un à Vespasien , comme il paroît par une de ses médailles , où l'on voit un bouclier suspendu à une colonne qui est placée entre deux lauriers. Domitien eût aussi sa part à cette sorte d'honneur ; ainsi qu'il est aisé de le conclure d'un passage de Suétone. Le Sénat , dit cet Auteur , eût tant de joye de la mort du Tyran , qu'il fit abattre ses statuës & arracher des Temples ses boucliers , *ut clypeos & imagines ejus coram detrahi , & ibidem solo affligi juberet.*

Enfin Antonin Pie fit consacrer un bouclier magnifique à la gloire de son prédecesseur Hadrien.

Jusqu'ici j'ai tâché de faire voir quelle a été l'origine des boucliers Votifs ; combien il y en avoit de différentes sortes ; & quel usage on en fit dans la suite des tems. Je viens maintenant aux autres points qui m'en restent à éclaircir , & qui ne seront pas d'une discussion si longue. On demande quelle différence il y avoit entre les boucliers qu'on suspendoit dans

dans les Temples , & ceux dont on se servoit dans les armées. Souvent il n'y en avoit point; car lorsqu'un Héros, par exemple, consacroit le bouclier qui avoit été l'Instrument de ses victoires, ou ceux qu'il avoit pris sur les vaincus ; il est clair que dans l'un & l'autre cas les boucliers Votifs étoient la même chose que les boucliers militaires. Mais les boucliers Votifs que l'on consacroit à la gloire des grands hommes , différoient en plusieurs points de ceux dont on se servoit dans les combats. Car en premier lieu les boucliers militaires se faisoient d'une matière moins considérable. La plupart étoient de cuir. On fait que ce bouclier énorme dont se jouïoit Ajax, & qui étoit grand comme une tour , φέρων σάκῳ ἤντι πύργον, étoit composé de sept peaux de bœuf sans compter une huitième couche toute d'airain :

Ὅς οἱ ἐποίησεν σάκῳ ἄϊολον , ἐπ' αὖτόειον

Iliad. VII.
222.

Ταύρων ζαλρεφέων , ἐπὶ δ' ὄγδοον ἤλασε χαλκόν.

Ovide & la plupart des autres Poètes ont écrit la même chose sur la foi d'Homère.

Surgit ad hos clypei dominus septemplex Ajax. Ovid. Metam. XIII. 21

Il y a des Historiens qui assûrent que dans quelques villes assiegées , les habitans pressés de la famine ont mangé les peaux de leurs boucliers ; afin , disoient-ils , que ces armes leur servissent de nourriture , puisqu'elles ne pouvoient leur servir de défenses. Aussi les Grecs appelloient assez souvent les boucliers du simple nom de cuir , ou de peau , βόειν , ῥινῳ ,

πίς, *οὐρά* ; mais les boucliers *Votifs* étoient d'une matiere plus précieuse, & presque toujours d'or, ou d'argent. En second lieu, les boucliers militaires étoient ordinairement tout unis. On y représentoit tout au plus quelques devises, ou quelque figure symbolique. Ainsi Menélas portoit sur son bouclier un dragon ; Idomenée un coq, Messenius une aigle éployée, Alcibiade un Cupidon armé de la foudre ; au lieu que sur les boucliers *Votifs* on représentoit d'ordinaire le Héros à qui on le consacroit, ou quelqueune de ses actions, & toutes les personnes qui y avoient du rapport. Enfin les boucliers militaires étoient presque toujours ovales ou longs à plusieurs angles, comme on le voit sur les bas reliefs, & sur les autres monumens antiques ; mais les boucliers consacrez étoient presque toujours ronds.

Quant aux noms que l'on donnoit aux boucliers *Votifs*, ils sont en grand nombre. Quelquefois on les appelloit en général, *Clypei*, *Disci*, *Cycli*, *Cispides* ; noms qui convenoient également aux boucliers que l'on portoit à la guerre ; mais on les nommoit en particulier *Pinaces*, tableaux, parce qu'on y représentoit les grands hommes, & leurs belles actions ; *Stilopinakia*, tableaux attachez à des colonnes, parce que c'étoit aux colonnes des Temples qu'on les suspendoit le plus souvent, *Protomai*, bustes, parce qu'on se contentoit quelquefois d'y graver le buste du Héros ; *Stel-laria*, mot qui revient au même, & qui est dérivé du mot Grec *σῆλα*, *pectus*, comme qui diroit Portraits, où les Héros étoient représentés jusques à la poitrine. Il y a des épi-
gram-

Grammairiens qui raffinant peut-être un peu trop, prétendent qu'il y a cette différence entre *clypeus* & *clypeum*, que le premier de ces mots doit s'entendre de ces boucliers militaires, & le second des boucliers Votifs. Mais Pline le naturaliste, & quelques Auteurs anciens traitent cette distinction de frivole. Il semble pourtant que Trebellius Pollio ait voulu ménager ceux qui tiennent pour cette opinion, lorsqu'il dit au sujet d'un bouclier d'or qui fut consacré à Claude le Gothique, *Illi clypeus aureus, sive, ut Grammatici loquuntur, clypeum aureum, Senatus totius judicio, in Romanâ Curiâ collocatum est...*

Je ne crois pas qu'il soit aisé de déterminer à qui appartenait le droit d'élever de ces sortes de monumens à la gloire des autres. Je n'ai pu rien trouver de positif sur cet article. Je pencherois à croire qu'il étoit permis à tous les particuliers de consacrer des boucliers dans leurs chapelles domestiques; mais qu'il falloit que ceux qu'on suspendoit dans les Temples publics fussent décernés par l'autorité publique. Je hasarde cette conjecture, sans avoir de raison solide pour l'appuyer.

Pour ce qui est de l'endroit du Temple, où l'on avoit coutume de les placer. Il y a bien de l'apparence qu'il en étoit de ces offrandes comme de toutes les autres. On les attachoit quelquefois aux murs :

. . . . Me tabulâ sacer
Votivâ paries indicat nvida
Suspendisse potenti
Vestimenta maris Deo.

MEM. Tome II.

L

Quel-

Hor. Od. 5.
63. Lib. I.

242. MEMOIRES DE LITTERATURE,
Quelquefois on les suspendoit à la voute :
comme il paroît par ces vers pompeux de
Stace ;

*His ego majorum pugnas, vultusque tremendos
Magnanimùm effingam Regum: figamque su-
perbis
Arma tholis.*

Et par ces autres qui ne sont guères moins
magnifiques, & qui ne sonnent pas moins bien
à l'oreille,

*Accipit omni
Exuvias Diana tholo, captivæque tela
Bellipotens.*

Ce qu'il y a de certain , c'est qu'on attachoit
souvent les boucliers Votifs aux colonnes , ainsi
qu'on le voit sur plusieurs médailles , & com-
me le nom de *stolopinakia* qu'on leur donnoit
le démontre. Le passage de Virgile que j'ai
déjà cité , *postibus adversis figo* , semble prou-
ver que quelquefois aussi on les suspendoit aux
portes du Temple.

Voilà ce que j'ai pû découvrir sur les bou-
cliers Votifs, les Auteurs qui m'ont été d'un
plus grand secours , sont Saumaize dans ses
Remarques sur la vie de Claude le Gothique,
Rosinus dans ses Antiquitez Romaines , M.
Spon dans ses Recherches curieuses de l'An-
tiquité, Zimmerman dans son *Florilegium Phi-
lologico-Historicum* : Antonius Augustinus dans
son Livre des familles Romaines.

Je finis en observant que quelques Anti-
quai-

quaires prétendent qu'Homère a donné lieu à l'origine des boucliers Votifs. Que s'ils étendent cette proposition à tous les boucliers Votifs en général, même à ceux que l'on consacroit après les avoir pris à la guerre, leur opinion ne paroît pas soutenable; car Homère lui-même reconnoît que la coutume de consacrer ces sortes de dépouilles étoit beaucoup plus ancienne que lui, puisqu'il assure que cela se pratiquoit par les Héros qu'il chante, & qui vivoient plus de deux siècles avant le sien.

Mais si ces savans hommes ne veulent parler que des boucliers Votifs que l'on consacroit à la gloire des grands hommes, on ne peut nier que leur sentiment ne soit appuyé de quelque vrai-semblance. Car il est assez probable que le bouclier qu'Homère consacre dans son Poëme à la gloire de son Héros, a pû dans la suite faire naître à d'autres personnes la pensée de consacrer dans les Temples des boucliers à la gloire des hommes illustres, dont ils admiroient les grandes qualitez. Quoiqu'il en soit, il est certain que quelques Auteurs s'obstinent à vouloir absolument trouver le premier modele des boucliers Votifs dans le fameux bouclier d'Achille, dont Ovide nous donne une si grande idée lorsqu'il l'appelle,

... *Clypeus vasti cœlatus imagine mundi.*

Et qui ayant fait l'admiration des plus excellens Critiques dans tous les siècles, a servi de matière aux plaisanteries de quelques Critiques dans ces derniers tems.



DISSERTATION

SUR

LES SERMENS DES ANCIENS.

Par M. l'Abbé MASSIEU.

L'ANTIQUITE' ne connoissoit rien de plus inviolable & de plus sacré que les sermens. Elle avoit coûtume de les appeller les plus saints de tous les engagements auxquels les hommes puissent volontairement s'assujettir ; & elle les regardoit comme le plus fort lien de la société. En effet les sermens rassembloient tout ce qu'il y avoit de plus capable de rappeler l'homme à lui-même , & de le contenir dans le devoir. Quiconque se lioit par une de ces obligations solennelles , contractoit en quelque sorte avec toute la nature. Il devenoit comptable au Ciel & à la Terre ; & ne pouvoit manquer à sa parole sans soulever contre lui les Dieux & les hommes.

Nous avons un assez grand nombre de savans Ecrivains qui ont travaillé sur une matière si digne d'être approfondie ; mais on peut dire qu'ils ne l'ont examinée que sur les principes de la Jurisprudence ou de la Morale ; ils ne l'ont point traitée par rapport aux belles Lettres , & l'ont ainsi privée d'une grande partie des agrémens dont elle étoit susceptible. J'ai cru que je ne m'éloignerois pas du but de
cette

cette Compagnie , si je tâchois de mettre ce point de littérature dans un nouveau jour , & de rassembler avec quelque ordre ce qu'il présente d'agréable & de solide.

C'est dans cette vûë que j'entreprends d'examiner quelle a été l'origine des sermens ; par quelles Divinitez les Anciens avoient coûtume de jurer ; les différentes cérémonies dont ils accompagnoient le serment , l'usage qu'ils en faisoient dans la Société civile , la religion avec laquelle ils le gardoient , & enfin l'horreur qu'on avoit pour ceux qui le violoient ouvertement ; ou qui par des interprétations artificieuses essayoient d'en éluder la force. Six Articles où je tâcherai de renfermer ce qu'on peut dire de principal sur un sujet d'une si grande étendue.

Pythagore & ses Disciples avoient sur l'origine des sermens une pensée fort singulière. Ils croyoient qu'il falloit en chercher la première source dans le sein même de la Divinité. Car , comme ils étoient persuadez que les exemplaires de tout ce qui subsiste dans la nature se trouvent en Dieu , ils disoient que de toute éternité l'Etre souverain s'étant déterminé volontairement à tirer du néant les Créatures , il s'étoit aussi engagé par un serment volontaire à les conserver dans un certain ordre , & à les conduire par les regles qu'il avoit jugées les plus convenables. Idée magnifique & sublime , qu'ils s'étoient formée vrai-semblablement sur quelques expressions des Livres sacrez. Or ils prétendoient que ce serment éternel étoit le modèle de tous ceux qui avoient été faits dans le tems , & enseignoient que , comme l'un étoit le gardien de la Loi

ARTICLE I.
De l'origine des sermens.

de Dieu, (c'étoient leurs termes) les autres qu'ils regardoient comme des ombres & des images du premier, étoient les garants de la foi des hommes. Je ne fai si ce n'étoit pas reprendre les choses d'un peu loin; mais, quoiqu'il en soit, on ne peut douter que les sermens ne soient presque aussi anciens que le Monde.

A la vérité il y a beaucoup d'apparence que les premiers hommes en ignorèrent l'usage. Sortis récemment des mains de leur Auteur, ils se ressentoient de l'excellence de leur origine. Pour être fidelles & sincères, ils n'avoient besoin que de ces principes de droiture qui venoient d'être gravez dans leur cœur, & que les passions n'avoient point encore effacés. La simple nature qu'ils prenoient pour guide, les menoit sans biais & sans détour à l'utilité commune, d'où jamais ils ne détachotent l'utilité particulière. C'est ce tems que les Poètes dont les fables sont presque toujours fondées sur la vérité, nous représentent sous le nom de l'âge d'or, & dont ils nous font les peintures si délicieuses & si charmantes. Ils nous assurent qu'un des plus grands avantages dont on jouissoit alors, c'est que la bonne foi regnoit parmi les hommes. Ils vivoient entre eux sans soupçons, sans défiance. Ils se croyoient reciproquement sur leur parole, & ne savoient ce que c'étoit, ni que de faire des sermens, ni que de les violer: *Dans ces premiers jours du Monde naissant*, dit Juvenal, *les Grecs n'étoient point toujours prêts à jurer*: & si nous en croyons M. Despreaux,

Le Normand même alors ignoroit le parjure.

Un tems si heureux ne fut pas de longue durée. Les hommes oublièrent bien-tôt les desseins que la nature avoit eûs sur eux en les formant : & au lieu de se regarder comme ne composant qu'une grande famille , ils se firent des intérêts particuliers. Chacun ne songea plus qu'à s'approprier ce qui , selon sa destination , devoit être commun , & dans la vûe de s'agrandir , n'eût point de honte d'avoir recours aux moyens les moins légitimes. Alors les hommes n'eurent point d'ennemis plus redoutables que les hommes mêmes. Ils employèrent pour s'entre-détruire , non seulement la force & la violence , mais encore la fraude & l'artifice. Ils se virent donc réduits à la triste nécessité de se précautionner les uns contre les autres. Les promesses , les protestations étoient des liens trop foibles ; on tâcha de leur donner de la force en les marquant d'un sceau de Religion ; & l'on crut que ceux qui ne craignoient pas d'être infidèles , craindroient peut-être au moins d'être impies. C'est ainsi qu'à la honte de l'humanité , les sermons prirent naissance ; origine fort ancienne , puisqu'ils commencèrent à s'établir presque au même tems que les hommes commencèrent à tromper. Au reste voici comment les Poètes content à leur manière cette vérité Historique : * *La Discorde fille de la Nuit* ,

L 4

dit

* Αὐτὰρ Ἔρις συγερὴ τέκε μὲν πόνον ἀλγίνοεντα.
 Νείκεα τε , ψευδεῖς τε λόγους , ἀμφιλογίας τε.
 Ὅρκον θ' ὅς δ' ἔκλειστον ἐπιχθονίους ἀνθρώπους.
 Πημαίνει , ὅτε κὰν τις ἐκὼν ἐπιόρκον ὁμόσῃ.
 Hesiod. Theog. 226.

dit Hésiode, *enfanta les pénibles travaux, les querelles, les mensonges, les discours ambigus & captieux; & enfin le serment, si funeste à tout mortel qui le viole.*

ARTICLE II.
Par quelles
Divinités
les Anciens
juroient.

On jura d'abord par le Dieu véritable. La Raison humaine quoi-que déjà fort affoiblie par les passions, ne laissoit pas de sentir encore que le garant naturel de la vérité, c'étoit celui qui par son essence est la Vérité même. Outre que les hommes pleins de je ne sai quelle fierté fondée sur l'excellence de leur nature, pensoient avec justice, que si, pour se faire croire, ils étoient obligés d'avoir recours à une caution étrangère, ils devoient du moins la chercher dans un Être plus parfait que le leur. Ils jurèrent donc par l'Être Souverain. C'est en son nom que sont conçus les quatre sermens les plus anciens dont nous ayons connoissance. Celui d'Abraham au Roi de Sodome, *J'en leve la main devant le Seigneur, le Dieu très-haut, possesseur du Ciel & de la Terre.* Celui du même Abraham au Roi Abimelech, qui lui dit: *Jurez-moi par le nom de Dieu que vous ne me ferez aucun mal,* & Abraham lui répond: *je vous le jure.* Celui qu'Éliezer fait à Abraham, *par le Seigneur du Ciel & de la Terre;* & enfin celui de Jacob à Laban, exprimé en des termes remarquables: *Juravit Jacob per timorem patris sui Isaac.* „ Jacob jura par la frayeur de son pere Isaac. C'est-à-dire, comme l'expliquent tous les Interpretes, *par le Dieu que son pere Isaac redoutoit.* Ce qu'il y a de surprenant, c'est que Dieu lui-même par une condescendance incompréhensible, voulut bien s'accommoder à

la foiblesse des hommes, & confirmer ses promesses par des sermens, comme si elles eussent été sujetes à la même instabilité que les nôtres. *J'en jure par moi-même*, dit le Seigneur, *puisque vous avez fait cette action, & que, pour m'obéir, vous n'avez pas épargné votre fils unique.* Tels furent les premiers sermens, dont l'Univers fut le témoin : sermens augustes & vénérables, soit que l'on regarde l'objet auquel ils se terminoient, soit que l'on considère les expressions magnifiques dont ils étoient revêtus.

Mais lorsque les hommes, contre toutes les lumières de leur Raison & de leur conscience, eurent quitté le vrai-Dieu pour s'en faire de faux au gré de leurs passions & de leurs vices, le serment suivit le sort de la Religion. Il prit autant de formes différentes que la Divinité ; & si le monde fut tout surpris de se trouver rempli d'une multitude prodigieuse de Dieux monstrueux, il ne le fut pas moins de se voir comme inondé d'un déluge de sermens ridicules. Ce fut alors que les hommes oubliant entièrement leur première grandeur, s'avilirent & se dégradèrent. Ils prirent pour garants de leur parole, non seulement les métaux qu'ils avoient fait fondre, mais encore les animaux les plus abjects, & les plantes les plus viles. En un mot il n'y eût rien dans la nature de si méprisable dont ils ne parussent avoir meilleure opinion que d'eux-mêmes.

C'est ainsi que les Egyptiens jurèrent non seulement par leurs Dieux Isis & Osiris, qui du moins étoient représentés sous des figures humaines ; non seulement par Anubis qui avoit une tête de chien, par le bœuf Apis,

par le finge , par le crocodile ; mais encore par l'ail , par le poireau , par les oignons , & par toutes ces autres Divinitez qui , pour me fervir des termes du Poëte fatyrique , croissoient dans leurs jardins.

Les Perfes prenoient à témoin le Soleil ; plus excusables en quelque façon que les Egyptiens , si l'on considère le rang que cet Astre tient entre les ouvrages de la nature , & les effets admirables qu'il produit dans toutes les parties de l'Univers , dont il est commel'ame. On ne peut disconvenir qu'au moins par ces endroits , il ne soit une des plus brillantes images de la Divinité. Aussi ce serment n'étoit-il pas moins usité chez les Grecs & chez les Romains. Témoin ce beau vers d'Homère : *Je vous en atteste , Soleil , vous qui voyez & qui entendez tout.*

ο γρ. μ.
323.

Ἡελίῳ θ' ἐς πάντ' ἰφορᾶς, καὶ παῖτ' ἱπακύνε.

Vers que Virgile imite ainsi dans le IV. de l'Eneïde : „Soleil, qui par vos rayons éclairez tout ce qui se passe sur la terre.

Sol qui terrarum flammis opera omnia lustras.

Et dans le XII. Livre

Esto nunc Sol testis, &c.

Les Scythes usoient aussi d'un serment qui avoit je ne sai quoi de noble & de fier , & qui répondoit assez bien au caractère un peu féroce de cette Nation. Ils juroient par l'air & par le cimenterre , les deux principales de
leurs

leurs Divinitez : l'air comme étant le Principe de la vie , & le cimenterre comme étant une des causes les plus ordinaires de la mort. Dans le Dialogue de Lucien sur les exemples mémorables d'amitié , l'Interlocuteur Grec insulte fort au Scythe sur cette sorte de sermens ; & prétend qu'il ne tenoit qu'à ce Peuple barbare de jurer aussi par le javelot , par la lance & par le poison , puisque ces inventions pernicieuses ne causoient pas la mort moins souvent que le cimenterre. Mais ce Grec en s'abandonnant un peu trop , selon le génie de sa Nation , à l'ardeur de discourir & de plaisanter , ne prend pas garde qu'il donne une belle occasion au Scythe d'user de représailles , & de tourner en ridicule un grand nombre de sermens dont se servoient les Grecs , & qui n'étoient guères plus raisonnables que ceux dont se servoient les Scythes.

Enfin les Grecs & les Romains attestoient leurs Dieux , qui la plupart leur étoient communs. Et quelle multitude de Dieux n'avoient-ils point ? Non seulement ils adoptèrent ceux des autres Nations , mais ils en enfantèrent une infinité de nouveaux. Ils juroient tantôt par un , quelquefois par deux , souvent par tous ensemble. Mais ils ne réservoient pas pour les Dieux seuls le privilege d'être les témoins de la verité. Ils associoient au même honneur les demi-dieux ; & juroient par Castor , Pollux , Hercule , &c. avec cette différence que les hommes seuls juroient par Hercule , les hommes & les femmes par Pollux , & les femmes seules par Castor. Regles pourtant qui n'étoient pas inviolablement ob-

L 6

ser-

servées ; car bien qu'Aulugelle assure positivement qu'on ne trouvera pas dans un seul bon Auteur Latin que jamais aucun homme ait juré par Castor, on en trouve néanmoins un exemple remarquable dans Plaute, qui, selon le même Aulugelle, est un des plus excellens Auteurs de la Latinité. Le jeune Argyrippe dit à sa mere : *Par Castor, mon pere vous l'avoit bien promis qu'il vous voleroit votre écharpe pour en faire présent à sa maîtresse :*

Ecastor, quin surrepturum pallam promisit tibi.

Il est vrai qu'Acidalius pour sauver l'honneur d'Aulugelle, & pour empêcher qu'un Ancien n'ait tort, corrige cet endroit, & lit sans façon *Ædepol*, au lieu d'*Ecastor*. Mais il en use de la sorte contre la foi de toutes les éditions & de tous les manuscrits. Aussi Vossius ne craint-il point de traiter d'audace cette correction.

Mais sans entrer dans le détail de toutes les Divinités, par lesquelles les Romains juroient, & qui sont connues de tout le monde, je dirai seulement un mot de la Déesse & du Dieu, qui selon eux présidoient aux sermens d'une façon particulière. La Déesse étoit la *Foi*, autrement la *Fidélité*. Elle tenoit un rang considérable dans la Religion, & on la regardoit comme la principale conservatrice de la sûreté publique. On lui donnoit ordinairement le nom d'antique, *Cana Fides*, pour marquer que les siècles où elle avoit été dans sa force, étoient déjà bien éloignés. On l'appelloit aussi rare par une raison à peu près
sim-

semblable , pour faire entendre qu'elle ne se trouvoit presque plus parmi les hommes. Elle n'avoit pour tout habillement qu'un voile blanc, symbole de sa candeur & de sa franchise: *Te spes, & albo rara Fides colit velata panno*, dit Horace.

Ses Prêtres portoient dans leurs ceremonies la même couleur. Les sacrifices qu'on lui offroit se faisoient sans aucune effusion de sang, parce qu'elle détestoit l'ombre même du carnage. Denys d'Halicarnasse assure que Numa est le premier de tous les hommes qui lui ait bâti un Temple & dressé un culte. Dans la suite des tems les Romains placèrent sa statue dans le Capitole, tout près de celle de Jupiter: *quam in Capitolio*, dit Cicéron, *vicinam Jovis optimi maximi majores nostri esse voluerunt*. Ils croyoient en effet qu'elle étoit respectable à Jupiter même dont elle scelloit les sermens. C'est ce qu'Ennius nous apprend dans ce passage que Cicéron rapporte & trouve si beau :

O ! Fides alma, apta pinnis, & jusjurandum Jovis.

„ O divine Foi , digne d'être placée au plus
 „ haut des Temples , vous qui proprement
 „ n'êtes rien autre chose que le serment même
 „ de Jupiter.

Le Dieu que les Romains donnoient pour second à la Déesse Fidélité, étoit celui qu'ils appelloient *Dius Fidius*, & qui mériteroit peut-être une Dissertation particuliere. Du moins personne jusqu'à présent n'a bien éclairci ce qui le concerne. Ce qu'il y a d'embarrassant, c'est qu'il paroît que les Anciens eux-mêmes

n'en avoient pas une idée fort claire & fort distincte. Tout ce qu'on fait le plus sûrement, c'est qu'il présidoit à la religion des sermens; du reste on ignore sa véritable généalogie, la force de ses différens noms, & même la manière dont ils doivent être lus. Denys d'Halicarnasse semble le confondre avec Jupiter, car en plusieurs endroits où il est obligé de traduire le *Dius fidius* des Romains, il le rend par le *Ζεύς πιστός* des Grecs. Mais il est abandonné sur ce point par tout ce qu'il y a de meilleurs Critiques. La plupart croient que ce Dieu étoit le même qu'Hercule, & que ces deux mots *Dius Fidius* ne signifient autre chose que *Jovis filius*. Nos Anciens, dit Festus, se servoient souvent de la lettre *d* au lieu de la lettre *f*, & disoient *fidius* au lieu de *filius*. C'étoit aussi le sentiment d'Elius, au rapport de Varron. Quelques-uns prennent ce Dieu pour Janus, d'autres pour Sylvanus Dieu des forêts: mais enfin ceux qui prétendent avoir le plus approfondi cette matière, soutiennent que c'étoit un Dieu étranger, & que les Romains l'avoient emprunté des Sabins. Ils lui donnent une naissance miraculeuse, qui dès ces tems même de superstition parut fort équivoque & fort suspecte. Dans la contrée de Reate, dit Denys d'Halicarnasse, une fille de qualité à la tête d'une troupe de jeunes danseuses entra dans le Temple d'Enyalios, que les Sabins, & à leur exemple, les Romains appellent *Quirinus*. Cependant je ne puis assurer positivement, continue cet Auteur, si c'est le Dieu Mars, ou un autre Dieu qui jouit des mêmes honneurs; car il y a des gens qui croient que Mars & Enyalios ne sont que

que deux noms qu'on donne à une même Divinité ; & d'autres croient que ce sont deux Divinités différentes. Quoi qu'il en soit, cette jeune fille dansant dans le Temple, fut saisie d'un transport divin, & quittant tout-à-coup ses compagnes, courut s'enfermer dans le sanctuaire. Neuf mois après elle accoucha d'un fils, qui fut nommé *Modius Fabidius*. Portus corrige avec raison *Dius Fidius*. Ce fils étant parvenu en âge d'homme, fut d'une beauté plus qu'humaine, & devint un fameux guerrier. Il lui prit envie de bâtir une ville. Ayant donc rassemblé en peu de tems un assez grand peuple, il fonda celle de *Cures*, à laquelle il donna ce nom, pris de celui du Dieu *Quirinus* qui passoit pour son père, ou d'une pique que les Sabins appellent *Kéus*. Saint Augustin assure que ce *Dius Fidius* fut le premier Roi des Sabins, qui après sa mort ne manquèrent pas de le mettre au nombre des Dieux. On ajoute qu'il laissa un fils appelé *Sabus*, d'où la Nation entière tira son nom.

Les sentimens ne sont pas moins partagés sur les noms de ce Dieu que sur son origine. Les trois qu'on lui donnoit le plus communément étoient ceux de *Sancus*, de *Fidius*, & de *Semi-pater*. Mais Ovide semble douter si ce n'étoient point trois Dieux, ou si ce n'en étoit qu'un : *Je ne savois*, dit-il, *à qui je devois consacrer le cinquième jour de Juin, au Dieu Sancus, au Dieu Fidius, ou au Dieu Semi-pater.*

*Quarebam nonas Sanco Fidio ne referrem,
An tibi, Semi-pater? &c. . .*

Fab, Lib.
VI. 213.

Il ajoûte que le Dieu lui-même voulut bien le tirer d'incertitude; *Vous ne pouvez manquer*, lui répondit-il, *en me consacrant cette fête sous l'un de ces trois noms ; car tous les trois m'appartiennent : ainsi l'ont voulu les Sabins.*

Cuicumque ex istis dederis, ego munus habebo
Nomina trina fero; sic voluere Cures.

Mais de quelle maniere doit-on lire ces trois noms? C'est un nouveau sujet de dispute entre les Savans qui ne s'accordent que touchant Fidius, & se font une guerre implacable au sujet de Sancus & de Semi-pater; car, pour commencer par le premier, les uns tiennent pour *Sancus*, les autres pour *Sangus*, & les autres enfin pour *Sanctus*. Ces derniers veulent que *Dius Fidius* fût particulièrement appelé Saint, parce qu'en qualité de Dieu des sermens, il étoit dans une obligation particulière d'être intègre & incorruptible. Ils prétendent aussi conclure de-là que ce Dieu étoit le même qu'Hercule, qui souvent aussi est appelé Saint par les Poètes:

Quidam immolasset verrem cum sancto Herculi,

dit Phédre. Mais il seroit aisé de faire voir par un grand nombre & de passages & de médailles que cette preuve n'est pas concluante, & que l'épithète de *Saint* étoit commune à tous les Dieux. Quant au dernier nom, les uns lisent *Semi-pater*, & par ce mot n'entendent autre chose que demi-Dieu. Les autres *Semi-caper* dans la persuasion où ils sont que *Dius Fidius* étoit le même que *Sylvanus*, qui,
 com-

comme toutes les Divinitez champêtres, avoit des pieds de chevre : enfin la plupart lient *Semo pater*, & soutiennent que les anciens appelloient *Semones* certains Dieux mitoyens qui faisoient leur séjour dans l'air, parceque n'ayant pas le mérite nécessaire pour être Dieux du Ciel, ils en avoient trop aussi pour n'être que simples Dieux de la terre. *Semones dici* Fulgent. de prisca sermone. *voluerunt deos, quos neque cælo dignos adscriberent ob meriti paupertatem, neque terrenos eos deputare pro gratiæ veneratione.* Quoi qu'il en soit, il est constant qu'on donnoit souvent cette épithète à Sancus. On ordonna, dit Tite-Live, Lib. 8. que la maison de Vitruvius située sur le mont Palatin seroit démolie, & que ses biens seroient consacrez au Dieu Semo Sancus. C'est ainsi qu'au sujet de ce Dieu les Savans se divisent en plusieurs sectes ; mais ce qui rend le choix difficile entre tant d'opinions, c'est que chacun des Auteurs qui les soutiennent a ses autoritez ; & que dans ce grand nombre de diverses leçons, il n'y en a point qui ne soit fondée sur de vieux manuscrits & sur d'anciennes inscriptions. Au reste, si nous en croyons quelques Critiques qui paroissent d'autant plus dignes de foi, qu'ils semblent s'éloigner davantage de toute partialité ; la ressemblance qui se trouve entre les mots Semo & Simo fit tomber saint Justin le Martyr dans une sorte de méprise ; car selon eux, ce Pere Grec, qui pouvoit n'être pas assez instruit de ce qui regardoit la Langue & les usages des Romains, s'imagina sur quelques inscriptions de *Semo Sancus* qu'il s'agissoit-là de Simon le Magicien, & s'abandonnant à son zèle ne manqua pas de charger vigoureusement les

Romains sur ce qu'ils n'avoient point de honte d'admettre parmi leurs Dieux un imposteur avéré. Plusieurs autres Peres en firent autant, & le copièrent; comme c'est assez la coutume entre Ecrivains. Mais s'ils se mécomptoient sur celui qu'ils croyoient être l'objet de leurs invectives, leur raisonnement n'en avoit pas moins de force dans le fonds, puisqu'il est certain que Dieu pour Dieu, Sémon, toutes réflexions faites, ne valoit pas mieux que Simon. Il reste à dire un mot sur le Temple que *Dius Fidius* avoit à Rome. Il étoit situé sur le mont Quirinal. Mais on forme ici une nouvelle difficulté, car d'une part Ovide dit positivement que ce Temple étoit l'Ouvrage des anciens Sabins:

EAST. VI.
217,

*Hunc igitur veteres donarunt ade Sabini,
Inque Quirinali constituere jugo.*

Et d'un autre côté Denys d'Halicarnasse assure en termes exprès que Tarquin le superbe l'avoit bâti, & qu'environ quarante ans après la mort de ce Roi, Spurius Posthumius étant Consul en fit la dédicace. Quelques-uns tâchent de concilier cette contradiction, en disant que les anciens Sabins n'avoient bâti au Dieu Fidius qu'une chapelle, & que Tarquin lui avoit fait bâtir un Temple. Mais pour laisser cette érudition peu intéressante qui se trouve confusément répandue dans mille Auteurs, & que j'ai tâché seulement d'exposer avec quelque ordre & quelque clarté; ce qu'il y a de certain, c'est que ce Dieu, quel qu'il fût, & de quelque manière qu'on l'appellât, présidoit à la sainteté des sermens, & que par cette

cette raison on lui donnoit pour compagnie ordinaire l'Honneur & la Verité. Un ancien marbre en fait foi. Il représente d'une part un homme vêtu à la Romaine, près duquel est écrit *Honor*, & de l'autre côté une femme couronnée de laurier avec cette inscription *Veritas*. Ces deux figures se touchent dans la main. Au milieu on voit un jeune garçon fort beau, au-dessus duquel on lit ces mots *Dius Fidius*.

Quoique les sermens dont nous avons parlé fussent communs par toute la Grèce & par toute l'Italie, il y en avoit qui regnoient plus en certains lieux qu'en d'autres. Ainsi à Athènes on juroit le plus souvent par Minerve, qui étoit la Déesse tutélaire de cette ville. A Lacédémone par les fils de Jupiter, Castor & Pollux, descendus par leur mere des Rois du País. En Sicile par Proserpine, parce que ce fut en ce lieu que Pluton l'enleva : dans cette même Isle le long du fleuve Simethe, par les Dieux Palices :

Simethia circum

Flumina, pinguis ubi & placabilis ara Palici.

Virg.
Æn. 8.
IX 584.

Ces deux Dieux sont aussi assez inconnus. Ils étoient fils de Jupiter & de la Nymphé Thalie. Ce Maître du Monde craignant tout des emportemens de Junon, cacha sous terre la Nymphé pendant tout le tems de sa grossesse. Elle ne reparut qu'après l'avoir fait pere de deux jumeaux. Dans la suite les habitans de la contrée les choisirent pour leurs Dieux, & leur bâtirent un Temple magnifique. Leur autel devint l'asyle des malheureux,

reux, & sur-tout des esclaves fugitifs. On y juroit avec beaucoup de solennité, & comme nous le dirons en son lieu, avec une cérémonie fort singulière.

Mais non seulement les contrées & les villes, les particuliers avoient aussi certains sermens dont ils usoient davantage, selon la différence de leur état & de leurs engagements, de leurs goûts, ou des dispositions de leur cœur. Les Vestales juroient par la Déesse à qui elles étoient consacrées. Les femmes mariées par Junon, qui présidoit à la paix & au bonheur du ménage. Les laboureurs par Cerès, les vendangeurs par Bacchus, les chasseurs par Diane, les amans par Venus & par son fils, &c.

Et l'on juroit non seulement par les Divinités, mais encore par tout ce qui relevoit de leur empire; par leurs Temples, par les marques de leur dignité, par les armes qui leur étoient particulières. Juvenal qui s'abandonne quelquefois un peu trop à son enthousiasme, & de qui l'on pourroit dire avec autant de raison qu'on l'a dit de Sénèque, qu'il ne fait pas toujours s'arrêter où il faut, nous présente une longue liste des armes des Dieux par lesquelles les jureurs de profession tâchoient de donner du poids à leurs paroles. *Un homme de ce caractère*, dit-il, *brave dans ses sermens & les rayons du Soleil, & les foudres de Jupiter, & le sabre de Mars, & les traits d'Apollon, & les flèches de Diane; & le trident de Neptune, & l'arc d'Hercule, & la lance de Minerve, & enfin*, ajoute ce Poète avec une emphase qui ne se dément point, *tout ce qu'il y a d'armes dans les arsenaux du Ciel:*

Quic-

Quicquid habent telorum armamentaria Cæli.

¶ C'est ainsi que les hommes, après avoir par leur faute perdu toute créance, se prirent à tout pour tâcher de remettre leur parole en quelque sorte de crédit; & s'imaginèrent qu'au même tems que toute leur conduite donnoit de justes défiances de leur droiture & de leur sincérité, on en croiroit plutôt leurs discours que leurs actions, s'ils interposeroient le témoignage des choses du monde les plus méprisables & les plus frivoles. Ce qu'il y a de surprenant, c'est que ceux qui faisoient une profession particulière de s'être consacré à l'étude de la sagesse, n'étoient pas sur ce point plus sages que le commun des hommes. Il faut pourtant en excepter Pythagore. Ce premier Auteur de la Philosophie, ne juroit que par le mystérieux nombre de quatre, qu'il regardoit comme le nombre des nombres, & par cette raison, comme le symbole de la Divinité: *Μὰ τὴν τετρακτὸν*, par le sacré Quaternaire, *παλὰν αἰνάον φύσεως*, principe du cours éternel de la nature. Ses disciples s'abstenoient de ce serment par respect, & juroient simplement par leur maître, encore se faisoient-ils une religion de ne le point nommer; car non seulement ils attestoient une vérité en ces termes, *lui-même l'a dit*, mais ils ajoûtoient quelquefois, *la chose est ainsi*, *j'en jure par lui-même*. Leur intention, si nous en croyons le savant homme qui nous a depuis peu révélé leurs plus secrets mystères, étoit de faire entendre par là que quand un homme enseigne aux autres les vérités les plus excellentes & les

les plus sublimes , on doit l'honorer jusqu'à jurer par lui ; & tout homme qu'il est , le considerer comme une espece de Dieu sur la terre. La plûpart des autres Philosophes donnerent ou parurent donner dans les extravagances populaires. Zénon Chef des Stoïciens avoit coutume de jurer par le caprier , *per capparim*, arbre qui porte cette sorte de petits fruits que l'on confit avec le vinaigre. Socrate à la verité juroit souvent par le Dieu veritable, par le Dieu qui préside à l'amitié : mais il lui est échappé quelques sermens, dont les ennemis de ce grand homme ont pris occasion d'insulter à sa memoire. Nous lisons en effet qu'il lui est arrivé de jurer par le chien, par l'oye, par le plané. Arnobe lui en fait un grand crime. Mais saint Augustin le justifie, & prétend que Socrate vouloit par là faire entendre aux hommes qu'un chien même étant l'Ouvrage de Dieu, méritoit plus d'honneur que toutes les idoles par lesquelles ils juroient. M. Dacier croit qu'une des vûes de ce fameux Philosophe étoit d'accoutumer insensiblement les hommes à ne pas prendre si souvent le nom de Dieu en vain. Mais les Payens eux-mêmes ont bien senti que par cette façon de jurer il tiroit indirectement sur les Dieux. Car voici comme Lucien le fait parler dans le Dialogue qui a pour titre *les Philosophes à l'encan* : La conversation se passe entre Socrate & un Marchand. *Rien n'est plus vrai*, dit Socrate , *J'en jure par le chien & par le plané.* Voilà, répond le Marchand, *de plaisantes Divinitez.* Eh quoi, reprend Socrate, *n'est-ce donc pas un Dieu considerable que le chien ? Ignorez-vous ce que c'est qu'Anubis en*
Egyp-

Egypte, la Canicule dans le Ciel, & Cerbère dans les enfers? Vous avez raison, je n'y pensois pas, replique le Marchand.

On ne croira pas que Lucien ait dessein de faire croire à ses Lecteurs que Socrate parle sérieusement en cet endroit : mais on soupçonnera beaucoup moins Socrate d'avoir pu tenir sérieusement de pareils discours, pour peu que l'on connoisse son véritable caractère, & que l'on soit fait à la manière fine & détournée avec laquelle il avoit coutume de présenter le miroir aux sottises & aux ridicules des hommes.

Mais enfin, après que ces mêmes hommes eurent, si j'ose m'exprimer ainsi, promené leurs sermens par tous les êtres les plus vils, ils se rabatirent à eux-mêmes. Ils ne voulurent pas qu'on pût dire que, de leur propre aveu, il n'y eût dans la nature qu'eux seuls dont le témoignage fût justement récusable. Ils jurèrent donc, & par eux, & par les personnes qui leur étoient chères, soit que ces personnes fussent déjà mortes :

Ossa tibi juro per matris & ossa parentis,

*El. XVII.
15. Lib. II.*

dit Properce. *J'en jure par les manes de mon pere & de ma mere.*

Quintilien au sujet de sa femme & d'un fils qu'il avoit perdus fort jeunes. *Per illos manes, numina doloris mei.* „ J'en jure par leurs „ manes, les tristes Divinitez de ma dou- „ leur.

264 MEMOIRES DE LITTERATURE,
Et Horace,

od. VIII. 9.
Lib. II.

*Expedit matris cineres opertos
Fallere.*

„ Vos parjures même vous tournent à bien,
„ & vous gagnez à violer les cendres de vo-
„ tre mere.

Soit que ces personnes fussent encore vivan-
tes : & alors ils juroient, ou par toute la per-
sonne en général. „ J'en atteste les Dieux,
„ & vous, ma sœur. *Testor, cara, Deos &
te, germana*, s'écrie Didon au quatrième Li-
vre de l'Enéide ; ou en particulier par quel-
qu'une des principales parties dont le corps
humain est composé.

Entre les sermens de cette dernière espece
un des plus respectables étoit celui qui avoit
la tête pour objet. Car les Anciens la regar-
doient comme la partie du corps la plus no-
ble, & comme le siege de l'ame ; au moins
selon l'opinion la plus communément reçûe.
J'en jure par ma tête, dit le jeune Ascanie,
par laquelle mon pere avoit coutume de jurer.

Per caput hoc juro, per quod pater ante solebat.

Et Didon au même endroit que je viens de
citer : „ Je vous en atteste, ma sœur, & vo-
„ tre tête qui m'est si chere. *Et te, germana,
tuumque dulce caput.*

Ils avoient encore beaucoup de respect pour
les sermens qui se faisoient par la main droite.
En effet elle a été considérée dans tous les
tems & chez tous les peuples, comme le sym-
bole de la fidélité. Aussi dans cette celebre

Ain-

Ambassade que les Troyens envoyent au Roi Latinus, Ilionée qui porte la parole, ne croit pas pouvoir donner plus de force à son discours, que par ce grand & magnifique serment. „ J'en jure par les destins d'Enée & „ par sa droite, aussi fidelle dans les traitez, „ que redoutablè dans les combats :

*Fata per Æneæ juro, dextramque potentem, Æneid. 1
Sive fide, seu quis bello est expertus & armis. VII. 234.*

On juroit aussi par les yeux, & c'étoit le serment le plus ordinaire des amans :

*Per me, dit Ovide, perque oculos, sidera
nostra, tuos.*

Et dans un autre endroit, Je me souviens, dit-il, que tout récemment encore elle me juroit fidélité par ses yeux & par les miens, & les miens eurent un pressentiment de la perfidie qu'elle me préparoit.

*Perque suos illam nuper jurasse recordeor, Amor.
Perque meos oculos: & doluere mei. Lib. III.
El. III. 13.*

Le comble de l'aveuglement fut que les hommes après avoir ainsi transporté à quelques parties du corps un droit, qui proprement ne convient qu'à l'Être souverain, s'avisèrent, afin qu'il n'y eût sorte d'extravagance où ils ne tombassent, d'attribuer à cet Être un corps semblable au nôtre; ce qui leur donna lieu d'imaginer quelques sermens tout-à-fait injurieux à la majesté suprême. Ainsi lisons-nous qu'il y eût un tems où rien n'étoit

plus commun que de jurer par la tête & par les cheveux de Dieu ; sorte de serment qui dura long-tems même après l'établissement du Christianisme , jusqu'à ce qu'enfin , vers le milieu du sixieme siecle , Justinien , par une Constitution faite exprès , défendit sous des peines très-sévères cette indécente & scandaleuse formule.

Mais les hommes ne se contentoient pas de jurer par d'autres hommes qui leur étoient chers. Si la tendresse eût ses sermens, la politique eût aussi les siens. On fit bien-tôt par des vûës d'intérêt ce qu'on avoit fait d'abord par sentiment. Les peuples s'empresserent à l'envi de jurer par ceux qui étoient sur leur tête, & que souvent ils n'aimoient guéres. Cette coutume de jurer par les Princes est fort ancienne ; elle étoit commune en Egypte. *Par le salut de Pharaon, vous êtes des espions* , dit le jeune Joseph à ses frères. Les Scythes pratiquoient la même chose à l'égard de leurs Rois. Ils avoient même sur ce point une superstition assez plaisante. Ils croyoient que la santé du Roi dépendoit de l'usage que ses Sujets faisoient du serment ; de sorte qu'aux moindres atteintes que le Roi sentoît, on ne doutoit point que quelques téméraires n'eussent pris son nom en vain ou à faux : & alors on faisoit des perquisitions très-exactes, & en cas de conviction , des exemples très-sévères. Les Romains, qui outrèrent tout en fait de vertus & de vices, & qui du plus libre de tous les peuples devinrent dans la suite le plus esclave , usèrent de la même flatterie, à l'égard de leurs maîtres, & ils en usèrent avec une profusion de termes qui

qui n'eût point de bornes. Ils juroient par le génie, par le salut, par la fortune, par la majesté, par l'éternité de l'Empereur. Tertullien s'élève avec beaucoup de force contre cette bassesse impie & sacrilege, & leur reproche qu'ils auroient mieux aimé se parjurer par tous les Dieux ensemble, que par le seul génie de César. Ce qu'il y eût d'humiliant pour les Souverains de la terre, fut l'étrange imagination qui vint à l'un d'entre eux, & qui auroit bien dû faire comprendre à tous les autres la vanité & le néant d'un hommage où ils trouvoient un plaisir si flatteur. Caligula, soit par une envie secrète d'insulter d'une manière cruelle à la lâcheté des Romains, soit par un entêtement dont tous les siècles n'ont pû fournir encore un exemple, avoit coutume de jurer par le salut, par la fortune, par le génie de son cheval. Il aimoit ce cheval avec tant de tendresse, dit Suétone, qu'il le faisoit manger à sa table, & qu'il juroit par lui dans toutes les formes, comme il auroit juré par une Divinité: *ex equis unum sic amavit, ut ad cœnam invitaret, per illius salutem fortunamque concipere juramentum solitus.* Il ne faut pas s'étonner après cela qu'il fût pour lui-même si jaloux d'un pareil honneur. Il pouffoit si loin la délicatesse sur ce point, que selon le même Historien, il fit mourir plusieurs personnes qui n'étoient coupables que du seul crime de n'avoir jamais juré par son génie.

On peut bien croire en effet que les Princes ne tardèrent pas à se mettre en possession d'un honneur que la flatterie des peuples leur avoit comme déferé. Ils s'accoutumèrent aisément

à se regarder comme de sûrs garants de la vérité, & pour donner cours par leur propre exemple à une prévention qui les divinisoit en quelque sorte, ils jurèrent, non seulement par leur personne sacrée, mais encore par leur diadème, par leur trône, par leur sceptre.

Mais après avoir donné un tableau fidelle de la misère des hommes dans l'abus qu'ils firent des sermens ; il faut tracer au moins un léger crayon de celle des Dieux, qui n'en abusèrent pas d'une manière moins honteuse. S'ils avoient été ce que porte leur nom ; ils se seroient regardez comme les seuls garants de la vérité, & n'auroient point juré, ou n'auroient juré que par eux-mêmes. Mais enfantez par le mensonge, ils se rendirent justice, & crurent, à notre exemple, que leurs paroles avoient besoin d'une garantie étrangère. Tout le monde fait qu'ils juroient ordinairement par le Styx, que nous avons coutume de concevoir sous l'idée d'un Dieu ; mais que les Grecs concevoient sous l'idée d'une Déesse. Hésiode conte fort au long tout ce qui regarde cette Divinité redoutable à toutes les autres ;

*Virg.
Æneid. | 17.
324.*

Dii cujus jurare timent & fallere numen.

Elle étoit fille de l'Océan, & épousa je ne sai quel Dieu Pallas. Elle eût de ce mariage un fils & trois filles, le Zèle, la Victoire la Force, & la Puissance. Tous quatre prirent vivement les intérêts de Jupiter, dans la guerre qu'il eût à soutenir contre les Titans. Le Maître du Monde pour récompenser le service des enfans, voulut qu'à l'avenir tous
les

les Dieux jurassent par la mere ; & en même tems établit les peines severes contre quiconque des Dieux oseroit violer un serment si respectable :

ὅτε μέγιστον

Ὅρκον, δεινότητος τε πίλει μακάρεσσι θεοῖσι.

En effet rien n'étoit plus terrible que le supplice exemplaire qu'on faisoit souffrir au Dieu parjure. On le mettoit en penitence pour neuf ans :

Ἐνια πάντ' ἔτια.

Pendant la premiere année il étoit obligé de garder le lit sans voix & sans respiration , & plongé dans une léthargie profonde :

κῆται ἀνάπνευστον καὶ ἀναυδον

Στρώτοις ἐν λεχέεσσι , κακὸν δ' ἐπὶ κῶμα καλύπτει.

Il ne sortoit de cette espece d'anéantissement que pour commencer une vie beaucoup plus triste. Pendant les huit années suivantes, il étoit chassé du Ciel, exclus de tous les Conseils des Dieux , & ce qui n'étoit pas moins douloureux, de tous leurs repas :

Οὐδέποτε ἐς βούλῳ ἐπιμίσηται , οὐδ' ἐπὶ δαίτας.

Mais enfin la dixieme année, après avoir expié son crime, il reprenoit sa place , & ren-
troit dans tous ses droits :

δεκάτω δ' ἐπιμίσγειαι αὐθις

Εἰρίας ἀθανάτων, οἱ δόρυμπια δώματ' ἔχουσι.

ARTICLE

III.

Cérémonie
du ser-
ment.

Nous avons vû que la bonne foi avoit eu besoin pour se soutenir d'emprunter le secours des sermens. Il fallut que les sermens à leur tour, pour se conserver dans quelque force, eussent recours à certaines cérémonies extérieures. Les hommes esclaves de leurs sens, voulurent qu'on les frappât par les images sensibles; & à la honte de leur Raison, l'appareil fit souvent plus d'impression sur eux que le serment même.



PREMIER MEMOIRE
POUR SERVIR A L'HISTOIRE
DES ATHLETES.

Par M. BURETTE.

LORSQUE, dans ma premiere Dissertation sur la Gymnastique, je fis le dénombrement des différentes sortes d'Exercices, qui dépendent uniquement des divers mouvemens du corps; j'observai qu'on pouvoit les rapporter toutes à deux genres principaux, qui sont l'*Orchestique* & le *Palestrique*. Les Exercices qui appartiennent au premier genre, ont fait le sujet de plusieurs Discours, dans lesquels j'ai tâché de rassembler,
sur

sur ce point, ce que l'Antiquité Gréque & Romaine nous offre de plus remarquable. La curiosité ne doit pas être moins intéressée par un détail exact des Exercices compris sous le genre Palestrique : & le Pugilat, la Lutte, le Pancrace, la Course, le Sault, le Disque, l'Oplomachie, &c. nous présentent un spectacle d'autant plus agréable, qu'en faisant la meilleure partie de l'appareil & de la solennité des Jeux publics, ils faisoient aussi tout le mérite, & toute la réputation des Athlètes. Mon dessein est donc de faire passer en revue tous ces Exercices, dans autant de Dissertations particulieres. Mais avant que d'en venir à cette discussion, j'ai cru qu'afin de ne laisser rien à souhaiter pour l'entier éclaircissement de cette matiere, il seroit à propos de rechercher avec soin ce qui concernoit les Athlètes, dont la profession a eu tant d'éclat, sur-tout dans la Grèce, & sans une parfaite connoissance desquels, il seroit difficile de bien démêler les circonstances des Exercices & des Jeux, dont ils étoient les Acteurs.

C'est sur quoi doivent rouler ce Memoire & les deux suivans, dans lesquels j'examinerai d'abord en quoi consistoit la profession des Athlètes, les differens noms qu'on lui donnoit, quelle en a été l'origine, & les divers jugemens qu'en ont faits les grands hommes de l'Antiquité. Je traiterai en second lieu, de l'Institution des Athlètes ou de leur genre de vie, c'est-à-dire, de ce qui contribuoit à les mettre en état de paroître dans les Jeux publics. J'exposerai après cela, ce qui les regardoit dans la célébration de ces mêmes Jeux. Enfin je parlerai des honneurs qu'ils y

recevoient , des privileges qu'on leur accordoit en consequence ; & je finirai par l'Histoire des Athlètes , qui se font le plus signalez chez les Grecs & chez les Romains ; sans oublier de faire mention des Inscriptions , des Medailles , & des autres Monumens , qui peuvent y avoir quelque rapport. Je suivrai pour guides , dans ces recherches , *Jérôme Mercurial* , *Pierre Du Faur* , & quelques autres. Tout ce que le premier nous apprend des Athlètes , dans sa Gymnastique , se réduit à deux chapitres ; où la matiere n'est pas épuisée à beaucoup près. L'*Agonistique* de *Du Faur* peut y servir d'un ample supplément ; & l'on ne sauroit refuser à cet Auteur les loüanges qui lui sont dûes , pour la grande érudition qu'il étale dans cet Ouvrage. Si quelque chose pouvoit en diminuer le prix , ce seroit , sans doute , l'extrême confusion qui y regne , & qui est capable de pousser à bout la patience des Lecteurs les plus appliquez. Quelque peine que j'aye eüe à tirer parti d'un Auteur de ce caractère , je ne laisse pas de lui avoir obligation des materiaux qu'il m'a fournis ; & j'espère aussi que les Lecteurs , qui ne sont pas faits à la fatigue en pareil genre d'étude , me sauront bon gré , de les avoir conduits à la connoissance des Athlètes , par un chemin plus court , & moins épineux.

Differen-
res especes
de Gym-
nastiques.

Les hommes , en cultivant la force & l'agilité de leur corps par divers Exercices , se sont proposé différentes fins. D'abord ils ont eu en vüe de pourvoir à leur sûreté , & de se rendre plus propres aux fonctions de la guerre , en s'accoutumant à tous les mouvemens qui peuvent être de quelque utilité , pour l'at-
taque ,

taque , ou pour la défense : & c'est ce qui a produit la Gymnastique Militaire. Le soin qu'ils ont pris de leur santé les a engagez à la fortifier du secours des Exercices les plus convenables, qu'ils ont assujettis à certaines Loix, conformément aux avis, & aux décisions des Medecins : & delà est née la Gymnastique Medicinale. L'amour du plaisir, & sur-tout de celui qui est inséparable des spectacles, joint au désir de donner des preuves publiques de sa force & de son adresse, en remportant un prix proposé, a mis en vogue une troisieme espece de Gymnastique la plus fameuse de toutes, & qui est celle des Athlètes. Cette profession étoit destinée à instruire dans tous les Exercices, qui composoient les Jeux publics, certains sujets, que leur inclination, & les qualitez avantageuses de leur corps en rendoient plus capables.

On leur donnoit le nom d'*Athlètes* (Ἀθληταί) dérivé du mot Grec ἄθλον par contraction ἄθλον, qui signifie *travail*, *combat*, & qui changeant sa terminaison ὦ en ον, se prend pour le prix ou la récompense des travaux, des combats & des Jeux publics. C'est encore de ce même terme que vient l'adjectif ἄθλιος, *malheureux*, *accablé de maux* & de *misères*; idée que l'on joint assez naturellement à celle des Exercices pénibles & laborieux. C'étoit à peu près celle que Galien se formoit de la condition des Athlètes; & c'est ce qui l'a obligé de tirer leur nom du dérivé ἄθλιος plutôt que du primitif ἄθλον, qui en est pourtant la véritable origine. Le nom d'*Athlète* étoit tellement consacré à ceux, qui ne s'exerçoient qu'à dessein de pouvoir dispu-

Origine
du mot
Athlète.

In Protrepti-
co. c. 11.
Edit. Chér-
ter.

ter les prix dans les Jeux publics , qu'il est très-rare de le voir appliqué à ceux qui cultivoient la Gymnastique par rapport à la guerre ou à la conservation de leur santé , & lorsque

Lib. 3. & 7. Platon employe le mot d'*Athlète* pour marquer un homme de guerre , ce qui lui arrive en quelques endroits , il a soin d'y joindre l'épithète *πολεμικὸς* *militaire* ou quelque terme équivalent , pour en spécifier la signification. L'on désignoit la Gymnastique des Athlètes par différens noms : on l'appelloit *Athlétique* ; *Gymnique* , à cause de la nudité des Athlètes ; *Agonistique* , à cause des Jeux publics (*ἀγῶνες*) qui en étoient le principal objet , & à l'institution desquels est dû l'établissement de cette profession.

Origine
des Jeux
Gymni-
ques.
* *Hist. nat.*
l. 7. c. 56.

Lycaon institua le premier ces Jeux en Arcadie , selon Pline * : & Hercule fut Auteur de ceux qui rendirent Olympie si fameuse. Il paroît par le témoignage d'Homère , qu'avant la guerre de Troie , on avoit coutume de célébrer de ces sortes de Jeux , pour honorer les funérailles des grands-hommes. C'est ce qu'on peut recueillir du XXIII. Livre de l'Iliade , où Nestor raconte ce qui se passa dans sa jeunesse aux Jeux funébres d'un Prince Grec.

vers. 629

Plût aux Dieux , dit-il , que j'eusse à présent la jeunesse & la vigueur que j'avois , lorsque les Epéens firent à Buprase , les funérailles de leur Roi Amaryncée , & que les enfans de ce Prince proposèrent des prix pour les Jeux. Il n'y avoit alors aucun homme parmi les Epéens , les Pyliens , & les Etoliens , qui pût se comparer à moi.

Εἶθ' ὡς ἠβόοιμι, βίη τέ μοι ἔμπεδ' ἔη,
 Ὡς ὁπάτε κρείοντ' Ἀμαρυγκία θάπλον Ἑπαιοί,
 Βουπρεσίῳ, παῖδ' δ' ἔδισαν βασιλῆ' ἄεθλα.
 Ἐνθ' οὐτίς μοι ὁμοῖ' ἀνὴρ γίγν' οὐτ' ἄρ' Ἑπαιῶν,
 Οὐτ' αὐτῶν Πυλίων, οὐτ' Αἰτωλῶν μεγαθύμων.

On y disputa les prix du Pugilat , de la Lutte , de la Courſe à pied , de l'exercice du Javelot , & de la courſe des Chars. On ne peut guères accorder aux Athlètes d'Epoque plus ancienne ; & il y a beaucoup d'apparence qu'alors ils ne faiſoient pas une profeſſion à part, ni qui fût diſtinguée des Exercices militaires. Car c'étoit pour perfectionner ces Exercices , & pour entretenir parmi ceux qui s'y adonnoient , une louable émulation , que dans les Fêtes & les autres cérémonies ſolennelles , on célébroit des Jeux publics , où les vainqueurs recevoient des récompénſes proportionnées à leur mérite.

Mais comme les coſtumes les plus ſages ſe corrompent inſenſiblement , il arriva dans la ſuite , que ce qui n'étoit au fond qu'un éguillon , pour réveiller la valeur Martiale , & diſpoſer les Guerriers à ſe procurer des avantages plus ſolides en gagnant des victoires plus importantes , devint l'unique but , auquel aspira la vanité des Athlètes. Ainſi ce ne fut plus qu'à une vaine acquisition de couronnes & de palmes , jointe aux éloges , aux acclamations , & aux autres honneurs , dont on les accompagnoit , qu'ils rapportèrent leurs talens , leur genre de vie , & leurs occupations

les plus sérieuses. Le retour fréquent de ces Jeux , établis dans les principales villes de la Grèce , fut donc ce qui contribua le plus à mettre en crédit la Gymnastique des Athlètes, & à leur mériter les suffrages du Peuple ; tandis que les Philosophes , & ceux qui ne regloient pas leur approbation sur celle du vulgaire, n'étoient pas toujours d'accord entre eux , touchant l'estime qu'on devoit faire d'une telle profession.

Jugemens
des An-
ciens sur
les Athlètes.
* *Ad Tbraffy-
bul. c. 33.*

Sentiment
de Platon.

Comme l'art des Athlètes, selon la remarque de Galien *, avoit commencé à se former, un peu avant le siècle de Platon ; examinons d'abord quel jugement en faisoit ce Philosophe. Après avoir marqué dans le VIII. livre des Loix, de quelle importance il étoit pour la guerre, de cultiver la force, & l'agilité des pieds & des mains, soit pour esquiver ou atteindre l'ennemi, soit pour remporter l'avantage, lorsqu'on étoit aux prises , & que l'on combattoit main à main ; il ajoute, que loin de bannir d'une République bien policée , la profession des Athlètes, on doit au contraire y proposer des prix pour tous les Exercices, qui servent à perfectionner l'art militaire, tels que sont ceux qui rendent le corps plus léger, & plus propre à la Course : & que l'on doit se contenter de donner l'exclusion à ceux de ces Exercices, qui sont absolument inutiles pour la guerre. ἔστι γοῦν πάντων πολεμικώτατον ἡ σάμαλα ἢ ἐξύλης πάντως ἢ μὲν δαδὸν ἢ ποδῶν, ἢ δὲ καὶ δαδὸν ἢ χειρῶν φυγεῖν μὲν καὶ ἑλθεῖν, ἢ ἢ ποδῶν, ἢ δ' ἐν ταῖς συμπλοκαῖς μάχῃ καὶ σύσσεισι ἰσχύος καὶ ῥάμης δεομένη & deux lignes plus haut ; ὡς ὅσα μὲν γυμνικῶν ἀγώνων ὡς πόλεμον ὡς ἀγωνίσματα, ἐπίτηδυντίον καὶ δετίον ἄλλα νικητήρια, καὶ νομοθετίον πρῶ-

τον μὲν τὰ περὶ δρόμον καὶ τάχους. ὅσα δὲ καὶ πρὸς πόλεμον
 ἴσι, χαίρειν ἰατέον. Quelque raisonnables que pa-
 roissent ces sentimens, peut-être entroît-il dans
 l'indulgence de ce Philosophe pour la Gym-
 nastique des Athlètes, quelque reste d'inclina-
 tion pour un Art qu'il avoit exercé autrefois :
 car Diogène Laërce nous apprend que Pla-
 ton avoit fait le métier d'Athlète, avant que
 de s'appliquer à la Philosophie. In vit. Platon.

Le Législateur Solon, persuadé que la pro-
 fession des Athlètes n'interessoit les peuples
 que par rapport au divertissement, s'étoit crû
 obligé de mettre par ses Loix un frein aux
 profusions, où la passion que l'on avoit pour
 cette sorte de spectacle, engageoit des Villes
 & des Provinces entieres. Il trouvoit que l'en-
 têtement pour les Athlètes entraînoit après soi
 une dépense excessive ; que les victoires de
 ces gens-là devenoient à charge au public,
 & que leurs Couronnes étoient plus domma-
 geables à leur patrie, qu'affligeantes pour leurs
 Antagonistes vaincus. C'est ce que Diogène
 Laërce rapporte dans la vie de Solon. Ἀθλη-
 τὰ δὲ καὶ ἀσκούμενοι, πολυδάπαιοι, καὶ νικῶντες ἐπι-
 ζήμιοι, καὶ σεφانوῦνται κατὰ τῆς πατρίδος μᾶλλον, ἢ
 κατὰ τὴν ἀνταγωνιστῶν, &c. ὅπερ συνιδῶν ὁ Σόλων με-
 τρίως αὐτοὺς ἀπεδέξατο. Sentimens
de Solon.

Les Egyptiens avoient poussé la réforme
 sur cet article beaucoup plus loin, puisque
 (au rapport de Diodore de Sicile) il n'étoit
 pas permis, chez eux, d'apprendre ni la Pa-
 lestrique, ni la Musique. Ils en usoient ainsi
 sur la créance que les Exercices journaliers
 des Palestres, bien loin d'affermir la santé des
 jeunes gens, ne leur procuroient qu'une vi-
 gueur passagere & dangereuse : & que la Musi-
Sentiment
des Egyp-
tiens.
Lib. 1.
pag. 73.
Edit.
Wechel.

que étoit non seulement inutile, mais nuisible, n'étant propre qu'à énerver les courages.

Πάλαστρον δὲ καὶ μουσικὴν οὐ νόμιμόν ἐστι παρ' αὐτοῖς
μανθάνειν. ὑπολαμβάνουσι γὰρ ὅτι μὲν τὸ καθ' ἡμέραν ἐν
τῇ παλαιστρᾷ Γυμνασίῳ τοὺς νέους ἔχει ὑγίαιαν ἔχειν, ἀλ-
λὰ βράμην ὀλιγοχρόνιον καὶ πανηλεῶς ἐπικίνδυνον. τὴν δὲ
μουσικὴν νομίζουσιν οὐ μόνον ἄχρηστον ὑπάρχειν, ἀλλὰ
καὶ βλαβερὴν, ὡς ἂν ἐκδηλύνουσιν τὰς τὸ αἰσδρῶν
ψυχάς.

Sentiment
d'Euripi-
de.

Euripide avoit si mauvaise opinion des Ath-
lètes, & leur étoit si peu favorable, qu'au
hazard de heurter le goût dominant de toute
la Grèce, il parloit d'eux en ces termes, dans
une de ses Pièces Satyriques, connue sous le
nom d'Αὐτόλυκος περιώλου, dont Galien & Athe-
née nous ont conservé un fragment. „ Parmi

In Protreptis
ε. c. 10.
Diogenes.
l. 10. c. 2.

„ les maux infinis, qui regnent en Grèce,
„ (dit ce Poète) il n'en est point de plus per-
„ nicieux que la profession des Athlètes. Car
„ en premier lieu, ils sont incapables d'ap-
„ prendre à bien vivre. En effet, comment
„ un homme sujet à sa bouche, & devenu
„ l'esclave de son ventre, travailleroit-il à se
„ faire un fond suffisant pour la subsistance
„ de sa famille? De plus, ils ne savent ce
„ que c'est que de souffrir la pauvreté, en
„ s'accommodant à la fortune. Car n'étant
„ point formez aux bonnes mœurs, difficile-
„ ment changent-ils de caractère, même dans
„ la disgrâce. Lorsqu'ils sont jeunes, l'éclat
„ de leur réputation les fait regarder com-
„ me l'ornement de leur ville. Ont-ils vieil-
„ li, ils ressemblent à ces habits usés, qui
„ montrent la corde. Je ne puis approuver,
„ (continuë Euripide) cette coutume des
„ Grecs, de faire de nombreuses assemblées,
„ pour

„ pour honorer des divertissemens si frivo-
 „ les ; & le tout , en vûë des festins qu'on y
 „ donne. Car , qu'un Athlète excelle à la
 „ Lutte, qu'il soit leger à la Course , qu'il
 „ sache lancer un Palet , ou appliquer un
 „ coup de poing sur la machoire de son An-
 „ tagoniste ; que sert à sa Patrie la couron-
 „ ne qu'il remporte ? Repoussera-t-il l'enne-
 „ mi à coups de Disque ; ou le mettra-t-il en
 „ fuite , en s'exerceant à la Course , armé
 „ d'un bouclier ? On ne s'amuse point à tou-
 „ tes ces folies, lorsqu'on se trouve à la por-
 „ tée du fer ; &c.

Plutarque comparoit les Athlètes aux Co-
 lonnes des Gymnases , non-seulement pour
 les qualitez du corps, mais pour celles de l'es-
 prit ; & il avouë en quelque endroit, que rien
 n'avoit tant contribué à la mollesse, & à l'as-
 servissement des Grecs , que cette vicieuse
 Gymnastique, qui les avoit engourdis sur les
 Exercices militaires, & leur avoit fait préférer
 la qualité d'excellens Athlètes à celle de bons
 soldats.

Sentiment
de Plutar-
que.

De tuend.
Valest.

Mais entre tous ceux qui ont décrié l'Ath-
 létique , il y en a peu qui l'aient attaquée
 aussi vivement & aussi solidement que Galien.
 Ce Medecin ne lui fait pas l'honneur de lui
 donner place parmi les beaux Arts , & il lui
 dispute même le nom de Gymnastique, qu'el-
 le n'a usurpé, selon lui, que pour s'introdui-
 re plus facilement dans le monde, à la fa-
 veur de ce titre spécieux. C'est pourquoi il
 l'appelle κακοτεχνίαν παροδύουσαν ὀνόματι σεμνῶν. Il
 en exagere sur-tout les inconveniens par rap-
 port à la santé, laquelle ne consistant, pour
 ainsi dire, que dans une certaine mediocrité,
 ne

Sentiment
de Galien.

Ad Thrasy-
bul. c. 36.
37. 46.

Ibid. c. 36.

ne peut manquer de recevoir un notable préjudice du regime outré de l'Athlétique. En effet (continuë-t-il) cette profession semble principalement occupée du soin d'accroître l'embonpoint, en augmentant le volume des chairs & l'abondance d'un sang épais & visqueux ; c'est-à-dire , qu'elle ne travaille pas simplement à rendre le corps plus robuste, mais qu'elle s'attache encore à le rendre plus massif , plus pesant , & par-là plus capable d'accabler de son poids un adversaire. D'où il est aisé d'appercevoir, qu'elle est non seulement inutile à l'acquisition de cette vigueur, qui se contient dans les bornes de la nature, mais qu'elle est outre cela très-dangereuse. Car , poursuit-il , au lieu que tout ce qui merite le nom d'Art , ne sauroit s'approcher du but que l'on s'y propose, sans s'approcher en même tems de la perfection ; il arrive ici tout le contraire : dont la raison est, que les choses qui tendent à forcer la nature & à la détruire, ne sont jamais plus mauvaises, que lorsqu'elles ont atteint leur dernier periode. Delà vient que plusieurs d'entre les Athlètes perdent tout à coup l'usage de la voix, que d'autres meurent d'apoplexie, cet excès d'embonpoint & de plénitude étouffant en eux la chaleur naturelle , & bouchant les conduits de la respiration. L'on peut dire que ceux-là sont traités le plus favorablement, qui en sont quittes pour la rupture de quelque vaisseau ; ce qui les jette dans le vomissement ou le crachement de sang. Galien conclut de tout cela, qu'en bonne & saine politique, on doit hair & détester une profession , dont tout le merite se borne à déranger la constitution natu-

turelle du corps, & à ruiner cette espece de force, qui peut devenir utile à l'Etat, pour en cultiver une autre, qui ne peut que lui être à charge. Il ajoûte qu'en plus d'une occasion, il s'est trouvé beaucoup plus fort que certains Athlètes de réputation, qui avoient plusieurs fois remporté les prix; ces sortes de gens n'étant bons ni aux fatigues d'un voyage, ni à celles de la guerre, encore moins aux fonctions du Gouvernement, ou aux travaux de l'Agriculture. Au reste, il les considere comme les plus inhabiles de tous les hommes à secourir un ami dans quelque maladie, & il les croit aussi peu propres pour le conseil, que pour l'exécution.

Comme ces invectives de Galien contre les Athlètes sont particulièrement fondées sur le mauvais regime qu'on leur faisoit observer; voyons maintenant en quoi consistoit ce regime, & examinons en détail ce qui regardoit leur institution, & toute la conduite de leur vie. Ceux que l'on destinoit au métier d'Athlète, frequentoient, dès leur plus tendre jeunesse, les Gymnases ou Palestres, qui étoient, comme je l'ai remarqué ailleurs, des especes d'Academies, entretenues pour cela aux dépens du public. Là ces jeunes gens étoient sous la direction de differens Maîtres, qui employoient les moyens les plus efficaces pour leur endurcir le corps aux fatigues des Jeux publics; afin que dans l'occasion ils pussent ou remporter le prix, ou tout au moins le disputer. Dans cette vûe, ou les assujettissoit à un genre de vie très-dur & très-simple, & qui par-là sembloit très-propre à les conduire au but qu'ils se propoisoient; quoi-
qu'à

Régime
des Athlètes.

qu'à la rigueur, un tel regime fut très-préjudiciable à la santé.

Nourritu-
re des
Athlètes.
Hist. nat.
l. 23. c. 7.
Collect. l. 1.
c. 40.
Eliac. l. 2.
Lib. 8.

Pour commencer par la nourriture des Athlètes, il paroît qu'elle n'a pas toujours été uniforme, puisque dans les premiers tems, s'il en faut croire Pline, Oribase, Pausanias & Diogene Laërce, on ne les nourrissoit que de figues sèches, de noix, & de fromage mou. On leur interdisoit alors l'usage de la viande, qu'on leur accorda néanmoins dans la suite.

Ibid.

Collect. l. 1.
c. 40.

Pline attribue ce changement à un fameux maître de Palestre nommé Pythagore, & contemporain du Philosophe de même nom. *Rasarius*, dans sa version Latine d'Oribase, lui fait dire que ce fut un certain Goras qui fit succéder à l'usage des figues celui de la viande, & que le premier Athlète qui en mangea, fut Euramène de Samos. Mais cet Interprète n'a pas pris garde, que dans ce passage, *Goras*, est un mot tronqué pour *Pythagoras*, & qu'au lieu d'*Euramène*, il faut lire *Eurymène*, conformément à Diogene Laërce (liv. 8.) & à Porphyre, dans la vie de Pythagore. Quoiqu'il en soit, on peut présumer, que du tems d'Hippocrate, la viande étoit la nourriture ordinaire des Athlètes; puisque ce Medecin, dans ses Epidemies, fait mention d'un Athlète, qu'un excès de cette espece avoit rendu malade. Ils n'usoient pas indifféremment de toutes sortes de viandes. La plus solide, & par conséquent la plus capable d'occuper longtemps leur estomac, & de fournir une nourriture forte & abondante, étoit préférée à toute autre. Ils trouvoient ce double avantage dans le bœuf & dans le cochon, dont la chair assaisonnée d'aneth, & accompagnée d'une for-

te de pain sans levain , fort grossier, fort pesant , paitri avec le fromage mou , & appelé *Coliphium* , καλίφιον , composoit leurs repas. Ils mangeoient ces viandes plutôt rôties que bouillies ; & c'est ce regime , que quelques Auteurs ont appelé *ἐνροφωγίαν* , nourriture sèche.

Cette simplicité dans le choix & dans la préparation des alimens destinez aux Athlètes, jointe à l'usage modéré qu'ils en faisoient, lorsqu'ils étoient sur le point d'entrer en lice, pour disputer quelque prix , leur a peut-être valu la qualité d'*abstineus*, que saint Paul & quelques Peres de l'Eglise leur ont donnée. Mais ils ne la meritoient guères, par rapport à l'énorme quantité de nourriture dont ils se chargeoient ordinairement. On peut se figurer jusqu'où alloit cet excès par ce que nous en apprend Galien, qui assure qu'un Athlète passoit pour avoir fait un repas fort frugal, lorsqu'il n'avoit mangé que deux mines (ou deux livres) de viande , & du pain à proportion. Cela rend croyable en quelque maniere ce qu'on raconte de la prodigieuse voracité de certains Athlètes. Celle de Milon de Croton étoit à peine rassasiée de 20. mines de viande, d'autant de pain, & de * trois congés de vin (χόες.) On fait qu'une fois ayant parcouru toute la longueur du Stade, portant sur ses épaules un taureau de quatre ans, il l'assomma d'un coup de poing , & le mangea tout entier dans la journée. Théocrite (*Idyll. 4.*) parle de l'Athlète Egon, qui mangeoit lui seul, sans s'incommoder , quatre-vingt gâteaux :

Voracité
des Athlètes.

De dignité,
puls. l. 2.
c. 20.

* 30 livres, ou
15 pintes.

ἄπειρ ὁ πόσις

Αἶγαν ὀγδοκόσια μόνον καταδαίσατο μάτδας.

Arist. Polit.
I. 8. c. 4.De generat.
Animal
I. 4. c. 3.In Protreptis.
c. 11.Sommeil
des Athlètes.
De Repub.
I. 3.Ad Thrasyl.
bul. cap. 37.

Cette excessive nourriture, à laquelle on accoutumoit les Athlètes, & que les Grecs appelloient avec raison βίαιον τροφὴν, ἀναγκοφυίαν, nourriture forcée, rendoit le corps de ces sortes de gens sujet à plusieurs difformitez (selon Aristote;) la nature n'ayant pas assez de force chez eux, pour digérer parfaitement tant d'alimens, & pour en faire une juste distribution. Quoique les Athlètes n'observassent pas beaucoup d'ordre dans le partage de leurs repas, & qu'ils mangeassent indifféremment à toute heure; ils avoient coutume cependant, (au rapport de Galien,) de faire un dîner médiocre, où ils ne mangeoient que du pain, & de réserver les viandes les plus grossières pour leur souper, qui étoit excessif, & qu'ils pouissoient souvent jusqu'à minuit; persuadez, par la raison, & par leur propre expérience, que le sommeil contribuoit beaucoup à faciliter la coction des alimens les plus indigestes.

Il ne faut pas s'étonner après cela, s'ils étoient grands dormeurs; qualité que Platon leur attribue, en disant, qu'ils passaient leur vie dans le sommeil; ἔχ' ὅρας ὅτι καθεύδουσι τὸν βίον... οὗτοι οἱ ἀγκηταί; Cette pente à l'assoupissement étoit accompagnée de toute la pesanteur d'esprit, qu'on devoit attendre d'un pareil régime. C'est de quoi Galien rend témoignage; car après avoir posé pour maxime, qu'un gros ventre ne rend point l'esprit délié, παχὺα γαστήρ λεπτόν νόον οὐ τίηται; il ajoûte dans

un

un autre endroit , que les Athlètes , qui ne travaillent qu'à faire du sang & de la chair , comme les bêtes , savent à peine , s'ils ont une ame , bien loin de soupçonner que cette ame soit raisonnable , & d'avoir quelque idée des biens de l'esprit. Ὅτι μὲν τῶ ψυχικῶν ἀγαθῶν οὐδ' ὅσαρ ποτὲ μετελήφασιν οἱ ἀθληταί , εὐδελος παντί. τὴν ἀρκὴν γὰρ , οὐδ' εἰ ψυχὴν ἔχουσιν γινώσκουσιν , τοσούτοι ἀποδέχονται λογικὴν αὐτὴν ἐπίσκαται σαρκῶν γὰρ αἰετὶ καὶ αἵματι ἀθροίζοντες πλεόν , ὥς ἐν βορβόρῳ πολλῶ τὴν ψυχὴν ἐαυτῶν ἔχουσιν κατεσβεσμένῳ , οὐδὲν ἀκριβὲς τοῦτο δύνασθαι , ἀλλ' αἴτιον ὁμοίως τοῖς ἀλόγοις ζῴσι.

In Tempore
c. 11.

Malgré cet excès de nourriture , les Anciens ne laissent pas de s'accorder presque tous à vanter la tempérance des Athlètes , aussi bien que leur patience à souffrir les peines , les travaux , les injures de l'air , les coups , & toutes les épreuves par lesquelles on les faisoit passer , avant que de les admettre aux Jeux publics. C'est ce qu'Horace nous apprend par ces vers connus de tout le monde :

Tempérance des
Athlètes.

Art. Poët.
v. 412.

*Qui studet optatam cursu contingere metam,
Multa tulit fecitque puer, sudavit & asit,
Abstinnit Venere & vino.*

C'est aussi ce que confirme saint Paul , lorsqu'il dit : *Qui in agone contendit, ab omnibus se abstinet; & illi quidem ut corruptibilem coronam accipiant, nos autem incorruptam.* A quoi se rapporte ce passage de Tertullien ; *Nempe enim & Athletæ segregantur ad strictiorem disciplinam, ut robori edificando vacent, continentur à luxuriâ, à cibis latioribus, à potu*

Epist. ad
Corint. x. 1.
c. 9. v. 25.

Lib. ad
Martires.

potu jucundiore : coguntur , cruciantur , fatigantur. Et certainement on ne peut disconvenir , que pour ce qui regarde le vin & les femmes , on ne les contînt dans une très-exacte tempérance , sur ce principe , que rien n'est plus capable d'énervier , que l'usage immodéré de ces deux choses. Ils sacrifioient donc toutes sortes de voluptez au désir de vaincre & de remporter les prix ; & les Maîtres d'Exercice pouffoient les loix qu'ils prescrivoient sur ce point à ceux qui se préparoient aux Combats Gymniques , jusqu'à leur défendre la vûe des belles personnes , comme nous l'apprenons de saint Basile.

Remil. 52.

*Proc. Hist.
l. 10, t. 2.*

Entre plusieurs exemples de la continence des Athlètes , celui d'Eubatas de Cyrène raconté par Elien , a quelque chose de fort singulier. Laïs , fameuse Courtisane , ayant vû cet Athlète , en devint éperduëment amoureuse , & lui fit quelques propositions de mariage. L'Athlète , pour ne point s'exposer par un refus au ressentiment & à la vengeance de cette femme , lui promit de faire là-dessus tout ce qu'elle souhaiteroit , après la célébration des Jeux ; & eut grand soin d'éviter jusquelà tout commerce de galanterie avec elle. Ayant été déclaré vainqueur dans ces Jeux , & ne voulant pas qu'on pût l'accuser de rompre le marché qu'il avoit fait avec Laïs , il s'avisâ de cet expédient. Il fit faire le portrait de cette Courtisane , avec lequel il partit pour retourner en son pais , disant qu'il * emmenoit Laïs

* On ne peut en François faire bien sentir la double signification du verbe Grec *ἀγείν* , qui de même que le Latin *Ducere* , se prend pour *emmenar* & pour *épouser*.

Lais avec lui , suivant ses conventions. La femme qu'il avoit à Cyrène charmée de la fidélité d'un tel mari , lui fit ériger une espèce de Colosse dans la même Ville. Pour faciliter aux Athlètes l'observance de la règle , qui les engageoit à la continence pendant tout le cours de leur Noviciat , ou de leur préparation aux Jeux publics (ἀγῶν;) on les faisoit baigner souvent dans l'eau froide , & on leur faisoit porter des plaques de plomb sur les reins.

Si la Tempérance des Athlètes leur attiroit des éloges ; leur patience à souffrir les fatigues & les coups inséparables de leur profession , avoit aussi ses admirateurs. C'est ce que Sénèque appelle un supplice , lorsqu'il dit , *Athleta quantum plagarum ore , quantum toto corpore excipiunt ? Ferunt tamen omne tormentum gloriæ cupiditate : nec tantum quia pugnant ista patientur , sed ut pugnent. Exercitatio ipsa tormentum est.*

Ep. 78.

Le même Auteur , à propos de ceux qui s'exerçoient dans le Stade , & dont les spectateurs admiroient les bras & les épaules , fait cette réflexion ; *Illud maxime revolve mecum. Si corpus perducì exercitatione ad hanc patientiam potest , quâ & pugnos pariter & calces non unius hominis ferat , quâ solem ardentissimum in ferventissimo pulvere sustinens aliquis , & sanguine suo madens diem ducat ; quanto facilius animus corroborari possit , ut fortune ictus invictus excipiat , ut projectus , ut conculcatus exurgat ?*

Ep. 80.

Cette patience opiniâtre à souffrir les coups leur valoit quelquefois la victoire ; témoin Eurydamas de Cyrène , qui , au rapport d'Elie , ayant eu quelques dents fracassées dans un combat à coups

Var. Hist.
l. 10. c. 19.

coups

Orat. 28.

coups de poing , les avala pour en dérober la connoissance à son adversaire, & le vainquit. C'est sur cette vertu des Athlètes qu'insiste fort Dion Chrysostome dans le Panégyrique de l'Athlète Melancomas qui n'avoit jamais été vaincu. Il étoit, dit le Panégyriste, d'une illustre naissance : il avoit par devers lui la beauté, la force, le courage, la tempérance, qui sont les plus grands des biens. Et ce qui est encore plus digne d'admiration, c'est non seulement d'avoir été toujours invincible, mais de n'avoir jamais succombé aux travaux, aux chaleurs excessives, ni aux voluptez. Car c'est par la victoire qu'on remporte sur toutes ces choses, que l'on doit apprendre à vaincre ses adversaires. ὥ καὶ γυῖους ὑπὲρξας λαμψέου τυχεῖν, καὶ κάλλος, ἔτι δὲ ἀνδρείας, καὶ ἰσχύος, καὶ σωφροσύνης, ἃ δὴ μέγιστα τῷ ἀγαθῷ ἐστὶ· τότε μὲν θάυμαστόλαον ἐν ἀνθρώποις ἀήτητον γινέσθαι οὐ μόνον τῷ ἀνταγωνιστῶν, ἀλλὰ καὶ πόνου, καὶ καύματι, καὶ γὰρ πρὸς καὶ ἀφροδισίων. δεῖ γὰρ πρῶτον τέτοις ἀήτητον εἶναι τὸ μέλλοντα πρὸς μηδενὸς τῷ ἀνταγωνιστῶν ληφθήσεσθαι.

De clar.
Orator.

Les chaleurs qu'il falloit effuyer dans la célébration des Jeux , mettoient la patience des Athlètes à une rude épreuve ; & tel , au rapport de Cicéron , étoit endurci aux coups de poing & aux blessures , qui n'eût pû soutenir à Olympie l'ardeur du Soleil : *Pugiles inexercitati etiam si pugnos & plagas, Olympicorum cupidi, ferre possunt, Solem tamen sæpe ferre non possunt.* Cette chaleur étoit si insupportable dans les Jeux Olympiques, célébrez justement vers le solstice d'été, qu'on voit dans Elien, un maître en colère menacer son esclave de l'envoyer, non pas au moulin, (ce qui étoit

Var. Hist.
l. 8. c. 15.

étoit la punition ordinaire,) mais à Olympie ; jugeant que tourner la meule étoit un supplice moins rude , que celui d'être rôti à ce spectacle par les rayons du Soleil. Ἀνὲρ χῖτ' ὀργισθὲν τῷ οἰκέτῃ, ἐγὼ σε (ἔφη) ὅτε εἰς μύλων ἱμβαλῶ, ἀλλ' εἰς Ὀλυμπίαν ἄξω. πολλῶ γὰρ ὤτεο πικροτέρου, ὥς τὸ εἶκος, εἶναι τιμωρίας ἐκείνῳ ἐν Ὀλυμπίᾳ θεώμενον ὑπὸ τῆς ἀκτῖν' ἐπ' ἄσθαι, ἢ ἀλεῖν μύλῃ ἀφροδοθέντα. Il y avoit des Athlètes délicats, qui se contentoient de s'exercer à couvert dans les Gymnases & dans les Palestres, sans vouloir s'exposer aux fatigues & aux chaleurs du Stade. Ces gens-là, quoi-que peu propres à briller dans les combats ne laissoient pas d'aspirer aux prix qu'on y proposoit ; mais c'étoit en vain qu'ils y prétendoient, faute de s'être soumis aux loix de l'Institution Athlétique. C'est à cette espèce d'Athlètes que Galien compare quantité de mauvais Médecins de son tems, qui vouloient exercer une profession qu'ils n'avoient point étudiée. Οἷοντι πεπόνθασιν οἱ πολλοὶ τῶ ἀθλητῶν ἐπιθυμοῦντες μὲν Ὀλυμπιονίκαι γέινεσθαι, μηδὲν ᾗ πράττειν ὥς τὰς τυχεῖν ἐπιτηδεύοντες, τοιοῦτόν τι καὶ τοῖς πολλοῖς τῶ ἰατρῶν συμβέβηκεν.

Dis. Chryf.
Orat 32.

Ὅτι ἀρ-
τος ἰατρὸς
καὶ φιλό-
σοφος.
initio.

Pour continuer à rendre un compte exact du régime des Athlètes, je ne dois pas oublier ce qui concerne leur nudité, non plus que les frictions, les onctions, & les autres manœuvres, qui avoient coutume de précéder ou de suivre leurs Exercices. On convient qu'Hercule, en instituant les Jeux Olympiques, imposa aux Athlètes qui devoient y combattre, cette Loi, d'y paroître nuds. La nature de la plupart des Exercices, dont il s'agissoit dans ces Jeux, jointe à la chaleur du

Nudité des
Athlètes.

climat & de la saison, où l'on faisoit ces fortes d'assemblées, exigeoit nécessairement cette nudité, qui pourtant n'étoit pas entière. On avoit soin de cacher ce que l'honnêteté défend de découvrir; & l'on employoit pour cela une espèce de ceinture, de tablier ou d'écharpe, dont on attribua l'invention à Palestre fille de Mercure: & c'est le seul Article, s'il en faut croire Clément Alexandrin, sur lequel les Athlètes eussent conservé quelque ombre de pudeur. Nous voyons cet usage établi dès le tems d'Homère, qui appelle ζώνη cette sorte d'écharpe, dans l'Iliade, en parlant du Pugilat d'Euriale & d'Epeus. Et en décrivant, dans l'Odyssée, le combat d'Ulysse contre Irus, il dit; αὐτὰρ Ὀδυσσεὺς ζώσατο μὲν πάντων ἀπὸ γυμνῶν: *Ulysse couvrit sa nudité, des baillons, dont il venoit de se dépourvoir, & dont il se fit une sorte d'écharpe.*

Cette coutume n'eut cours chez les Grecs, s'il en faut croire Denys d'Halicarnasse, que jusques environ la 15. Olympiade, que les Lacédémoniens, selon * Thucydide, commencèrent à s'affranchir de cette servitude. Ce fut, au rapport d'Isidore de Seville & d'Eustathe, l'avanture d'un certain Orsippe, laquelle en fit naître l'occasion. L'écharpe de cet Athlète s'étant déliée, lorsqu'il disputoit le prix de la Course, ses pieds s'y accrochèrent en sorte qu'il se laissa tomber, & se tua, ou tout au moins fut vaincu par son concurrent; (car on conte la chose de ces deux façons;) ce qui donna lieu de faire un règlement, qui ordonnoit qu'à l'avenir les Athlètes combattroient sans écharpe, & sacrifieroient la pudeur à leur commodité, en retranchant ce reste d'habillement.

Pedagog.
l. 3. c. 5.

Iliad. 23.
v. 683.

Odysf. l. 18.
v. 65.

Antiq. Rom.
l. 7 p. 35.
edit. Steph.
Gr.
* *Lib.* 1. p. 5.
edit. Steph.
Gr. lat.

ment. Acanthe Lacédémonien sur le premier, qui se soumit à l'ordonnance, & qui entièrement nud, disputa le prix de la Course aux Jeux Olympiques. Les Asiatiques, selon Thucydide, n'adoptèrent nullement cette coutume, & continuèrent à se couvrir d'écharpes, dans la Lutte & dans le Pugilat; ce qu'observoient encore les Romains du tems de Denys d'Halicarnasse, au témoignage de qui nous devons la plupart des circonstances, que je viens de rapporter. J'observerai ici, en passant, que l'Epoque de l'entière nudité des Athlètes, que Denys d'Halicarnasse met à la 15. Olympiade, est démentie par Thucydide, qui assure (dans l'endroit cité) que cette coutume ne s'étoit introduite, que quelques années avant le tems, où il écrivoit l'Histoire de la guerre du Peloponnèse. Or l'on fait que le commencement de cette guerre tombe justement dans la première année de la 87. Olympiade, (suivant le P. Petau.) Cette nudité n'étoit d'usage parmi les Athlètes, que dans certains Exercices, tels que la Lutte, le Pugilat, le Pancrace, & la Course à pied: mais il paroît par d'anciens monumens, que dans l'Exercice du Disque ou Palet, les Discoboles portoient des tuniques. On ne se dépouilloit point pour la Course des chars, non plus que pour l'Exercice du javelot; & c'est pour cette raison, comme le remarque Eustathe, qu'Homère grand observateur des bienféances, ne fait paroître le Roi Agamemnon aux Jeux funébres de Patrocle, que dans cette dernière espèce de combat, où ce Prince n'étoit point obligé de déroger en quelque sorte à sa dignité, en quittant ses habits.

Ibidem.

Ant. Rom. l.
7. p. 351.
edit. Stephan.
Græc.

Onctions
des Athlètes.

Hist. natur.
l. 35. c. 2.

De brevité.
vite, c. 12.

La nudité des Athlètes facilitoit l'usage des onctions, destinées à communiquer aux parties du corps toute la souplesse, qui leur étoit nécessaire, & à soulager la lassitude. On employoit d'ordinaire à ces onctions l'huile, ou seule, ou mêlée avec une certaine quantité de cire & de poussière, ce qui formoit une espèce d'onguent. C'étoit à ce mélange que l'on donnoit le nom de *Ceroma*, par lequel on désignoit aussi quelquefois le lieu, où les Athlètes se faisoient oindre, appelé communément *Eleothesion*, *Alipterion*, & *Unctuarium*. Pline s'est servi du terme *Ceroma* dans cette dernière signification : *Idem Palastras Athletarum imaginibus & Ceromata sua exornant*. Senèque le prend aussi dans le même sens, lorsqu'il dit, *Illum tu otiosum vocas.... qui in Ceromate spectator puerorum rixantium sedet* ? Ces onctions étoient particulièrement destinées aux Lutteurs & aux *Pancratiastes*. Ils se faisoient oindre par certains officiers de Palestre nommez *Aliptæ*, *Unctores*, & quelquefois ils se rendoient réciproquement ce service; comme on le voit par le Dialogue de Lucien des *Exercices du corps*, où Anacharsis dit à Solon; *A qui en veulent ces jeunes gens de se mettre si fort en colère? Ils s'huiloient & se frottoient l'un l'autre assez paisiblement d'abord; mais tout à coup baissant la tête, ils se sont entrechoquez comme des beliers, &c.* Pour rendre ces onctions & ces frictions plus efficaces, on conseilloit aux Athlètes, lorsqu'ils se faisoient huiler & frotter, d'opposer au mouvement de la main qui faisoit cette fonction, toute la force & toute la roideur de leurs muscles, en retenant même leur haleine:

ne; & c'est Plutarque qui nous instruit de cet- ύγιειν.
 te particularité en ces termes; *ἔτι μὲν γὰρ ἰχθυεῖν παραγλ.*
δίδωσι τὸ πνεῦμα, δηλοῦσιν οἱ ἀλείπται τοὺς ἀθλητὰς Fol. 225.
κελεύουσιν ἀγίρεισθαι ταῖς τρίψισι, καὶ παρικόπῃν edit. Stephan
τηροῦντας αἰεὶ, τὰ πλασόμενα μέρη καὶ ψηλαφώμενα τῷ Gr. 10. 1..
σώματι.

Les Athlètes, après s'être huilez, s'endui- Poussière
dont se
cou-
vroient les
Athlètes.
 soient quelquefois de la bouë, qui se trouvoit
 dans la Palestre, & qui, selon quelques-uns,
 avoit donné le nom à cet endroit, & à la
 Lutte appelée *πάλη*, qu'ils dérivent de *πήλ*,
lutum. Le plus souvent, ils se couvroient
 de sable & de poussière, soit en s'y roulant
 eux-mêmes, soit en se faisant saupoudrer, s'il
 est permis de parler ainsi, dans le lieu nommé
 pour cette raison *κοίτρα* ou *κοιτίριον*. Lucien
 fait mention de la plûpart de ces circonstan-
 ces, dans le même Dialogue, que je viens de
 citer, où Anacharsis continuant de parler à
 Solon, lui dit; *Il me semble qu'ils ne devraient
 pas s'enduire ainsi de bouë, après s'être huilez,
 & ils me font rire, quand je voi qu'ils esquivent
 les mains de leurs compagnons, comme des an-
 guilles que l'on presse. En voilà, qui font la
 même chose à découvert, hormis que c'est dans
 le sable qu'ils se roulent comme des coqs, avant
 que d'en venir au combat, afin que leur adver-
 saire ait plus de prise, & que la main ne coule
 pas sur l'huile ni sur la sueur.* Et ensuite, So-
 lon voulant justifier auprès d'Anacharsis la
 coutume de s'huiler & de se couvrir de sable
 pour les Exercices, lui en allègue ces rai-
 sons: *La difficulté qui se trouve à colleter un
 adversaire, lorsque l'huile & la sueur font glis-
 ser la main sur la peau, met en état d'emporter
 sans peine dans l'occasion un blessé hors du com-
 bat,*

bat, ou d'enlever un prisonnier. Quant au sable & à la poussière dont on se frotte, on le fait pour une raison toute différente, c'est-à-dire, pour donner plus de prise, afin de s'accoutumer à esquiver les mains d'un antagoniste, malgré cet obstacle; outre que cela sert, non seulement à essuyer la sueur; & à dégraisser, mais encore à soutenir les forces, en s'opposant à la dissipation des esprits, & à fermer l'entrée à l'air, en bouchant les pores qui sont ouverts par la chaleur.

Il est si vrai que le but principal des Athlètes, en se couvrant de poussière, étoit de donner plus de prise à leurs antagonistes, que cette poussière *Palestrique* recevoit le nom d'*ἀφῆ*, qui veut dire *atouchement*, *contrectatio*, & qui vient d'*ἀπιομαι*, d'où pourroit bien être dérivé notre mot François *happer*. C'est pourquoy Martial, parlant d'une femme qui s'exerçoit à la Lutte, dit, *Flavescit happe*; elle jaunit de poussière; & Sénèque, *Aceromate nos happe exceptit*. Après nous être huilez, nous nous couvrîmes de poussière. C'est ce qu'Ovide exprime en d'autres termes, lorsqu'il décrit la Lutte d'Hercule & d'Achéloüs :

Lib. 7.

Ep. 67.

Epist. 37.

Metamorp.

l. 9 v. 35.

*Ille cavis hausto spargit me pulvere palmis,
Inque vicem fulva tactu flavescit arena.*

C'étoit un préliminaire si essentiel à la Lutte & au Pancrase, que les Grecs disoient d'un Athlète qui gagnoit le prix sans combattre, qu'il avoit vaincu *sans poussière*, *ἀνὰντι*, c'est-à-dire, *ἀπονή*, *ἀμαχί*, sans travail, sans peine, & comme nous disons en François, *sans coup férir*. Une victoire obtenue à si bon marché

ché étoit d'ordinaire l'effet de la grande réputation d'un Athlète, contre qui nul autre n'avoit la hardiesse de descendre dans l'arène, pour y disputer le prix du combat. C'est ainsi que le fameux Lutteur Dioxippe vainquit aux Jeux Olympiques (selon Pline;) au lieu que la victoire qu'il remporta aux Jeux Nemécens, lui coûta un véritable combat : *Alcimachus pinxit Dioxippum, qui Pancratio Olympia, citra pulveris tactum (quod vocant aconiti) vicit: coniti Nemeæa.*

Hist. Natur.
l. 35. c. 11.

Telle est la force naturelle du terme ἀκονίσι. Mais Mercurial, dans sa Gymnastique, ne demeure pas d'accord que ce soit la signification de ce mot-là plus ordinaire, & prétend que cette expression se doit prendre le plus souvent à la lettre, c'est-à-dire, pour marquer le combat de deux Athlètes, qui se sont contentez de s'huiler, sans se couvrir de poussière : auquel cas, il étoit bien plus difficile de vaincre. Ce Médecin Antiquaire appuie son sentiment de l'autorité de Pline dans le passage que je viens de citer, & qui certainement ne décide point la question, non plus que le témoignage de Pausanias, qu'il allégué. Il se fonde aussi sur ces vers d'Horace :

Lib. 1. c. 8.

Eliac. l. 2

Quis circum pagos, & circum compita pug-
nax

Epist. 1. 1.
Ep. 1. v. 49.

Magna coronari contemnat Olympia, cui
spes,

Cui sit conditio dulcis sine pulvere palma?

Il est étonnant que Mercurial ne se soit pas apperçu que ces vers faisoient contre lui,

puisqu'il est visible qu'Horace y veut parler d'une victoire aisée & qui ne coûte presque rien; pendant que Mercurial veut faire passer la victoire qu'on remporte ἀκονίσι, pour une victoire fort laborieuse. Peut-être eût-il mieux trouvé son compte dans Lucien, qui semble insinuer que les Athlètes luttoient quelquefois, sans emprunter le secours de la poussière. Quoi-qu'il en soit, on peut dire que tous les passages, où se rencontre le mot ἀκονίσι, soit dans le propre, soit dans le figuré, loin de faire naître l'idée de quelque chose de pénible & de fatigant, ne parlent au contraire que de facilité à vaincre. C'est ce que confirme Suidas en ces termes: ἀκονίσι, χωρὶς κό-
 νους, ἀνδρῶν ἀγῶν καὶ μάχης, ἢ δυμαρῶς, ἀπὸ μετα-
 φορᾶς τῆς ἀθλητικῆς τῆς οὕτως δυμαρῶς περιγινόμενων, ὥστε
 μηδὲ κονίσασθαι. *Aconiti signifie sans poussière, c'est-à-dire, sans combat, sans peine, par une métaphore prise de ces Athlètes, qui remportent la victoire avec tant de facilité, qu'ils n'ont pas besoin de se couvrir de poussière.*

Onctions,
 frictions, &
 bains des
 Athlètes,
 après les
 Exercices.

Les onctions & les frictions, dont j'ai parlé jusqu'ici, préparoient le corps des Athlètes à soutenir tout le travail des Exercices. Mais comme ces Exercices étoient fort violens, & le plus souvent de longue haleine; les Athlètes, au sortir de la Palestre, avoient besoin des mêmes secours pour réparer l'épuisement où ils se trouvoient, & pour se mettre à couvert par-là des inconvéniens, auxquels expose une fatigue outrée. On les frottoit donc, & on les huiloit de nouveau; & c'est ce qui s'appelloit en Grec ἀποθεραπεύειν, comme qui diroit *pancement postérieur*, ou *qui succède aux Exercices*. L'usage des Bains avoit aussi lieu en cette occasion. C'étoit alors que l'on

l'on mettoit en œuvre ces instrumens nommez *Strigiles*, dont j'ai fait la description dans ma Dissertation sur les Bains, & qui servoient à nettoyer la peau des Athlètes de cette espèce d'enduit, que formoit le mélange d'huile, de sueur, de sable, de bouë & de poussière, dont ils étoient couverts.

Un régime tel que je l'ai décrit, où l'on ne gardoit nulle mesure, ni dans la quantité des alimens, ni dans le genre ou la durée des Exercices, non plus que par rapport à la température de l'air extérieur; un tel régime, dis-je, étoit directement opposé à celui, qui peut cautionner une parfaite santé & une longue vie, par l'usage modéré de toutes ces choses. Il n'est donc pas surprenant, que les Athlètes fussent sujets à toutes les maladies fâcheuses, que Galien leur attribue, dans le passage que j'en ai rapporté; Hippocrate avoit grande raison de regarder l'embonpoint Athlétique comme un état fort périlleux; & Platon étoit bien fondé à traiter les Athlètes de gens endormis, paresseux, pesants, engourdis, sujets aux vertiges & aux maladies. Bien loin d'avoir le teint vermeil & fleuri, ce qui est le fruit d'un exercice sagement ménagé; ils étoient presque toujours très-pâles, à cause de la trop grande dissipation des esprits & de la chaleur naturelle; & c'est Aristote qui nous informe de cette circonstance, dont il a fait un Problème. Aussi Galien assure, qu'il étoit rare de trouver un Athlète, en qui la même vigueur se soutînt plus de cinq ans.

Parmi les différentes épreuves, auxquelles assujettissoit le pénible métier d'Athlète; celles qui servoient de prélude, ou de préparation

Maladies
des Athlètes.

Aphor. 1. 3.

De Republ. 3.
p. 404. Edit.
Steph.

Secl. 38.
Prob. 5.

De totius
morbi temporibus. c. 4.

Préparation
des
Athlètes
pour les
Jeux.

tion aux Jeux publics, étoient, fans doute, les plus considérables. Elles se nommoient Προαγῶντες, Προγυμνάσματα, & consistoient à s'enroller, pour ainsi dire, sous la conduite & la direction des maîtres de Palestre, pour y observer pendant dix mois consécutifs, les loix athlétiques, & perfectionner par un travail assidu dans tous les Exercices, qui devoient mériter aux vainqueurs les prix qu'on leur destinoit. Ce noviciat étoit d'une nécessité si indispensable, qu'il faisoit, selon Pausanias, un des articles du serment que prêtoient les Athlètes, avant qu'on les admît aux combats publics & solennels des Jeux. Platon, dans le VIII. livre des Loix, parle de ces préparations en ces termes : *Si nous faisons profession du Pugilat, ne travaillerions-nous pas long temps avant les Jeux, à nous rendre habiles dans cette sorte de combat, répétant en particulier tous les mouvemens, qui pourroient nous être de quelque utilité en public, pour remporter la victoire?* Ἐς. Ἡ πύκλαι γε ὄντες, παμπόδας ἀν' ἡμέρας ἔμπροσθεν ἑ ἀγῶνι ἱκανθάνομεν ὅτι ἀν' μάχεσθαι, καὶ διεπόμεθα μιμνήμενοι πάντα ἐκείνη, ὅποσους ἐμέλλομεν εἰς τότ'ε χρῆσθαι περὶ τῆς νίκης ἀγματούμενοι ;

Ces Exercices préliminaires se passaient dans les Gymnases publics, en présence de tous ceux que la curiosité ou l'oïveté conduisoit à cette sorte de spectacle. Mais, lorsque la célébration des Jeux Olympiques approchoit ; on redoubloit les travaux des Athlètes, qui devoient y paroître ; & on les exerçoit dans Elide même, pendant trente jours, comme nous l'apprenons de Philostrate, dans la vie d'Apollonius de Tyane ; Ἡλεῖοι τὸς ἀθλητάς, ἱπαιδὰν

Eliac. 1. c.
24 edit.
Kuhn.

Fol. 830.
edit. Steph.

Lib. 5. c. 15.

᾿πειδὴν ἦν ᾿Ολύμπια, γυμνάζεσθαι ἡμερῶν τριάκοντα ἐν αὐτῇ τῇ Ἡλιδι. C'étoit, sur-tout, dans ces dernières épreuves, que les Athlètes pouvoient tirer avantage de l'habitude qu'ils avoient acquise, à supporter la faim, la soif, la chaleur, la poussière, & toutes les autres fatigues d'un Exercice, qui duroit quelquefois depuis le matin jusqu'au soir, lorsqu'il étoit question de fournir la carrière, qu'ils appelloient κατασκόβω, & γυμνάσιον τέλειον, c'est-à-dire, *Répétition, Exercice complet*. Galien en parle dans le III. livre de *Sanitate tuenda*; cap. 2. & l'on peut aussi consulter, sur ce point, *Pierre Du Faur* dans son *Agonistique*. l. 1. c. 32. ☉ lib. 3. c. 10. 11. ☿ 15.

Pour ne rien oublier de ce qui concerne le régime & l'institution des Athlètes; je dois dire un mot des Officiers, qui en avoient l'administration. Le premier * de tous, & celui qui avoit la surintendance du Gymnase, se nommoit *Gymnasiarque*. C'est lui que *Plaute* appelle *Gymnasi Præfectum* dans ces vers:

Ante solem exorientem nisi in Palastram veneras, Bacchid. aff. 3. sc. 3. v. 20.
Gymnasi Præfecto haud mediocres pœnas penderes.

Ce *Gymnasiarque* régloit souverainement tout ce qui regardoit la police du Gymnase; il avoit juridiction sur les Athlètes & sur tous les jeunes gens, qui venoient y apprendre les Exercices; il étoit le dispensateur des récompenses & des châtimens; & pour marque de son pouvoir sur ce dernier article, il avoit droit de porter une baguette, & d'en faire por-

ter devant lui par des bedeaux toujours prêts à exécuter ses ordres, lorsqu'il s'agissoit de punir ceux qui contrevenoient aux Loix Athlétiques. Il paroît même que cet Officier exerçoit dans le Gymnase une espece de sacerdoce, & qu'il y prenoit soin des choses sacrées. Pausanias temoigne, que jusqu'à son tems, le Gymnasiarque d'Olympie célébroit tous les ans l'anniversaire d'Ætolus; ἐν αὐτῇ ἡ ὁ γυμνασιάρχης ἔτι καὶ ἐς ἐμὲ καθ' ἑκάστον ἔητο τῷ Αἰγώλῳ. Ces prérogatives du Gymnasiarque alloient jusqu'à lui permettre de célébrer des Jeux en son nom, comme il est facile de le recueillir d'une ancienne inscription, publiée par *Fulvius Ursinus*, où il est parlé de *Baton* le Gymnasiarque, qui avoit donné des Jeux Gymniques, en l'honneur d'Hercule & de Mercure, & pour la santé du Prince, dans lesquels il avoit proposé des prix pour les combattans. Plutarque, dans la vie de Marc Antoine, nous represente ce Romain au milieu d'Athènes, se depouillant de toutes les marques de sa dignité, pour prendre l'équipage de Gymnasiarque, & en faire publiquement les fonctions ἡ γυμνασιάρχει ἡ Ἀθηναίοις, καὶ τὰ τῆς ἡγεμονίας παρῶσημα κατὰ λιπὼν οἴκοι, μετὰ τῷ γυμνασιάρχῳ ῥάβδον ἐν ἱμαλίῳ καὶ Φαικασίοις προήει, καὶ ἀγλαμῶναν τῆς νεανίσκου ἐβραχύνει. L'Officier, qui portoit le nom de *Xystarque*, n'étoit peut-être pas différent du Gymnasiarque; du moins c'est l'idée qu'en donne *Suidas*, qui explique le verbe *ὑσταρχεῖν*, être *Xystarque*, par γυμνασίᾳ ἄρχειν, avoir l'intendance du Gymnase. A s'en tenir cependant à l'étymologie de ce nom, il paroîtroit plus vraisemblable de croire, que l'autorité du *Xystarque*

Eliac. l. 1. c.
4 edit.
Kuhn.

Pag. 1704.
edit. *Sieph.*
Gr.

Le *Xystar-*
que.

que s'étendoit, non sur tout le Gymnase, mais seulement sur les endroits de cet édifice, où s'exerçoient les Athlètes, c'est-à-dire, sur les Xystes, le Stade, la Palestre : comme l'insinue Tertullien, & comme il est facile de le conjecturer d'une ancienne inscription Gréque, qu'on lit à Rome sur le Pié-d'estal d'une statuë, dans le *Forum Trajani*, & qui est rapportée en Latin par Mercurial. Au reste si le Xystarque n'étoit pas précisément le même que le Gymnasiarque, on doit se persuader qu'il lui étoit peu inférieur, & qu'il tenoit dans le Gymnase un rang très-honorable, puisque Ammien Marcellin fait mention, en quelque endroit, de la pourpre & de la couronne du Xystarque; ce qui marque assez que cet Officier présidoit aux Jeux & aux Exercices.

Lib. ad Martyres.

Art. Gymnast. l. 1. c. 12.

Lib. 21. inis.

On désignoit par différens noms les Officiers du Gymnase, destinez à l'instruction des Athlètes. Ils s'appelloient *Epistatæ*, *Pædotribæ*, *Gymnastæ*, *Aliptæ*, *Iatraliptæ*; & c'est d'eux que Pindare a dit, *Qu'ils sont les artisans des Athlètes*, τέκτονες ἀθλητῶσιν ἔμμε. Les anciens Auteurs employent souvent ces termes à peu près dans la même signification. Cependant Galien établit une différence considérable entre le *Gymnaste* & le *Pædotriba*. Elle consiste, selon lui, en ce que le *Gymnaste* joignoit à la science des Exercices un discernement exact de toutes leurs propriétés, par rapport à la santé; au lieu que le *Pædotriba*, peu inquiet sur ce dernier article, bornoit ses connoissances au detail mécanique de ces mêmes Exercices, & ses soins à former de bons Athlètes. C'est pourquoi Galien compare le Gym-

Les Maîtres d'Exercice.

Nemean. Od. 5. v. 90.

De sanit. tuend. l. 2. c. 11

302 MEMOIRES DE LITTERATURE,
 naste à un Médecin ou à un Général, qui
 prescrivent avec connoissance de cause ; & le
Pædotriba à un cuisinier ou à un soldat, qui
 se contentent d'exécuter. Néanmoins la plu-
 part des Auteurs confondent ces deux Offi-
 ciers ; & Pollux, entre autres, qui apelle *Pæ-*
dotriba & *Gymnaste* celui qui présidoit aux
 lieux d'Exercice, & aux Exercices mêmes :
 καὶ ὁ ἐπισηκὼς, παιδοτρίβης τε, καὶ γυμναστής.

Quoi-que les termes *Alipta* & *Iatralipta* ne
 marquent originairement que ceux dont l'em-
 ploi, dans les Palestres, étoit d'oindre les
 Athlètes, ils se prennent aussi pour les Maî-
 tres d'Exercice, c'est-à-dire, pour le *Gym-*
naste & le *Pædotriba*. C'est en ce sens que

Epist. ad Fa-
mil. lib. 1.
Epist. 9.

Cicéron dit : *Sed vellem, non solum salutis*
meæ, quemadmodum Medici, sed etiam, ut
Aliptæ, virium, & coloris rationem habere vo-
luissem ; & Aristote attribué à l'*Alipta* la di-
 rection du régime des Athlètes, καὶ γὰρ εἰ τῷ δέ-

Lib. ad Nic.
l. 2. c. 5.

κα μᾶς φαγεῖν πολὺν, δύο δὲ ὀλίγον, ὁ ἀλείπτῃς ἐξ
 μᾶς ὡρεσάζειν, &c. On ne doit pas s'imagi-
 ner, que pour être bon Gymnaste, il fut né-
 cessaire d'avoir brillé dans les Jeux publics ; &
 l'on en trouvoit quantité de cette profession,
 au rapport de Galien, qui n'étoient que de
 très-médiocres Athlètes, & que nulle victoi-
 re n'avoit jamais illustrez. Nous voyons de
 même parmi nous divers Maîtres d'Exercice,
 très-capables de former d'excellens disciples,
 mais qui, cependant, soutiendroient mal leur
 réputation, s'il étoit question de se donner en
 spectacle au public. L'Antiquité nous a con-
 servé les noms de plusieurs de ces Maîtres de
 Palestre, qu'on trouvera, si l'on en est cu-
 rieux, dans l'*Agonistique* de Du Faur, (livre

2. *ch.* 6.) On peut consulter aussi , sur les fonctions de ces divers Officiers des Gymnases la savante Dissertation de M. Van-Da-le, *de Gymnasiarchis*, &c. où cette matière est traitée à fond , & éclaircie par plusieurs inscriptions anciennes.

Il me reste maintenant à examiner ce qui regardoit les Athlètes , dans la célébration des Jeux publics ; & c'est ce qui doit faire le sujet d'un second Memoire.



SECOND MEMOIRE
POUR SERVIR A L'HISTOIRE
DES ATHLETES.

Par M. BURETTE.

LES Athlètes considérez en eux-mêmes , ont fait le sujet de mon premier Memoire. Il faut dans celui-ci les envisager sous un autre point de vûe ; c'est-à-dire , par rapport à la célébration des Jeux publics , dont ils faisoient le principal spectacle. Il faut examiner de quelle manière & à quelles conditions on les admettoit à ces Jeux , quel rôle ils y jouoient , quelles loix leur étoient prescrites dans les combats où ils devoient signaler leur force & leur adresse , quelles récompenses on leur destinoit , en un mot quels honneurs & quels privilèges ils étoient en droit d'espérer.

Examen
de la nais-
sance, des
mœurs, &
de la con-
dition des
Athlètes.

Il ne suffisoit pas aux Athlètes , pour être admis aux Jeux publics, d'avoir cultivé avec succès les divers Exercicés du corps dès leur plus tendre jeunesse, de s'être distingués dans les Gymnases parmi leurs camarades, & d'avoir observé scrupuleusement toutes les Loix du regime Athletique, telles que je les ai spécifiées. Il falloit qu'ils subissent encore d'autres épreuves, par rapport à la naissance, aux mœurs, & à la condition. Les Grecs avoient conservé, sur ces trois articles, une délicatesse, dont les Romains n'avoient pas crû se devoir piquer. Les premiers ne recevoient aucun étranger, parmi ceux, qui devoient combattre aux Jeux Olympiques ; & lorsqu'Alexandre, fils d'Amyntas Roi de Macedoine, se presenta pour y disputer le prix de la Course, ses concurrens sans aucun respect pour sa qualité, s'opposèrent d'abord à sa réception, le regardant comme Macedonien, & par conséquent, comme barbare & comme étranger à leur égard ; enforte qu'il ne put se faire agréer de ceux qui présidoient à ces Jeux, qu'après avoir prouvé en bonne forme qu'il étoit Argien & non pas Macedonien. Une naissance obscure ou équivoque étoit encore un obstacle, qui fermoit aux pretendans l'entrée de la carrière ; témoin un certain Philammon, dont parle Themistius, à qui l'on ne permit d'y paroître, qu'après qu'Aristote eut rendu un témoignage avantageux touchant l'extraction de cet homme, & qu'il l'eut adopté pour son fils.

Mais quelque illustre que fût la naissance des Athlètes, si elle se trouvoit ternie par de mauvaises mœurs ; c'en étoit assez pour leur don-

Harlot. 2.5.
p. 296. edit.
Londin.

Q. 11. 21.

donner l'exclusion. L'on traitoit de même les esclaves ; & la liberté étoit un titre essentiel à quiconque se mettoit sur les rangs, pour combattre dans les Jeux publics. Outre plusieurs autres autoritez , par lesquelles on peut justifier ce que j'avance, nous avons celle de Denys d'Halicarnasse, qui prescrivant la manière de haranguer les Athlètes avant le combat , veut que parmi les divers motifs qu'on leur propose pour les encourager , on insiste particulièrement sur leur condition libre, qui les a rendus dignes d'être reçûs au nombre des combattans , & qui les engage à se tenir en garde contre la corruption & la desobéissance aux Loix Athlétiques ; de crainte de s'exposer par-là aux châtimens des esclaves.

Mercurial, dans sa *Gymnastique* , n'est pas tout-à-fait de ce sentiment , qui est celui de *Du Faur* dans son *Agonistique*. Le premier prétend que les esclaves n'étoient pas absolument exclus de tous les combats gymniques ; & qu'on leur permettoit d'y disputer les prix de la Course à pied. Il fonde la première partie de sa proposition sur un passage d'Aristote, où il est dit, *Que parmi les Crétois , on n'admettoit point les esclaves aux combats* : donc, (conclut-il,) on les y admettoit chez les autres peuples. Il tâche de prouver la seconde partie de sa proposition, par un passage de *Lampridius*, dans la vie d'Alexandre Severe, où cet Historien parlant de ce Prince , dit : *Qu'il ne prit jamais que des esclaves pour ses coureurs , parce que (selon lui) un homme libre ne devoit courir que dans les Jeux sacrez* : NUNQUAM cursorem nisi servum voluisse , quod diceret ingenuum non nisi in sacro certamine currere

Εν τῇ τέλει
χρησι, ὡς
τρεπῇ.
ἀθλητ.
Pag. 43.
edit. Wessel.
Gr.

De Arte
Gymnast.
l. 1. c. 3.
l. 2. c. 10.
Lib. 3. c. 17.
init.

Politie. l. 2.
c. 5.

Κρήτες....

τ' ἄλλα

ταυτὰ

τοῖς δοῦ-

λοις ἀφέν-

τες, μόνον

ἀπειρίκα-

σι τὰ γυμ-

νάσια καὶ

τὴν τῶν

ὀπλων

δε-κτισιν.

debere. Il me semble que *Du Faur* a grande raison de se récrier contre de pareilles preuves. Il ne refuse pas cependant de convenir, quoiqu'il n'en trouve (dit-il) aucune autorité chez les Anciens, que les Romains, sur-tout du tems des Empereurs, ont quelquefois derogé sur ce point aux coûtes de la Grèce, en faisant paroître des esclaves dans leurs Jeux publics. Les Grecs eux-mêmes se relâcherent alors, & s'ils ne voulurent point admettre d'esclaves dans les leurs, (ce qui n'est pas bien sûr, puisque *Dion Chrysostome* dit assez nettement aux Alexandrins, *Que ces Athlètes, dont le spectacle leur plaisoit si fort, n'étoient que des esclaves, qui ne se donnoient tant de peine, que pour gagner une légère somme d'argent :*) du moins y donnerent-ils entrée à des affranchis, comme on le voit par quelques inscriptions. Mais il est certain qu'originellement les Athlètes devoient être de condition libre, & qu'ils ne connoissoient d'autre esclavage que l'observance exacte du regime & des autres Loix qu'on leur prescrivoit.

Lorsque j'ai avancé, que ceux qui présidoient aux Jeux, avoient grand soin d'examiner la naissance des Athlètes qui s'y presentoient; on n'en doit pas tirer cette conséquence, qu'ils n'y recevoient que des gens de famille distinguée. Pourvu qu'un Athlète fût né d'honnêtes parens, la plus vile profession n'étoit pas capable de l'exclure. *Corébe*, le premier qui combattit aux Jeux Olympiques, n'étoit qu'un simple cuisinier (au rapport d'*Athenée*;) & l'on voyoit quelquefois dans ces mêmes Jeux, des laboureurs & des bergers transformez en Athlètes, disputer les prix de

Orat. 32.

Ὁ ἀγὼν
ἀνδραπό-
δων ὑπὲρ
τῆς τυχεύ-
σεως ἀρ-
γυρίου.

Deipnos. l. 9.
c. 7. edit.
Lugdun.

de la Lutte & du Pugilat. Cela paroît par la quatrième Idylle de Théocrite, où Corydon, valet du berger Egon, s'entretient de son maître en ces termes, avec un autre berger nommé Battus :

B. Ωύλος δ' ἐς τίς ἀφανῆς ὁ βωκόλης ὥχελος χώρος;

K. Οὐκ ἀκουσας; ἄγων νιν ἐπ' Ἀλφειὸν ὥχελος Μίλων.

B. Καὶ πόκα τῆνδε ἔλαιον ἐν ὀφθαλμοῖσιν ὀπάπεις;

K. Φανί νιν Ἡρακλῆι βίβω καὶ κάρη ἐλάσδιν.

B. Κ' ἔμ' ἔφαθ' ἃ μάτῃς Πολυδεύκης ἤμιν ἀμείνω.

K. Χ' ὥχετ' ἔχων σκαπάναι τε καὶ ἑκαῖ τοιόθι μάλα.

C'est-à-dire, suivant la traduction du savant M. de Longepierre :

B. Mais où donc est Egon? pour quel heureux pays,
Disparoissant soudain, quitte-t-il la contrée?

C. Ce noble aventurier sur les bords de l'Alphée
Ose suivre Milon. Quoi ne le fais-tu pas?

B. Lui? fait-il seulement ce que c'est que combats?

C. Comment? on dit qu'en force il est un autre Hercule.

B. Combien de fois ainsi ma mère trop crédule

M'a dit que Pollux même étoit moins fort que moi?

C. Ayant pris vingt moutons & la bêche avec soi,

Il a quitté ces lieux.

Avant que de passer outre, on me permettra de faire, sur le dernier vers du passage de Théocrite que je viens de citer, quelques réflexions, qui bien loin de s'écarter de mon prin-

principal sujet, serviront à éclaircir quelques circonstances des coutumes Athlétiques. Il est question de développer le vrai sens de ce vers , *Χ' ὄχει' ἔχων σκαπάνῃ καὶ ἑκαλι ταυλόδε μᾶλα* : *Ayant pris vingt moutons & sa bêche avec soi, il a quitté ces lieux*. Telle est l'explication que donnent à ce vers la plupart des Interprètes, après Casaubon, guidé sur cela par le Scholiaste de Théocrite. Ils appuyent cette interprétation sur deux usages, qui avoient lieu dans la préparation des Athlètes pour les Jeux publics. J'ai parlé dans mon premier Memoire, de l'un de ces usages, consistant à exercer les Athlètes pendant 30. jours avant la celebration des Jeux Olympiques, qui en duroient cinq. Ainsi (disent les Commentateurs) c'étoit pour se nourrir , pendant son voyage , & pendant son séjour à Olympie, que l'Athlète Egôn avoit emmené avec lui vingt moutons. Quant à la bêche, ou, comme d'autres l'expliquent, au *râteau*, (en Latin *rutrum*) dont il s'étoit chargé , c'étoit (selon le Scholiaste) un instrument avec lequel les Athlètes s'exerçoient à remuer la terre ou le sable du Stade, pour fortifier les parties supérieures de leur corps : *οἱ γὰρ γυμνασάι τοῖσις (id est σκαπάνῃ, δικέλλῃ, ἄμῃ,) ἐχρῶντο ὑπὲρ γυμνασίας, τῇ σκαπάνῃ σκάπτοντες, καὶ τὰ ἀνω μέρη ἀναρρῶνόντες*. C'est à quoi se rapporte ce passage de Festus, sur le mot *Rutrum* : *Rutrum tenentis juvenis est effigies in Capitolio, ephebi, more Græcorum, arenam ruentis, exercitationis gratia ; quod signum Pompeius Bithynicus ex Bithynia supellectilis regiæ Romam deportavit.*
 „ On voit au Capitole la statue d'un jeune homme qui tient un râteau, avec lequel il semble
 s'exer-

„ s'exercer à jeter du fable, à la maniere des
 „ Grecs. Cette statue fut apportée de Bithynie à
 „ Rome, par Pompée. “ *Du Faur* suit une route ^{Agonistia}
 fort différente pour l'explication du passage, dont ^{l. 2. c. 8.}
 il s'agit. Il veut que le mot *σκαπάη* se pren-
 ne ici pour la même chose que *σκαφίς*, qui
 étoit une sorte de vaisseau pastoral, destiné à
 mettre du lait; & non pas pour une *bêche* ou
 un *râteau*, qui ne convient guères (dit-il) à
 un Athlète, puisque Galien témoigne que ces
 sortes de gens n'étoient nullement propres aux ^{Hortensius, ad}
 travaux de l'Agriculture. Il soutient, en se- ^{arces. c. 13.}
 cond lieu, que *μᾶλα* du vers de Théocrite ^{edit. Charney,}
 sont des *pommes*, & non pas des brebis; par-
 ce que la chair de bœuf & celle de cochon
 étant les seules viandes dont se nourrissoient
 les Athlètes, il étoit inutile qu'Egon condui-
 fit avec lui un troupeau de moutons. Quel-
 que érudition que *Du Faur* étale pour faire
 valoir son interprétation, je m'en tiens à la pre-
 miere, comme à la seule véritable; & il me
 paroît qu'un *pot-au-lait rempli d'une vingtaine*
de pommes est un équipage des plus ridicules,
 pour un Athlète qui va combattre aux Jeux
 Olympiques.

Mais pour revenir à la condition des Athlètes,
 qui m'a engagé dans cette digression;
 il est si vrai, qu'en les choisissant pour les
 Jeux publics, on avoit peu d'égard à la bas-
 sesse de la profession, qu'ils avoient exercée,
 que ce fut une des raisons qui inspirerent du
 mépris pour ces Jeux à Alcibiade, quoique
 pour l'adresse & la force du corps, il ne le
 cédât à personne. C'est Isocrate, l'un de ses ^{Περὶ ζῆλου}
 descendans, qui nous informe de cette parti- ^{vous.}
 cularité. Peut-être, dans la suite, les Grecs
 se

In vita
Isocratis.

se rendirent-ils plus difficiles sur cet article, puisque Philostrate tire une preuve qu'Isocrate ne travailla jamais à faire des flûtes, de ce qu'on lui avoit élevé une statuë à Olympie; honneur qu'on ne lui eût jamais accordé (dit-il) s'il eût exercé un pareil métier. Quoiqu'il en soit, on vit quelques Senateurs Romains, qui ne crurent point se deshonorer en venant aux Jeux Olympiques, faire preuve de leur habileté dans les Exercices; & Pausanias assure que de son tems, il y en eut un, qui, après y avoir remporté la victoire, voulut en laisser un monument à la posterité, par une statuë de bronze accompagnée d'une inscription. *Ἐθέλων δὲ ὑπολαπείδωαι τῆς νίκης ὑπόμνημα χαλκῆν εἰκόνα ἐπιγράμμασι, &c.*

Μιας γ.
pag. 168.
lin. 30 edig.
Wechel. Gr.

Avertisse-
ment des
Hellanodi-
ques aux
Athlètes.

In vit. Apol.
Lib. 5. c. 43.

Une attention si exacte à la naissance, aux mœurs & à la condition des Athlètes, étoit un des principaux soins de ceux qui présidoient aux Jeux, & qu'on appelloit *Agonothètes*, *Athlothètes*, *Hellanodiques*. Ces Juges, au rapport de Philostrate, commençoient par exposer d'abord aux Athlètes qui se présentoient, les conditions, sous lesquelles ils pouvoient être admis : *Si votre assiduité aux Exercices (leur disoient-ils) vous a mérité l'honneur de paroître aux Jeux Olympiques; si vous n'avez à vous reprocher aucune lâcheté ni aucune infamie; vous pouvez demeurer ici avec confiance: mais quiconque de vous autres ne se sentira pas tel que nous le demandons, peut se retirer où bon lui semblera.* *Εἰ πεπόνηται ὑμῖν ἱπαξίως τῷ ἐς Ὀλυμπίαν εἰλθεῖν, καὶ μηδὲν ῥάθυμον μηδὲ ἀγενὲς ἔργαοῦτε, ἴτε θαρσύνετε: αἷς δὲ μὴ ᾧδε ἡσυχίαι, χαρεῖτε οἱ βούλειτε.*

Athlètes
passer en
revûe.

Après cet avertissement, on faisoit passer cha-

chaque Athlète en revûë, c'est-à-dire, qu'un Herault élevant sa main pour imposer silence au peuple, la mettoit ensuite sur la tête de l'Athlète, & le promenant dans toute l'étendue du Stade, il demandoit à haute voix si personne n'accusoit cet Athlète de quelque crime; s'il étoit irréprochable dans ses mœurs; s'il n'étoit ni esclave, ni voleur, &c. C'étoit un moyen assez sûr d'écarter des Jeux les Athlètes mal-conditionnez; & il s'en trouvoit peu de cette espece, qui voulussent courre le risque d'un semblable examen.

On obligeoit, outre cela, les Athlètes, à Serment
prêté
par les
Athlètes. Olympie, de jurer deux choses avant que d'être admis aux Jeux; 1. Qu'ils s'étoient soumis pendant dix mois consecutifs à tous les Exercices, & à toutes les épreuves, auxquelles les engageoit l'institution Athlétique: 2. Qu'ils observeroient très-religieusement toutes les Loix prescrites dans chaque sorte de combat; & qu'ils ne feroient rien, ni directement, ni indirectement, contre l'ordre & la police établie dans les Jeux. On leur faisoit prêter ce serment devant la statuë de Jupiter surnommé *Ἰσχυριος*, à cause de cette cérémonie; & cette statuë, qui tenoit un foudre dans chaque main, pour inspirer plus de terreur aux parjures, étoit érigée dans le Senat des Eléens. Les Hellanodiques, pour plus grande précaution, par rapport au second article du serment dont je viens de parler, faisoient jurer la même chose aux peres des Athlètes, lorsqu'ils étoient présens, à leurs freres, & même à leurs Gymnastes ou Maîtres d'Exercice. C'est-à-dire, que tous ces gens-là s'engageoient solennellement à n'employer aucune mauvaise manœu-

312 MEMOIRES DE LITTERATURE,
manœuvre pour procurer la victoire aux cham-
pions , auxquels ils devoient naturellement
s'interesser. C'est Pausanias qui nous instruit
de ces particularitez.

*Elia. l. 1.
s. 24. edit.
Kuhn.
Enregist-
rement &
publication
des noms
des Ath-
lètes.*

J'oubliois presque à faire mention d'une cir-
constance, qui précédoit, sans doute , celle
dont je viens de parler. C'est que les Ago-
nothètes écrivoient sur un registre le nom &
le país des Athlètes qui s'enrolloient , pour
ainsi dire ; & à l'ouverture des Jeux , un He-
rault proclamoit publiquement ces noms , fai-
sant un dénombrement exact des Athlètes qui
devoient paroître dans chaque sorte de com-
bat. On en faisoit autant, pour ceux qui vou-
loient disputer les prix de la Musique ; &
lorsque Neron , scrupuleux observateur des
Loix Agonistiques , chanta devant le Peuple
Romain, il ne manqua pas, (dit Suetone) de
se faire inscrire parmi les autres Musiciens,
qui devoient entrer en concurrence avec lui :

*In Nerone.
cap. 21.*

In Nerone.

*Ac sine mora , nomen suum in albo profiten-
tium citharædorum jussit adscribi , &c.* Sur-
quoi Xiphilin, abbreviateur de Dion Cassius,
fait cette réflexion : *Qui pourroit sans indigna-
tion , je ne dirai pas voir de ses propres yeux,
mais seulement entendre dire, qu'un Empereur
se soit fait enregistrer parmi ses concurrens pour
la Musique, qu'il ait exercé sa voix, & étudié
avec une sérieuse application certaines chansons ?*
*Καὶ τοὶ πᾶς ἂν τις καὶ ἀκούσας, μὴ ὅτι ἰδὼν ὑπομεί-
νειν αὐτοκράτορα αὐγούσιν ἕς τε τὸ λούκωμα ἐν τοῖς
ἀγωνισαῖς ἐγχερόμενον , καὶ τὴν φωνὴν ἀποδύνα-
μελεῖσθοντα τινας ᾠδὰς, &c.* C'est cet enregist-

*Orat. 1.
Περὶ ῥη-
τορικῆς.*

rement que l'Orateur Aristide appelle ἀπογρα-
φὴ , lorsqu'il dit, *Que dans les combats gymnî-
ques, la victoire n'est pas toujours pour celui qui
a pris*

a pris soin de se faire inscrire le premier , mais pour celui qui par sa force & son adresse , se montre tel qu'il s'étoit vanté d'être. Ὁρῶ δὲ οἷ καὶ τοῖς γυμνακοῖς ἀγῶσιν οὐχ' ὅσις πρῶτον τὴν ἀπογρᾶφὴν ἐποίησατο οὐδ' ἀπέρχεται νικῶν , ἀλλ' ὅσις ἔσται.

Il n'étoit pas absolument nécessaire d'être présent , pour se faire inscrire parmi ceux qui devoient combattre aux Jeux publics. Un Athlète d'une réputation distinguée , se contentoit souvent d'avertir les Agonothètes , par Lettres ou autrement , du dessein qu'il avoit formé de disputer le prix dans tel combat ; & sur cette simple déclaration , on l'enregistroit avec les autres. Mais cette grace ne le dispensoit pas de se trouver ponctuellement au rendez-vous , à certain jour marqué ; faute de quoi on lui donnoit l'exclusion sans miséricorde. Pausanias nous fournit un exemple remarquable de cette severité , en la personne d'un Athlète d'Alexandrie , nommé *Apollo-nius Rhantis*. Cet Athlète , qui devoit disputer le prix du Pugilat aux Jeux Olympiques , étant arrivé trop tard à Olympie , allegua pour excuse qu'il avoit été retenu aux Isles Cyclades par les vents contraires. Heraclide , autre Athlète du même pays , & concurrent d'Apollonius , l'accusoit de n'avoir manqué le jour du rendez-vous , que pour s'être amusé à recueillir , chemin faisant , quelques sommes , en combattant aux Jeux qu'on célébroit dans l'Ionie. Les Hellanodiques Eléens , donnerent l'exclusion , non seulement à Apollonius , mais encore à quelques autres Athlètes aussi paresseux que lui : & ils décernerent la couronne à Heraclide , qui faute d'Antagoniste ne combattit point.

Exclusion
des Athlètes
qui man-
quoient au
rendez-
vous.

*Eliae, l. 1.
c. 21. elis.
Kuhn.*

Maniere de
tirer au
fort les
Athletes.

Lorsque le jour de la célébration des Jeux étoit arrivé , que tous les Athlètes qui devoient y combattre étoient assemblez , & qu'un Herault les avoit fait passer en revûë devant le peuple , en publiant leurs noms à haute voix ; on travailloit à regler les rangs de ceux, qui, dans chaque espece de combat, devoient payer de leur personne. C'étoit le sort, qui seul en décidoit ; & dans les Jeux, où plus de deux concurrens pouvoient disputer en même tems le prix proposé , tels que la Course à pied, la Course des chars, &c. les champions se rangeoient dans l'ordre selon lequel on avoit tiré leurs noms. Mais dans la Lutte, le Pugilat & le Pancrace, où les Athletes ne pouvoient combattre que deux-à-deux ; on appariôit les combattans , en les tirant au sort d'une maniere differente. Comme Lucien est le seul des Anciens, qui soit entré touchant cette ceremonie dans un détail circonstancié ; je ne puis mieux faire , que de transcrire ici ce qu'il en dit. C'est dans son Dialogue intitulé, *Hermotime, ou des Sectes*. Voici donc comme la chose se pratiquoit aux Jeux Olympiques. „ On place, (dit-il) devant les Ju-
„ ges une urne d'argent, consacrée au Dieu,
„ en l'honneur de qui se célèbrent les Jeux.
„ On met dans cette urne des ballotes de la
„ grosseur d'une fève, & dont le nombre ré-
„ pond à celui des combattans. Si ce nom-
„ bre est pair, on écrit sur deux de ces ballo-
„ tes la lettre A, sur deux autres la lettre B,
„ sur deux autres la lettre C, & ainsi du res-
„ te. Si le nombre est impair, il y a de ne-
„ cessité une des lettres employées, qui ne se
„ trouve inscrite que sur une seule ballote.
„ En-

„ Ensuite, les Athlètes s'approchent l'un après
 „ l'autre, & ayant invoqué Jupiter, chacun
 „ met la main dans l'urne, & en tire une
 „ ballote. Mais un des *mastigophores* ou *por-*
 „ *te-verges* lui retenant la main, l'empêche de
 „ regarder la lettre marquée sur cette ballote,
 „ jusqu'à ce que tous les autres aient tiré la
 „ leur. Alors un des Juges faisant la ronde,
 „ examine les ballotes de chacun, & apparie
 „ ceux qui ont les lettres semblables. Si le
 „ nombre des Athlètes est impair, celui qui
 „ a tiré la lettre unique, est mis en réserve
 „ pour se battre contre le vainqueur; & ce
 „ n'est pas un médiocre avantage de venir
 „ tout frais combattre un antagoniste déjà fa-
 „ tigué. Aussi n'étoit-ce pas peu de gloire
 „ pour ce dernier, de vaincre tout épuisé qu'il
 „ étoit, un assaillant qui n'avoit point encore
 „ combattu. Cet Athlète impair s'appelloit en

Grec ἰφεδρῶν; & Plutarque fait de ce terme *In vita*
 une application ingénieuse à Crassus, qui, *Pompeii.*
 comme un Athlète de réserve tenoit en respect
 Cesar & Pompée, tout prêt à venir fondre
 sur celui des deux qui fût demeuré vainqueur.

Δεδιόβης γὰρ ἐκείνον ἀμφοτέροις, τοῖς ὡς ἀλλήλοις
 ἀμωγέπως ἐνέμενον δικαίοις. ἵπαι δὲ ἀνείλει ἡ τύχη
 τὸν ἰφεδρον τῷ ἀγῶνι. Ὀδὺς μὲν εἰπὲν τὸ κομικόν,

Ὡς ἄτερῶς ὡς τὸν ἕτερον ὑπαλείφεται,

Τὼ χεῖρέ τι ὑποκονίσεται, Ἑρ.

Il se presente ici une difficulté à éclaircir,
 & sur laquelle Lucien, qui apparemment n'en
 ignoroit pas la solution, a negligé de s'expli-
 quer. Elle consiste à savoir contre lequel des
 vainqueurs on faisoit combattre cet Athlète de

réserve: car supposé qu'il y eût en tout cinq, sept ou neuf concurrens pour la Lutte, le Pugilat, ou le Pancrace; comme on les apparioit deux-à-deux, il y en avoit nécessairement deux, dans le premier cas, trois dans le second, & quatre dans le dernier, qui demeu- roient victorieux. Peut-être en tiroit-on un de ceux-ci au sort, pour le mettre aux prises avec l'Athlète impair, ou bien choisissoit-on parmi eux, celui dont la lettre précédait im- médiatement celle qu'avoit tirée ce même Athlète de réserve. Peut-être apparioit-on de nouveau les vainqueurs & les faisoit-on com- battre l'un contre l'autre, jusqu'à ce que la victoire se fût déclarée en faveur d'un seul, qui en ce cas-là trouvoit un nouvel antago- niste tout prêt à lui disputer l'honneur du com- bat. Cette dernière conjecture semble être autorisée d'un passage de Pausanias, par le- quel il paroît que dans la Course à pied, on faisoit combattre les Athlètes quatre-à-quatre, après les avoir tirés au sort; ensuite de quoi les vainqueurs de chaque quadrille recommen- çoient entre eux un nouveau combat, qui procuroit à l'un des combattans une seconde victoire, & la couronne en conséquence. Mais Pausanias ne dit point qu'il y eût en cette oc- casion un Athlète de réserve, contre qui le victorieux dût combattre de nouveau. Quoi- qu'il en soit, on voit bien qu'il est beaucoup plus aisé d'imaginer ici plusieurs denouemens, que de décider absolument quel est le véritable; les Anciens ne nous fournissant sur ce point que des demi-éclaircissements.

Il étoit de l'intérêt des Athlètes d'avoir les yeux ouverts sur la conduite de ceux qui les tiroient

tiroient au fort, & qui par un tour de main, pouvoient favoriser qui bon leur sembloit. Il n'étoit pas avantageux, par exemple, d'être tiré des derniers pour la Course, ni d'être apparié pour la Lutte ou le Pugilat avec un Antagoniste beaucoup plus fort. Ainsi les Athlètes apportoitent toute leur attention, pour s'assurer, qu'en pareil desavantage ils n'avoient à s'en prendre qu'au fort. Aulugelle Noët. Attic.
l. 5. c. 9. nous raconte à ce propos un fait singulier, qu'il met en parallele avec l'aventure du fils de Cresus. Un Athlète de Samos nommé *Æglès*, muet de naissance, se trouvant aux Jeux sacrez, s'apperçut que celui qui tiroit au fort les combattans, usoit de quelque supercherie. Cette vûë causa une telle agitation dans les organes de cet Athlète, qu'il sentit aussi-tôt sa langue se délier, & s'adressant à celui dont la fidélité lui étoit suspecte, *Je vous vois faire*, lui cria-t-il à haute voix. Il continua le reste de sa vie à parler distinctement & avec facilité. *Sed & quispiam Samius Athletæ, nomen illi fuit Αἴγλης, cùm antea non loquens fuisset, ob similem dicitur causam loqui cœpisse. Nam quum in sacro certamine sortitio inter ipsum & adversarios non bona fide fieret; & sortem nominis falsam subjici animadvertisset: repentinè in eum, qui id faciebat, sese videre, quid faceret, magnum inclamavit. Atque is oris vinculo solutus, per omne inde vitæ tempus, non turbidè neque adhæsè locutus est.*

Quelque persuadé que l'on fût de l'émulation qu'excitoit parmi les Athlètes le désir de Exhortations aux Athlètes. gagner un prix, auquel l'opinion des peuples avoit attaché tant de gloire; on ne laissoit pas, après les avoir tirez au fort, de les ani-

mer au combat par quelque exhortation vive, qui reveillât en eux les motifs les plus pressans. Quelquefois c'étoient les Agonothètes eux-mêmes qui s'acquittoient de cette fonction : quelquefois on en chargeoit les *Gymnastes* ou Maîtres de Palestre. Cette coutume d'encourager les Athletes avant le combat, est fort ancienne ; & nous en voyons quelques vestiges dans Homere. Par exemple, dans le XXIII. livre de l'Iliade , Diomede armant Euryale pour le Pugilat, n'oublie pas de joindre à ce soin officieux celui d'exhorter son ami à bien faire , & à revenir vainqueur :

v. 681.

Τὸν μὲν Τυδείδης δουρακλυτὸς ἀμφιποιεῖτο,
Θαρσύνων ἔπειτα, μέγα δ' αὖτ' ἔβουλετο νίκην.
Ζῶμα δὲ οἱ πρῶτον ᾤχεσθαι κάεσθαι.

Ces exhortations , qui étoient alors fort simples , se faisoient en peu de mots & sans grande préparation. Dans la suite on y apporta plus de cérémonie ; on emprunta quelque secours de l'Art oratoire , pour rendre ces discours plus pathétiques & plus persuasifs ; & l'on vit des Rhéteurs fameux se mettre en peine de prescrire des règles pour la composition de ces sortes de pieces. C'est ce qu'a fait entre autres Denys d'Halicarnasse , qui prétend que les Athlètes peuvent avec d'autant plus de justice exiger de l'Eloquence cette espece de tribut , qu'ils sont les imitateurs & les disciples de Mercure & d'Hercule , Divinitez à qui la Rhétorique doit son origine & toute sa perfection. *Μάλιστα δὲ οἱ ἀθληταὶ δέονται ἀν' αὐτῶν*

Εν τῷ
πρῶτῳ βιβλίῳ
τῆς
ἀλ.

ἀπὸ τῆς λόγου ἀποτροπῆς, καὶ ἐπικειλεύσεως, ὅτις μὲν καὶ αὐτοὶ Ἑρμοῦ τε καὶ Ἡρακλέους μαθηταὶ τε καὶ ζηλωταὶ ὧν ὁ μὲν δόρετις τῆς λόγου ἢ αὐτοχρημαλόγῳ ὁ δὲ σὺν τῇ Ἀθηνᾷ πάντα καλῶρθαι τὰ ἐπιταχθέντα. ἢ δὲ τί ἂν ἄλλο εἴη ἢ νῦν τε καὶ λόγῳ; ἔστι. Ces exhortations aux Athlètes devinrent donc d'un usage presque général; & elles étoient encore fort en vogue du tems de S. Basile, qui en parle ainsi: „ Les Gymnastes & les Maîtres ^{Serm. 2. de jejun.} „ d'Exercice, (dit-il). lorsqu'ils conduisent les „ Athlètes dans le Stade pour y combattre les „ uns contre les autres, ne manquent pas de „ les exhorter par de grands discours, à sou- „ tenir courageusement les travaux, qui doi- „ vent leur mériter des couronnes; jusques- „ là qu'il y a un grand nombre de ces Athlé- „ tes, qui se laissent persuader de sacrifier la „ conservation de leur propre corps au désir „ ardent de remporter la victoire. Γυμνασταὶ δὲ καὶ παιδογῶναι ἀπὸς τῶν ἐν τοῖς σταδίοις ἀγωνίας τοὺς ἀθλοῦντας ἀπαγορεύει, πολλὰ δὲ τῆς χερῶν ποιῶν ὑπὲρ τῆς στεφάνων ἀποκλειύοντα ὥστε καὶ συνεπέδωσαν πολλοὶ τῇ ἀπὸ τῆς νίκης φιλοτιμίας τῆς σωματικῆς ὑπερ-δεῖν.

Après ces exhortations préliminaires, On donnoit le signal des divers combats, dont l'assemblée formoit ces Jeux si célèbres & si fréquentez. C'étoit alors que les Athlètes entroient en lice, & qu'ils mettoient en œuvre toute la force & toute la dextérité qu'ils avoient acquises, dans les longues préparations & le severe noviciat, auquel ils s'étoient assujettis. Il ne faut pas croire cependant, qu'affranchis alors de toute servitude, ils fussent en droit de tout oser & de tout entreprendre, pour se procurer la victoire. Les Agonothètes & les

Loix ob-
servées
dans les
combats
gymni-
ques.

autres Magistrats, par des Loix sagement établies, avoient soin de refréner la licence des combattans, en bannissant de ces sortes de combats, la fraude, l'artifice & la violence outrée. On ne doit pas confondre ici l'adresse d'un Athlète rompu dans toutes les souplesses de son Art, qui fait esquiver à propos, qui donne subtilement le change à son adversaire, & qui profite des moindres avantages, avec la lâche supercherie d'un autre, qui sans nul égard pour les regles prescrites dans chaque sorte de combat, & pénétré de la maxime, (*dolus an virtus, quis in hoste requirat?*) emploie les moyens les plus injustes, pour vaincre son concurrent. Rien n'étoit plus permis, en pareille occasion, que de joindre à la force du corps, la finesse, la subtilité, l'industrie; & c'est ce que Pindare a voulu nous faire entendre par ces vers :

Libert. od. 4.
Anst. 3.

Προφρόνως Μοισᾶν τύχοιμεν
Κεῖναι ἄψαυ πυρρὸν ὕμνων,
Καὶ Μελίσσῳ παγκρατείου
Στεφάνωμ' ἐπάξιον,
Ἑριῖ Τελισιάδα. Τόλμα γὰρ εἰκὼς
Θυμὸν ἐλθρεμελῶν θηρῶν λείων
Ἐν ποίῳ μῆλιν δ' ἀλώπηξ,
Ἄλειτοῦ ἅτ' ἀναπιναμένα
Γομφοὶ ἴσχει. χρὴ δὲ πᾶν ἔρ-
δοντ' ἀμκυρῶσαι τοῖς ἐχθροῖν.

C'est-à-dire, *Puisse-je avoir les Muses favorables, pour chanter en l'honneur de Melisse, race*
de

de Téléstias , un hymne dont l'éclat lui tienne lieu d'une couronne digne de la victoire qu'il a remportée au Pancrace. Car cet Athlète , en force & en courage , est semblable aux lions rugissans : en prudence & en ruse , il est comme le renard , qui se couchant à la renverse , élude l'impetuosité de l'aigle qui vient fondre sur lui. Aussi doit-on mettre tout en usage , quand il est question de vaincre un adversaire. Mais on ne doit pas conclure de ces derniers vers , qu'un Athlète eût la liberté d'enfreindre les Loix , qui marquoient les bornes , dans lesquelles cette force & cette adresse devoient se contenir. Ainsi , il lui étoit défendu de tuer volontairement & de propos délibéré son adversaire , dans le Pugilat ou dans la Lutte ; & lorsqu'il arrivoit un tel accident , quoique le meurtrier , par la disposition des Loix , ne pût être mis en justice , ni condamné à aucuns dedommagemens , on ne laissoit pas , tout victorieux qu'il étoit , de le priver de la couronne : punition , qui fut si sensible à un Athlète nommé Cléomède , qu'il en perdit l'esprit , au rapport de Pausanias. Les reglemens Athlétiques défendoient encore aux Athlètes qui combattoient à la Lutte & au Pancrace , de se mordre les uns les autres , ou de se pocher les yeux & de se frapper les côtes avec l'extrémité des doigts , ce qui s'appelloit en Grec *κακομαχεῖν*. C'est ce que nous apprenons de Philostrate dans ses Tableaux : mais cet Auteur nous avertit en même-tems que les Lacédémoniens permettoient l'un & l'autre à leurs Athlètes , & même qu'à Olympie on souffroit qu'ils se ferraient la gorge , presque jusqu'à s'étrangler. Cela est confirmé par

*Eliac. l. 2.
c. 9. edit.
Kuhn.*

*Lib. 2.
imag. 6.*

Lacônie.
c. 14. edit.
Kuhn.
Apophtheg.
Lacôn.

le témoignage de Pausanias , & par celui de Plutarque , qui raconte, qu'un Lacedemonien saisi au collet , & sur le point d'être terrassé par son adversaire , lui mordit le bras ; & que celui-ci s'étant écrié , *Tu mors comme les femmes* , l'autre lui répondit , *Non pas comme les femmes , mais comme les lions*.

De Officiis.
1. 3.

De même , dans la Course , c'étoit une supercherie punissable , non seulement de tirer en arrière un Athlète en l'attrapant par sa chevelure , ou par quelque autre endroit , mais de le pousser de la main à droite ou à gauche pour l'écarter de sa route & le jeter par terre. *Qui stadium currit , (dit Cicéron) eniti & contendere debet quàm maximè possit , ut vincat ; supplantare eum quicum certet , aut manu depellere nullo modo debet*. Un Athlète habile à la Course , n'avoit jamais recours à de si indignes expédiens. Lorsque la barrière étoit ouverte , il dirigeoit toutes ses pensées (dit Lucien) vers le terme où il prétendoit arriver ; & mettant toute sa confiance dans la légèreté de ses pieds , il ne s'avisoit pas de faire piece à son voisin , & s'inquiétoit peu de ce qui regardoit ses concurrens. Mais un Athlète , qui n'avoit jamais remporté de prix , désespérant de pouvoir vaincre par sa vitesse , tournoit ses vûes du côté de la ruse , & n'avoit d'autre attention que celle de retarder son adversaire par quelque mauvais moyen , & de l'embarrasser dans la Course ; fort sûr , s'il manquoit le coup , de demeurer vaincu. C'est sur une fraude de cette espece que roule , dans Homère , la plainte de Menelas , qui accuse Antiloque de lui avoir malicieusement dérobé le prix de la Course des chars ,

Ilad. 23
v. 570.

chars , & qui l'oblige à s'en purger par serment :

Ἀντίλοχε , πρῶθεν πεπτυμένη , ποῖον ἐρέξας ;
 Ἥχυνας μὲν ἐμὴν ἀρετὴν , βλάβας δὲ μοι ἵππους ,
 τοὺς σοὺς πρῶτε βαλὼν , οἷοι πολὺ χεῖρονες ἦσαν .

Ὅμνυμι μὴ μὲν ἐκὼν τὸ ἐμὸν δόλω ἄρμα πεδῆσαι .

Antiloque , si sage & si prudent jusqu'ici , que venez-vous de faire ? Vous avez terni ma gloire , & fait tort à mes chevaux , en poussant au devant les vôtres qui leur sont fort inferieurs en bonté .

Jurez-moi que ce n'est ni par malice , ni de votre bon gré , que vous avez embarrassé mon char . C'est ainsi , que dans Virgile , Salius renversé par terre au milieu de sa Course par Nisus , qui en se relevant , s'étoit jetté malicieusement au devant de lui , remplit le Cirque de ses cris , & s'adressant aux Juges du combat , leur demande un prix , dont il ne doit pas être privé par la supercherie d'un concurrent . Les Agonothètes , dans la Thebaïde de Stace , en usent autrement , en semblable occasion . Bien loin d'adjuger le prix de la Course à l'Athlète Idas , qui avoit remporté la victoire sur son concurrent Parthénopée , en le prenant par les cheveux & le tirant en arriere ; ils obligent l'un & l'autre à fournir une seconde carrière , laissant entre eux une

Æneid. V. 327.

Lib. 6. v. 627.

distance, qui ne leur permette pas de retomber dans le même inconvénient.

Les Jeux où l'on disputoit les prix de la Musique avoient aussi leurs Loix particulières, dont on ne pouvoit s'écarter impunément. Un Musicien, par exemple, quelque fatigué qu'il fût, n'avoit pas la liberté de s'assoir. Il n'osoit essuyer la sueur de son visage qu'avec le bout de sa robe. Il ne lui étoit permis ni de cracher ni de se moucher, &c. Tacite nous représente l'Empereur Neron soumis à toutes ces Loix sur le Théâtre, & affectant une véritable crainte de les violer : *Ingreditur Theatrum, cunctis citharæ legibus obtemperans, ne fessus resideret, ne sudorem, nisi ea, quam indutui gerebat, veste detergeret, ut nulla oris aut narium excrementa viderentur : postremo, flexus genu, & cœtum illum manu veneratus, sententias Judicum opperiebatur ficto pavore.*

Annal.
l. 16.

Punitions
des con-
trevenans
aux Loix
Athlétiques.

Les Loix Athlétiques & toutes celles qui concernoient la police des Jeux publics, étoient observées d'autant plus exactement, que l'on punissoit avec sévérité ceux qui n'y obéissoient pas. C'étoit ordinairement la fonction des *Mastigophores*, qui par l'ordre des Agonothètes, & même quelquefois à la prière des spectateurs, frappoient de verges les coupables. Pour mériter ce châtiment, il suffisoit qu'un Athlète entrât mal-à propos en lice, en prévenant le signal ou son rang. Si l'on s'apercevoit de quelque collusion entre deux Antagonistes, c'est-à-dire, qu'ils parussent vouloir s'épargner réciproquement, en combattant avec trop de négligence; on leur imposoit la même peine. C'est à quoi se rapporte ce passage de S. Augustin*, qui dit en invectivant con-

* Lib. de ca-
serebimant.
rudib. c. 16.

contre la fureur des spectacles; *Studiis autem spectaculorum sunt demonibus similes, clamoribus suis incitando homines, ut se invicem cedant, secumque habeant contentiosa certamina, &c. Quos si animadverterint esse concordēs, tunc eos oderunt & persequuntur, & tanquam collusores, ut fustibus verberentur, exclamant, & hanc iniquitatem facere etiam vindicem iniquitatum Judicem cogunt.* On ne faisoit pas meilleur quartier à ceux, qui après avoir eu l'exclusion pour les Jeux, ne laissoient pas d'y paroître, ne fut-ce que pour réclamer une palme, qu'ils prétendoient leur appartenir, quoiqu'ils l'eussent gagnée sous un nom emprunté. Cette aventure arriva pendant la guerre du Peloponnese, à un Lacédémonien, nommé Lichas, pour s'être déclaré le maître du char qui avoit remporté le prix aux Jeux Olympiques sous le nom du Peuple Thébain, & pour avoir couronné lui-même le conducteur de ce char, dans un tems, où l'on avoit interdit l'entrée des Jeux aux Lacédémoniens. Ce fait est rapporté par Thucydide, & après lui par Pausanias : & le premier ajoute que l'on craignoit fort alors que les Lacédémoniens ne se ressentissent de l'outrage fait à leur compatriote, & qu'ils ne s'en fissent raison à main armée, en venant interrompre la célébration des Jeux : que cependant ils se tinrent en repos contre toute espérance, & laisserent terminer la Fête sans la troubler. La sévérité des Agonothètes Grecs à châtier l'ignorance ou la prévarication des Athlètes, se faisoit redouter de ceux qui vouloient se donner en spectacle dans les Jeux publics ; & lorsque les courtisans de Neron l'exhorterent à paroître

Lib. 5.

Eliac. l. 2
c. 2 edit.
Kuhn.Philos. vit.
Apoll. l. 5.
c. 7.

Xiphilin. in
Nerone.

aux Jeux Olympiques, pour y disputer le prix de la Musique, il leur allegua d'abord pour excuse la crainte qu'il avoit des *Porte-verges*: après quoi il eut grand soin de corrompre les Juges & ses Antagonistes à force de presens, & fut par-là se délivrer de la juste apprehension, que lui inspiroit sa propre foiblesse. *Quàm autem trepidè anxieque certaverit*, (dit Suetone) *quanta adversariorum æmulatione, quometa Judicium, vix credi potest. Adversarios, &c. si qui arte præcellerent, corrumpere etiam solebat. Judices autem, priusquam inciperet, reverendissimè alloquebatur.*

In Nerone,
pag. 23.

Amendes
des Athlètes.

Æliac. 3, 1.
c. 21. edit.
Kuhn.

Cette licence, que prenoient les Athlètes, de corrompre leurs adversaires par argent, étoit reprimée par des peines pécuniaires; & l'on employoit ces sortes d'amendes à ériger des statues en l'honneur des Dieux. Ces statues s'appelloient *Zānes*, selon Pausanias. Il nous apprend, que le premier Athlète que l'on condamna pour ce sujet à l'amende, fut un Thessalien nommé Eupole, & que ses concurrens qui s'étoient laissé corrompre, n'en furent pas quittes à meilleur marché. Il ajoute, qu'un Athlète Athenien, nommé Callippe, à qui l'on avoit infligé la même peine, eut recours au credit de sa Nation pour se faire décharger; mais que les Eléens ayant peu d'égard aux sollicitations des Atheniens, non seulement refuserent l'entrée des Jeux à ceux qui favorisoient Callippe, mais de plus firent enforte que l'Oracle de Delphes consulté par ces gens-là sur divers sujets, ne leur rendit aucune réponse, jusqu'à ce que l'amende eût été entièrement payée. On punit de la même maniere (au rapport du même Auteur)

un

un certain Damonique Eléen , que le désir de voir son fils victorieux aux Jeux Olympiques , avoit engagé à gagner par une somme d'argent l'Athlète Sofandre , afin qu'il eût la complaisance de se laisser vaincre. L'Athlète Apollonius , dont j'ai déjà parlé , fut condamné à l'amende , pour avoir eu l'insolence de mettre la main sur son concurrent qui avoit obtenu la couronne sans combat , parce que l'autre étoit arrivé trop tard au rendez-vous. La lâcheté & la poltronnerie faisoient quelquefois encourir la même punition ; & Pausanias parle de celle d'un Pancratiaste d'Alexandrie , que la crainte de ses adversaires avoit fait disparoître la veille du combat , & qui pour cela fut mis à l'amende : ce qu'il avouë n'être arrivé qu'en cette seule occasion. L'on croyoit ces lâches assez punis par l'infamie d'être déclarez vaincus , & par le chagrin de laisser la couronne à un concurrent , auquel ils épargnoient la fatigue du combat.

Ibid.

Quoiqu'il ne paroisse pas qu'il y eût aucune loi particuliere , qui obligeât les Athlètes à invoquer les Dieux & à implorer leur secours avant le combat ; on peut dire , cependant , que le désir de vaincre réveilleoit d'ordinaire en eux des sentimens de pieté & de religion , qui les portoient souvent à recourir aux prières & aux vœux les plus ardens. Nous avons un exemple de cet usage dans l'Iliade d'Homere , en la personne d'Ulysse , qui disputant le prix de la Course contre Antiloque , & Ajax fils d'Oïlée , invoque Minerve sur la fin de la carriere ; & cette Déesse voulant le favoriser , non seulement lui communique une nouvelle legereté , mais encore contribué à

Dieux
invoquez
par les
Athlètes.

*Liv 23.
v. 768.*

la

Lib. 23.
v. 862.Lib. 6.
v. 631.

la chute d'Ajax, à qui le pied glisse malheureusement. Le même Poëte décrivant le jeu de l'Arc, attribué la victoire de Merione au soin qu'il avoit eu de promettre un sacrifice d'agneaux à Apollon, ce que son concurrent Teucer avoit négligé de faire. C'est ainsi que Stace, dans la Thébaïde, introduit Parthénopée faisant des vœux à Diane, & lui consacrant sa chevelure, pour l'engager dans ses intérêts, & gagner par l'assistance de cette Déesse le prix de la Course, qu'il venoit de perdre, par la supercherie d'un de ses concurrents :

. *Mox numina supplex*

Affatu tacito juvenis Tegeæus adorat :

*Diva potens nemorum (tibi enim hic tibi crinis
honori.*

Debitus, eque tuo venit hæc injuria voto)

Si bene quid genitrix, si quid venatibus ipse

Promerui, ne (quæso) sinas hoc omine Thebas

Ire, nec Arcadiæ tantum mernisse pudorem.

Auditum manifesta fides, &c.

On s'attend peut-être qu'après avoir parlé des Loix, qui regloient la conduite des Athlètes en général dans la célébration des Jeux publics, je dois ici rendre un compte exact des Loix particulieres à chaque sorte de combat, c'est-à-dire, que je dois entrer dans une discussion de toutes les circonstances, qui accompagnoient le Pugilat, la Lutte, le Pancrace, la Course, &c. Mais comme j'ai dessein de donner à chacun de ces Exercices une

Dix-

Differtation entiere, où je me réserve à descendre dans le particulier ; il ne me reste plus, pour remplir le plan que je me suis fait d'abord , qu'à parcourir les diverses marques d'honneur , qui servoient à illustrer & à récompenser les victoires des Athlètes. C'est ce que j'examinerai en détail dans un troisieme Memoire.



TROISIEME MEMOIRE
POUR SERVIR A L'HISTOIRE
D E S A T H L E T E S .

Par M. BURETTE.

LES peines & les travaux des Athlètes ont fait le sujet de mes deux Memoires precedens. On y a vû ces hommes dévouëz au divertissement du public , passer par diverses épreuves laborieuses & rebutantes. On les a vûs d'abord assujettis avant les Jeux, aux préceptes d'un regime fatigant & austere ; puis asservis à de nouvelles Loix, pendant la célébration de ces mêmes Jeux. Il faut examiner presentement en quoi consistoient les récompenses , qu'ils se propoisoient pour but , & dont l'attente étoit capable de les soutenir dans une carriere aussi pénible que la leur. Ces récompenses étoient de plus d'une espece. Les spectateurs célébroient la victoire des Athlètes par des applaudissemens & des acclamations
ré-

réitérées. On faisoit proclamer par un Herault le nom des vainqueurs. On leur distribuoit les prix qu'ils avoient mérités, c'est-à-dire, des palmes & des couronnes. On les conduisoit en triomphe. On chantoit leurs louanges mises en vers par les Poètes les plus fameux. On écrivoit leurs noms dans les Archives publiques. On leur accorderoit diverses exemptions & plusieurs privilèges considérables. Ils recevoient un salaire aux dépens du public. Ils avoient la presséance dans les Jeux. On leur dressoit des Statuës. On instruisoit de leurs victoires la postérité, par des Inscriptions, &c. C'est sur tous ces articles, que doit rouler ce 3. Memoire, par lequel je terminerai quant-à-présent, mes recherches sur les Athlètes.

Acclama-
tions pour
la victoire
des Athlètes.

Les acclamations, dont les spectateurs honoroient la victoire des Athlètes, étoient une suite fort naturelle des mouvemens impétueux, dont le spectacle des combats Gymniques les agitoit. Car ils ne regardoient pas indifféremment les avantages ou les disgrâces des combattans, pendant que la victoire étoit encore incertaine; ils applaudissoient aux uns, ils encourageoient les autres; & ils s'intéressoient trop à la durée de ces sortes de divertissemens, pour n'y pas contribuer, en excitant à propos les acteurs. Ces clameurs & ces agitations d'un peuple, tantôt ému de compassion, tantôt frappé d'étonnement ou transporté de joye, ont été dépeintes par divers Poètes, dans les descriptions qu'ils ont données de ces Jeux. Sans parler d'Homère, dont j'ai déjà rapporté quelques passages, qui font foi de ce que je viens d'avancer; Théocrite, en décrivant le Pugilat de Pollux & d'Amycus, n'oublie pas

pas d'y représenter les Grecs d'une part & les Bébryciens de l'autre , occupez du soin d'exhorter ces deux antagonistes. C'est ainsi Æneid. 5. v. 148. que Virgile parlant d'une Course de vaisseaux, ajoute :

Tum plausu fremituque virum studiisque fa-
ventum

Consonat omne nemus , vocemque inclusa vo-
luntant

Littora.

Et Stace dans sa Thébaïde décrivant une Lib. 6. v. 446. Course de chars , s'exprime ainsi :

. . . Laxo cum tandem ex orbe reductus

Æquoreus sonipes premit , evaditque parumper

Gavisos , subit astra fragor , cœlumque tre-
miscit ,

Omniaque excusso patuere sedilia vulgo.

Quelques Orateurs ne font pas une peinture moins vive des mouvemens que se donnoient les peuples qui assistoient à ces Jeux. Dion Orat. 32. p. 384. Edit. Morell. Chrysostome s'adressant aux Alexandrins , connus par leur attachement pour ces spectacles , leur parle en ces termes : *Lorsque vous êtes assemblez dans le Stade , qui pourroit exprimer le tumulte que vous y faites : vos cris , vos inquiétudes , vos imprécations , vos différentes postures , vos changemens de couleur ?* Et T. 2. 386. plus bas ; *Nul de vous autres ne peut demeurer tranquille pendant le spectacle ; mais vous volez avec plus de rapidité que les chevaux mêmes ni que leurs conducteurs ; & vous paroissez ridicules ,*

cules à ceux, qui vous voyent courir devant les combattans, & tomber par terre. Ἄλλ' ὅταν εἰς τὸ γάδιον ἔλθῃτε, τίς ἂν εἰπῇ δύναιτο τὰς ἐκτὶ κραυγὰς, καὶ θόρυβον, καὶ ἀγωνίαν, καὶ χημάλων μελαβόλας, καὶ χρωμάλων, καὶ βλασφημίας οἷας καὶ ὅσας ἀφίετε; ὑμῶν δ' ἰδέεις ἐν τῇ θείᾳ κατέσκηκεν, ἀλλὰ πολὺ μᾶλλον πίτεσθε τ' ἵππων, καὶ τ' ὑϊόχων, καὶ γελοῖοι ἔσε, καὶ ἡγείσθε, καὶ πίπτετε. Enfin Eustathe expliquant ces vers d'Homère, Ἰαχοι δ' ἐπὶ πάντες Ἀχαιοὶ Νίκης ἱερῶν, μάλα δ' σπέρδοντι κέλευον, renferme en peu de mots les différentes passions qui éclatoient successivement dans les spectateurs de ces Jeux; leurs disputes, leurs cris, leur silence, leurs ris, leur indignation, leurs chants d'alegresse, &c. παρακολούθημα καὶ αὐτὸ ἀγωνίᾳ, ὡς τ' θεατῶν συναγωνιόων τοῖς τοιοῦτοις, οἱ συνδιαλιθέμενοι ἐρίζουσιν, ἰαχοι, σιωπῶσιν αὖθις, ἰδὺ γελῶσιν, ἄχθοισι, παιανίζουσι, καὶ ὅπως παντοῖοι γίγνουσι.

Si les spectateurs se trouvoient partagez entre ces divers mouvemens, tant que le succès des combats demeroit douteux, on doit croire qu'ils ne manquoient pas de réunir ensuite leurs suffrages, en faveur de ceux qui remportoient la victoire; & c'étoit alors qu'ils prodiguoient les applaudissemens & les acclamations. Philostrate dans ses Tableaux, décrivant la victoire du Pancratiaste Arrichion, insiste fort sur cette circonstance, si glorieuse pour le vainqueur: Il semble (dit-il) que cet Athlète ait non seulement vaincu son antagoniste, mais qu'il triomphe de toute la Grèce assemblée aux Jeux Olympiques. En effet, les uns jettent des cris de joye, en sautant sur leurs sièges; les autres frappent des mains ou secouent leurs robes; ceux-ci sont si transportez, qu'ils ne tien-

nent

Pag. 1453.
lin. 2. edit.
Basil.
Iliad. 23.
v. 766.

Lib. 2.
imag. 6.

nent point à terre ; ceux-là s'abandonnant à leurs saillies , luttent contre leurs voisins. Car un spectacle si surprenant ne permet point aux spectateurs de se pouvoir contenir ; Et qui servit l'homme assez insensible , pour ne pas s'écrier d'admiration à la vue d'un tel Athlète ? Ἔοικε γὰρ μὴ ἔ' ἀληπάλα μόνον , ἀλλὰ καὶ ἔ' ἐκλεικικοῦ κεκρατηκεν. βοῶσι γοῦν ἀναπληθύναντες ἔ' θαυῶν , καὶ οἱ μὲν τὸ χεῖρε ἀνασείουσιν , οἱ δὲ τὴν ἐσθῆλα , οἱ δὲ αἶρονται ἀπὲρ τῆς γῆς , οἱ δὲ τοῖς πλησίον ἰλαροὶ παροσπαλαίμοσι. τὰ γὰρ ἕως ἐκπληκτικὰ καὶ συγχωρεῖ τοῖς θεαταῖς ἐν τῷ καθεκτῷ εἶναι ἢ τὶς ἕτω ἀναίσθητος , ὥς μὴ ἀνακραγεῖν ἐπὶ τῷ ἀθλητῇ ;

Ces acclamations étoient donc le premier fruit que les Athlètes recueilloient de leur victoire. C'étoit comme un signal , qui leur annonçoit les prix qu'ils alloient recevoir , & les autres honneurs qui les attendoient. Ces prix ont varié suivant les différens siècles , & les divers lieux , où l'on célébroit des Jeux publics. Cette diversité de récompenses a introduit chez les Grecs la distinction générale qu'ils faisoient entre les Jeux qu'ils appelloient *θεαλικάς* ou *ἀργυρέας ἀγῶνας* , & ceux qu'ils nommoient *σεφανίτας*. Dans les premiers , on proposoit pour prix diverses choses , qui pouvoient échanger contre de l'argent : dans les derniers , on ne distribuoit que des couronnes. Examinons ce qui se passoit de particulier sur cela dans les uns & dans les autres.

On donnoit des Jeux de la première sorte dans plusieurs villes de Grèce , au rapport de *Homère* ; comme à Lacédémone , à Thebes , Sicyone , à Argos , à Tegée , &c. Il sembleroit même que les plus anciens Jeux dont nous avons connoissance , aient été de cette espèce.

Prix distribués aux Athlètes.

Homère, Od.
1. *epod.* 1. &
Stroph. 2.
Neméon Od.
10. *antistr.* 3.
& *alibi*.

ce. Tels furent ceux qui accompagnèrent les funérailles de Patrocle & d'Anchise ; & dont Homere & Virgile nous ont laissé de si belles descriptions. Les prix proposez dans ces Jeux, consistoient en esclaves, en chevaux, en mulets, en bœufs, en vases d'airain avec leurs trepieds, en coupes d'argent, en vêtemens, en armes, & en argent monnoyé. Les vaincus y avoient d'ordinaire cette consolation, de pouvoir prétendre aux seconds & aux troisièmes prix ; & dans Homere, on en voit autant que de champions pour chaque sorte de combat, à l'exception de celui du Palet.

Couronnes
des Athlètes.

Les Jeux où il n'y avoit que des couronnes à gagner, étoient les plus célèbres de la Grèce, & ceux qui acqueroient aux Athlètes le plus de réputation. Aux Jeux Olympiques, les vainqueurs remportoient une couronne d'olivier sauvage ; une de pin, aux Isthmiques ; une d'ache, aux Neméens ; aux Pythiens, une de laurier. Cette distribution de couronnes reçut plusieurs changemens, de siècle en siècle ; comme il est aisé de le justifier par les témoignages des anciens Auteurs, qui en parlent diversement. Un Critique moderne soutient, par exemple, qu'aux Jeux Olympiques, on distribuoit autrefois des couronnes d'or ; appuyant son opinion non seulement sur un passage de Pindare, où ce Poëte appelle Olympie *μητέρα χρυσοσφάτων ἀθλων*, la mère des combats qui sont récompensez de couronnes d'or, mais encore sur l'autorité de Thucydide, & sur celle de Cornelius Nepos. Quoi-qu'il en soit, Pausanias nous apprend que dans ces mêmes Jeux, les couronnes desti-

Met. 1.
15. c. 7.

Olymp. 8.
str. 1.

In Alcibiad.

Eliac. 1. 1.
c. 12. & 20.

destinées aux vainqueurs, étoient exposées sur des trepieds d'airain, & même dans la suite Eliac. 2. c. 19. sur des tables d'or & d'ivoire, & sur certains disques ou bassins, que l'on gardoit encore de son tems dans le trésor d'Olympie. C'est ainsi qu'aux Jeux Isthmiques, on passa des couronnes de pin à celles d'ache sec, que l'on quitta pour reprendre les premières. On employa d'abord aux Jeux Pythiens, les couronnes de chêne, s'il en faut croire Ovide: Metam. 1. 17. v. 448.

*Hic juvenum quicumque manu, pedibusve,
rotave,
Vicerat, esculeæ capiebat frondis honorem;
Nondum laurus erat.*

Cet usage, sans doute, étoit changé, du tems de Lucien, puisqu'en spécifiant le prix de ces Jeux, il ne parle que de fruits consacrés à Apollon, sans faire nulle mention de couronnes de chêne ni de couronnes de laurier. Il ne faut pourtant pas faire fond sur toutes les variations que l'on trouve à cet égard dans les Auteurs; comme, par exemple, lorsque S. Chrysostome avance qu'aux Jeux Olympiques, Anabars. on couronnoit de laurier les Athlètes victorieux; ce qui est évidemment faux; soit que le Père fût mal-informé du fait, ou qu'il se soit glissé quelque faute dans son texte, ainsi que le remarque judicieusement Pierre Du Homil. 42. pour dans son *Agonistique*, (livre 2. chapitre 22.)

C'étoit ordinairement l'Agonothète, qui Couronne-
ment des
Athlètes. tribuoit les couronnes. Mais en ce cas les Athlètes victorieux ne les recevoient que de main d'un Hérault, qui les leur mettoit sur

sur la tête : & cette cérémonie s'accomplissoit dans l'endroit même , où l'on avoit combattu. Cette fonction des Héraults , par rapport au couronnement des Athlètes , se

*Epist. Fam.
l. 5. Ep. 12.*

prouve par ce passage de Cicéron : *Multi denique reprehendant & dicant verecundiores esse præcones ludorum gymnycorum , qui cum cæteris coronas imposuerunt victoribus , eorumque nomina magna voce pronunciaverunt , cum ipsi ante ludorum missionem coronâ dentur , alium præconem adhibeant , ne sua voce ipsi se victores esse prædicent. Du Faur*

*Agonistic.
l. 2. c. 27.*

prétend que cette coutume n'étoit pas si généralement observée , qu'on n'y dérogeât en certaines occasions ; puisqu'il arrivoit quelquefois que le vainqueur , sans attendre l'ordre de

*(Vid. Polluc.
l. 3. c. ult.)*

l'Agonothete , ni le secours du Hérault , enlevait la couronne du lieu où elle étoit suspendue , & se couronnoit lui-même ; comme on peut le conjecturer d'un passage de Plutarque , où cet Auteur rapporte un bon mot d'un

*Περὶ Φιλοπλῆ-
τίας.
Pag. 929.
edit. Steph.
Gr.*

Maître-d'exercice : *Quelques gens loüant en sa présence un homme de grande taille & qui avoit de fort grandes mains , & assurant que cet Athlète devoit être fort propre à remporter le prix du Pugilat ; il est vrai (leur répondit-il) supposé qu'il ne fût question pour cela , que d'aller enlever la couronne de l'endroit où elle est suspen-*

due : Ἰππόμεαχ' ὁ ἀλείπης , ἐπανέβη τῶν ἀνθρώπων εὐμήκη , καὶ μακρὰς ἔχοντα γέρας , ὡς πυκτικὸν εἶπερ (ἔρη) καθελὲν ἴδει τὸ στέφανον κρεμήμενον. Du Faur soupçonne que cet usage pouvoit avoir lieu , quand un Athlète ne trouvoit point d'adversaire qui voulût combattre contre lui ; & qu'alors il lui étoit permis de se faire justice à lui-même , & de prendre sans

scrupule

scrupule une couronne que personne n'avoit osé lui disputer. Il seroit à souhaiter que cette conjecture de *Du Faur* fût appuyée de quelque autorité qui pût y donner du poids.

S'il n'est pas bien certain, qu'en pareille circonstance, un Athlète pût se couronner lui-même; du moins, ne peut-on pas douter, qu'il ne remportât quelquefois la couronne, sans rendre de combat. C'est ce que Philon

Athlètes couronnez sans combattre.

assûre formellement en ces termes: Εἰσὶ δὲ τι-
 mes τῶν ἀνταγωνιστῶν, οἱ ἀπὸ σώματος ἐκείνων, ἀπὸ
 πόνων τῶν ἀντιπάλων ἐσιφαιώθησαν ἀμαρτίαι, μηδ' αὐτῶν

Lib. quod det. pot. infid. se est pag. 160. C. edit Paris.

μύθοι κοινοί, ἀτυκρίτοι βώμης ἀμαρτίαι τὰ πραγμα-
 τεία. Il y a certains Athlètes, qui étonnent tellement par leur extérieur avantageux, que saute d'antagonistes qui osent leur prêter le collet, & sans même s'être couverts de poussière, remportant ainsi un prix dû à leur force incomparable. Les Grecs disoient de ces Athlètes, qu'ils avoient vaincu ἀκονίῃ, c'est-à-dire, sans poussière; ce qui ne signifioit autre chose, sinon qu'ils n'avoient point eu de concurrens: comme je l'ai déjà observé dans mon premier Memoire. L'Histoire nous fournit divers exemples d'Athlètes couronnez de cette manière. Le plus ancien est celui de l'Hercule instituteur des Jeux Olympiques, lequel (au rapport de Diodore) y gagna les prix de tous les combats, sans coup férir (ἀδρείτως,) quoi-que ces combats demandassent des talens tout contraires; personne n'ayant eu la hardiesse d'entrer en concurrence avec un Athlète de cette force. Il y avoit des Athlètes d'une réputation si bien établie, par rapport à certains Exercices, que l'Agonothète leur decernoit le prix, sans at-

Lib. 4. p. 222. edit. Wechel.

Iliad. 23.
v. 890.

tendre le succès du combat. C'est ainsi que dans Homere , Agamemnon & Mérione s'étant présentez à dessein de disputer les deux prix proposez par Achille pour l'exercice du dard , celui-ci sans autre formalité , donne le premier prix à Agamemnon , en lui faisant ce compliment ; *Fils d'Atrée , nous savons combien vous surpassez tous les autres , & combien vous excellez en force & en adresse à lancer le javelot ; c'est pourquoi recevez le premier prix , & donnons la lance à Mérione , si vous le trouvez bon ; pour moi , c'est mon avis.* Virgile n'ignoroit pas cette coûtume , qui accordoit le prix à un Athlète , contre qui nul autre ne vouloit combattre ; puisque ce Poète introduit Darès sur le point de s'approprier le premier prix du Pugilat , faute d'antagoniste.

Æn. l. 4. v.
165.

Après ces autoritez qui semblent mettre la chose hors de doute , il est difficile de deviner sur quel fondement Héliodore décrivant les Jeux Pythiens , & faisant paroître sur la scène un Athlète pour la Course , contre lequel il ne se presente d'abord nul antagoniste , ajoute ces paroles ; *Les Amphictyons le renvoyoient donc déjà ; car la Loi ne permet pas que l'on accorde la couronne à celui qui n'a point combattu.* Ἀπίκεμπον οὖν αὐτὸν οἱ Ἀμφικτύονες ἔτι ἵππιτρέπειν τὸ νόμον ὅσα ἀγωνισαμένων , τίφανοι ἀποκληρῆν. On ne peut pas dire que cette Loi fût particulière aux Jeux Pythiens , puisque Pausanias nous apprend que l'Athlète Doriéc fut couronné à ces Jeux ἀκονισί , sans combat : & c'en est assez pour détruire ce qu'avance Héliodore , qui étoit apparemment peu instruit de ce qui se passoit à Delphes en pareil cas.

Æthiopie. l. 4.
p. 160 edit.
Boutréti.

Iliad 2 c. 7.

Non

Non seulement on couronnoit quelquefois les Athlètes sans qu'ils eussent combattu, comme je viens de le faire voir ; mais en certaines occasions , on leur accordoit ce même honneur , quoi qu'ils fussent morts dans le combat, ou qu'ils y eussent été vaincus. Cela paroît d'abord une espece de paradoxe ; car le moyen de se persuader qu'un Athlète, qui périt dans le combat , puisse remporter la victoire sur un antagoniste qui lui survit ; ou qu'un combattant qui avoüe sa défaite , mérite de recevoir le prix ? L'Histoire cependant nous offre un exemple memorable du premier cas, en la personne de l'Athlète Arrichion ou Arrachion , (dont j'ai parlé plus haut) qui disputoit le prix du Pancrace aux Jeux Olympiques, où il l'avoit déjà reçû deux fois. Ce *Pancratiaste* se sentant prêt à être suffoqué par son adversaire, qui l'avoit saisi à la gorge, & dont il avoit attrapé le pied, lui cassa l'un des orteils, & par l'extrême doulenr qu'il lui fit, l'obligea de demander quartier, dans l'instant qu'Arrichion lui-même expiroit. Les Agonothes couronnerent Arrichion, & le firent proclamer vainqueur, tout mort qu'il étoit. Philostrate nous a laissé une description très-vive d'un Tableau qui representoit ce combat. *L'Athlète, (dit-il) qui étrangle Arrichion, a la mort peinte sur le visage ; il fait signe de la main qu'il n'en peut plus & qu'il est vaincu. Arrichion, au contraire, porte toutes les marques d'un victorieux ; il a le coloris d'un homme plein de vigueur, sa sueur témoigne la même chose, & il sourit comme s'il vivoit encore, & qu'il sentit tout le plaisir de la victoire.* Γέγραπται δὲ ὁ μὲν ἀποπνίξας, καὶ τὸ εἰκάσαι, καὶ τὸ

Athlètes
couronnez
quoi que
morts ou
vaincus.

Pausan. Ar-
cadic. c. 40.

Icon. 1. 2.
Imag. v. 6.

τὸ ἀπαγορεύον ἐπιστημαίνων τῇ χειρὶ· ὃ δ' Ἀρχιχίων ,
 ὅσα οἱ νικῶντες, γέγραπται. καὶ γὰρ τὸ αἶμα ἐν τῷ
 ἀνθεῖ, καὶ ὁ ἰδρὼς ἀκραίφνης ἔτι, καὶ μεδίᾳ καβάπερ
 οἱ ζῶντες, ἐπειδὴν νίκης αἰδομένωνται.

Voilà donc un Athlète déclaré victorieux après sa mort. En voici un autre couronné, après avoir été vaincu par la trahison de son antagoniste. C'est Pausanias qui nous a conservé la memoire de cet événement. L'Athlète Creugas combattant à coups de poing aux Jeux Neméens, étoit convenu avec Damoxene son adversaire, & cela en présence de tout le monde, qu'ils s'avertiroient reciproquement des coups qu'ils devoient se porter l'un à l'autre. Après cette convention, Creugas ayant frappé Damoxene à la tête, celui-ci dit à l'autre de lever le bras, ce que Creugas ayant fait, Damoxene sans l'en avertir, le frappa dans le flanc au défaut des côtes, avec l'extrémité de ses doigts; & la violence du coup, aidée de la force des ongles, fut telle, que sa main pénétra jusques dans le ventre de son adversaire, auquel il arracha par la playe les entrailles & la vie en même-tems. Les Argiens exilèrent Damoxene, en punition du meurtre qu'il venoit de commettre, par une si lâche trahison; & non-contens de couronner le défunt, ils lui firent dresser une statue, que l'on voyoit encore à Argos, dans le Temple d'Apollon Lycéen du tems de Pausanias.

Palmes des
 Athlètes.

Les couronnes que l'on distribuoit aux Athlètes vainqueurs, étoient accompagnées de palmes, qu'ils recevoient & qu'ils portoient de la main droite. C'étoit comme un second prix, dont on récompensoit leur mérite; &
 cette

cette coutume étoit établie dans tous les Jeux de la Grèce. Plutarque a fait de cet usage , un problème , qu'il propose dans ses Symposiaques. On y demande pourquoi dans les ^{Lib. 8.} combats sacrez , les couronnes sont différen- ^{Probl. 4.} tes , au lieu que la palme est un prix commun à tous ces Jeux ? Après différentes raisons alleguées par les convives , & tirées , ou de la beauté du palmier , ou de l'égalité de ses feuilles , qui représentent en quelque façon des lutteurs d'égale force ; ou de la durée de ces mêmes feuilles , qui ne tombent ni ne se renouvellent , comme celles des autres arbres ; ou de ce que Thesée en introduisit le premier la mode , en instituant des Jeux à Delos , &c : Plutarque peu satisfait de ces solutions , en donne une qui paroît plus plausible , & qu'il emprunte de la propriété qu'a le palmier , de se redresser avec d'autant plus de force , qu'on a fait plus d'effort pour le courber ; ce qui est un symbole de la vigueur & de la résistance d'un Athlète , qui a mérité le prix. Aulugelle ^{Nell. Attic. l. 3. c. 6.} a presque traduit cet endroit de Plutarque , & l'a fait en ces termes : *Si super palmæ arboris lignum magna pondera imponas , ac tam graviter urgeas oneresque , ut magnitudo oneris sustineri non queat ; non deorsum palma cedit nec intra flectitur , sed adversus pondus resurgit , & sursum nititur recurvaturque. Propterea (inquit Plutarchus) in certaminibus palmam signum esse placuit victoriæ ; quoniam ingenium ejusmodi ligni est , ut urgentibus opprimentibusque non cedat.*

Ces palmes destinées aux victorieux , étoient exposées , de même que les couronnes , à la vûe des spectateurs ; c'est-à-dire , dans une

espece d'urne placée sur une table , qu'on dressoit en quelque endroit distingué , sans doute proche du lieu où les Agonothètes étoient assis. Cela peut se prouver par ce passage de Virgile , dans la description des Jeux funebres d'Anchise :

Æneid. l.
1. 107.

. *Latæ complerant littora cœtu ,
Visuri Æneadas , pars & certare parati.
Munera principio ante oculos , circumque lo-
cantur
In medio : sacri tripodes , viridesque coronæ,
Et palmæ , pretium victoribus.*

Cela paroît encore par une Médaille de l'Empereur Marc-Aurele frappée à Byzance , & rapportée par Mercurial , dans sa Gymnastique. On voit au revers de cette Médaille , trois Athlètes jouans à la balle , au devant d'une table , sur laquelle sont posés deux vases , du plus large desquels sortent trois palmes ; l'autre vase est assez semblable à une aiguière. Quoi-que la palme servît le plus ordinairement à orner la main du vainqueur , on ne laissoit pas de lui en orner la tête dans certains Jeux gymniques , où l'on le couronnoit d'une branche de palmier , selon Pausanias. Cet Historien ajoûte , que ce fut ainsi , que Thésée couronna ceux qui vainquirent aux Jeux , qu'il célébra en l'honneur d'Apollon , dans l'Isle de Delos , au retour de son voyage de Crete.

Lib. 2. c. 5.

Asiad. c. 48.

Athlètes
victorieux
plusieurs
fois en un
même jour.

Comme un Athlète pouvoit remporter plus d'une victoire dans les mêmes Jeux , & quelquefois dans un même jour ; il pouvoit y gagner

gagner aussi plusieurs prix , & y recevoir plus d'une couronne & plus d'une palme. Pausanias fait mention de divers Athlètes, qui ont eu cet avantage. Le premier fut un nommé *Capros*, qui vainquit en un seul jour à la Lutte & au Pancrace , & auquel on érigea deux statues à Olympie , après l'avoir couronné deux fois. L'Athlète qui fut vaincu à la Lutte , par celui dont je viens de parler , avoit reçu une double couronne aux Jeux Pythiens, où il vainquit à la Lutte & au Pugilat. Clitomaque de Thèbes remporta en un même jour une triple couronne aux Jeux Isthmiques , où il vainquit à la Lutte, au Pugilat & au Pancrace. C'est sur quoi le Poète Alcée fit cette Epigramme, qu'on lit dans l'Anthologie: Eliac. 1. 2. c. 15. Lib. 4. c. 2.

Οἷον ὀρῆς, ὦ ξεῖνε, τὸ χάλκεον εἰκόνι λῆμα

Κλειτομάχῃ, τοίαν Ἐλλὰς ἰσεῖδε βίαν.

Ἀρσὶ παρ' αἵματόεντα χερῶν ἀπελύετο πυγμαῖς

Ἐνίκα, καὶ γοργῶ μάρνατο παῖκρατίῳ.

Τὸ τρίτον εὖν ὀκόνισιν ἐπαμίδας, ἀλλὰ παλαιότας,

Ἀπλὼς τῆς τριστὸς ἰσθμόθεν εἶλε πόνους.

Μοῦν δ' Ἐλλώων τό δ' ἔχει γέρας. ἐπ' ἰάπυλοι δ'

Θῆβαι, καὶ γενέλωρ ἰσέπει' Ἐξιοκράτης.

C'est-à-dire : *Tel que tu vois , Etranger , cet air courageux de la statue de Clitomaque ; telle la Grèce a vu la force de l'original. A peine ce généreux Athlète avoit-il débarrassé ses mains des armes sanglantes , dont il venoit de vaincre au Pugilat , qu'il combattit au Pancrace avec une vigueur nouvelle. Vainqueur une seconde fois , il disputa le prix de la Lutte , sans s'être aupara-*

ravant couvert de poussière; & n'ayant pu être terrassé par son antagoniste, il remporta un troisième prix aux Jeux Isthmiques. Seul d'entre les Grecs, il a reçu cet honneur. Thèbes à sept portes sa patrie, & son Hermocrate partagent avec lui cette triple couronne. Plutarque nous apprend, que les Grecs, pour faire plus d'honneur aux Athlètes qui avoient remporté le prix de la Lutte & du Pancrace un même jour, avoient coutume de les appeller, non vainqueurs, mais victoires: ἡ ἀθλητῶν τὰς ἡμέρας μιᾷ πάλῃ καὶ παγκρατίῳ σιφαινομένων ἔδει τινὲ παραδόξῳ νίκας καλεῖσιν, &c. Passage que Du Faur juge corrompu, & il corrige avec beaucoup de vraisemblance, παραδοξονίκας, tout en un mot, comme qui diroit vainqueurs inespérez ou paradoxes. Cette correction, pour le dire en passant, se trouve parmi les diverses leçons tirées des MSS. & imprimées dans quelques éditions.

Comp. Ci-
mon &
Jucul.

Magistrats
présosent à
la distribu-
tion des
Prix.

La distribution de ces prix, de ces couronnes & de ces palmes, étoit une des principales fonctions des Magistrats qui présidoient aux Jeux publics. Ceux qui en étoient chargés à Olympie, & qui se nommoient *Hellénodiques*, se picquoient sur-tout d'être incorruptibles, & d'observer les loix de la justice la plus scrupuleuse. Ils employoient, pour cela, dix mois à s'instruire des statuts agonistiques, selon Pausanias; & pour n'être point tentés de les enfreindre, ils remettoient l'ouverture des Lettres de recommandation qu'apportoient certains Athlètes, jusqu'à ce que ceux-ci eussent combattu. Cette juridiction n'étoit pas de longue durée, puisqu'elle finissoit avec les Jeux; & c'est sur cela qu'est fon-

Eliac. 2.
c. 24.

Pio Chrysaß
Rhod. p. 344.
C. edit. Mo-
rill.

dé un bon mot d'Agis Roi de Lacédémone, *Apophth.
Lacœn.*
 rapporté par Plutarque. Quelques personnes
 louant les Eléens, sur l'extrême justice qu'ils
 gardoient aux Jeux Olympiques ; *Que font-ils*
(dit ce Prince) de si grand & de si merveil-
leux, lorsque dans l'espace de cinq ans, ils ex-
cellent la justice une journée ? Τὶ μέγα ἢ θαυ-
 μασιὸν ποιεῖσιν, εἰ ἐν ἔτεσι πέντε μιστὸν μόνον ἡμέρας δι-
 καιοσύνην χρῶνται ;

Le jugement que les Egyptiens portoient
 de l'intégrité de ces Hellanodiques d'Olympie,
 ne leur étoit pas favorable ; comme on peut
 l'inférer de ce que raconte Herodote, à la fin
 de son II. livre. „ Sous le règne de Psam- *c. 160. édité.
Lond.*
 „ mis (dit-il) il vint en Egypte des Ambassa-
 „ deurs Eléens, qui vantèrent les Jeux Olym-
 „ piques, comme les plus équitables & les
 „ plus magnifiques qu'on eût jamais établis ;
 „ se persuadant que les Egyptiens ne pou-
 „ voient rien imaginer d'approchant en ce gen-
 „ re, quoi-qu'ils passent pour les plus sages de
 „ tous les hommes. Lorsqu'ils eurent exposé le
 „ sujet de leur Ambassade, le Roi fit assem-
 „ bler les plus habiles d'entre les Egyptiens,
 „ à qui les Eléens firent un détail de toutes
 „ les circonstances de ces Jeux, ajoutant qu'ils
 „ étoient venus exprès apprendre si les Egyp-
 „ tiens pouvoient inventer quelque spectacle,
 „ où la justice fût mieux observée. Les
 „ Egyptiens ayant mis l'affaire en délibéra-
 „ tion, demanderent aux Eléens si dans ces
 „ Jeux leurs compatriotes étoient du nom-
 „ bre des combattans. Ceux-ci ayant répon-
 „ du qu'on y recevoit indifféremment les E-
 „ léens & les autres Grecs ; les Egyptiens leur
 „ dirent qu'un tel établissement s'écartoit des

fît errer ces Juges dans leurs décisions; c'étoit quelquefois défaut d'expérience. Car il s'agissoit, pour juger équitablement, dans cette occasion, non de couronner toujours les Athlètes vainqueurs en apparence; mais ceux qui avoient remporté la victoire, en observant toutes les regles & les bienséances prescrites par la discipline Athlétique, Ces regles étoient différentes pour chaque espece de combat; & il falloit que tous les mouvemens du corps fussent accompagnez d'une élégance, d'une grace & d'un certain air d'habileté; qui distinguoit les bons Athlètes d'avec les mauvais, & sans quoi ces mêmes mouvemens passeroient pour être ἀπάλαιοι, c'est-à-dire, *contraires aux Loix des Palestres*. C'est sur quoi roule cette comparaison de Cicéron : *Ut enim Athletas, In Orator. nec multò secùs Gladiatores videmus nihil, nec vitando facere cautè, nec petendo vehementer, in quo non motus hic habeat palæstram quandam, ut quicquid fiat in his rebus utiliter ad pugnam, idem ad adspèctum etiam sit venustum; sic oratio nec plagam gravem facit, nisi petitio fuit apta, nec satis rectè declinat impetum, nisi etiam in cedendo quid deceat intelligit: & il ajoute ensuite; Itaque qualis eorum motus, quos ἀπαλαιοὶ Græci vocant, talis horum mihi videtur oratio, qui non claudunt numeris sententias.* C'étoit donc le devoir des Hellanodiques, d'examiner avec soin la conduite des combattans & toutes les circonstances de chaque combat; & afin d'être en état de juger plus sainement & plus équitablement de toutes ces choses, ils employoient (comme je l'ai remarqué plus haut) dix mois entiers à s'en instruire. Aux Jeux Pythiens, c'étoient les Amphic-

343 MEMOIRES DE LITTERATURE,

*Phœc. c. 8.
Philos. vit.
Sophist 1 2.
c. 27. Hippo-
drome.*

phictyons, qui faisoient l'office de Juges. Ils étoient au nombre de 30. du tems de Pausanias; & on appelloit de leur jugement à l'Agonothète ou Intendant des Jeux, & de l'Agonothète à l'Empereur. Au reste, dans le Pugilat & le Pancrace, il étoit fort facile aux Juges de se déterminer, puisque la victoire n'y pouvoit être douteuse, & qu'un Athlète y étoit déclaré vainqueur par son Antagoniste même, qui demandoit quartier, & se confessoit vaincu. Mais la décision n'étoit pas toujours si aisée dans les autres sortes de combats.

*Proclama-
tion de la
victoire
des Athlé-
tes, & leur
premier
Triomphe.
In Demosth.
vit. p. 863.
edit. Grav.*

Aussi-tôt que l'Athlète vainqueur avoit reçu la couronne & la palme, qui faisoient les principaux ornemens de son triomphe, & qu'il s'étoit revêtu d'une robe à fleurs, que Lucien appelle *ἐσθῆτα ἀνθ' ἐνὶ*; un Herault précédé d'un Trompette destiné à reveiller l'attention de l'Assemblée, conduisoit le vainqueur dans tout le Stade, & proclamoit à haute voix le nom & le país de celui qu'il faisoit comme passer en revue devant le peuple. C'étoit alors que les spectateurs redoubloient leurs acclamations & leurs applaudissemens, qu'ils faisoient retentir le Stade des loüanges du victorieux, qu'ils lui jettoient des fleurs, (ce qui s'appelloit *φωλλοβολία*) & qu'ils lui marquoient même par de petits presens, la part qu'ils prenoient à sa victoire, & le gré qu'ils lui faisoient du spectacle qu'il venoit de leur donner. Ces presens consistoient (selon Suidas) en chapeaux, en ceintures ou écharpes, quelquefois en argent, & en toute autre chose. Les fleurs & les éloges étoient ce qu'on épargnoit le moins dans ces occasions; car pour les

*Pro
περιπα-
τῶμενοι.*

les autres gratifications que recevoient les Athlètes, elles n'étoient pas capables de les enrichir. Aussi Galien dit-il, en parlant d'eux ; *Ils ne doivent point s'en faire accroire, par rapport aux richesses ; puisque nous les voyons tous gueux & endettez, non seulement pendant qu'ils exercent le métier, mais même après l'avoir abandonné : & parmi ceux qui se sont retirés, à peine en trouveroit-on un seul, qui fut mieux dans ses affaires, que l'Intendant d'un riche particulier.* Apparemment que les Intendans, du tems de Galien, étoient moins attentifs à leurs intérêts qu'ils ne le sont aujourd'hui ; car un Athlète dont la fortune égaleroit celle de la plupart de nos Intendans, ne seroit pas à plaindre.

*Hortat. ad
Art. c. 14.*

Ce premier triomphe des Athlètes n'étoit que le préliminaire d'un autre qui les attendoit à leur retour dans leur pays, & qui ne leur étoit pas moins glorieux. Le vainqueur étoit reçu aux acclamations de ses compatriotes qui venoient au devant de lui. Revêtu des marques de sa victoire, & monté sur un char à quatre chevaux, il entroit dans la ville, non par la porte, mais par une brèche que l'on faisoit exprès au rempart. On portoit des flambeaux devant lui, & il étoit suivi d'un nombreux cortège, qui honoroit cette pompe. Les Jeux qui procuroient cet honneur aux Athlètes, s'appelloient *εἰσιλατικοὶ ἀγῶνες*, comme qui diroit, *Jeux qui font entrer le vainqueur en triomphe.* Entre autres témoignages des Anciens, touchant cette cérémonie, nous avons celui de Diodore de Sicile, qui raconte que dans la 92. Olympiade, l'Athlète Exénète entra triomphant dans Agrigente sa

*Second
triomphe
des Athlètes.*

*Liv. 13.
p. 204. edit.
IVechel.*

patrie, monté sur un char, & accompagné de 300. autres, atteliez chacun de deux chevaux blancs, & qui appartenoient tous aux Agri-gentins. Nous avons outre cela, le témoi-gnage de Vitruve, qui est encore plus formel : *Nobilibus Athletis*, (dit-il) *qui Olympia, Py-thia, Isthmia, Nemea vicissent, Græcorum majores ita magnos honores constituerunt, uti non modo in conventu stantes cum palma & co-rona ferant laudes, sed etiam cum revertuntur in suas civitates, cum victoria, triumphantes quadrigis in mœnia & in patrias invehantur.*

Lib. 9. pref.
iuit.

Sympof. l. 2.
2. 5.

Homil. 70.
ad Antioch.

A l'égard de la brèche qu'on faisoit au rem-part, c'étoit (dit Plutarque) pour montrer, que les villes où il se trouvoit des hommes, tels que ces Athlètes, capables de combattre & de vaincre, étoient assez fortes, & n'avoient plus besoin de murailles. Quant à la circonf-tance des flambeaux portez devant l'Athlète triomphateur, on peut l'inferer d'un passage de S. Chrysostome, où ce Pere criant contre les pompes funebres, dit, *Que signifient ces flambeaux allumez, que l'on porte aux funeraill-es des morts? Les prenons-nous pour des Athlé-tes, dont nous accompagnions le triomphe?*

In Nerone,
c. 25.

Au reste, le triomphe de Neron à son retour de Grèce, tel que le décrivent Suetone & Xiphilin, nous presente une image com-plette de tout ce qui composoit la pompe de ces sortes de triomphes Athlétiques. Voici comme en parle Suetone : *Reversus à Græcia, Neapolim, quod in ea primum artem protulerat, albis equis introiit, disjectâ parte muri, ut mos hieronicarum est. Simili modo Antium, inde Albanum, inde Romam. Sed & Romam eo curru, quo Augustus olim triumphaverat, &*

in

in veste purpurea , distinctaque stellis aureis chlamyde , coronamque capite gerens Olympiacam , dextra manu Pythiam , præeunte pompa ceterarum cum titulis , ubi , & quos , quo cationum , quove fabularum argumento vicisset : sequentibus currum ovantium ritu plausoribus , Augustianos , militesque se triumpho ejus , clamantibus. Dehinc diruto circi maximi arcu , per Velabrum , forumque , Palatium & Apollinem petiit. Incedenti passim victimæ casæ , sparso per vias identidem croco , ingestaque aves , & lemnisci . & bellaria. Xiphilin ajoûte , que tout le peuple étoit couronné ; qu'il y avoit des illuminations par toute la ville , & qu'on y brûloit des parfums ; que tous les assistans , sans en excepter les Sénateurs , crioient à haute voix , Auguste , Auguste , vainqueur aux Jeux Olympiques , vainqueur aux Jeux Pythiques ; à Neron l'Hercule , à Neron l'Apollon , seul vainqueur de tous les Jeux ; seul , depuis tous les siècles ; Auguste , Auguste , voix divine ! heureux sont ceux qui vous entendent chanter !

La cérémonie du triomphe Athlétique se terminoit presque toujours par quelques festins. Il y en avoit de deux sortes ; les uns se faisoient aux dépens du public ; les autres , aux dépens des particuliers.

Festins des
Athlètes.

Les premiers étoient en usage à Olympie , où les Athlètes victorieux étoient anciennement traités dans le Prytanée ou la Maison-de-ville , tant que dūroit la cérémonie des Jeux Olympiques. Cela se prouve par ce passage de Pausanias ; "Εστὶ δὲ καὶ ἐστιατόριον Ἡλείοις , καὶ τοῦτ' ἔστι μὲν ἐν ὅλῳ τῷ περὶ λανείου τῷ οἰκῆματι , τῷ τῆς ἐστίας ἀπαληκρῷ. Τούτῳ δὲ τὰ Ὀλύμπια νικῶντας ἐστῶν-

Elia. l. 1.
c. 15.

Deipnos.
l. 6. c. 8.

ἰσιῶσιν ἐν τούτῳ τῷ οἰκήματι. Cela se confirme encore par ces vers du Poëte comique Timoclès, rapportez par Athenée; & où l'on fait parler un parasite, qui s'applaudit en ces termes, des avantages de sa condition :

Ἴνα δὲ μὴ πολλὰ μακρολογῶ δι' ἡμέρας;
Τεκμήριόν τι παρμέγεις οἶμα γ' ἐρεῖν,
Ὅτ' ὠξυσίῃσι ὡς τετίμηται βίῃ.
Γίγω γὰρ αὐτοῖς ταυτὰ τοῖς τ' Ὀλύμπια
Νικῶσι δίδωται, χρηστότη' εἵνικα,
Σίτησις· οὐ γὰρ μὴ τίθειται συμβολαί,
Περὶ λανθάνει ταῦτα πάντα πρῶταγορεύεται.

C'est-à-dire, Pour ne point perdre le tems en discours superflus, je ne puis marquer d'une manière plus convaincante l'estime qu'on a pour la profession de parasite, qu'en disant, qu'on leur accorde les mêmes récompenses qu'à ceux qui ont vaincu aux Jeux Olympiques; c'est-à-dire, qu'ils sont nourris aux dépens du public, en vertu de leur utilité. En effet, tous les lieux où l'on fait bonne chère, sans payer son écot, ne sont-ce pas autant de Prytanées?

Pour ce qui concerne les festins, dont les particuliers faisoient la dépense; c'étoient d'ordinaire les amis du vainqueur, qui se chargeoient de ce soin. Nous avons un témoignage authentique de cette coutume dans le Festin de Xénophon; où Callias traite chez lui Autolycus qui avoit vaincu au Pancrace dans les Jeux Panathénaiques, & invite au même repas le pere de ce jeune Athlète, & plusieurs autres personnes de leur connoissan-
ce,

ce, parmi lesquelles se trouve Socrate. C'est ainsi qu'au rapport de Plutarque, le fils de Phocion ayant vaincu à la Course des chars dans ces mêmes Jeux ; comme divers amis s'offroient à l'envi, de traiter le vainqueur, Phocion en choisit un, auquel il crut devoir accorder la préférence. Mais étant venu lui-même au repas, il ne put, sans être scandalisé, en considérer l'appareil somptueux, & voir entre autres profusions, des cuvettes à laver les pieds remplies de vin parfumé d'aromates précieux ; de sorte que s'adressant à son fils, *Ne t'opposeras tu point* (lui dit-il) *à la prodigalité de ton ami, qui deshonore ta victoire?*

*In Phocion.
p. 1377.
edit. Steph.
Gr.*

Athenée rapporte ce même fait, avec cette différence, qu'à s'en tenir au texte Grec, tel qu'il est, c'est Phocion qui donne le festin à son fils & à ses amis. Mais *DuFaur* par une correction très-heureuse & qui ne roule que sur un léger changement, trouve moyen de faire parler Athenée comme Plutarque. C'est-à-dire, qu'au lieu de ces mots, *εἰς τὰ τοῦ φίλου ἡμέρας*, il traita ses amis, il lit *εἰς τὸ οὖν ἡμέρας*, il fut traité par son ami.

*Deipnos.
l. 4. c. 19.*

*Agonist. l. 2.
c. 18.*

Ce soin officieux que l'on prenoit de signaler par un festin la victoire de son ami, n'empêchoit pas que les Athlètes de distinction, & qui se piquoient de générosité, ne regalassent à leur tour, non seulement leurs parens & leurs amis, mais souvent une partie des spectateurs. Alcibiade poussa plus loin la magnificence, lorsqu'il remporta le premier, le second & le quatrième prix de la Course des chars, aux Jeux Olympiques ; car après s'être acquité des sacrifices dûs à Jupiter Olympien, il traita toute l'assemblée. L'Athlète Léo-

*Plutarch. in
Alcib. Ath.
Deipnos. l. 1.
c. 3.*

Ibid.

phron

phron en ufa de même, au rapport d'Athenée, qui ajoûte qu'Empédocle d'Agrigente ayant vaincu aux mêmes Jeux, & ne pouvant, comme Pythagoricien qu'il étoit, régaler le peuple, ni en viande ni en poisson; il fit faire un bœuf avec une pâte composée de myrrhe, d'encens & de toutes sortes d'aromates, & le distribua par morceaux à tous ceux qui se présenterent. Le festin donné par Scopas, vainqueur au Pugilat, est devenu célèbre par l'accident funeste qui le termina. Cet Athlète y avoit invité grand nombre d'amis, parmi lesquels se trouvoit le Poëte Simonide, qui avoit fait un Poëme à la louange du vainqueur. Comme on étoit à table, où l'on ne parloit que de boire & de se réjouir, un valet vint avertir Simonide, que deux hommes couverts de poussière & tous trempés de sueur, étoient à la porte qui le demandoient avec empressement. Simonide s'étant levé pour leur aller parler, avoit à peine le pied hors de la chambre, que le plancher tombant tout-à-coup, accabla de ses ruines l'Athlète & tous les conviez. Cette Histoire nous a été conservée par Cicéron, Phédre, & Quintilien, qui la racontent dans toute son étendue.

De Orat. l. 2.

Lib. 4.

fab. 22.

Instit. Orat.

l. 11. c. 2.

Vœux des

Athlètes

pour la

victoire.

Un des premiers soins des Athlètes vainqueurs, après la célébration des Jeux, étoit de s'acquitter des vœux solennels qu'ils avoient faits aux Dieux, pour obtenir la victoire; & qui consistoient à consacrer dans leurs Temples, des boucliers, des statuës, & d'autres offrandes de prix, qu'on appelloit pour cette raison *ἀναθήματα*. L'Historien Ephore, cité par Diogene Laërce, raconte à ce sujet, que Periandre Tyran de Corinthe, ayant fait vœu, s'il

Lib. 1. in

vit. Periand.

s'il remportoit le prix de la Course des chars, aux Jeux Olympiques, de consacrer une statue d'or en l'honneur de Jupiter, & l'ayant effectivement remporté ; comme il ne trouvoit point assez d'or chez lui, pour remplir sa promesse, il eut recours à cet expédient. Un jour de Fête, que les Dames de la ville s'étoient assemblées, & s'étoient parées de ce qu'elles avoient de plus précieux, ce Prince leur fit ôter tous leurs bijoux, & en recueillit suffisamment pour faire son offrande, qu'il envoya ponctuellement à Olympie ; s'acquittant ainsi de son vœu, aux dépens du public.

Ces couronnes, ces palmes, ces triomphes & ces acclamations, qui donnoient d'abord un si grand relief à la victoire des Athlètes, n'étoient au fond que des honneurs passagers, dont le souvenir se seroit bien-tôt effacé, si l'on n'en eût fait succéder d'autres plus fixes, plus solides, & qui duroient autant que la vie des vainqueurs. Ces honneurs consistoient en différens privilèges qu'on leur accordoit ; & dont ils jouissoient paisiblement à l'abri des Loix, & sous la protection des Princes & des Magistrats. L'un des plus honorables de ces privilèges étoit le droit de presséance dans les Jeux publics. C'est aussi celui que le Poète Xénophane cité par Athenée, met à la tête des autres prérogatives accordées aux Athlètes victorieux.

Privileges
des Athlètes
victorieux.
Leur presséance.

Diapnos.
l. 10. c. 2.

Ἀσπίσι καὶ εἴη κυδρότερον πρὸς ἄλλους,
καὶ κε πρὸς ἐπὶ φανερώ ἐν ἀγῶσιν ἀροίη,
καὶ κεν σιτεῖν δημοσίων κτεάνων,

Ἐκ πόλεως, καὶ δῶρον ὃ οἱ κειμήλιον εἴη,

Εἶτε καὶ ἱπποῖσιν, ταῦτα γ' ἀπάντα λάχαι.

C'est-à-dire : *Un Athlète vainqueur est révérend de ses concitoyens : il prend la première place au spectacle des Jeux : il est nourri aux dépens du public : sa ville lui érige un monument : &c.*

Une telle presséance étoit bien dûë à des hommes, que les Grecs regardoient comme des Dieux, selon ce qu'en dit Horace, *Palmaque nobilis Terrarum dominos evehit ad Deos* ; & ailleurs, *Quos Elea domum reducit Palma cœlestes* : & pour lesquels ils avoient une si grande considération, que c'étoit (comme l'assure Cicéron) quelque chose de plus glorieux en Grèce, d'avoir vaincu aux Jeux Olympiques, qu'à Rome d'avoir obtenu les honneurs du Triomphe, ou même celui du Consulat. Quoique les Lacédémoniens n'envisageassent pas ces victoires Athlétiques du même œil que les voyoit le reste des Grecs, & qu'une Dame de Sparte, à qui l'on venoit d'annoncer la mort de son fils tué dans un combat, trouvât qu'il étoit plus beau pour lui d'être mort sur le champ de bataille, que d'avoir gagné le prix aux Jeux Olympiques : ils ne laissoient pas cependant d'honorer les Athlètes victorieux par des places distinguées, puisque dans les expéditions militaires, le Roi de Sparte les prenoit ordinairement pour combattre auprès de sa personne & pour le garder. Delà vient qu'un Lacédémonien qui le trouvoit à Olympie, ayant refusé une grosse somme d'argent qu'on lui offroit pour l'empêcher d'entrer en lice, & ayant vaincu son Antagoniste sans beaucoup de peine, répondit à quelqu'un qui lui

Carmin.
l. 1. ed. 1.

Carm. 4. 2.

Pro Flacco.
Tuscul. 1. 2.
circa med.

Plutarch.
apophib. Lac.

Id. in Lycurg.
Sympos. 2. 5.

Apophib.
Lac.

lui

lui demandoit quel avantage lui reviendrait de cette victoire, *Qu'il n'en vouloit point d'autre, que celui de faire tête aux ennemis, en combattant auprès de son Roi.*

Un autre privilege des Athlètes, où l'utile se trouvoit joint à l'honorable, c'étoit celui d'être nourris le reste de leurs jours, aux dépens de leur patrie. C'est à quoi se rapporte un passage de Denys d'Halicarnasse, où il dit, *Qu'un Athlète qui s'est signalé dans les Jeux, & qui veut se retirer, recueille ce fruit de sa victoire, qu'on lui fournit une honnête subsistance le reste de sa vie; καὶ ἀγωνιζομένων τὰ ὅλα κατ' ἑκαστον ἀγῶνα, καὶ παυσανέων ἀδραμένους τὸν βίον σύμπαντα αἱ καρποὶ δὲ τῆς νίκης, τὴν ἀειουσίαν τῷ βίου ἄφθορον παρέχοντες.* Ce droit leur étoit acquis de toute ancienneté, mais dans la suite leurs victoires se multipliant, aussi-bien que les Jeux publics, cette dépense seroit devenue fort à charge à leurs compatriotes, si l'on ne l'eût resserrée dans les bornes de la médiocrité. Ce fut cette considération qui engagea Solon à faire une Loi pour les Atheniens, par laquelle il réduisoit la pension d'un Athlète vainqueur aux Jeux Olympiques, à 500. drachmes, celle d'un vainqueur aux Jeux Isthmiques, à cent drachmes, & ainsi des autres, à proportion : n'ayant pas cru qu'il fût de la bienséance de retrancher entièrement cet honoraire. Les Empereurs Romains conserverent les privileges des Athlètes, & même les accrurent. C'est ce que fit entre autres, Auguste, selon le témoignage de Suetone. Nous voyons dans Pline le jeune deux Lettres, qui roulent sur cette matière. Dans la première Pline consulte l'Empereur Trajan sur deux diffi-

Salaires
publics des
Athlètes.

Hortator. ad
Athlet.

Diog. Laert.
in Solone.

225. livres.

25. livres.

In August.

c. 40.

Lib. 10. Ep.

119. & 120.

diffi-

difficultez concernant les Athlètes vainqueurs aux Jeux qui leur donnoient droit d'entrer en triomphe dans la ville de leur naissance , & qu'on appelloit pour cela *Jeux Isélastiques*. Il s'agissoit de savoir 1. si ces Athlètes jouiroient de leurs privileges , à compter du jour de leur victoire , ou du jour de leur triomphe : 2. si ces mêmes privileges leur étoient acquis pour une victoire remportée dans des Jeux qui n'étoient point encore *Isélastiques* , & qui l'étoient devenus depuis. L'Empereur répond en ces termes à ces deux questions ; *Iselasticum tunc primum mihi videtur incipere deberi, quum quis in civitatem suam ipse εισέλδαι. Obsonia eorum certaminum, quæ Iselastica esse placuit mihi, si ante Iselastica non fuerunt, retrò non debentur* ; C'est-à-dire ; que ces Athlètes ne jouiroient de leurs privileges , què du jour de leur triomphe , & seulement pour une victoire remportée dans des Jeux actuellement Isélastiques.

Immuni-
tez des
Athlètes.

L'exemption de toute charge & de toute fonction civile , n'étoit pas le moindre privilege des Athlètes. Mais il falloit pour l'obtenir , avoir été couronné au moins trois fois aux Jeux sacrez. Les Romains y ajoûtèrent même dans la suite cette condition , Qu'une de ces couronnes eût été remportée à Rome , ou en Grèce ; comme l'ordonne le Rescrit des Empereurs Dioclétien & Maximien , qui est conçu en ces termes ; *Athletis ita demum, si per omnem ætatem certasse, coronis quoque non minus tribus certaminis sacri, ni quibus vel semel Romæ seu antiquæ Græciæ merito coronati, non æmulis corruptis ac redemptis probentur, civilium munerum tribui solet vacatio*. Cette clause n'est point spécifiée dans le passage d'Ulpien ,

Co. l. 1. 10.
leg. de Athl.

pien, qui dit simplement, Que les Athlètes sont exemts des tuteles, pourvû qu'ils ayent été couronnez aux Jeux sacrez; *Athletæ habent à tutela excusationem, sed qui sacris certaminibus coronati sunt.* Peut-être ce Jurisconsulte la supposoit-il; peut-être n'a-t-elle été ajoûtée que par le Rescrit que je viens de citer. Au reste, c'est ce même Rescrit, qui sert de texte & qui a donné occasion au savant & long Ouvrage de *Petrus Faber*, *Pierre Du Faur*, intitulé *Agonisticon*, lequel peut passer pour un ample Commentaire d'une Loi énoncée en si peu de mots.

Le désir d'immortaliser les victoires des Athlètes, & d'en conserver la memoire à la postérité la plus reculée, faisoit mettre en œuvre divers moyens, qui conduisoient naturellement à ce but. Telles étoient les Archives publiques, les écrits des Poètes, les Statuës, & les Inscriptions. La célébration des Jeux finie, un des premiers soins des Agonothètes ou des autres Magistrats qui en avoient eu l'intendance, étoit d'inscrire sur le registre public, le nom & le país des Athlètes qui avoient remporté les prix, & de marquer l'espèce de combat, d'où chacun d'eux étoit sorti vainqueur, & même le nom des vaincus. C'étoit une coutume si bien établie, sur tout aux Jeux Olympiques, que les Historiens, qui dattoient par les Olympiades, oublioient rarement de faire mention de l'Athlète, qui avoit vaincu à la Course: préférence, qui, pour le dire ici en passant, étoit dûë, sans doute, à la première institution de ces Jeux, où il n'étoit question d'abord que de cette sorte d'Exercice, par laquelle aussi, dans la suite,

on

Noms des
Athlètes
vainqueurs
enregistrez..

on fit toujours l'ouverture de ces mêmes Jeux. C'est ce qu'ont observé assez régulièrement, entre autres Auteurs, Thucydide, Denys d'Halicarnasse, Diodore de Sicile & Pausanias, lesquels désignent presque toujours chaque Olympiade par le nom & la patrie de l'Athlète vainqueur à la Course. Il est vrai que Thucydide (*lib. 5.*) marque la 32. Olympiade par la victoire du Pancratiaste Arcadien nommé Androsthéne; ce qui ne lui est arrivé, selon toutes les apparences, qu'à cause de la circonstance remarquable qui accompagnoit cette Olympiade, où l'on avoit proposé pour la première fois le prix du Pancrace. Quant à l'enregistrement du nom & du pays des Athlètes vaincus, on peut conjecturer que cela se pratiquoit, du moins aux Jeux Isthmiques; comme il est facile de le conclure d'un endroit de Plutarque, où cet Historien raconte qu'Agésilas ayant ramené dans leur ville les Corinthiens exilés, & en ayant chassé les Argiens qui s'en étoient emparez, & qui se dispoient à y célébrer les Jeux Isthmiques; ce Prince y resta avec son armée, jusqu'à ce que les habitans eussent accompli cette cérémonie; mais que s'étant retiré ensuite, les Argiens firent une seconde irruption dans Corinthe, où ils donnerent de nouveaux Jeux, & que quelques-uns des Athlètes, qui avoient remporté le prix dans les premiers, ayant été vaincus dans ceux-ci, on inscrivit leurs noms sur le registre public. Il y avoit dans les Gymnases, un lieu destiné à la garde de ces Archives Athlétiques, appelé *γυμνασίον*; & nous voyons par divers passages & diverses inscriptions, que les Empe-

In Agésil.

p. 1109.

Edit.

Stephan. Gr.

pereurs Romains affignoient aux Intendants des Jeux certains endroits privilegiez, pour y tenir leurs registres Agonistiques.

Les loüanges des Athlètes victorieux étoient, chez les Grecs, un des principaux sujets de la Poësie Lyrique. C'est surquoi rou-
Poëmes à la loüange des Athlètes.
 lent, (comme l'on fait,) toutes les Odes de Pindare, partagées en quatre livres, chacun desquels porte le nom des Jeux, où se font signalez les Athlètes, dont les victoires sont célébrées dans ces Poëmes. A la verité, le Poëte pour enrichir sa matiere, amène souvent au secours de l'Athlète, incapable de lui inspirer seul tout l'enthousiasme dont il a besoin, les Dieux, les Heros & les Princes qui ont quelque rapport au sujet qu'il traite, & qui peuvent le soutenir dans l'effor où il s'abandonne. C'est ce qu'Horace exprime si bien
Carm. 1. 4. ed. 2.
 dans ces vers :

Fervet, immensusque ruit profundo

Pindarus ore;

Laurea donandus Apollinari,

.

Seu Deos Regesque canit, Deorum

Sanguinem, per quos cecidere justâ

Morte Centauri: cecidit tremenda

Flamma Chimææ:

Sive quos Elea domum reducit

Palma cœlestes: pugilemve, equumve

Dicit, & centum potiore signis

Munere donat: &c.

Le Poëte Simonide , avant Pindare , s'étoit exercé dans ce genre d'écrire ; & mêloit aussi, dans ses Pièces, les loüanges des Dieux & des Heros, à celles des Athlètes , dont il chantoit les victoires. On raconte à ce propos, qu'un Athlète vainqueur au Pugilat, ayant fait marché avec Simonide , pour un Poëme sur cette victoire ; le Poëte, selon la coutume, après avoir loüé de son mieux l'Athlète, s'engagea dans une longue digression , où il s'étendoit sur les loüanges de Castor & de Polux. L'Athlète content en apparence de la Pièce de Simonide, ne lui paya cependant que le tiers de la somme dont ils étoient convenus, lui disant, que les Tyndarides, qu'il avoit si bien célébrés, auroient soin de s'acquitter du reste envers lui. On trouve cette Histoire parmi les Fables de Phédre ; ainsi que dans Cicéron & dans Quintilien. On voit par-là que les Poëtes s'enrichissoient aux dépens des Athlètes, qui n'épargnoient rien pour se procurer des éloges , dont ils étoient avides, & qu'ils chantoient eux-mêmes en public, soutenus par le son de la flûte & par un chœur de Musiciens, pour flatter davantage leur vanité ; comme nous l'apprend l'Orateur Aristide. Il ne nous est rien resté des Poésies de Simonide sur les Athlètes , non plus que du Poëme qu'Euripide avoit composé (selon Athenée) sur la triple victoire remportée par Alcibiade à la Course des chars , aux Jeux Olympiques.

Les Peuples non contents du secours qu'ils empruntoient des Archives publiques & des Poëtes, pour perpetuer le souvenir des victoires remportées par les Athlètes, employoient

autre

*Lib. 4. 22.
De Orat. 2.
Instit. Orat.
l. 21. c. 2.*

*Περὶ πα-
ραφθέρ-
ματ.
Το 2. p. 646.
Edit. Steph.
Deipnos.
l. 1. c. 3.*

*Statues
des Athlètes.*

outre cela tout l'art des Sculpteurs , pour transmettre aux siècles-à-venir la figure & les traits de ces mêmes hommes , qu'ils regardoient avec tant d'estime & d'admiration. On érigeoit donc des statues en l'honneur des Athlètes victorieux , surtout des Olympioniques , dans le lieu même , où ils avoient été couronnez , & quelquefois aussi dans celui de leur naissance : & c'étoit ordinairement la patrie du vainqueur , qui faisoit les frais de ces monumens. Les premiers Athlètes pour qui l'on décora Olympie de ces sortes de statues (ce qui arriva dans la 59. & la 61. Olympiades , selon Pausanias ,) furent Praxidamas vainqueur au Pugilat , & Rhexibius , vainqueur au Pancrace. La statue du premier étoit de bois de cyprès ; & celle du second , de bois de figuier. Ce ne furent point les Crétois , qui érigèrent ces statues , comme l'avance *Du Faur* (*Agonistic. l. 2. c. 20.*) trompé par la ponctuation vicieuse du texte de Pausanias. Le bronze dans la suite devint la matière la plus ordinaire de ces statues. On ne les faisoit pas toujours de grandeur naturelle ; mais lorsqu'on accordoit cet honneur , c'étoit à ceux qui avoient été couronnez trois fois aux Jeux Olympiques , & peut-être aussi à ceux qui avoient vaincu aux quatre grands Jeux de la Grèce , & qu'on appelloit pour cette raison *τριστοβίτας*. J'ai Pline pour garent de ce fait , *Liv. 34. c. 4.* par rapport à Olympie : *Olympiæ* (dit-il) *omnium qui vicissent statuas dicari mos erat. Eorum verò , qui ter ibi superavissent , ex membris ipsorum similitudine expressâ , quas iconicas vocant.* Les Grecs les nommoient *εἰκόνας ἱστο-* *Plin. Hist. nat. l. 34. c. 5.* *μετέχτους*. Ces statues , chez les Grecs , repré-

senoient les Athlètes nuds ; surtout depuis le tems qu'ils avoient cessé de se couvrir d'une espece d'écharpe ou de ceinture : mais comme les Athlètes Romains ne l'avoient point quittée, ils le conservoient dans leurs statuës. On élevoit de ces monumens non seulement aux Athlètes, mais encore aux chevaux, à la vicesse desquels ils étoient redevables de la couronne Agonistique ; & Pausanias témoigne que cela se fit pour une cavalle, entre autres, nommée *Aura*, qui avoit, sans conducteur, procuré la victoire à son maître, après l'avoir jetté par terre. On peut lire dans le même Auteur un dénombrement exact de toutes les statuës d'Athlètes, qui se voyoient de son tems à Olympie.

On avoit grand soin que ces statuës ne fussent pas plus grandes que le naturel ; & c'est à quoi les Hellanodiques prenoient garde de si près, (s'il en faut croire Lucien) qu'ils n'y apportoit pas moins d'attention qu'à l'examen des Athlètes, qui étoit, comme l'on sait, fort sévère. S'il s'en trouvoit quelqueune qui surpassât la grandeur naturelle, ils la faisoient aussitôt renverser par terre. C'étoit sans doute de crainte que le peuple, qui n'étoit que trop porté à rendre les honneurs divins aux Athlètes, ne s'avisât, en voyant leurs statuës d'une taille plus qu'humaine, de les mettre à la place de celles des Dieux. Au reste les Sculpteurs prenoient à tâche, de donner aux statuës des Athlètes, la même attitude & le même geste, qu'ils avoient dans le combat, d'où ils étoient sortis victorieux. C'est ce que nous apprenons de Cornélius Nepos, qui après avoir dit, que Chabrias s'étoit fait

*Dionys.
Halic. Ant.
Rom. l. 7.*

*Ellias, l. 12.
p. 13.*

des Imaginib.

in Chabria.

fait dresser une statuë dans la même posture où il étoit , lorsqu'il faisoit tête à l'armée d'Agésilas , ajoûte , *Ex quo factum est , ut postea Athletæ cæterique artifices , his statibus in statuis ponendis uterentur , in quibus victoriam essent adepti.* Je ne puis m'empêcher de rapporter à ce sujet une jolie Epigramme de l'Anthologie Gréque , sur la statuë de l'Athlète ^{Lib. 4. c. 2.} ^{Ep. 4.} Ladas vainqueur à la Course ; Ouvrage de Myron fameux Sculpteur.

Οἷον ἔης φεύγων τὸν ὑπὲρ νικῶν , ἔμπνοε Λάδα ,
 Θυμὸν , ἐπ' ἀκροτάτῳ πνεύματι θεῖς ὄνυχας ,
 Τοιοῖσι χάλκευσεν σε Μύρων , ἐπὶ παντὶ χαράζας
 Σώματι , Πισσαίου αἰσσοδοκίῃ σιφάνου
 Πλήρης ἐλπίδ' εἶν' ἄκροις γ' ἐπὶ χεῖλεσιν ἄσθμα
 Ἐμφαίνει , κοίλῳ ἔνδοθεν ἐκ λαγόνων
 Πηδῆσ' ταχὺ χαλκὸς ἐπὶ σέφ' , οὐδὲ καθίξει
 Ἄ βράτις ὦ τέχνη , πνέουσα ἀκυτίεσσι.

C'est-à-dire : *Tel que tu étois dans la Course , ô Ladas , lorsqu'à peine touchant la carrière du bout des ongles , tu laissois bien loin derrière toi un coureur vite comme le vent ; tel t'a représenté dans ce bronze l'illustre Myron , exprimant sur tous tes traits le caractère d'un Athlète qui aspire à la couronne Olympique. En effet cet Athlète ne paroît-il pas tout plein d'espérance ? Ne voit-on pas ses flancs agitez pousser le souffle , qui semble s'échapper de l'extrémité de ses lèvres ? Tout de bronze qu'il est , il va s'élancer vers la couronne qui l'attend ; Et son pied-d'estal n'est pas capable de le retenir. Merveilleux effet d'un Art , qui donne plus de légèreté , que la vie même !*

Athlètes
enfans.

Pausan.
Eliaç. l. 2.
c. 2. c. 3.
c. 4. c. 9.
c. 14. c. 16.

Eliaç. l. 1.
s. 8.

Polybist. c. 6.

Lib. 8. in
Pythag. sect.
47 Sympo-
siaç. l. 2. g. 5.

Parmi ces statuës d'Athlètes, qui décoreient Olympie, on en trouvoit plusieurs de jeunes enfans, qui avoient remporté les prix aux Jeux publics. On y voyoit, entre autres, la statuë d'un Damisque, vainqueur à la Course, dès l'âge de douze ans; celles d'un Anauchidas & d'un Phérenique, vainqueurs à la Lutte; celles d'un Chérée, d'un Agamétor, & d'un Athenée, vainqueurs au Pugilat. Car (selon Pausanias) on avoit établi à Olympie dès la 37. Olympiade, des prix pour la Course & pour la Lutte des enfans Athlètes; ce qu'on étendit au Pentathle, dans la 38. Olympiade, au Pugilat dans la 41. & au Pancrace dans la 145. Mais les Eléens retrancherent bien-tôt ce dernier combat aux enfans, ainsi que le Pentathle. Solin parle d'un jeune chevrier de Milet, nommé Polymnestor, qui ayant attrapé un lièvre à la Course, fut, peu de tems après, produit par son maître, aux Jeux Olympiques, où il fut couronné, dans la 46. Olympiade. Pythagore de Samos, au sortir du lieu où s'exerçoient les enfans, & d'où on l'avoit chassé avec mépris, à cause de sa longue chevelure & de sa robe de pourpre, vainquit le premier au Pugilat les hommes faits, en combattant selon toutes les règles; ce qui arriva dans la 48. Olympiade, au rapport de Diogène Laërce. Plutarque nous apprend, que ces petits champions étoient admis aux Jeux Olympiques & aux Pythiens; mais avec cette différence, que dans ceux-ci, ils entroient en lice les premiers pour chaque espèce de combat, & étoient relevés par les hommes faits; au lieu que dans les Jeux Olympiques, les hommes ne paroissoient sur la scène, qu'après que les

les enfans y avoient disputé entre eux les prix des divers combats.

Tel est le sens naturel que présente d'abord le passage de Plutarque : mais *Du Faux* y donne une autre interprétation, prétendant que Plutarque a voulu dire, qu'aux Jeux Pythiens, on apparioit les hommes avec les enfans pour la Lutte, le Pugilat, & le Pancrace ; dans la supposition que la particule Gréque (ἐπι) ne signifie point ici (après) mais (avec.) Je lui accorderai volontiers qu'à Delphes les grands Athlètes pouvoient se battre les uns contre les autres à la Lutte, au Pugilat, & au Pancrace, en même-tems que les petits. Je conviendrai même avec lui, que les enfans pouvoient disputer les prix de la Course à pied & de la Course des chars contre les hommes, & remporter la victoire : c'est de quoi cette Épigramme de l'Anthologie ne permet pas de douter, quant à la Course des chars : *Agonistic. l. 3. c. 8.*

Πρεσβυτέρους κοῦρῳ μὲν ἔαν, πρέσβυς δὲ τι κούρου
Νικᾶς τεθρίππων κίνησας ἀθλοφόρον.

Ἐξ δ' ἐτέων αἰύσας δεκάδας, σήλω ἐπὶ νίκαις

Εἴλης, Καλλιόπῃ, νόμασι κοιρανίης,

Ὅφρα μένοις καὶ ἔπειτα τιὸν κλέῳ. αἰδέ τοι ἔη

Ὡς κλέῳ ἀθάνατον, καὶ δέμας ἀθάνατον.

C'est-à-dire : Lorsque vous étiez encore enfans, ô Calliopes, vous avez remporté sur les hommes le prix de la Course des chars, & vous l'avez remporté sur les enfans dans un âge avancé. Vos victoires vous ont mérité la colonne qu'on vous a érigée par l'ordre du Prince, lorsque vous étiez

séxagénaire ; & comme cet honneur doit immortaliser votre gloire, plutôt au Ciel qu'il pût immortaliser aussi votre personne. Mais je ne puis me persuader, que dans les trois sortes d'Exercices dont parle Plutarque, & où il falloit joindre la force à l'adresse, on ait mis de jeunes enfans aux prises avec des hommes robustes ; auquel cas, il n'y auroit eu certainement que des coups à gagner pour les premiers. Il ne sert de rien d'alléguer, pour l'opinion de *Du Faur*, l'exemple de Pythagore que j'ai rapporté plus haut ; car quoique Diogène Laërce dise que cet Athlète ayant été rejeté par les enfans, vainquit les hommes au Pugilat, il ne s'ensuit nullement qu'alors il fût encore enfant. Je crois, au contraire, qu'on ne l'avoit exclus des lieux où s'exerçoient les enfans, que parce qu'il étoit d'un âge & d'une force, qui demandoient pour lui de plus rudes concurrens ; & que si sa longue chevelure & sa robe de pourpre l'exposèrent à la risée de cette jeunesse pétulante, elles n'eurent pas la meilleure part à l'exclusion de ce jeune Athlète. Le passage de Pausanias, où cet Historien témoigne que Milon remporta six fois les prix de la Lutte à Olympie, une fois contre les enfans, & cinq fois contre les hommes ; & qu'il en fit autant à Delphes ; ce passage (dis-je) ne prouve point que Milon ne fût plus enfant, lorsqu'il avoit combattu contre les enfans, dont il étoit demeuré victorieux. Pausanias ne veut dire autre chose, sinon que l'Athlète Milon, après avoir vaincu dès son enfance une fois aux Jeux Olympiques, & une fois aux Jeux Pythiens, fut encore couronné cinq fois aux uns & aux autres, dans un âge plus avancé.

Il étoit rare de rencontrer des Athlètes d'une constitution si heureuse, qu'après s'être signalés dès leur plus tendre jeunesse dans les combats gymniques, ils fussent en état d'y recueillir encore la même gloire, lorsqu'ils entroient en société de Gymnastique avec les hommes faits : & Aristote assure que parmi les Olympioniques, à peine en pouvoit-on compter deux ou trois à qui la Nature eût accordé pareil avantage. La raison qu'en allégué ce Philosophe, c'est que la violence des Exercices auxquels on accoutumoit ces enfans, leur faisoit acquérir une vigueur prématurée, qui s'énermoit dans la suite, & ne pouvoit les accompagner jusqu'à la jeunesse & à l'âge viril. C'est pourquoi il vouloit que l'on proportionnât aux forces des jeunes gens les Exercices qui faisoient partie de leur éducation, & que l'on eût grand soin de ne rien outrer sur cet article. Les Eléens étoient entrez dans ces vûes, dès la 38. Olympiade, après laquelle (selon Pausanias) ils cessèrent de proposer des prix pour le *Pentathle* en faveur des enfans; & le Lacédémonien Eutélidas fut le seul Athlète de cette espece, qui reçût la couronne d'olivier sauvage.

Policie.
l. 8. 4.

Eliae. l. 1.
c. 8.

Eliae. l. 2.
c. 14.

Du reste, s'il est arrivé en quelque occasion, que de jeunes Athlètes aient combattu avec avantage contre des hommes faits; ainsi que Pausanias le raconte de l'Athlète Artémidore, qui en un même jour, vainquit au Pan-crace les enfans, les adolescens, & les hommes; ce sont des cas si extraordinaires, qu'on n'en peut rien conclure pour le sentiment de *DuFaur*.

Au regard des Inscriptions, qui accompagnoient les statues des Athlètes, & qui mar-

Inscriptions Athlétiques.

quoient leur nom, leur pais, le genre & le tems de leur victoire, le prix qu'ils avoient remporté, &c. il nous en reste plusieurs qui ont été recueillies, publiées & illustrées par *Ottavio Falconieri*. C'est de quoi je pourrai peut-être parler plus amplement dans un autre Discours, en faisant l'Histoire des Athlètes les plus célèbres.

Honneurs
divins ren-
dus aux
Athlètes.

J'ai remarqué plus-haut l'extrême penchant qu'avoient les peuples à rendre les honneurs divins aux Athlètes, & le soin des Hellanodiques à réprimer ces excès. Cela n'a pas empêché que la chose ne soit arrivée en plus d'une occasion; & cette espece de culte peut passer pour le comble de la gloire Athlétique. J'en trouve trois exemples dans l'Histoire. Le premier rapporté par Hérodote, est de Philippe Crotoniate, vainqueur aux Jeux Olympiques, & le plus bel homme de son tems, à qui les Egéains dressèrent après sa mort un monument superbe, & sacrifièrent comme à un Héros. Le second exemple, encore plus extraordinaire, est d'Euthyme de Locres, excellent Athlète pour le Pugilat, lequel pendant sa vie reçut les honneurs divins, par ordre de l'Oracle: voici comme Pline le Naturaliste en parle: *Consecratus est vivus sentiensque oraculi ejusdem jussu, & Jovis Deorum summi astipulatu Euthymus Pyctæ semper Olympicæ victor, & semel victus. Patria ei Locri in Italia. Ibi imaginem ejus & Olympicæ alteram eadem die tactam fulmine, Callimachum ut nihil aliud miratum video; Deumque jussisse sacrificari, quod & vivo factitatum, & mortuo: nihilque adeo mirum, quàm hoc placuisse Diis.* Le troisième exemple est celui de l'Athlète Théagène;

Lib. 2. §. 11.
47. edit.
Londin.

Lib. 7. c. 47.

ne, qui, au rapport de Pausanias, fut adoré ^{Elic. l. 2.} après sa mort, non seulement par les Thasiens ^{c. 11.} ses compatriotes, mais par divers Peuples, tant Grecs que barbares.

Quelque soin que j'aye pris de rassembler dans ce Memoire & dans les deux précédens, ce que le travail des Antiquaires, & mes propres recherches ont pu m'apprendre sur les Athlètes; je ne me flatte nullement d'avoir épuisé cette matiere. Je suis au contraire, fort persuadé, qu'il reste encore sur cela, plusieurs points à éclaircir, & plusieurs circonstances à ajoûter. Aussi ne me suis-je proposé de donner sur ce sujet que de simples Memoires, & non pas un Traité complet.



D E S A U G U R E S.

Par M. MORIN.

POUR traiter à fonds de la Science des Augures, il nous faudroit des Memoires Toscans, Egyptiens, Chaldéens, ou Phéniciens, qui nous manquent absolument. C'est une Science perdue dont il ne nous reste que des notions fort imparfaites. Nous nous contenterons donc de ramasser ici par forme d'extrait ce que les Anciens nous ont laissé sur son origine grammaticale, son origine personnelle par rapport à ses Auteurs & son origine réelle.

Varron le plus savant des Romains a pré-^{vagu.} tendu que les termes d'*Augur*, & d'*Augurium*

372 MEMOIRES DE LITTERATURE,
 venoient *ex avium garritu*, du gasouillement
 des oiseaux, qui faisoit un des objets princi-
 paux de l'attention des Augures. Festus, au-
 tre Etymologiste, a mieux aimé le deriver *ex*
avium gestu, de la contenance des oiseaux.
 On pourroit & on devroit peut-être s'en rap-
 porter à eux. Le fameux Anglois Lloyd ne
 l'a pas fait, & il en a imaginé une qui seroit,
 ce semble, assez heureuse, si elle avoit un peu
 plus de solidité. Il suppose que, comme dans
 la premiere antiquité les Romains appelloient
Viocuros ceux que nous appellons les Voyeurs
 des grands chemins, *quasi viarum curatores*;
 ils nommoient de même ceux qui étoient char-
 gez du soin d'élever ou d'observer les oiseaux
 dans certaines occasions critiques, *Avicuros*,
 & delà, selon lui, les termes d'*Augur* & d'*au-*
gurium, *quasi avicurus* & *avicurius*.

Si nous avons affaire à des Allemans on
 pourroit leur en fournir une de leur fonds par-
 faitement litterale, tirée des deux mots *Aug*
 & *Vr*, qui doivent signifier dans leur Langue
 une vûe fort subtile, telle que le devoit être
 celle des gens de cette profession. Mais il faut
 s'accommoder à la portée de ses auditeurs;
 celle-là ne passera point ici.

Quoiqu'il en soit en Allemagne ou ailleurs,
 ce n'est certainement point chez les Romains
 qu'il faut chercher la naissance de cette préten-
 due Science; elle étoit avant que Rome fût;
 cela est clair par l'Histoire de sa fondation:
 Aussi tous les Auteurs Latins conviennent,
 qu'elle leur étoit venuë des habitans de la Tos-
 cane, chez lesquels dans les commencemens
 ils avoient soin d'entretenir six jeunes Patri-
 ciens, comme dans une espece d'Academie
 pour

Dans son
 Dictionnaire,
 verb. Avi-
 curos.

9 Gioppins
 apud Maie-
 lum in diebus
 Canic.
 p. 413.

pour en apprendre de bonne heure les secrets & les principes. Les Toscans en attribuoient l'invention à un certain Tagès, espece de Demi-dieu, qu'un Laboureur avoit déterré d'une façon assez difficile à comprendre avec le soc de sa charruë, & qu'il avoit trouvé endormi sous une motte de terre. Suidas en fait honneur à Telegonus, Pausanias à Parnasus fils de Neptune, qui vivoit avant le déluge; les Savans qui paroissent avoir étudié sa généalogie avec le plus d'exactitude, la font descendre successivement des Cariens, des Ciliciens, des Pisidiens, des Egyptiens, des Chaldéens & des Pheniciens; & ils prétendent même en donner une espece de raison physique, en remarquant que ces peuples de tout tems se distinguoient des autres par leur attention à l'espece volatile, qui abondoit d'une façon particulière dans leur país. De sorte que, selon eux, leur commerce fréquent avec ces animaux, & le soin qu'ils prenoient de leur éducation, faisant leur occupation la plus ordinaire, il n'étoit pas étonnant, s'ils entendoient mieux que les autres ce que signifioient leurs cris, leurs mouvemens, leurs postures & leurs differens ramages.

Ceux qui cherchent & qui prétendent trouver l'origine de toutes choses dans l'Écriture sainte, ne font pas difficulté de rapporter celle-ci au premier homme, qui connoissoit à fonds toutes les créatures, & qui devoit entendre parfaitement le langage des animaux, puisqu'il raisonnoit avec eux, & eux avec lui. Ils ajoûtent que de pere en fils elle étoit passée au Patriarche Noé, grand Astrologue selon eux, & qui ne lâcha le corbeau & le pigeon hors de

l'arche qu'après s'être bien orienté suivant les principes de l'Ornithomantie ; de Noé à Cham célèbre par son attachement aux Sciences abstruses & connu chez les Nations sous les différens noms de Saturne , de Pan & de Zoroastre ; & enfin de Cham au fameux Tagès , qui suivant leurs memoires devoit être son arrière-petit-fils , & qu'ils appellent autrement *Maloth*, par le canal duquel cette merveilleuse Science étoit pañée dans l'Europe. Les Auteurs de ces rêveries n'hésitent pas non plus à mettre cette perfection au nombre de celles de Salomon. C'est ainsi que Kimchi raisonnant à sa maniere sur ce qui est dit que la sagesse de ce Prince surpassoit celle des Orientaux & des Egyptiens , en infère qu'il devoit par conséquent posséder tous les secrets de l'Astrologie & en particulier des Augures , parce que c'étoit alors en quoi excelloient les Arabes , & les Sages d'Egypte. Jarchi dit de même en parlant de lui dans ses Commentaires sur les Chroniques qu'il étoit excellent Augure , & ailleurs il pose en fait que *Audiens garrientem avem intelligebat linguam ejus*. Enfin si nous voulons en croire ces merveilleux Interpretes d'Ecriture , nous y trouverons toutes les trois parties de la Science des Augures fort clairement désignées. Le *tripudium* des poulets dans ce passage de Job : *Quis gallo dedit intelligentiam ?* Les *Oscines* , c'est-à-dire , les oiseaux qui instruisoient par leur chant dans celui de l'Ecclesiaste : *Avis cœli proferet vocem* , & ceux qu'ils appelloient *Præpetes* , c'est-à-dire , qui prophétisoient par leur vol dans la suite de ce même passage , & *ales indicabit rem*.

Berosus
Anni. Bais-
sard in
Tageste.

In 3. Reg. 4.
39.

In 2. Chron.
9. 4.
In 3. Reg. 3.
85
Bochart.
Hieros.

Job.
XXXVIII.
35.

Ecc. X. 20.

Ce qu'il y a de vrai, c'est que cette superstition est plus ancienne que l'Ecriture Sainte, puisqu'elle y est expressément interdite & condamnée. *Ὁὐκ οἰωνέετε non augurabimini*, dit le Seigneur dans le Lévitique, & dans le Deuteronomie, *Nec inveniatur in te qui observet Auguria*, οἰωνίζεσθαι. La seule chose qui pourroit faire de la peine aux Grammairiens, c'est que le terme de l'original שׂוּמָה qui est traduit de la même manière dans toutes les autres versions, ne paroît avoir aucun rapport aux oiseaux, & qu'il est dérivé manifestement de celui de שׂוּמָה qui signifie un serpent. Mais ce qui justifie les Traducteurs, c'est que le terme d'οἰωνός en Grec, aussi-bien que celui d'*augur* en Latin, s'appliquoit indifféremment à toutes sortes de présages, souvent même par préférence à ceux qui se tiroient des serpents, *Ὀἰωνός, ὄφης*, dit Hesychius dans son Dictionnaire; & Suidas en parlant de Telegonus, qui, selon lui, avoit le premier inventé τὴν οἰωνιστικὴν, ajoute par forme d'explication, c'est-à-dire, le secret de comprendre ce que désignoit un serpent, ou une belette sur le toit. Aussi la vérité est que dans cette Science les serpents avoient autant & peut-être plus de considération que les oiseaux, particulièrement dans les lieux où ces insectes sont plus fréquens, comme dans l'Egypte & dans toute l'Afrique. Il paroît même qu'il y avoit une liaison si étroite entre ces deux especes d'animaux dans les principes de ceux qui s'attachoient à cette profession, qu'ils étoient persuadés que leurs premiers Auteurs n'étoient parvenus à bien entendre les présages des oiseaux que par le secours des serpents. Ce fut par leur moyen
que

Levit. XIX.
26.
Deut. XVIII.
10.

in Hesiodam
ad vers. 87.

que les enfans de Priam , Helenus & Cassandre , apprirent ce secret , s'il en faut croire le Scholiaste d'Euripide. Ἑλένη καὶ Κασάνδρας ἐν

νικῶν Ἀπόλλωνος ὄντων ἔλθοντες ὄφεις καὶ τὰ αὐτῶν περι-
λεῖξαντες ὥτα· ὅτως ὀφρυκόχως ἐργάσαντο , ὡς μόνως τῶ
θεῶν ἀκρίειν βύλας καὶ μάντις ἀκρὺς εἶναι. C'est-à-

Biblioth. l. 1.
p. 47.

dire , que ces deux jeunes enfans étant dans le Temple d'Apollon , les serpents consacrez à ce Dieu , s'approcherent d'eux & leur lécherent les oreilles ; & que par cette opération ils leur rendirent les organes de l'ouïe si subtils , qu'ils entendoient les consultations des Dieux , & qu'ils devinrent des Prophètes accomplis. Apollodore conte la même chose de Melampus , savoir que ses domestiques ayant découvert une famille entiere de serpents dans un vieux chêne , & tué sur le champ le pere & la mere , ils lui en apportèrent les petits , qu'il fit élever avec un grand soin , & que par reconnoissance ou autrement , ces animaux devenus grands , l'ayans trouvé un jour endormi , s'attacherent chacun à une de ses oreilles , qu'ils nettoyerent avec leurs langues si parfaitement , qu'à son réveil il fut tout étonné qu'il entendoit les conversations des animaux , & mille autres choses où il ne comprenoit rien auparavant. Philostrate dans la vie d'Apollonius assure que les Indiens acquerioient la même intelligence , en mangeant le cœur ou le foie de certains dragons dont la chasse faisoit , à cause de cela , une de leurs principales occupations ; & Eusebe semble autoriser cette tradition dans son Traité contre Hiérocles , où il suppose comme un fait constant , qu'Apollonius lui-même avoit fait usage de cette recette pour se procurer cette connoissance :

sance: ce qu'il lui reproche comme une infidélité à la Philosophie de Pythagore dont il faisoit profession , & qui assujettissoit ses Disciples en fait de manger à une abstinence entière de toutes sortes de créatures animées. Erreurs populaires dont il seroit inutile de chercher le fondement dans la nature. Si ce n'étoit point leur faire trop d'honneur, il seroit peut-être plus aisé de le trouver dans la Religion, en imputant ces illusions au serpent ancien , le premier Auteur de toutes les superstitions.

Quoi qu'il en soit , il est bien établi que celle-là est des plus anciennes :

Mirum unde , sed olim

*Stasius
Tib. 63.*

Hic honor alitibus.

Savoir sur quoi pouvoit être fondée cette prévention étonnante des Anciens en faveur des oiseaux , & de tant d'autres animaux qui entroient dans leurs observations augurales , c'est ce qui n'est pas aisé d'expliquer , & sur quoi les plus habiles du métier étoient eux-mêmes fort embarrassés. *Mirum unde.* S'ils s'étoient contentez d'établir entre ces créatures une espece de jargon , & des manieres de signaux pour se communiquer certains avis importans à la conservation de leur espece , il n'y auroit rien en cela de surnaturel , & qui ne fût aisé à justifier par une infinité d'expériences , qui se sont faites de tout tems par les disciples de la Nature ; mais de prétendre qu'ils nous parlent , qu'ils nous avertissent , qu'ils nous menacent , qu'ils nous encouragent ; de les écouter comme les Langues des Dieux , pour nous servir

*Rhodig. l. 8.
c. 12.*

378 MEMOIRES DE LITTERATURE,
servir de leurs expressions , & de les regarder
comme des Prophetes ou des Oracles vivans ,
qui répondoient précisément à la pensée de
ceux qui les consultoient , c'est une imagina-
tion folle, puerile, extravagante, qui sera ju-
gée telle par toutes les personnes de bon sens.
Cependant c'étoit certainement chez les An-
ciens une affaire grave, sérieuse, & par rap-
port à la Religion, & par rapport à l'Etat.

Quand on pressoit leurs Docteurs là-dessus,
ils ne tenoient pas tous le même langage: les
uns se contentoient de dire en général , que
c'étoit une qualité occulte , un instinct parti-
culier , qui leur avoit été accordé par l'Au-
teur de la Nature :

*Statius tibi-
dem,*

Superæ seu conditor aula

Sic dedit effusum chaos in novâ seminatexens.

Les autres dans les principes de la Métemp-
sychose , regardoient les oiseaux & la plupart
des animaux, comme des créatures raisonna-
bles qui avoient changé de figure, comme des
hommes métamorphosés :

Idem ibid.

*Seu quia mutata nostraque ab origine versis
Corporibus subiere notos.*

La plus grande partie prétendoient que leur
éloignement de la terre , l'innocence de leur
vie, la pureté de l'air qu'ils respirent, & leur
proximité du Ciel, rendoient leurs sensations
plus subtiles , & les mettoient en état de pé-
ntrer plus aisément que nous dans les éve-
nemens futurs :

Seu

Seu purior axis *Ibid.*

*Amotumque nefas, & rarum insisteret terris
Vera docent.*

Les plus raisonnables convenoient de bonne foi que ces prétendus Prophètes, comme la plupart des autres, prophétisoient sans le savoir & sans y entendre finesse. *Ut aves seu prætervolando, seu stando futura pennis vel voce significant nescientes*, dit Macrobe, & qu'ils n'étoient que des instrumens brutes entre les mains de l'Auteur de la Nature, qui conduisoit leurs mouvemens d'une manière si sûre, que les hommes qui les étudioient avec attention, en tiroient des inductions infaillibles.

Auguria non volucrum arbitrio futura nescientium colliguntur, sed volatus avium dirigit Deus ut rostrum sonans, aut prætervolans pinna turbido meatu vel leni futura præmonstret. *Amm. Marcell. l. 21. initio.*

C'est la conclusion qu'Ammien Marcellin tire d'un raisonnement fort entortillé, dans lequel il attribue à l'esprit des élemens, une vertu de pressentiment qui se communiquoit à ceux qui savoient se rendre favorables certaines Substances énergiques, dont il donne la surintendance à la Déesse Thémis. Voici ses termes : *Elementorum omnium spiritus, ut pote perennium corporum præsentendi motu semper & ubique vicens, ex his quæ per disciplinas varias affectamus, participat nobiscum munera divinandæ, & substantiales potestates ritu diverso blacatæ, velut ex perpetuis fontium venis vaticina mortalitati suppeditant verba.* Ce langage magique est trop profond & trop mystérieux

380 MEMOIRES DE LITTERATURE ,
rieux pour nous, & nous n'avons rien trouvé
dans les Auteurs que nous avons consultez ,
qui puisse y donner du jour.

Cicéron s'en expliquoit d'une manière plus
intelligible & de meilleure foi. Personne n'é-
toit plus capable d'en parler pertinemment que
lui. Revêtu de la dignité d'Augure , il avoit
eû la connoissance de leurs secrets les plus
cachez ; il avoit assisté une infinité de fois aux
expériences qui se faisoient tous les jours par
rapport aux intérêts publics ou particuliers. Il
avoit eû toutes les facilités possibles pour étu-
dier cette Science à fonds , & il paroît qu'il
l'avoit fait par les deux livres qu'il nous a lais-
sez de la Divination , où l'on peut dire qu'il
a épuisé la matière , en faisant soutenir dans
toute leur force le pour & le contre à diffé-
rens personnages. Dans le premier, son frè-
re Quintus en Payen persuadé de bonne foi ,
étale toutes les raisons dont se servoient les
Théologiens pour autoriser les Augures ; an-
tiquité, tradition, révélation, usage univer-
sel, exemples, autoritez, rien n'y est oublié ,
à une chose près sur laquelle il passe condam-
nation. C'est que pressé par les Epicuriens
d'établir des connexions solides & naturelles
entre les mouvemens, des oiseaux, & les in-
ductions qu'on en tiroit, il avouë rondement
son ignorance là-dessus : *Quid queris, Car-
neades, cur hæc ita fiant, aut qua arte perspicere
possint, nescire me fateor, evenire autem teip-
sum dico videre.... Non reperio causam, la-
tet fortasse obscuritate involuta natura; non
enim me Deus ista scire, sed his tantum modo
uti voluit.* Enfin il se retranche sur les preu-
ves de fait, & il soutient que cette Science
s'étoit

s'étoit établie à peu près comme la Medecine sur des expériences réitérées , où la Raison n'avoit aucune part : *Quorum vim atque naturam ratio nunquam explicavit, utilitate & ars est, & inventor probatus*, & qu'à le bien prendre elle n'étoit fondée que sur des conjectures : *Conjecturâ enim nititur, ultra quàm progredi non potest*. Certainement quand un Avocat de cette importance employe des défenses de cette nature, on est en droit de juger qu'il n'avoit rien de mieux à dire.

Mais le plaisir est d'entendre Cicéron lui-même soutenir le contre dans le second livre, & de voir avec quelle liberté Philosophique, il se moque de toute cette profession, avec quel goût il ramasse tous les bons mots des Anciens sur ce sujet, & avec quelle hauteur il pulverise tous les menus retranchemens de son frere, en démontrant par des raisons toutes plus convaincantes les unes que les autres, la facilité de cet Art, son inutilité, sa fausseté, ses contrarietez, son impossibilité. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est qu'au milieu de tout cela, il ne laisse pas de blâmer les Généraux & les Magistrats, qui dans les occasions importantes en avoient méprisé les pronostics, & de soutenir que cet usage tout abusif qu'il étoit selon lui, devoit cependant être respecté par rapport à la Religion & la prévention des Peuples.

Laissons-là Cicéron qui nous meneroit trop loin, & finissons par deux considérations qui nous paroissent renfermer ce que l'on peut dire de plus vraisemblable sur la premiere source de cette superstition.

On sait que chez les Anciens, & encore au-

382 MEMOIRES DE LITTERATURE,
 aujourd'hui chez bien des gens, la voye la
 plus commune pour se déterminer dans les
 affaires ambiguës & hasardeuses, étoit d'avoir
 recours au sort; & ce sort chacun se le com-
 posoit à sa maniere. Les personnes vives brus-
 quement de la premiere chose qui se présen-
 toit, d'une paille ou d'un coup de dez, afin
 de se délivrer plutôt de l'incertitude. Les
 personnes graves y apportoit plus de façons,
 & plus de cérémonies. Ils commençoient
 par exposer l'affaire en question aux Dieux.
 Ils les supplioient de vouloir bien leur faire
 connoître le parti qu'ils devoient prendre, &
 comme si les Dieux n'eussent pas pû trouver
 les moyens de leur expliquer leur volonté. Ils
 seldonnoient la liberté de leur prescrire certains
 signaux, qu'ils imaginoient eux-mêmes, &
 auxquels ils attachoient des présages bons ou
 mauvais à leur discretion; ce qui composoit
 une espece de chiffre entre Dieu & les hommes
 dont il n'y avoit que le consultant qui eût la
 clef, & dont les oiseaux ou les animaux du
 pais faisoient ordinairement les caracteres. *An-*
guriu, dit Servius, *est exquisita Deorum vo-*
luntas per consultationem avium quod tunc peti
debet, cum id quod animo agitamus per Augu-
rium à Diis volumus impetratum. Ce qui don-
 ne assez à entendre que dans leurs principes
 les oiseaux ne signifioient rien par eux-mêmes,
 mais seulement par rapport à l'intention &
 aux conventions du suppliant. Voici une for-
 mule de leurs invocations qui justifie cela
 bien clairement. C'est un Augure qui parle
 à Jupiter :

Servius Petri
 Danielis ad
 Ensid. 3.

Si datur & duris sedet hæc sententia Parcis , Statius Theb. l. 3. v. 491.
Signa feras , lævusque tones , tunc omnis in
astris

Consonet arcana volucris bonamurmura linguâ.

Si prohibes hic neçte moras , dextrisque pro-
fundum

Alitibus prætexe diem.

Et ce qui fait voir que dans les commence-
 mens la signification de ces signaux étoit arbi-
 traire, c'est qu'elle varioit suivant les païs, &
 que les oiseaux qui passoient pour favorables
 en un lieu, étoient regardez ailleurs comme
 mauvais, suivant la remarque de Cicéron, & Lib. 2. de] divin. 1
 que les Italiens affectoient un sens avantageux
 à la gauche & les Grecs à la droite. Si dans
 la suite des tems ces explications se fixerent,
 ces fixations n'eurent lieu que par cantons,
 & il est aisé de comprendre que ce fut un
 effet naturel de la tradition, & que les sujets,
 les enfans, les disciples, s'accoutumerent in-
 sensiblement à respecter, ou à éviter, à re-
 garder comme des oiseaux de bon ou de mau-
 vais augure, ceux qui en différentes rencon-
 tres avoient heureusement déterminé les réso-
 lutions de leurs Princes, de leurs peres, ou de
 leurs maîtres. Cette fingerie est dans le sang
 & dans la nature du Genre humain. A l'é-
 gard de ces conventions par lesquelles les hom-
 mes osoient prescrire aux Dieux la maniere de
 s'expliquer avec eux, elles paroissent fort an-
 ciennes, puisque nous en voyons des traces
 dans l'Ecriture. *Pete tibi signum à Domino*,
 dit Isaïe de la part de Dieu au Roi de Juda qui
 hésit-

hésitoit sur le parti qu'il devoit prendre , & nous en avons un exemple spécifique dans Eliezer serviteur d'Abraham , lequel ayant été envoyé par son maître pour trouver une femme à Isaac , & se voyant près du lieu marqué , il s'assit sur le bord d'un puits où il jugea que les habitans devoient venir puiser de l'eau ; & il pria Dieu que celle des filles qui se présenteroit , & qui auroit l'honnêteté de lui offrir de l'eau pour lui & pour ses chameaux , fût celle qu'il avoit destinée pour être la femme de son maître. Ce qui arriva précisément comme il l'avoit souhaité.

A cette premiere origine on peut en ajoûter une seconde , tirée du sein de la Nature. Tout le monde sait que les habitans de l'air plus interessez que les autres Créatures , à ses différentes vicissitudes , ont reçu du Créateur des organes très-déliçats qui leur en font sentir les changemens dès les premieres approches ; pressentiment qu'ils donnent à connoître dans les occasions , ou par leurs voix , ou par leur vol , ou par leurs différentes contenance , suivant les observations uniformes de tous les Naturalistes anciens & modernes. Cela supposé , il est aisé de comprendre comment les Anciens dans leur premiere simplicité , quand certaine température de l'air étoit importante pour leurs travaux , étudioient avec attention les postures de ces animaux , comme nous faisons aujourd'hui nos Barometres , afin de faire usage du tems présent , & de se précautionner contre le futur. Que cependant cette sorte d'étude ne convenant ni à tous les pais , ni à toutes les professions , ceux qui s'y appliquoient d'une façon particuliere ,

&

& qui s'étoient fait une reputation dans ce genre de prophétie , se voyant consultez de tous côtez avec empressement , entreprirent d'en étendre les bornes par un principe de charlatannerie qui n'est que trop commun dans toutes sortes d'états , & qu'abusant de la prévention , de la simplicité , de la curiosité des Peuples , ils n'eurent pas de peine à leur faire entendre que leurs connoissances s'étendoient bien au delà la pluye & du beau tems , & que les animaux , dont ils feignoient d'entendre le langage , les instruisoient de tous les événemens futurs.* Imposture dont Lucien nous a démontré la possibilité & la réalité dans son Faux Prophete , & qui n'étoit pas inconnue aux gens de bon esprit.

Soit que l'on veuille ou joindre ou séparer ces deux sources , il se trouvera que cette prétendue Science , assez innocente dans les commencemens , n'étoit devenue criminelle que par le mélange de la superstition ou de la supercherie , & peut-être de toutes les deux ensemble.



DE LA VIE PRIVEE DES ROMAINS,

*C'est à-dire: Ce qu'un Particulier, menant une
vie commune, faisoit dans le cours d'une
journée ;*

Les heures ajustées à notre maniere de
compter.

PREMIERE PARTIE.

Par M. l'Abbé C O U T U R E.

LE titre de cette Dissertation ne promet rien de bien curieux. Il n'en est pas de la vie des Particuliers, comme de la vie des Magistrats. Dans l'une les marques de la dignité, les ornemens, les prérogatives, les emplois, tout a quelque relief ; & sinon chaque partie, au moins le tout ensemble produit un certain éclat qui arrête les yeux des spectateurs. Au contraire comme dans l'autre il n'y a rien que de tout simple & tout uni, il n'y a rien aussi qui réveille, rien qui semble mériter la moindre attention. Aussi ne voit-on pas que les Compilateurs des Antiquitez Romaines, qui ont tant écrit & tant de fois répété la même chose sur toutes sortes de sujets, ayent daigné toucher seulement en passant à celui-ci.

C'est

C'est-là cependant de quoi je dois entretenir la Compagnie. Si je ne rapporte rien de surprenant, au moins me saura-t-on peut-être quelque gré d'être allé à la découverte, & de m'être mis en état de détromper ceux qui, par prévention pour l'antiquité, se feroient imaginé qu'il y auroit eû plus de mystere.

Les occupations suivent ordinairement les mœurs, & les mœurs suivent la fortune. Tout cela a été différent chez les Romains selon la différence des tems. Sous les Rois le Peuple vivoit dans une grande médiocrité, & par conséquent dans une grande simplicité. Les besoins de la vie & les périls de la guerre partageoient ses soins pendant l'espace de 244. ans.

Sous les Consuls durant environ pareil nombre d'années, lorsque les Romains n'avoient point de guerres au dehors, ils étoient agitez au dedans par un mal encore plus dangereux que la guerre. L'envie de dominer chez les Patriciens; chez les Plebéiens, l'amour de l'indépendance tint Rome dans une division perpetuelle, & pensa plusieurs fois étouffer cette République dans le berceau. Comme les Romains après le bannissement des Rois n'avoient plus d'autre frein que la Raison, & comme la Raison même n'est que très-foible dans les momens où elle commence d'agir; ces deux Ordres ne pouvant garder une juste modération dans leurs desirs, vivoient dans une défiance réciproque, & dès qu'ils n'avoient rien à craindre de la violence de leurs ennemis, ils donnoient toute leur attention à se garantir des embuches de leurs Concitoyens.

En effet le Sénat ne sembloit donner des Consuls que contre le Peuple, & le Peuple

ne faire des Tribuns que contre le Sénat : ainsi jusqu'à l'année 506. de Rome les troubles domestiques & les guerres voisines occupèrent tout l'esprit & toute la vertu des Romains. S'il leur restoit quelque intervalle de tranquillité, ils le donnoient tout entier à l'Agriculture, à laquelle il sembloit que la fortune eût attaché l'innocence des mœurs & la douceur de la vie. Alors la différence des états ne se faisoit point sentir par la différence des occupations : les Grands n'étoient pas moins laborieux que les petits ; & ces deux conditions si distinguées dans la ville par les titres de Nobles, & de Plebéïens, étoient parfaitement réunies dans les campagnes sous le nom de Laboureur.

Les Livres sont pleins de ces sortes d'exemples, non seulement dans les premiers tems de la République, où il étoit ordinaire qu'on allât prendre des Consuls & des Dictateurs dans leurs métairies, pour les transporter de l'exercice vil de conduire des bœufs, à l'emploi honorable de commander des Légions ; mais encore dans ces siècles florissans, où Rome déjà maîtresse de l'Italie, faisoit respecter sa puissance au delà des mers.

Je ne parle donc point de Quinctius Cincinnatus qui fut trouvé labourant son champ par ceux qui lui vinrent annoncer qu'on l'avoit nommé Dictateur. Je parle de Curius Dentatus, de Fabricius, d'Attilius Serranus, de Licinius Stolo, de Caton le Censeur, & d'une infinité d'autres, qui dans des temps bien plus avancés, ont tiré leurs surnoms de cette partie de la vie rustique, dans laquelle ils s'étoient distinguez par leur industrie : car c'est
delà,

dela, suivant l'opinion de Varron, de Pline, de Plutarque, & de tous les anciens Ecrivains, que les familles Asinia, Vitellia, Sullia, Porcia, Ovinia, ont été appellées, parce que leurs Auteurs s'étoient rendus celebres dans l'art d'élever ces sortes d'animaux; ainsi que d'autres étoient devenus fameux par la culture de certaines espèces de légumes, comme les Fabius, les Pisons, les Cicérons, &c.

Bien loin donc qu'on crût se deshonoré par les travaux du labourage, la considération qu'on avoit pour ceux qui s'y adonnoient dura si long-tems, que Cicéron sur la fin de la République ne fait aucune difficulté d'assûrer que les honnêtes gens aimoient encore mieux être enregistrez dans les Tribus de la campagne, que dans celles de la ville.

Enfin, la coutume de faire son principal séjour dans ses terres, étoit si constante & si uniforme, que le nom de *viatores*, ne fût donné à certains Officiers subalternes, que parce qu'ils étoient presque toujours en chemin, pour aller avertir les Sénateurs que tel ou tel jour il y auroit assemblée extraordinaire. Car pour les assemblées ordinaires, elles se tenoient régulièrement deux fois le mois, le jour des Calendes, & le jour des Ides; & en ce cas il n'étoit pas besoin de nouvel avis.

Au reste, si les Sénateurs vivoient ainsi, que devons-nous juger des autres Citoyens, qui n'avoient encore aucune idée des beaux Arts, qui ne songeoient ni à cultiver leur esprit par la Philosophie, ni à gouverner celui des autres par l'Eloquence? Plus des trois quarts de ceux-ci ne voyoient la ville que de

390 MEMOIRES DE LITTERATURE,
neuf jours en neuf jours pendant la paix. Ils
s'y rendoient seulement pour se pourvoir des
choses nécessaires à leur ménage, & pour
examiner s'ils approuveroient, ou rejetteroient
les nouveaux réglemens que les Magistrats
affichotent sur le Capitole & dans la Place pen-
dant trois jours de marché consécutifs, avant
que de les présenter pour être confirmez. Ce
qu'ils appelloient *promulgare per trinum nun-
dinum*.

C'étoit dans ces jours de marché que les
Tribuns du peuple l'entretenoient des affaires
du Gouvernement, & des changemens qu'il y
falloit faire, & ce sont ces harangues qui ont
nourri la mésintelligence, entre les Ordres,
pendant tout le temps qu'a duré la Répu-
blique.

Voilà, Messieurs, à peu près quelles étoient
les mœurs & les occupations principales des
anciens Romains, avant que ce Peuple eût été
corrompu par le luxe & par la mollesse des
Grecs & des Asiatiques. Quand je dis des
Grecs, je n'entends pas ceux qui peu de tems
après la prise de Troye étoient venus s'établir
dans cette partie de l'Italie, qui fut appelée pour
cela la grande Grèce; ces Grecs-là étoient
eux-mêmes des hommes endurcis aux fatigues
de la Guerre & de l'Agriculture, & conser-
vèrent ce caractère encore plusieurs siècles
après que les Romains eurent renoncé au leur.
J'entends ceux qui par leur commerce avec
les Phéniciens s'étoient tellement relâchez,
que l'exacte sévérité dont ils avoient fait pro-
fession ne se trouvoit déjà plus du temps de
Cicéron que dans les Ecrits de leurs Philoso-
phes.

Quand

Quand donc après la seconde guerre Punique les Romains vers l'an 570. appelez en Grèce par les Etoliens, & par les Athéniens, eurent d'abord vaincu Philippe Roi de Macedoine, puis Persès son fils, & que delà ils eurent poussé leurs conquêtes jusques dans l'Asie Mineure, & dans la Syrie, ce fut alors qu'oubliant leurs anciennes maximes, ils adoptèrent celles des Nations vaincuës, s'assujettirent eux-mêmes aux vices d'un Peuple qu'ils venoient d'assujettir à leur empire.

*T. L. Lib. 48.
Plin. l. 33.
cap. 11.*

*Asia primum de-
victa luxu-
riam misit
in Italiam.*

En moins de rien tout parut changé, on ne vit plus à Rome que de nouveaux Maîtres dans les Arts qu'on y avoit ignorez, & qu'il auroit mieux valu ignorer pour toujours. On se fit une étude de la grandeur & de la régularité dans les bâtimens, de la richesse & de la propreté dans les habits, de la somptuosité, & de la délicatesse dans les tables, de la variété & de la singularité dans les ameublemens. Numa avoit ordonné, *Deos fruge colere & mola salsa supplicare*, les Dieux n'étoient point représentés, ni par des statues ni par des peintures, & ce ne fut que cent soixante-deux ans après ce Prince qu'ils commencèrent à être adorez sous quelque figure. *Plut. in Numa, Dion. Hal. & Euseb. Cas.*

*Ce furent
les Héru-
riens qui
gâtèrent
les Romains
là-dessus,
Terent.*

La Religion même si modeste dans son institution & par les Loix de Numa, suivit le torrent; & devint aussi superbe dans l'appareil de ses cérémonies que dans les équipages de ses Ministres.

Quand la digue de l'ancienne discipline fut une fois rompue, il ne fut plus possible d'arrêter les mœurs dans leur chute, elles se précipitèrent en toutes sortes d'excès qui ne fi-

rent qu'augmenter avec le tems. Envain le Censeur s'efforça de les rappeler, sinon à la sévérité des ancêtres, au moins à un certain point qui fut tolérable: le goût nouveau du plaisir joint au mauvais exemple l'emporta toujours sur la sagesse des réglemens. On commença donc à charger les esclaves de tout ce qu'il y avoit de pénible au dedans, & au dehors, & à se réserver seulement ce qu'il y avoit d'honorable ou d'agréable dans toutes sortes de fonctions. Delà vient la distinction des esclaves de ville & de campagne avec des noms inconnus jusqu'alors, d'*atrienses*, *amanuenses*, *mediastini*, *cubicularii*, *anteambulant*, *pedissequi*, *unguentarii*, *topiarii*, *statores*, *chironomontes*, *lecticarii*, *saltnarii*, *viridarii*, *agasones*, *opiliones*, &c. *Mancipia urbana*, *mancipia rustica*, dont les uns étoient pour le luxe, & les autres pour la nécessité. Delà vint aussi l'avarice insatiable des maîtres, qui n'ayant pas toujours assez de patrimoine pour fournir à ces profusions immenses, se trouvoient comme forcez de piller leurs voisins & d'exercer un brigandage ouvert sur les Alliez du Peuple Romain.

Cette corruption qui commence toujours par les Grands & par les riches, passa bien-tôt à la simple populace. L'amour du travail fut entièrement aboli, & ce n'étoit plus vivre en Citoyen que de ne pas vivre dans l'oïveté. Toutes les heures du jour qui auparavant étoient employées à quelque chose d'utile, furent partagées presque généralement entre les bien-séances & les amusemens; entre les mouvemens qu'exige l'ambition, & le repos que demande la nature. Voyons quelle en fut la distribution,

Les

Les Romains ont été 460. ans sans connoître dans la journée que le matin, le midi, & le soir. Encore la Loi des 12. Tables, ne fait-elle mention que du lever & du coucher du Soleil ; & ce ne fut que quelques années après, que l'Huissier du Consul publia le midi à haute voix. Pline dit que le premier instrument qu'eurent jamais les Romains pour la distinction des heures, fut un cadran solaire que le Censeur L. Papyrius Cursor plaça dans le parvis du Temple de Quirinus, dix ans avant la guerre de Tarente. M. Varron nous apprend que le premier qui fut exposé en public auprès des rostres, étoit sur une petite colonne, & qu'il avoit été apporté de Sicile par M. Valerius Messala l'an de Rome 477. Quelqu'imparfait que fut ce cadran, on ne laissa pas de s'y conformer pendant l'espace de 99. ans, jusqu'à ce que Q. Martius Philippus qui fut Censeur avec Paul Emile, en donna un plus exact ; & Pline ajoute que de tout ce qu'il fit pendant sa Censure, ce fut ce qui lui attira de plus grands applaudissemens.

Cependant, comme il arrivoit souvent que les nuages, ou les brouillards rendoient les heures incertaines, Scipion Nasica l'an de Rome 595. établit une Clepsydre, & distingua les heures par l'écoulement de l'eau, comme nous faisons encore aujourd'hui par le moyen du sable. Il y en avoit douze au jour, tantôt plus longues, & tantôt plus courtes, selon la diversité des saisons. Les six premières étoient depuis le lever du Soleil jusques à midi ; les six dernières depuis midi jusques à la nuit. Et afin que chaque pere de famille pût être instruit à son gré de l'heure qu'il étoit,

il y avoit communément dans la maison un esclave qui n'avoit d'autre emploi que celui d'observer les heures. Athenée liv. 9. le dit en termes exprès, & l'appelle *ὀρολογητὴς λαβάργυρος*. Eustathe dans son dernier Commentaire sur l'Iliade l'appelle du même nom. Pline liv. 7. en parlant des morts subites, dit qu'un certain Babius qui avoit été Préteur de Bithynie, étoit tombé mort après avoir demandé à son esclave quelle heure il étoit? *Cum à puero quæsisset horas*. Et Martial lib. 10. ep. 62. dit à un Fâcheux, *horas quinque puer nondum tibi nunciat*: & Juvenal en parlant de la surdité des vieillards:

Set. X. 215.

Clamore opus est ut sentiat auris

Quem dicat venisse puer, quot nunciet horas.

Il s'agit maintenant de savoir quel usage les Romains, tels que je les viens de décrire, faisoient ordinairement de ces heures dans les jours qui n'étoient ni de fête ni de fêtes, ni d'assemblées, ni de foires, dont je pourrai parler une autre fois.

Il faut avant toutes choses convenir qu'il y a bien des sortes d'esprits, que les inclinations sont bien différentes dans les hommes, & que chacun a ses vûës suivant lesquelles il régle plus de la moitié de sa vie:

Mille hominum species & rerum discolor usus;

Velle suum cuique est, nec voto vivitur uno.

Ainsi nous ne comprenons point dans cette Dissertation ni le jeune homme qui se laisse aller au gré de ses passions, ni le vieillard qui n'est

n'est occupé que de ses infirmités : le premier seroit trop difficile à suivre dans ses écarts, & le second ne nous fourniroit tout au plus que quelques plaintes, toutes sur le même ton, & peu dignes de nos recherches. Je ne parlerai pas non plus de ces gens qui se refusoient à la Société civile, & qui, comme dit Sénèque, s'enterroient dans leurs maisons, comme dans des tombeaux, *Qui sic in domo sunt tanquam in conditorio*. Ce Discours n'est que pour ceux qui tenant un milieu entre l'homme public & le solitaire, se prêtoient aux affaires sans renoncer à eux-mêmes ; qui se souvenoient tellement qu'ils étoient Citoyens, qu'ils n'oublioient pas qu'ils étoient en même-tems & hommes & pères de famille : en un mot qui tantôt dans le Sénat, s'ils y étoient appelés, tantôt dans la Place, tantôt dans le Champ de Mars, tantôt dans le secret de leur maison, ajustoient les parties de leur journée aux usages du tems & du lieu, aux besoins de la nature, de la République ou de leurs amis : *Privato vivendum est ?* dit Sénèque, *sit Orator, silentium indictum est ? tacitâ advocacy civis juvet, periculosum ingressu forum est ? in domibus, in spectaculis, in conviviiis, bonum contubernalem, amicum fidelem, temperantem convivam agat, officia si civis amiserit, hominis exerceat*.

A l'égard de ceux-ci, ils ont toujours employé la première heure du jour qui étoit marquée par le lever du Soleil, aux devoirs les plus sérieux de la Religion. En effet si les hommes conduits seulement par la Raison, ont toujours offert à leurs Dieux les prémices de leurs fruits, de leurs grains & de leurs trou-

peaux , pourquoi ne leur pas offrir aussi les prémices de leurs pensées & de leurs actions?

Les Temples alors étoient ouverts à tout le monde , & souvent même avant le jour pour les plus matineux , qui y trouvoient des flambeaux allumés :

La Fontaine.
l. 6.

Pruden.

Mane salutatum concurritur, omnis adorat.

Martial.
Lib. IV.
Épigr. VIII.

Prima salutantes atque altera distinet hora.

Ceux qui ne pouvoient pas aller aux Temples , suppléaient à ce devoir dans leur Oratoire domestique , où les riches faisoient des sacrifices ou d'autres offrandes , pendant que les pauvres s'acquittoient par de simples salutations.

Au surplus , on ne doit point s'étonner de ce que leurs adorations & leurs prières étant si courtes , il leur falloit cependant pour cela une heure , & quelquefois plus. S'ils n'avoient eû à demander que le bon esprit & la bonne fanté , comme Horace & Propertius le pratiquoient ,

Hor.

Mens bona , fama , fides ;

Prop.
Lib. III.
El. XXIII. 9.

*Mens bona , si qua Dea es , tua me in sacra-
ria condo.*

Et comme Juvenal l'ordonne après eux :

Jal. X. 356. Orandum est ut sit mens sana in corpore sano.

leur liturgie n'eût pas duré si long-tems : mais le grand nombre de besoins réels , ou imaginaires , & la multiplicité des Dieux auxquels il falloit s'adresser séparément pour chaque besoin ,

soin, les obligeoit à bien des pèlerinages, dont Senec. epist. 41-
ceux qui savent adorer en esprit & en vérité,
sont affranchis.

Suetone remarque dans la vie d'Auguste, que lorsque ce Prince étoit obligé de se lever matin pour quelque considération d'amitié ou de religion, il alloit coucher dans la maison de celui de ses domestiques qui demeurait le plus près du lieu où la cérémonie se devoit faire: *Matutinâ vigiliâ offendebatur; ac si vel officii vel sacri causâ maturius vigilandum esset, ne id contra commodum faceret, in proximo cuiuscumque domesticorum cœnaculo manebat.* Hor. Lib. 4. od. 5;
Horace fait aussi mention des prières qu'on adressoit aux Dieux le matin & le soir pour la conservation du même Empereur, & le Dieu du Tibre dans le VIII. livre de l'Enéide, avertit Enée de faire ses prières de grand matin à la Déesse Junon:

Surge age, nate Deâ, primisque cadentibus astris v. 59.
Junoni fer rite preces.

Il feroit hors de propos d'examiner ici la manière dont les Romains prioient & adoroient, c'est la matière d'une autre Dissertation: mais je crois pouvoir, sans sortir de mon sujet, dire ici avec Plutarque & Apollonius, que ces adorations du matin étoient pour les Dieux célestes, au lieu que celles du soir étoient pour les Dieux infernaux. Quæst. Rom.

Mais ces premières heures du jour n'étoient pas toujours pour les Dieux seuls. Souvent même la cupidité ou l'ambition y avoit meilleure part que la piété.

De tout tems les petits ont fait leur cour
R 7 aux

398 MEMOIRES DE LITTERATURE,
aux Grands, le Peuple aux Magistrats, & les
Magistrats mêmes aux riches.

Ep. P. 19. Juvenal fait des uns & des autres une peinture fort vive, & les met en campagne de grand matin. Il ne leur donne pas même le loisir d'attacher leurs jarretières & les cordons de leurs souliers :

*... Habet Trebius propter quod rumpere somnum
Debeat, & ligulas dimittere, sollicitus ne
Tota salutatrix jam turba peregerit orbem.
Sideribus dubiis, aut illo tempore quo se
Frigida circumagunt pigri sarraca Bootæ.*

Mais si ces visites étoient incommodes à ceux qui les faisoient, elles n'étoient quelquefois pas moins importunes à ceux qui les recevoient.

Martial se plaint d'un Seigneur Romain qui n'avoit pas agréé la sienne : depuis votre retour de Libye, dit-il, je suis venu cinq fois de suite à votre porte, sans avoir pû parvenir à vous donner le bon jour ; vos gens m'ont toujours dit, ou que vous dormiez encore, ou que vous étiez déjà en affaires. Je voi bien, Seigneur Afer, ce que c'est : vous ne voulez point de mon bon jour. Hé bien je vous donne le bon soir, & vous dis adieu :

Lib. IX.
Epig. VIII.

*Dicere de Libycis reduci tibi gentibus, Afer,
Continuis volui quinque diebus ave.*

*Non vacat aut dormit, dictum est bis, terque
reverso.*

Fam satis est; non vis, Afer, avere; vale.

Pli-

Pline le jeune appelle cette mode de courir Lib. 3. epist. 12.
avant le jour chez les grands Seigneurs, *officia antelucana*; & rapporte à ce sujet l'Histoire de Caton, qui en revenant de souper en ville, avoit été trouvé yvre par une troupe de ces diseurs de bonjour. Il dit qu'ils eurent tant de respect pour sa vertu, quoiqu'elle ne parût gueres en cette occasion, qu'ils se retirèrent en silence, non moins honteux que si Caton les eût trouvez eux-mêmes en faute: *Putares non ab illis Catonem, sed illos à Catone deprehensos*. Telles étoient les démarches des personnes privées: les Magistrats étoient-ils moins alertes? Juvenal dit qu'il ne falloit pas s'étonner si les riches tenoient si peu de compte aux pauvres de leurs peines & de leurs veilles, puisque les Préteurs même, c'est-à-dire, les Magistrats souverains, ne marquoient pas moins d'empressement:

Quod porro officium, ne nobis blandiar, aut quod Juv. III. 126.
Pauperis hic meritum est, si curet nocte togatus
Currere? cum Prætor lictorem impellat & ire
Præcipitem jubeat, dudum vigilantibus orbis:
Ne prior Albinam aut Median collega salutet.

Les Auteurs que je viens de citer vivoient sous les Empereurs Domitien, Nerva & Trajan; mais ce qu'ils disoient de ces salutations se pratiquoit aussi régulièrement du tems de la République. Il n'y avoit du changement que dans le motif. On cherchoit auparavant de la protection pour entrer dans les Charges, & pour obtenir des emplois; après cela on songea à se procurer d'autres avantages, Cicéron

en parle en plusieurs endroits, mais sur-tout quand il excuse M. Cœlius de ce que contre l'usage des Romains, il habitoit une autre maison que celle où demouroit son pere; il n'a, dit-il, quitté la maison paternelle que pour s'approcher de nous, & pour être plus à portée de nous faire sa cour.

Voilà, Messieurs, ce qui remplissoit la première heure du jour & très-souvent la seconde aussi. Mais si c'étoit une coutume, ce n'étoit pas une loi indispensable. Les gens de Lettres, les gens d'affaires, les negocians n'avoient garde de prodiguer des momens si précieux.

Pour la troisième heure qui répondoit à nos neuf heures du matin, elle étoit toujours employée aux affaires du Barreau, excepté dans les jours que la Religion avoit consacré au repos, ou qui étoient destinez à des choses plus importantes que les jugemens telles que les Comices, *Feris jurgia & lites amovendo, easque in familiis, operibus patratis habento*, dit Cic. 2. de Legibus.

Nous sommes aujourd'hui au 5. d'Août, & vous avez commencé à vous assembler à neuf heures, dit le même Orateur aux Juges: *Nona hodie sunt sextiles. Hora tertiâ convenire cœpistis*; & Martial, *exercet raucos tertia caudidos*.

Ceux qui ne se trouvoient point aux Plaidoyeries comme Juges, comme Parties, comme Avocats, ou comme Solliciteurs, y assistoient comme spectateurs & auditeurs; & pendant la République, comme Juges des Juges mêmes. Sachez, dit Cicéron, aux Sénateurs qui composoient l'Assemblée devant laquelle

il accusoit Verrès, que si vous ne jugez pas Verrès comme vous le devez, le Peuple Ro-<sup>In peroratione
*ultra Or. in
Verrum.</sup>main qui m'entend, vous jugera vous-mêmes ; & que , si vous faites grace au coupable , il n'y en aura point à espérer pour vous. En effet dans les procès particuliers, comme ils se plaidoient dans les Temples, il n'y avoit gueres que les amis de ces particuliers qui s'y trouvaient : mais quand c'étoit une affaire où le Public étoit intéressé ; par exemple, quand un homme au sortir de sa Magistrature étoit accusé d'avoir mal gouverné sa Province, ou mal administré les deniers publics ; d'avoir pillé les Alliez, ou donné quelque atteinte à la liberté de ses Concitoyens ; alors la grande place, où les causes se plaidoient, étoit trop petite pour contenir tous ceux que la curiosité y attiroit. Mais c'est trop peu dire, la curiosité ; supposons ce qui arrivoit presque tous les jours pendant que la République étoit dans sa plus grande splendeur : supposons, dis-je, qu'un Proconsul, ou qu'un Préteur eût donné lieu à une accusation de concussion , ou de péculat, chaque Citoyen qui regardoit les Provinces du même œil que les fils de famille regardent les terres de leurs peres & de leurs meres, qui en tiroit toute sa subsistance pour prix du sang que lui ou les siens avoient versé à les conquérir , & qui voyoit que, si les malversations & les rapines des Gouverneurs demeuroient impunies, ce fond deviendroit bientôt infructueux, ne manquoit pas de se trouver à ces jugemens-là, & de porter par sa présence les Juges à s'acquitter fidèlement de leurs obligations, pendant que d'un autre côté les amis de l'accusé , ses proches & ses
en-

enfans tous vêtus de deuil , tâchoient par leurs sollicitations & par leurs larmes de seconder les efforts de ses Avocats , & de fléchir le Juge même à la compassion.

Si ces grandes causes manquoient , ce qui arrivoit rarement depuis que les Romains furent en possession de la Sicile , de la Sardaigne , de la Grèce , de la Macédoine , de l'Afrique , de l'Asie , de l'Espagne & de la Gaule , on n'en passoit pas moins la 3. la 4. & la 5. heure du jour dans les Places ; & malheur alors aux Magistrats dont la conduite n'étoit pas irréprochable. La médisance les épargnoit d'autant moins , qu'il n'y avoit aucune Loi qui les en mit à couvert Jusques au règne de Tibere , qui voulut que les discours & les entretiens contre le Gouvernement fussent punis comme les actions , -on parloit librement des personnes les plus respectables d'ailleurs. *Lege Majestatis facta arguebantur ; dicta impunè erant* , dit Tacite liv. I. de ses Annales.

Quand les nouvelles de la ville étoient épuisées , on passoit à celles des Provinces ; autre genre de curiosité , qui , comme je viens de le remarquer , n'étoit pas indifférente : puisque non seulement les Provinces étoient le patrimoine le plus assuré de leurs enfans , mais encore la demeure fixe d'une infinité de Chevaliers Romains qui y faisoient un commerce aussi avantageux au public que lucratif pour les particuliers.

Quoique tous les Citoyens , généralement parlant , donnassent ces trois heures à la Place , & à ce qui s'y passoit , il y en avoit cependant de bien plus assidus que les autres. Horace

race les appelle *forenses*, Plaute & Priscien *subbasilicani*; & M. Cœlius écrivant à Cicéron, *subrostrani* ou *subrostrarii*. Ils avoient, dit-il, fait courir le bruit que vous aviez été tué le 5. de Mai; *Te ad nonum Kal. Junii subrostrarii, quod illorum capiti sit dissiparunt periisse*. Les autres moins oisifs s'occupoient suivant leur condition, leur dignité & leurs desseins. Les Chevaliers faisoient la banque, tenoient registre des Traitez, & des contrats legitimes. Les prétendants aux charges & aux honneurs mandioient les suffrages; ceux qui avoient avec eux quelque liaison de sang, d'amitié, de patrie, ou de tribu; les Sénateurs même de la plus haute considération, par affection ou par complaisance pour ces Candidats, les accompagnoient dans les ruës, dans les Temples, & les recommandoient comme bons sujets à tous ceux qu'ils rencontroient: & , parce que c'étoit une politesse chez les Romains d'appeller les gens par leur nom, & par leur surnom, & qu'il étoit impossible qu'un Candidat se fût mis tant de différens noms & surnoms dans la tête, ils avoient à leur gauche des Nomenclateurs qui leur suggeroient tous les noms des passans. Si dans ce tems-là quelque Magistrat de distinction revenoit de la Province, on sortoit en foule de la ville pour aller au devant de lui, & on l'accompagnait jusques dans sa maison, dont on avoit pris soin d'orner les avenues de verdure & de festons. De même, si un ami partoient pour un pais étranger, on l'escortoit le plus loin qu'on pouvoit, on le mettoit dans son chemin, & l'on faisoit en sa présence des prières & des vœux pour le succès de son

*L. de Arcu
Poët
In Capt.
all. 4. se. 11*

*Monitores
Cicero. factores
Festus
appellat.*

voya-

voyage & pour son heureux retour. Tout ce que je viens de dire s'observoit aussi bien pendant la République que sous les Césars. Mais dans ces derniers tems il s'introduisit chez les grands Seigneurs une espece de manie dont on n'avoit point encore vû d'exemple. On ne se croyoit point assez magnifique si l'on ne se donnoit en spectacle dans tous les quartiers de la ville avec un nombreux cortège de littieres précédées & suivies d'esclaves lestement vêtus. Cette vanité coûtoit cher; car il falloit payer ceux qui se trouvoient à cette pompe, & Juvenal qui en a fait une si belle description, assure qu'il y avoit des gens de qualité & des Magistrats que l'avarice engageoit à grossir la troupe de ces indignes Courtisans.

Enfin venoit la sixieme heure du jour, c'est-à-dire midi. Chacun songeoit à se retirer chez soi, dînoit légèrement, & faisoit la méridienne;

*Ante. Ambr.
lonas, pe-
disqui.*

*Lib. IV.
Epiz. VIII.*

Sexta, quies lassis, dit Martial.

Laiissons dormir les Romains, Messieurs, & si cette premiere partie de leur journée ne vous a point déplû, je vous promets la seconde pour une autre Assemblée.

DE LA VIE PRIVÉE
DES ROMAINS.

SECONDE PARTIE.

Par M. l'Abbé COUTURE.

DANS la première partie de cette Dissertation, j'ai divisé la journée en douze heures, conformément à l'usage établi dès l'an de Rome 595. J'ai suivi le Citoyen depuis le matin jusqu'à midi, aux Temples, aux Palais des Grands, à la Place publique, & dans tous les endroits où la Religion, l'ambition, l'intérêt, les bienséances, les liaisons du sang & de l'amitié l'appelloient. Je vais maintenant l'accompagner par tout, où le soin de sa santé & l'amour d'un honnête plaisir le conduira. Il a déjà fait une moitié de sa journée, je vais lui faire faire l'autre. Autant que la première a été attentive, autant celle-ci sera relâchée. L'une a occupé les qualitez de l'esprit; l'autre va entretenir les forces du corps. Au moins sont-ce les vûes qu'on s'est proposées dans l'institution de ce qui fait aujourd'hui l'objet de mes recherches, & c'est le sens de ce distique.

*Sex horæ tantum rebus tribuantur agendis;
Vivere post illas littera græva monet.*

La lettre ζ signifie le nombre *sept*, qui répond à notre première heure après midi, & commence le mot ζῶν, qui signifie *vivre*. C'étoient donc deux différens personnages que les Romains faisoient en un même jour. Celui du matin étoit tout composé; celui de l'après-dîner tout naturel. Le premier étoit fier & hautain dans les Assemblées, le second étoit humain & gracieux dans la Société.

Tant qu'il resta quelque ombre de République, ceux qui rapportoient les principales actions de leur vie à l'utilité de leur país, ou de leur famille, regardèrent ces premières heures comme la meilleure portion du jour, & comme un tems sacré: *ἱερὸν ἥμαρ*.

Æneid. IX.
156.

*Nunc adeo melior quoniam pars acta diei est,
Quod superest læti bene gestis corpora rebus
Procurate, viri, ...*

dit Virgile.

Le Jurisconsulte Paulus est du même sentiment, & s'exprime en mêmes termes dans son livre 1. *Cujusque diei melior pars est horarum septem, primarum dies non supremarum.*

L'homme en effet alors d'un esprit plus sain & plus propre aux choses qui demandent de l'attention, se faisoit un scrupule du moindre passe-tems: *Nefas aliquid per voluptatem agredi*; & les gens de plaisir n'étoient à la mode que quand le tems des affaires étoit passé.

C'est pourquoi Martial déclare que le matin il n'osoit se présenter devant l'Empereur, ni ne vouloit que ses amis se présentassent devant

vant lui. L'humeur enjouée dont il faisoit profession ne convenoit nullement à l'un, & s'accommodoit encore moins de l'autre.

. *Gressu timet ire licenti*
Ad matutinum nostra Thalia Jovem,

Lib. IV. 1
Epic. VIII.

Et en parlant à son ami.

Et matutina si mihi fronte venis.

Lib. XIII.
Epic. II.

Mais quoique ce fût une coutume de ne rien prendre sur l'après-dîner pour les affaires, comme de ne rien donner de la matinée aux plaisirs ; cependant les gens laborieux ne faisoient pas toujours ce partage si égal ; ils pouvoient le travail bien au-delà des bornes ordinaires , & souvent même jusqu'à la dixième heure du jour. Mais c'étoient des personnages rares , & plus faits pour donner de bons exemples, que pour suivre de mauvaises coutumes. C'étoient de ces gens dont la vie est une censure perpétuelle de celle des autres ; de vrais Magistrats qui s'étoient dévoués aux soins de la chose publique , ou des Orateurs zélés qui se croyoient responsables du salut des malheureux dont ils avoient entrepris la défense. Tel étoit un Asinius Pollion, qu'Horace appelle * *le plus ferme appui des innocens* accusez, & *la plus brillante lumière du Senat* : & que Sénèque dit avoir été si rangé dans la distribution de son tems, qu'il travailloit jusqu'à la dixième heure ; c'est-à-dire , jusqu'à quatre heures après midi, mais que passé cela, il n'auroit pas même voulu ouvrir une Lettre de quelque part qu'elle lui vînt , de peur d'y trou-

* Insigne
mœstis
præfidium
reis.
Et consu-
lenti Pollio
Curæ.

trouver quelque chose qui lui donnât plus de besogne qu'il ne s'en étoit taillé pour ce jour-là, ou qui pût troubler le repos auquel il avoit consacré le reste de sa journée: *Asinium Polionem Oratorem magnum meminimus, quem nulla res ultra decimam retinuit; ne epistolas quidem post eam horam legebat, nequid novæ curæ nasceretur: sed totius diei lassitudinem duabus reliquis horis ponebat.*

Caton, cette image vivante de la vertu, n'avoit pas été si opiniâtre au travail pendant sa Préture. Il rendoit exactement la Justice pendant les trois ou quatre heures destinées pour cela; après quoi il se retiroit chez lui pour dîner sobrement; & Plutarque refute comme un reproche injurieux ce que disoient les ennemis de ce grand homme, savoir, qu'il avoit tenu le siège après avoir dîné.

Caton est un assez bon modèle, & quand nous croirons que les autres Romains vivoient comme Caton, nous ne leur ferons pas grand tort. Or Plutarque assure que quelques momens après son dîner, il alloit régulièrement jouer à la paulme ou au ballon, *Pila*, dans le champ de Mars. Il dit plus; il dit que le jour même qu'il essuya le refus le plus mortifiant de la part du Peuple qui lui préféra un compétiteur indigne pour la charge de Consul, il n'en donna pas un moment de moins à cet exercice.

Ce n'est pas que tous les Romains se fissent une règle de jouer à la paulme ou au ballon. Horace étant en voyage avec Mécénas, Virgile & quelques autres personnes choisies de la Cour d'Auguste, Mécénas & les autres s'en allèrent après dîner jouer à la paulme, au lieu
que

que Virgile & Horace, dont le tempérament étoit peu convenable aux grands mouvemens que ce jeu demande, prirent le parti de dormir :

Lusum it Mæcenæ, dormitum ego Virgiliusque : Lib. I.
Namque pila lippis inimicum & ludere crudis. Sat. V. 48.

On n'auroit pas cru que Scipion l'Africain, cet homme si grave, se fût amusé à la danse ; cependant Sénèque dit en termes exprès, que dans ses récréations il dansoit, non de ces danses molles & efféminées qui marquent la corruption des mœurs, mais de ces danses mâles & animées qui étoient en usage chez les Anciens, & que leurs ennemis même auroient pû voir sans rien rabattre de l'estime & de la vénération qu'ils avoient conçûes pour leur vertu. *Et Scipio triumphale illud corpus movit ad numeros, non molliter se infringens, ut nunc mos est etiam incessu ipso ultra muliebrem molliem fluentibus, sed ut illi antiqui viri solebant, virilem in modum tripudiare, non facturum detrimentum etiam si ab hostibus suis spectarentur.* L. de tranquill. anim.

Le plus grand nombre se promenoit ou à pied, ou, comme nous dirions aujourd'hui, en carrosse : deux sortes de promenades, dont l'une s'appelloit *Ambulatio*, & l'autre *Gestatio*. Cicéron, l. I. de finibus, dit : *Constituimus inter nos ut ambulationem pomeridianam conficeremus in Academia.* „ Nous convinmes de „ faire notre promenade d'après dîner dans les „ allées solitaires de l'Académie. Cels. l. 2. c. 14. *Gestatio etiam longis & jam inclinatis morbis aptissima est.*

Les Romains des premiers tems dormoient donc un petit somme , & se délassoient des fatigues du matin dans des lieux que la nature sembloit avoir préparez exprès pour des gens qui suivoient avec discernement ses Loix innocentes, & à qui la vanité n'avoit point encore gâté l'esprit ni amolli le cœur. * Le murmure d'un petit ruisseau, la fraîcheur d'un bois , un gazon que le hazard leur offroit, leur tenoit alors lieu de ces bâtimens superbes que le luxe des siècles suivans inventa pour les mêmes usages. Ce peuple si pauvre & si grossier dans son origine, devint si délicat & si dédaigneux après ses conquêtes de Grèce & d'Asie, qu'il ne pouvoit plus ni se reposer, ni se promener qu'à grands frais. Il ne voulut plus que ses divertissemens dépendissent de la disposition du Ciel , il eût recours à l'art, & se fit des promenoirs couverts, & de longues galeries, où la propreté disputoit avec la magnificence. Il n'étoit pas raisonnable, selon lui , qu'on attendît le beau tems pour aller prendre l'air , ni qu'on exposât ses équipages à la pluie & à la bouë :

Juven. Sat.
vii. 178.

*Balnea sexcentis, & pluris porticus in qua
Gestetur dominus, quoties pluit. Anne serenum
Exspectet, spargatve luto jumenta recenti? !
Hic potius, namque hic munda nitet ungula
mule.*

Cicé-

• ——— Somnus agrestium
Lenis virorum, non humiles domos
Fastidit, umbrosamque ripam,
Non Zephyris agitata Tempe.
Hor. l. III. Od. I. 21.

Cicéron , qui conservoit encore quelque chose des mœurs antiques , parle assez modestement d'une galerie qu'il vouloit ajoûter à sa maison : *Tecta igitur ambulatiuncula addenda est.* *Ad Atticum.*

Quelle différence de celle-là à celles qu'on vit sur la fin du même siècle , & qui pour leur longueur furent appelées milliaires ! *Partiens
Neronis.
Suet. in
Ner.*

Vitrue & Columella prescrivent la maniere dont il les falloit tourner , afin qu'elles fussent de toutes les saisons ; *Ut & hyeme plurimum solis , & astate minimum recipiant.*

Les grands Seigneurs avoient ces commoditez autour de leurs maisons , quelques-uns même à la ville & dans les fauxbourgs ; & alors elles faisoient partie des jardins , & étoient comprises sous le même nom. On lit en mille endroits , *les jardins de Cesar , les jardins de Luculle.* Néron fit ouvrir ses jardins au peuple , pour y mettre à couvert les malheureux dont il avoit brûlé les maisons pour se faire un spectacle réel de l'idée qu'il s'étoit formée de l'embrasement de Troye.

Pline fait de celles qu'il avoit en sa maison de campagne une description qui excite encore aujourd'hui l'admiration de tout le monde ; & il est à croire qu'elles n'étoient pas les seules qui fussent si belles & si spacieuses. Dès le regne d'Auguste le Poëte Horace déclame contre la fureur de bâtir qui alloit bientôt occuper tout le terrain d'Italie de ces fortes de châteaux ; & par une espece de contraste , il lui oppose les exemples non seulement de Romulus , mais encore de Caton & de ces autres Fondateurs de la grandeur Romaine , qui , quand ils avoient quelque beau bloc de

*Jam pauca
aratro ju-
gera regia
moles re-
linquent,
&c.*

412 MEMOIRES DE LITTERATURE,
marbre , l'employoient plutôt à embellir les
Temples de leurs Dieux , ou les Places publi-
ques de leur ville , qu'à se faire de vastes ga-
leries pour leur usage particulier :

Lib. II.
Od. XV. 14.

. . . Nulla decempedis
Metata privatis opacam
Porticus excipiebat Arcton;
Nec fortuitum spernere cespitem
Leges sinebant, oppida publico
Sumptu jubentes, & Deorum
Templa novo decorare saxo.

C'étoit ordinairement dans ces lieux char-
mans que ceux qui aimoient les plaisirs tran-
quilles , passaient les premières heures de leur
après-dînée. Les uns s'entretenoient de cho-
ses graves , les autres de choses agréables ,
selon leur goût & leur caractère. Les Poètes
profitoient assez souvent de l'oisiveté qui re-
gnoit dans ces lieux , & dans ces momens pour
réciter leurs Ouvrages à qui vouloit les en-
tendre : ce qui a fait dire à Juvenal que les
allées & les galeries de Fronto devoient
savoir & répéter comme un écho les fables
d'Eole, d'Eaque, de Jason , des Cyclopes,
& tous les autres sujets des Poèmes vulgai-
res.

Mais ce que je viens de dire n'est que pour
les promenoirs particuliers ; il y en avoit aussi
de publics , même pour les Dames , comme
le portique de Metellus. Ceux-ci se multi-
plièrent à l'infini sous les Empereurs , pendant
que chacun s'efforce de surpasser son prédé-
ces-

cesseur en ce genre de magnificence & de libéralité ; outre les colonnes de porphyre qui soutenoient celui d'Auguste , on y voyoit , entre autres curiositez , les statues des cinquante Danaïdes , & plusieurs tableaux des plus excellens Maîtres. On avoit attaché à celui d'Octavia sœur de cet Empereur , les étendarts & les autres signes militaires que les Dalmates avoient autrefois pris sur Domitius , & qu'ils venoient tout fraîchement de rapporter : Agrippa avoit fait peindre dans celui qu'il avoit consacré à Neptune , en reconnoissance de ses victoires navales , toute l'Histoire des Argonautes. Le portique de Catulus dès le tems de la République , étoit paré des dépouilles des Cimbres ; ceux de Livie , de Néron & de ses successeurs avoient tous des beautés & des singularitez capables d'attacher les spectateurs & d'égayer la promenade.

Ce seul plaisir ne suffisoit cependant pas à l'Empereur Claude. Il y joignoit encore celui du jeu de dez ; & Suétone nous apprend qu'il avoit pour cet effet pratiqué une espèce de table creusée dans la litière où il se promenoit.

A l'égard des jeunes gens & de ceux qui sentoient encore en eux la force & le feu de l'âge , au lieu d'une promenade douce & paisible , s'ils ne joüoient point à la paulme , ils s'exerçoient dans le champ de Mars à tout ce qui pouvoit les rendre plus agiles & plus propres au pénible métier de la guerre. Ils montoient à cheval , ils lançoient le trait , ils tiroient de l'arc , ils pouissoient le palet , & s'escrimoient de toutes les façons. Et , afin qu'il n'y eût ni confusion ni relâchement dans ces sortes de travaux , qui passaient pour la

414 MEMOIRES DE LITTERATURE,

meilleure école de la jeunesse Romaine, les places étoient distinguées les unes des autres pour chaque exercice, & étoient appelées *area* ou *areole*. *Nunc & campus & area*, dit Horace : & tout s'y passoit sous les yeux de certaines personnes dont la présence étoit capable d'exciter l'émulation dans le cœur des plus indifférens. Ceux mêmes des vieillards qui ne craignoient ni la poussière ni le soleil, se faisoient un spectacle agréable des efforts de ces jeunes héros, qu'ils regardoient comme devant être un jour le soutien de l'Etat.

Virgile, qui, pour donner plus d'autorité à ce qui se faisoit de son tems, en fait toujours remonter l'origine jusqu'à l'antiquité la plus reculée, ne manque pas d'attribuer cette coutume aux habitans de l'ancien Latium, & aux citoyens de Laurente, dès l'arrivée des Troyens en Italie.

Ensid.
VII, 162.

*Ante urbem pueri, & primævo flore juventus
Exercentur equis, domitantque in pulvere currus,
Aut acres tendunt arcus, aut lenta lacertis
Spicula contorquent, cursuque ictuque laceffunt.*

Et Horace en a fait une Ode qui ne contient autre chose,

od. VIII.
Lib. I.

Lydia dic, &c.

Je ne dirai rien ici des autres parties de la Gymnastique Romaine; j'observerai seulement que tout cela finissoit vers les trois heures après midi; car c'est ainsi qu'il faut entendre

dre * l'octava & le nona des Romains , & chacun se rendoit en diligence aux bains publics ou particuliers. La raison veut qu'il y eût plus de liberté dans les bains particuliers ; mais pour les bains publics ils s'ouvroient au son de la cloche , & tous les jours à la même heure,

Redde pilam: sonat aes thermarum, ludere pergis. Mart.
Virgine vis sola lotus abire domum. Lib. XIV.
Ep. 163.

Et ceux qui y venoient trop tard couroient risque de ne se baigner qu'à l'eau froide.

Dans les pays septentrionaux , & , depuis plusieurs siècles, dans l'Italie même, on n'est pas à beaucoup près si régulier à se baigner. L'usage du linge a rendu ce petit soin beaucoup moins nécessaire ; mais chez les Romains dont nous parlons on y manquoit rarement.

Du tems de l'ancienne République, lorsque chacun vivoit à la Campagne , & que le travail ordinaire de l'Agriculture n'étoit interrompu que par quelque jour de fête , le soir au retour de son Ouvrage, on se lavoit soigneusement les bras & les jambes , & tous les neuf jours quand on venoit à la ville pour assister aux foires, & pour se trouver aux assemblées qui se tenoient sur les affaires du Gouvernement, on se baignoit tout le corps : *Prisco more tradiderunt*, dit Sénèque, *brachia & crura quotidie abluere , quæ scilicet sordes opere collegerant ; totis vero nudinis lavabantur.*

S 4

Alors

* Ubi hora balnei nunciata est , est autem hyeme nona, æstate octava. Plin. l. 3. Epist. 1.

Alors le Tybre ou les Rivières voisines de leurs terres étoient les bains les plus communs, & l'on ne connoissoit guères les étuves ou bains d'eau chaude. Le nom de *therme* qu'on leur a toujours donné, fait assez voir que ce genre de délicatesse, comme la plupart des autres, a passé de Grèce en Italie.

Dion rapporte dans la vie d'Auguste que ce fût Mécénas qui en établit le premier à Rome. On avoit néanmoins avant lui des bains publics. Cicéron le marque positivement dans l'Oraison pour M. Cœlius. Mais ils étoient d'eau froide, en petit nombre, & assez mal ornez. Sénèque dans l'Epître 86. fait une comparaison très-longue & très-étudiée des bains anciens avec ceux de son tems, & il donne une raison très-plausible du peu de richesses & de parures qu'on voyoit dans les premiers: *Cur enim ornaretur res quadrantaria?*

En effet on s'y baignoit à juste prix, puisqu'il n'en coutoit que la troisième partie de l'as.

Horace a dit,

Sat. III, 127.
Lib. I.

. *Dum tu quadrante lavatum,
Rex ibis.*

Juvenal.

Sat. VI.
447.

Cadere Sylvano porcum, quadrante lavari.

Et avant eux Cicéron : *Nisi forte mulier potens quadrantaria, illa permutatione familiaris facta erat balneatori*, en parlant de Clodia. *Pro M. Cœlio.*

Mais ce qui fit un plaisir infini au peuple,
ce

ce fut la libéralité de M. Agrippa, qui dans *Plin. l. 35.*
l'année de son Edilité fit bâtir cent soixante-^{6. 15.}
dix endroits , où les Citoyens se baignerent
gratis à l'eau chaude & à l'eau froide. A son
exemple, Néron, Vespasien, Tite , Domi-
tien, Sévère, Gordien, Aurelien , Dioclé-
tien, Maximien , & presque tous les Empe-
reurs qui chercherent à se rendre agréables,
firent bâtir des bains & des étuves avec le
marbre le plus précieux, & dans les règles de
l'Architecture la mieux entendue. On y com-
mençoit par l'eau chaude, après quoi, com-
me les pores étoient fort ouverts , & pou-
voient donner passage à des évacuations trop
copieuses , ils croyoient qu'il étoit bon pour
leur santé de les resserrer par un bain, ou par
une simple asperision d'eau froide. Une cir-
constance qui mérite bien d'être rapportée
ici, & qui faisoit que le bain duroit un peu
plus long-tems, c'est qu'ils se faisoient râcler
le corps avec des espèces de couteaux de cha-
leur, ou petites étrilles, telles qu'on en voit
encore aujourd'hui dans les Cabinets des cu-
rieux. Spartien nous a laissé là-dessus une
Historiette , laquelle , outre l'usage de ces
tems-là, qui est précisément ce que nous re-
cherchons , nous fera encore connoître l'hu-
meur bienfaisante & agréable de l'Empereur
Hadrien. „ Il se baignoit souvent avec la
„ foule du peuple ; là il apperçût un vieux
„ soldat qui, n'ayant personne pour se fai-
„ re étriller, suppleoit lui-même à ce défaut
„ en se ferrant & agitant le dos contre la mu-
„ raille du bain. Comme Hadrien le con-
„ noissoit pour l'avoir vû à la guerre , il lui
„ demanda pourquoi il se reposoit ainsi sur le
S 5 „ mar-

„ marbre du soin de sa peau ? C'est, répon-
 „ dit le vieillard , que je n'ai point de valet.
 „ L'Empereur lui donna dans le même mo-
 „ ment des esclaves & dequoi les nourrir.
 Le bruit d'une action qui avoit eû beaucoup
 de témoins fut bien-tôt répandu dans tous les
 quartiers de Rome ; & la première fois qu'Ha-
 drien revint aux bains publics , plusieurs
 vieillards ne manquèrent pas de s'y trouver , &
 de tenter les mêmes moyens d'attirer sur eux
 les regards & la libéralité du Prince. Il les
 fit tous approcher , & au lieu de les traiter ,
 comme il avoit traité le Soldat , il leur fit
 seulement distribuer des étrilles , & leur or-
 donna à tous de s'étriller les uns les autres.

Je dirai encore des bains publics ce que
 j'ai dit des promenades , que les Poètes y trou-
 voient tous les jours un auditoire à leur gré
 pour y débiter les fruits de leurs Muses. La
 disposition même du lieu étoit favorable à la
 déclamation :

Lib. I.
 Sat. IV. 76.

Suave locus voci resonat conclusus.

Et ceux d'entr'eux qui aimoient la Satire , ont
 bien relevé ce défaut de leurs confrères. Ho-
 race par exemple a dit ,

Lib. I.
 Sat. IV. 75.

*In medio qui
 Scripta foro recitent , sunt multi , quique lavantes.*

Et Martial s'est plaint de ne point trouver d'a-
 syle contre cette importunité qui le suivoit
 jusques dans les bains :

Et

Et stanti legis, & legis sedenti:

Lib. III.
Ept. XLII^o

In thermas fugio, sonas ad aures.

Pétrone aussi disoit dans le même sens que son Eumolpe, qui étoit beaucoup plus Poète qu'il n'étoit homme, lisoit ses pièces dans les bains publics: *relictoque Eumolpo; nam in balneo carmen recitabat.*

Les riches avoient des bains chez eux, & souvent de très-magnifiques, particulièrement depuis qu'on s'étoit accoutumé à piller les Provinces & l'Empire même; mais ils n'en usoient guères que dans les tems extraordinaires, & pour ne pas ressembler au commun des hommes. Ils écoutoient non leurs besoins, mais leur fantaisie, souvent même celle des autres, comme les Empereurs Commode & Galien, qui se baignoient jusqu'à cinq & six fois par jour pour plaire à leurs Affranchis: encore a-t-on vû quelquefois ces Maîtres du Monde ne se pas refuser aux empressements de leurs Sujets, & descendre jusqu'à ce point d'humanité que de se baigner avec eux.

Sur ce que j'ai dit des tems extraordinaires du bain, il faut se souvenir que la principale règle de ces lieux-là étoit d'abord de ne les ouvrir jamais avant deux ou trois heures après midi; ensuite ni avant le soleil levé, ni après le soleil couché.

Alexandre Sévère est le premier qui ait permis les bains publics pendant la nuit dans les grandes chaleurs de l'été. Il ajouta même la libéralité à la complaisance, il fournit à la dépense de l'huile qui se brûla dans les

lampes. Mais avant cela , l'heure ordinaire étoit, comme je l'ai déjà dit, la huitième & la neuvième; & le peu qu'il en coûtoit, l'avantage qu'on en tiroit, le grand loisir dont on jouissoit sur la fin de la République & sous les premiers Césars , tout cela faisoit qu'un Citoyen, quelqu'il fût , manquoit rarement aux bains. On ne s'en abstenoit guères que par paresse & par nonchalance, si l'on n'étoit obligé de s'en abstenir par le deuil public ou particulier; car la coutume avoit passé en loi là-dessus; c'est pourquoi *squalor* & *sordes* sont souvent pris pour le deuil dans les bons Auteurs.

Par 6. l. 1.

Horace, qui fait une peinture si naïve de la maniere libre dont il passoit sa journée, se donne à lui-même cet air d'homme dérangé qu'il blâme dans les autres Poètes, & marque assez qu'il se soucioit peu du bain:

. . . *Secreta petit loca, balnea vitat.*

La mode ni les bienséances ne me gênent point, dit-il, je vais tout seul où il me prend envie d'aller, je passe quelquefois par la halle, & je m'informe de ce que coûtent le bled & les légumes. Je me promene vers le soir dans le Cirque & dans la grande Place, & je m'arrête à écouter un diseur de bonne aventure, qui débite ses visions aux curieux de l'avenir. De-là, je viens chez moi, j'y fais un souper frugal, après lequel je me couche , & dors sans aucune inquiétude du lendemain. Je demeure au lit jusqu'à la quatrième heure du jour, c'est-à-dire, jusqu'à dix heures, &c.

Qua-

. *Quacunque libido est*
Incedo solus, percontor quanti olus ac far :
Fallacem circum vespertinumque pererro
Sæpè forum; assisto divinis, inde domum me
Ad porri & ciceris refero laganique catinum.
Deinde eo dormitum, non sollicitus mihi quod
cras
Surgendum sit mane obeundus Marsya, qui se
Vultum ferre negat Noviorum posse minoris,
&c.

Lib. I. 340.
VI. 111.

Au bain succédoient les huiles & les essences, dont les Romains se frottoient; & après les huiles venoit le souper dont l'heure étoit la neuvième ou la dixième du jour, qui répondoient à nos deux ou trois heures avant le coucher du Soleil :

Imperat exstructos frangere nona toros.

Martial.
Lib. IV.
Epig. VIII.

Le souper & l'après-souper des Romains seront pour une troisième lecture.

DE LA VIE PRIVEE
DES ROMAINS.

TROISIEME PARTIE.

Par M. l'Abbé COUTURE.

APRÈS avoir traité dans les deux Discours précédens des occupations & des exercices du Citoyen Romain, je ne dois pas oublier la partie du jour où la bonne chère, la bonne compagnie, la belle humeur & les plaisirs tranquilles prenoient la place du travail & de l'agitation.

Mais avant que d'en venir au souper & à l'après-souper des Romains, il n'est, ce me semble, pas hors de propos de dire quelque chose de leurs différens repas, afin de mettre mes auditeurs plus en état de concilier la diversité des opinions sur ce sujet.

C'est une prévention dans laquelle trop de gens ont donné, que les anciens Romains ne mangeoient que le soir. Isidore a assuré qu'ils ne connoissoient pas même le dîner, & il a trouvé des sectateurs. Cependant outre qu'il n'est pas vrai-semblable que des gens aussi laborieux qu'ils l'étoient, pussent demeurer une journée entière sans prendre quelque rafraîchissement : il y a dans les meilleurs Auteurs une infinité de passages qui prouvent manifestement le contraire.

Je

Je ne cite point ici que * Suétone & Dion racontent de Vitellius, qu'il faisoit régulièrement les trois ou quatre repas par jour, & que ceux qui avoient entrepris de le régaler, n'avoient pas peu à faire, quoiqu'il partageât ses faveurs, & qu'il déjeûnât chez les uns, qu'il dînât chez les autres, & qu'il taxât encore quelques nouveaux hôtes à lui donner à souper. Cet Empereur doit être regardé plutôt comme un monstre que comme un exemple dans la vie civile. Son intempérance ne conclut rien pour le commun des hommes, & d'ailleurs je ne comprends pas moins dans cette Dissertation le tems innocent de la République, que les siècles corrompus des Empereurs.

Laisant donc à part le déjeuner qui n'étoit guères que pour les enfans, je dis que les Auteurs, tant Grecs que Latins, qui ont parlé des usages de l'ancienne Rome, ont tous fait mention du diner des Romains. Plutarque livre VIII. des questions de table, dit † d'un ton décisif, que, de quelque condition qu'ils fussent, ils prenoient quelque chose vers le midi, qu'ils mangcoient en leur particulier & fort modestement, mais que le soir ils se dédommageoient bien avec leurs amis. Athénée ‡ compte le déjeuner sans distinction d'âge,

* Cap. 13. Epulas trifariam semper, interdum quadrifariam dispartiebatur, &c. Καὶ περ οὐδ' ὅλης τῆς ἡμέρας οἱ αὐτοὶ εἰσίων αὐτὸν, &c.

† Καθ' ἑαυτοὺς ἤρῳσι ἐπιεικῶς οἱ πάλαυ Ῥωμαῖοι συυδειπνόντες τοῖς φίλοις.

‡ Lib. I. Φιλήμων δὲ φησὶν ὅτι τροφῆς ἐχρήσθη οἱ παλαιοὶ ἀκρατίῳ καὶ, ἀρίστῳ, ἐπιεικίῳ, δείπνῳ.

d'âge, le dîner, le souper, & l'après-souper. Sénèque, Macrobe, Martial, Apulée, & ce qui est d'une bien plus grande autorité, Varron explique ce que les Romains avoient accoutumé de manger à leur dîner : *Silatum*.

Il est vrai que c'étoit peu de chose pour les gens réglez, puisque le tout ne consistoit qu'en un morceau de pain, un peu de fromage, & un coup de vin apprêté; & c'est peut-être la raison pour laquelle Isidore l'a compté pour rien. Peut-être aussi s'est-il mépris, en ce que dans l'antiquité la plus reculée, ce repas, tout maigre qu'il étoit, ne laissoit pas d'être appelé *cæna*, si l'on en croit Festus: *Cæna*, dit ce Grammairien, *apud antiquos dicebatur quod nunc prandium, vespurna, quod nunc cæna appellatur*.

! Quoiqu'on ne se gêne guères quand ce que l'on fait n'a rapport qu'à soi-même, il est néanmoins vrai que l'heure du dîner étoit environ la sixième du jour, c'est-à-dire à midi. Suétone dit * que l'Empereur Claude prenoit tant de plaisir à certains spectacles, qu'il descendoit dans sa loge dès le matin, & qu'il y restoit encore à midi dans le tems même que le peuple se retiroit pour aller dîner. Et Martial dit à un parasite qui étoit venu chez lui sur les dix à onze heures : vous venez un peu trop tard pour déjeuner, & beaucoup trop tôt pour dîner.

Voilà en peu de mots ce que j'avois à dire des autres repas des Romains. A l'égard du sou-

* *Bestiariis adeo delectabatur ut, summo mane ad spectacula descenderet, & meridie dimisso ad prandium populo perfederet.*

souper dont il s'agit maintenant, ç'a été dans tous les âges un repas préparé, une assemblée de toute la famille, un rendez-vous de plusieurs amis. Tout y étoit concerté d'une manière à rendre les choses plus commodes & plus agréables à tous ceux qui en devoient être. L'heure, le lieu, le service, la durée, les accompagnemens & les suites.

I. Le tems du souper étoit ordinairement entre la neuvième & la dixième heure du jour, suivant leur manière de compter, & selon la nôtre, entre trois & quatre heures après midi, enforte qu'il restoit du tems suffisamment pour la digestion, pour les amusemens, pour les petits soins domestiques, & même quelquefois pour un régal * extraordinaire. Tous les Ecrivains sont d'accord sur cet article. Comestatio.
Imperat exstructos frangere nona thoros : c'est-à-dire, la neuvième heure avertit de se mettre à table. Juvenal outrant la déclamation à son ordinaire, remarque comme une insulte faite aussi-bien aux bonnes mœurs, qu'aux Loix & à la justice, la conduite d'un certain Marius qui dans l'exil qu'il avoit mérité par ses concussions, prévenoit cette heure :

Exul ab octava Marius bibit, & fruitur Dis Iratis, at tu, victrix Provincia, ploras. Juvén. Sat. I. 49.

II. Le lieu du souper étoit anciennement *in atrio* : c'est-à-dire, dans une espèce de vestibule exposé aux yeux de tout le monde. Ils ne rougissoient point de manger ainsi, dit Val. Max. l. 2. c. 1. ou, parce que leur sobriété & leur modération n'appréhendoient point la censure de leurs Concitoyens : *Nec sanè ullas*
epu-

426 MEMOIRES DE LITTERATURE,
*epulas habebant , quas populi oculis subjicere
 erubescerent.* Après cela ils y furent obligez
 par les Loix *Æmilia , Antia , Julia , Didia ,
 Orchia* , de peur qu'une plus grande retraite
 ne donnât lieu à la licence : *Imperatum est ut
 patentibus januis pransitaretur , & cœnaretur* ,
 dit Macrobe ; *Ne singularitas licentiam gigne-
 ret* , ajoûte Isidore. La Loi regloit aussi la
 dépense , & elle étoit si sévère , qu'elle con-
 damnoit également & le maître de la mai-
 son & les étrangers qui avoient assisté au
 festin.

Quelquefois , & sur-tout dans la belle sai-
 son , le souper se donnoit sous un platane *
 ou sous quelque autre arbre touffu ; mais en
 quelque lieu que ce fût , on avoit grand soin
 de faire étendre en l'air une pièce de draperie
 qui pût mettre la table & les conviez à cou-
 vert de la poussière & des autres malpropretez.
 Outre les anciens marbres qui en font foi encore
 aujourd'hui , Horace dans la description du re-
 pas que Nasidienus donna à Mécène , n'ou-
 blie pas ce tapis , dont la chute malheureuse
 causa une si grande désolation :

Lib. II. 34.
 VIII. 54.

*Interea suspensa graves aulea ruinas
 In patinam fecere , trahentia pulveris atri
 Quantum non aquilo Campanis excitat agris.*

Mais quand les Romains eurent été instruits
 par les Grecs dans l'Architecture , ils voulurent
 mettre en œuvre les leçons qu'ils en
 avoient

* Jamque ministrantem platanum potantibus umbras, *Virg. l.
 IV. 14.* G. Cur non subalta vel platano vel hac pinu , &c. *Hor.
 l. 2. Od. 11.*

avoient reçûs. Les disciples, afin d'y mieux réüssir, dépouillèrent leurs maîtres, & bâtirent à leurs dépens des salons exprès pour recevoir plus commodément & plus splendidement ceux qu'ils vouloient traiter. Alors cette modestie des premiers Romains, ces reglemens mêmes tant de fois renouvellez & multipliez pour la maintenir, furent bien-tôt mis en oubli. Les Censeurs, quoi-que secondez par les plus sages du Sénat & du peuple, ne purent arrêter le torrent. On écoutoit sans s'émouvoir les harangues des uns & les menaces des autres.

La République étoit encore dans sa plus grande splendeur, lorsqu'il plut à Lucullus d'avoir plusieurs de ces superbes salons, à chacun desquels ils donna le nom de quelque Divinité; & ce nom étoit pour son Maître-d'hôtel un signal de la dépense qu'il vouloit faire à son repas. Plutarque raconte avec quelle magnificence il regala Cicéron & Pompée qui avoient voulu le surprendre, quoi qu'il n'eût fait autre chose que d'ordonner à un Esclave qui le suivoit, qu'on lui mît le couvert dans l'Apollon.

L'Empereur Claude en avoit un entr'autres auquel il avoit donné le nom de Mercure: *In dietam, cui nomen Hermæum, recesserat.* Mais tout ce qu'on en avoit vû jusqu'alors, fut effacé par l'éclat de ce salon aussi merveilleux que magnifique de Néron, appelé *domus aurea*. Celui-ci par le mouvement circulaire de ses lambris & de ses plafonds imitoit les conversions du Ciel, & représentoit les diverses saisons de l'année, qui changeoient à chaque service, & faisoient pleuvoir des fleurs.

& des

don. ep. 90.

Suetone.

& des essences sur les convives : *Ut subinde alia facies atque alia succedat, & toties tecta quoties fercula mutantur. Cœnationes laqueata tabulis eburneis versatilibus, ut flores ex fistulis & unguenta desuper spargerentur.* Et comme le luxe va toujours en augmentant, quoique la fortune diminuë, Elagabale enchérit encore sur Néron, autant que Néron avoit encheri sur Lucullus.

III. La table étoit chez les premiers Romains de figure quarrée, du bois que leur fournissoient leurs forêts & que leur tailloient leurs propres ouvriers. Quand ils eurent passé chez les Africains & chez les Asiatiques, ils imitèrent d'abord ces Peuples, puis ils les surpassèrent en ce genre-là comme en tout autre. Ils varièrent la figure de leurs tables, & parce qu'ils ne les couvroient point encore de nappes, il falut les faire au moins d'une matière qui n'offrît à leurs yeux rien que de luisant & de beau. Ils y employèrent l'ivoire, l'écaille de tortuë, la racine du boüis & de l'érule, du citronnier même, & de tout ce que l'Afrique féconde en singularitez, leur fournissoit de plus curieux. *Video istic mensas & æstimatum lignum senatorio censu, èd pretiosius quò illud in plures nodos arboris infelicitas torfit :* * Non contents de cette recherche, ils les ornèrent de plaques de cuivre, d'argent & d'or, & ils y enchassèrent des pierres précieuses en forme de couronnes.

don.

IV. La manière dont les Romains étoient à table, n'a pas toujours été la même dans tous

* * Scævola in lege Qui uxori D. De auro & argento legato : sed in coronis mensarum gemmarum coronis cedent & hæc mensis.

tous les tems ; mais elle a toujours été digne de l'attention des gens de Lettres. Avant la seconde guerre Punique , les Romains s'asseyoient sur de simples bancs de bois à l'exemple des Héros d'Homère , ou , pour parler comme Varron , à l'exemple des Lacédémoniens & des Crétois. Scipion l'Africain fut la première cause du changement qui arriva là-dessus. Il avoit apporté de Carthage de ces petits lits , qu'on a long-tems appelé *Punicani* , ou *Archaici* , & qui étoient d'un bois assez commun , fort bas , rembourrez seulement de paille ou de foin , & couverts de peaux de chevre ou de mouton. A dire le vrai , il y avoit peu de différence pour la délicatesse , entre ces lits nouveaux & les anciens bancs ; mais l'usage fréquent des bains qui s'établissoit alors , & qui amollit insensiblement , fit que les hommes crurent se délasser mieux en se couchant qu'en s'asséant. Je dis les hommes , car pour les Dames , elles ne crurent pas d'abord qu'il fut de leur modestie d'adopter cette nouveauté. Elles s'en tinrent à leur ancienne manière tant que dura la République ; mais elles ne conserverent pas long-tems la gloire de cette constance , & depuis les premiers Césars jusques vers l'an 320. de l'Ere Chrétienne , elles suivirent la coutume des hommes.

Pour ce qui est des jeunes gens qui n'avoient point encore pris la robe virile , on les retint plus long-tems sous l'ancienne discipline. Lorsqu'on les admettoit à la table , ils y étoient assis sur le bord du lit de leurs plus proches parens. Jamais , dit Suetone , les jeunes Césars , Caius & Lucius ne mangèrent

*Hædini
pellibus
arati.*

*Neque cenavit una
nisi ut imo
loco assiderent.*

430 MEMOIRES DE LITTERATURE,
rent à la table d'Auguste , qu'ils ne fussent
assis *in imo loco* , ou comme parle Tacite , *ad
lecti fulcra*.

Je ne dirai ici , du changement qui arriva à
ces lits , que ce que j'ai déjà dit de celui qui
étoit arrivé aux tables ; savoir que de la plus
grande simplicité on les porta en très-peu de
tems à la plus étonnante richesse. Pline liv.
33. chap. 11. dit , qu'il n'étoit pas nouveau
sous Auguste de les voir entièrement couverts
de laines d'argent , garnis de matelats les plus
molets , & de courtépointes les plus riches.
J'épargne à la Compagnie les longs passages de
Pline , de Sénèque , & de tous les Poètes sur
la matière & la forme de ces lits , sur le choix
de la pourpre , & sur la perfection de la bro-
derie ; & cela d'autant plus volontiers , que
Ciacconius a traité ce sujet fort au long dans
sa Dissertation de *Triclinio*. Je me contente
d'en faire voir le contraste dans ce vers d'O-
vide , qui exprime si bien l'ancienne pauvreté.
Les lits de nos peres n'étoient garnis que
d'herbes & de feuilles , & il n'appartenoit
qu'aux riches de les couvrir de peaux :

Qui poterat pelles addere , dives erat.

On rangeoit ordinairement trois de ces lits
auprès d'une table quarrée , ce qui a fait ap-
peller *Triclinium* & la table & la sale à man-
ger ; de sorte qu'il en restoit toujours un des
côtés vacant & libre pour le service.

V. Chaque lit pouvoit tenir trois , quatre ,
mais rarement cinq personnes ; & ils étoient
élevés d'environ trois coudées *. Les convi-
ves s'y rendoient à la sortie du bain avec une
robe

* 4. à 5.
pieds.

robe qui ne servoit qu'à cela , & qu'ils appelloient *Vestis cœnatoria* , *Tricliniaria* , *convivialis*. Elle étoit pour le plus souvent blanche , sur-tout dans les jours de quelque solennité : & c'étoit aussi-bien chez les Romains que chez les Orientaux , une indiscretion punissable de se présenter dans la sale du festin sans cette robe. Cicéron fait un crime à Vatinius d'y être venu en habit noir , quoique le repas se donnât à l'occasion d'une cérémonie funèbre. Il compare cet ennemi odieux , à une furie qui vient inopinément répandre une idée funeste dans l'esprit de toute l'assistance : *Atque illud etiam scire ex te cupio , quo consilio aut quâ mente feceris , ut in epulo Q. Arrii familiaris mei cum togâ pullâ accumberes ? . . . Cum tot hominum millia , . . . cum ipse epuli dominus Q. Arrius albatuſ esset ; tu in Templum Castoris te cum C. Fidulo atrato , ceterisque tuis furiis festum intulisti.*

Capitolin raconte aussi que Maximin le fils encore jeune, ayant été invité à la table de l'Empereur Aléxandre Sévère , & n'ayant point d'habit de table , on lui en donna un de la garde-robe de l'Empereur. Pareille chose étoit arrivée autrefois à Septime Sévère encore particulier , suivant le rapport de Spartien.

Cet habillement étoit une espece de draperie qui ne tenoit presque à rien , comme il paroît dans les marbres , & qui étoit pourtant différente du *Pallium* des Grecs. Martial reproche à Luscus d'en avoir plus d'une fois remporté chez lui deux au lieu d'une , de la maison où il avoit soupé :

LIV. VIII.
EP. LIX.

Et tectus lanis saepe duabus abit.

VI. Je ne me souviens point d'avoir lû qu'on ôtât les souliers aux Dames, ni qu'on leur lavât ou parfumât les pieds quand elles venoient prendre leurs places sur ces lits: mais rien n'est plus commun pour les hommes. On avoit raison de ne pas exposer à la bouë & à la poudre, les étoffes précieuses dont ces lits étoient couverts. Plaute dit dans une de ses Comédies; „bon, je sens que mon cœur „revient, ôte-moi mes souliers: donne-moi „à boire“, & quelque tems après, „vîte, „mes souliers, & qu'on ôte promptement la „table”: *Jam redit animus, deme soleas, cedo vinum, & cedo soleas mihi, properate, auferte mensam.* Nasidienus dans Horace; pour aller donner de nouveaux ordres après le malheur qui venoit de lui arriver, reprend ses souliers;

LIV. II. SAT.;
VIII. 77.

Et soleas poscit.

On présentait encore de l'eau pour les mains & même pour les pieds, à ceux qui ne sortoient pas du bain: *Aquam manibus pedibusque dato,* dit Nonius après *Fabius Pictor*; *Polubrum sinistra manu teneto, dextra vasum cum aquâ.*

..... *Locus*

In Prosa.

Hic tuus est, dit Plaute, *hic accumbe,*
ferte aquam

Pedibus: praben' tu puere.

VII. Ce passage de Plaute me fait souvenir
de

de l'ordre & de la distinction des places , où l'on étoit souvent conduit par le Maître du repas.

Plutarque au livre premier de ses Questions de table, propose celle-ci: savoir si le Maître du logis doit placer son monde , ou s'il doit laisser à chacun la liberté de se placer soi-même: & là-dessus il raconte une assez plaisante histoire. Mon frere Timon, dit-il, ayant invité plusieurs amis tant citoyens qu'étrangers, & ne voulant chagriner personne pour le cérémonial, les pria de se ranger comme ils l'entendroient. Quelque tems après il parut à la porte du fallon un personnage extraordinaire, une espece de Capitan richement vêtu & suivi d'un grand nombre de valets. Il parcourut des yeux toute la Compagnie, puis il se retira sans dire un seul mot. Quelques-uns se levèrent pour courir après lui & pour le prier d'entrer. Mais il répondit froidement qu'il ne voyoit pas qu'on lui eût réservé une place digne de lui. Comme on étoit déjà en gaieté, on rit bien de cette apparition, & quelqu'un dit tout haut qu'un tel homme valoit beaucoup mieux à la porte qu'à la table.

Plutarque ne laisse pas dans le chapitre suivant d'agiter la Question, savoir quelle est la place Consulaire, & pourquoi après celle du Maître de la maison, elle est la plus honorable? Après avoir rapporté l'opinion des Grecs & celle des Perses, il décide que c'est la premiere du lit-milieu, & il en apporte deux raisons. La premiere, c'est qu'après le bannissement des Rois, les Consuls pour ne point donner d'ombrage à leurs Concitoyens jusques

dans le sanctuaire de la liberté , se retirèrent de la place que ces Princes avoient occupé à table , ils la laissèrent au Maître de la maison , & descendirent un degré plus bas. La seconde , c'est qu'y ayant toujours deux lits pour les amis , il est raisonnable que celui qui donne le repas , ait tout son domestique sous ses yeux ; qu'il voye ce qui se passe , & qu'il soit à portée de donner ses ordres , & d'entretenir ses conviez. Or la place la plus convenable pour cela , est la seconde du lit-milieu. Sa femme est immédiatement au-dessous de lui , *in ejus sinu*. Ainsi la place honorable après ces deux-là , est celle qui est au-dessus , c'est-à-dire , la première du même lit. Elle est aussi , dit cet Auteur , la plus propre à la dignité d'un premier Magistrat. Au moyen de l'espace qui est entre les deux lits , il peut aisément recevoir ceux qui lui viennent apporter des nouvelles de l'armée , & de telle autre partie de la République qui regarde son ministère.

Comme chez les Romains il y avoit des ombres & des parasites ; ceux-ci appelez ou tolérez par le Maître de la maison , & ceux-là amenez par les Convives , tels qu'étoient chez Nasidienus un Nomentanus , un Viscus Turinus , un Varius & les autres , *Quos Mecenas adduxerat umbras* ; on destinoit à ces Mrs. le dernier des trois lits , c'est-à-dire , celui qui étoit à la gauche du lit-milieu. Sous les Empereurs il y eût un Maître des cérémonies préposé à l'observation de cet ordre , auquel le Maître de la maison veilloit dans les premiers tems.

VIII. Une chose qui paroîtra ici fort bizarre ,

farre, c'est que long-tems même après le siècle d'Auguste, ce n'étoit point encore la mode que l'on fournît de serviettes aux conviez. Ils en apportoitent de chez eux.

Catulle se plaint d'un certain Asinius, qui lui avoit emporté la sienne, & le menace de le diffamer par ses vers, s'il ne la lui renvoye promptement :

*Marrucine Asini, manu sinistra
Non bellè uteris in joco atque vino.
Tollis lintea negligentiorum.*

Et plus bas :

*Quare aut hendecasyllabos trecentos
Exspecta, aut mihi linteum remitte.*

Martial dit à peu près la même chose d'Hermogene homme connu pour de parçils tours d'adresse. Personne des conviez, dit-il, n'avoit apporté de serviette, parce que chacun craignoit les ongles crochus d'Hermogène. Hermogène ne s'en retourna pas pour cela les mains vuides, il trouva le secret d'emporter la nappe :

Attulerat mappam nemo, dum furta ti- Lib. XII.
Epig. XXIX.
mentur.

Mantile è mensâ sustulit Hermogenes.

Tout le monde ainsi rangé, on apportoit de dessus le buffet où étoient les vases plus ou moins précieux, suivant les tems de la République, & les facultez des particuliers; on ap-
T 2 portoit,

436 MEMOIRES DE LITTERATURE,
 portoit, dis-je, des coupes qu'on plaçoit devant chaque convive. Suétone dit qu'un Seigneur de la Cour de Claude ayant été soupçonné d'avoir volé la coupe d'or qu'on lui avoit servie, fut encore invité pour le lendemain, mais qu'au lieu d'une coupe d'or, comme on en servoit aux autres, on ne lui servit qu'un gobelet de terre : *Convivæ qui pridie scyphum aureum surripuisse existimabatur, revocato in diem posterum calicem fictilem apposuit.*

Plutarque dit que Cléopâtre après ce fameux repas qu'elle donna à M. Antoine, fit présent à tous les Romains de sa suite des coupes qu'on avoit servi devant chacun d'eux.

X. Après la distribution des coupes, on servoit les viandes, non pas toujours chaque plat séparément, comme le marque ce vers d'Horace :

Lib. II. Sat.
 VIII. 42.

*Adfertur squillas inter muræna natantes
 In patina porrecta.*

Et cet autre,

v. 90.

*. Tum pectore adusto
 Vidimus & merulas poni, & sine clune palumbes.*

Mais souvent plusieurs plats ensemble sur une table portative. Servius à l'occasion de ce vers de Virgile,

Æneid. I.
 220.

*Postquam exempta fames epulis, mensæque
 remota,*

assûre

De la vie privée des Romains. III. PART. 437

assûre qu'on apportoit les tables toutes garnies : *Quia apud antiquos mensas apponebant pro discis.* Athénée est conforme à Servius. On apportoit, dit-il, & on remportoit les tables : *Αἱ τράπεζαι ἐβασάζοντο.* Et en un autre endroit :

Ὡς εἶδε τὴν τράπεζαν ἀνθρώπων δύο
Φερόντας εἶσω ποικίλων παροψίδων
Κόσμη βρύσαν.

Lib. 3.

Martial n'approuve pas ces tables ambulantes. *Lib. VII.*

*Epig.
XLVII. in
Anniwm.*

Has vobis epulas habere lauti

Nos offendimur ambulante cœna.

Il y a, comme l'on voit, des exemples de l'une & de l'autre manière dans les Ecrivains anciens; & c'est une erreur de croire que parce qu'on a trouvé un passage qui dit d'une façon, tous les autres se doivent entendre dans le même sens.

XI. L'on commençoit ordinairement le premier service par des œufs frais & des laitues, comme on finissoit le second par des fruits : *Integram famem ad ovum adfero*, dit Cicéron. *Ab ovo usque ad mala*, pour dire depuis le commencement jusqu'à la fin. Var-
ron ne laisse pas de dire que l'on finissoit quel-
quefois par où l'on avoit commencé; par les
œufs. L'exemple qu'il en apporte explique une
antiquité qui regarde les jeux du Cirque & la
pompe de Cérès. Athénée est du même sen-
timent que Varron.

*Varro de re
rustica. l. 3.
cap. 2.*

Lib. 14.

XII. Les esclaves employez à servir étoient

lestement vêtus , & ceints de serviettes blanches. Séneque les appelle *Agmen servorum nitentium* ; & *ministorum ornatissimorum turba linteis succincta*. Ils étoient suivis par un Ecuyer tranchant , qui dépeçoit les viandes avec art & souvent en cadence. Séneque dit , *Ep. 47.* *Alius pretiosas aves scindit , & per pectus & clunes certis ductibus circumferens eruditam manum , in frusta excutit*. Et dans un autre endroit : *Quanta celeritate signo dato gladii ad ministeria decurrunt*.

Sat V. 120. Juvenal dit aussi,

*Structorem interea , nequa indignatio desit ,
Saltantem spectas & cheironomonta volanti
Cultello , &c.*

Il y en avoit d'autres préposez au buffet , & qui avoient soin les uns du vin , les autres de l'eau tant chaude que froide , les autres des vases & des coupes quand il en falloit changer ; ce qui arrivoit assez souvent lorsqu'on entroit en débauche , *Cum majoribus poculis poscebatur*.

XIII. Dans les grandes fêtes , les esclaves , tant ceux de la maison , que ceux que les particuliers avoient amenés , & qui demeuroient debout aux pieds de leurs maîtres , *servi ad pedes* , étoient couronnez de fleurs & de verdure aussi-bien que les Convives ; & il n'y avoit rien alors qui n'inspirât la joye.

Si l'on servoit un poisson ou un oiseau de quelque prix ou de quelque rareté , on l'apportoit au son des flûtes & des hautbois : l'allégresse redoubloit , & le Maître du festin se croyoit amplement récompensé par les acclamations

mations de toute l'Assemblée. Macrobe cite Lib.3. c.16.
une Lettre de Sammonicus Serenus qui complimente l'Empereur Sévère, sur les honneurs qu'il avoit rendus à un éturgeon , & particulièrement sur le rétablissement de cette coutume ; *Gratiam ejus video ad epulas quasi postliminio rediisse. Quippe qui dignatione vestra cum intersum convivio sacro, animadverto hunc piscem à coronatis ministris inferri.*

Alors les services se multiplioient, & quoi qu'on retint toujours les mêmes expressions de premier & de second service, *Primæ & secundæ mensæ*, pour tout le souper, ces deux services se subdivisoient en plusieurs autres.

Le premier comprenoit les entrées qui consistoient en œufs & en laitues, en vins miellés suivant le précepte :

. *Vacuis committere venis*

Nil nisi lene decet.

Après cela les viandes solides, les ragoûts, les grillades. Pour le second, il comprenoit les fruits crus, cuits, & confits, les tartes & les autres friandises que les Grecs appellent *μελίπηκτα*, & les Latins *dulciaria*, & *bel-laria*.

La table de l'Empereur Pertinax, dit Capitolin, n'étoit ordinairement que de trois services, quelque nombreuse que fût la Compagnie ;* au lieu que celle de l'Empereur Elagabalé alloit quelquefois jusqu'à vingt-deux, & à la fin de chaque service, on relavoit les mains comme si l'on eût fini le repas : car l'usage étoit de laver aussi-bien à la fin qu'au commencement ; *Exhibuit aliquando tale con-*

Lamprius.

vivium, ut haberet viginti duo fercula ingentium epularum. & per singula lavarent. Je ne parlerois pas d'une si grande profusion, si elle n'avoit eû des imitateurs; mais on ne sait que trop que ce qui se fait à la Cour ne tarde guères à entrer dans les mœurs de la Ville. Je dis plus, elle s'étoit déjà trouvée impunie 270. ans avant Elagabale. Lucullus avoit dépensé jusqu'à mille écus à un seul souper. On le lui auroit pardonné en faveur de l'hospitalité, si c'eût été pour mieux recevoir ses amis; mais il n'en rabattoit gueres quand il étoit seul. Un jour, dit Plutarque, il gronda fort son Maître d'hôtel, pour lui avoir fait préparer un souper moins somptueux. Cet Officier s'étant excusé sur ce que Lucullus lui avoit dit lui-même qu'il n'auroit personne ce jour-là : quoi, repartit ce fier Citoyen, ne saviez-vous pas que Lucullus devoit souper chez Lucullus ? Τὸ λέγεις (εἶπεν) ὅτι ἔδει ἡδεῖς ὅτι σήμερον ὡς Λακύνῳ δειπνῇ Λακύνῳ.

Quelle comparaison entre les Anciens qui ne savoient ce que c'étoit qu'un Cuisinier, & qui trouvoient dans leurs Jardins & dans leur Bassé-cour, de quoi regaler leurs amis & leurs voisins aux plus grandes fêtes; & ceux-ci qui après avoir épuisé les Mers & les Forêts voisines, vont chercher dans les Provinces les plus éloignées de quoi couvrir leurs tables pour un repas ordinaire.

Il est vrai que quand un ami, un parent, un voisin n'avoit pu venir à un repas où il avoit été invité, on lui en envoyoit des portions, & c'est ce qu'ils appelloient *Partes mittere*, ou de *mensâ mittere*, μερίδας δὲν τραπέζης ἀντίμπειν.

Je n'ai garde d'entreprendre le détail des viandes ni des vins qui se consommoient à ces tables : ce qui en décidoit , c'étoit la saison de l'année , la fantaisie , le gout & les facultez du Maître. Il n'y a qu'à lire le récit que fait Horace du repas de Nasidienus , & celui que fait Ascyrtos du souper de Trimalcion. Je ne parle point non plus des leçons qu'on apprenoit à l'école d'Apicius dans une ville d'où l'on avoit autrefois chassé les Philosophes ; & le Catius d'Horace suffira aux curieux de pareilles matières.

XIV. A l'égard du dessert que Varron , Cicéron , Horace , Ovide , & tous les Ecrivains suivans , ont appelé *mensæ secundæ* , il n'étoit gueres moins diversifié que les autres parties du souper , mais il n'étoit pas tant pour les hommes que pour les femmes , qui après cela fortoient de la table avec leurs enfans , si le repas étoit suivi de quelque spectacle auquel la pudeur ne leur permettoit pas de prendre part. Car cette partie du jour ne se passoit pas toute entière à manger & à boire.

XV. Un peu après l'établissement de la République , ils chantoient dans leurs repas les louanges des grands hommes au son de la flûte , *ad tibicinem* , à quoi l'on ajoûta ensuite la lyre. C'étoit pour les assistans un aiguillon qui les animoit à la vraie gloire : mais ce qui avoit été d'abord introduit pour une bonne fin dégénéra dans la suite. Les Romains n'eurent pas plutôt vaincu les Asiatiques , qu'ils apprirent d'eux de nouvelles espèces de plaisirs. Les bouffons , les farceurs , les joyeuses d'instrumens , les danseuses , les Pantomimes , devinrent à la mode , & il ne fut point

Cicéron dans
les Tuscul.

de bonne fête sans tout cet appareil étranger.

Luxuriæ peregrinæ origo ab exercitu Asiatico in-
vecta in urbem est. Ii primum lectos æratos,
vestem stragulam pretiosam, plagulas & alia
textilia, & quæ tunc magnificæ supellectilis
habebantur, monopodia & abacos, Romam adve-
xerunt. Tunc psalteria sambucistriaque & alia
ludionum oblectamenta addita epulis; epulæ quo-
que ipsæ & curâ & sumptu majore apparari
cœptæ. Tunc coquus, vilissimum antiquis manci-
pium, æstimatione & usu, in pretio esse: & quod
ministerium fuerat, ars haberi cœpta. Vix ta-
men illa, quæ tunc conspiciebantur, semina erant
futuræ luxuriæ: de legers commencemens de
 ce qu'on devoit voir. Sénèque que je cite assez souvent, parce que sa bile m'apprend bien des choses qu'on n'auroit pas pû savoir d'un esprit plus doux & plus indulgent pour les défauts de son siècle, Sénèque, dis-je, dans son Traité de la vie heureuse, fait ce portrait d'un homme sensuel. Vous voyez un Apicius couché sur son lit, contemplant la magnificence de sa table, satisfaisant son ouïe des concerts les plus harmonieux, sa vûe des spectacles les plus charmans, son odorat des parfums les plus exquis, & son palais de viandes les plus délicates. *Vides hos eosdem è suis lectis spectantes popinam suam, aures vocum sono, spectaculis oculos, saporibus palatium suum delectantes; mollibus lenibusque fomentis totum lacessitur corpus, & ne nares interim cessent, odoribus variis inficitur locus ipse in quo luxuriæ parentatur.*

En parlant de ces spectacles, je ne dois pas oublier ce qui arriva dans un souper que donnoit l'Empereur Auguste. On avoit beau-

coup

coup loué un certain Pantomime nommé Pylade , qui avoit représenté les fureurs d'Hercule sur le Théâtre public. Auguste voulut donner ce régal à sa compagnie : il fait venir Pylade & lui ordonne de jouer la même pièce qui lui avoit attiré tant d'applaudissemens.

Pylade qui dans l'excès de sa fureur avoit tiré des flèches sur le Peuple , commençoit déjà à en faire autant sur les conviez , & si on l'eût laissé faire , il n'auroit pas manqué d'ensanglanter la scène. Au reste tout transporté qu'il paroissoit , il est à croire que ceux sur qui les flèches seroient tombées , n'étoient pas les personnes qu'il respectoit le plus , ou qu'il aimoit le mieux.

Suétone nous a conservé trois Lettres du même Empereur , où il est parlé de plaisirs plus tranquilles. Les deux premières sont à Tibère à qui il rend compte de ce qui s'est passé dans deux soupers. J'ai soupé , dit-il , avec les mêmes personnes que vous savez , excepté que nous avons de plus Vinicius & Sibus le pere ; & en soupant tant hier qu'aujourd'hui , nous avons joué assez sagement & en bons vieillards ; *νεποτικῶς* *. *Talis enim jactatis ut quisque canem aut senionem miserat , in singulos talos singulos denarios in medium conferebat , quos tollebat universos qui venerem jecerat.* Dans la seconde Lettre ; nous nous sommes , dit-il , assez bien réjouïs pendant les fêtes de Minerve. Non seulement nous avons joué pendant le souper , mais encore nous avons mis tout le monde en humeur de jouer :

T 6

Fo-

* Nobis senibus , dit Cassin dans Cistren , exclusionibus multis talos relinquant & cesseras.

Forum aleatorium calefecimus. Frater tuus magnis clamoribus rem gessit.

Dans la troisieme Lettre il mande à sa-fille qu'il lui envoie 250. deniers, parce qu'il avoit donné pareille somme à chacun de ses convives pour jouer à pair & à non; aux dez, ou à tel autre jeu qu'ils voudroient pendant le souper.

Plaute, Catulle & Properce parlent des divers jeux de table à peu près dans les mêmes termes. Mais ce que Pline écrit à Cornélien livre VI. Epître XXXII. marque encore plus positivement la coutume de son tems. Après avoir rendu compte à son ami des affaires que Trajan avoit terminées à Cincelles, *Centum cellis*, il ajoûte: vous voyez que nos journées ont été assez bien remplies: mais nos occupations ne finissoient pas moins bien. Nous avions l'honneur de souper tous les jours avec l'Empereur; le repas étoit fort frugal eû égard à la dignité de celui qui le donnoit. La soirée se passoit quelquefois à entendre des Comédies ou des farces; quelquefois aussi une conversation enjouée nous tenoit lieu d'un plaisir qui auroit coûté plus cher, mais qui ne nous auroit peut-être pas touché davantage. *Vides quàm honesti, quàm severi dies fuerint, quos jucundissima remissiones sequebantur. Adhibebantur quotidie cœna, erat modica si Principem cogites. Interdum acroamata audiebamus; interdum jucundissimis sermonibus nox ducebatur.*

Elagabale n'étoit pas si modéré dans le choix des plaisirs dont il égayoit ses repas. Quelquefois il faisoit tomber de la voute de son superbe fallon une si grande abondance de fleurs

fleurs sur ses parasites , que quelques-uns en étoient étouffez. Une autre fois il faisoit préparer autour d'une table ronde séparée de la scène , un lit en forme d'arc appelé *Sigma*. Il faisoit placer sur ce lit aujourd'hui huit hommes chauves, demain huit gouteux ; un autre jour huit noirs , après cela huit grisons, huit maigres, huit gras, qui étoient si pressés qu'à peine pouvoient-ils se remuer & porter la main à la bouche, pendant que lui & toute sa Cour se divertissoient à voir leur contenance. Il lui arriva souvent, & c'étoit-là un de ses moindres divertissemens, de faire faire ce *Sigma* de cuir , & de le remplir de vent au lieu de laine ; & dans le tems que ceux qui l'occupoient ne songeoient qu'à bien manger & à bien boire , il faisoit lâcher secrètement un robinet qui étoit caché sous la courtépointe, le *Sigma* s'applatissoit , & ces pauvres gens tomboient le nez sous la table.

Ces divertissemens, de quelque nature qu'ils fussent , duroient souvent bien avant dans la nuit, & n'empêchoient point les Convives de boire à la santé les uns des autres, de se présenter la coupe & de faire des souhaits pour le bonheur de leurs amis & de leurs patrons. Les formules de cette cérémonie étoient *Propino tibi, bene tibi, bene illi, bene tati* : ζήσθας, Athenée appelle cela ἐν κύκλῳ πίειν : & Pollux, κυλίκας ἐν κύκλῳ ἐπιλαύειν. Ainsi la coupe passoit de main en main depuis la première place jusqu'à la dernière. Plaute , *Interim da ab Delphio citò* :

*Cantharum circum age puere ,
Ab summe septenis cyathis committe hos ludos.
Age circumfer mulsum , &c.*

Juvenal dit que rarement les riches font cet honneur aux pauvres , & que les pauvres ne feroient pas bien venus à prendre cette liberté avec les riches :

Idi. V. 127.

*. Quando propinat
Virro tibi , sumitque tuis contacta labellis
Pocula.*

C'étoit cependant un engagement pour tous les Convives , principalement lorsque , pour conserver l'ancien usage , on faisoit un Roi , dit Varron ; *Etiam nunc in publico convivio , antiquitatis retinendæ causâ , cum magistri fiunt , potio circumfertur.*

Caton dans le Livre de Cicéron de *Senectute* , dit que tout vieux qu'il est , il est ravi de se trouver à ces fêtes ; où l'on se reveille agréablement les uns les autres ; où le Roi du repas tient tout le monde en haleine , & où chacun est obligé de payer de sa personne : *Me vero & magisteria delectant à majoribus instituta , & is sermo qui more majorum à summo adhibetur in poculis , & pocula , ut est in symposio Xenophontis , minuta atque rorantia , &c.*

Anciennement on créoit un Roi dans les assemblées les plus sages ; & Plutarque fait un long discours sur les qualitez que doit avoir

ce Magistrat , & sur les écueils qu'il doit le plus éviter.

Je trouve qu'il se faisoit de deux manieres , ou par le sort du dé , ou par le choix des Con-vives. Horace veut que le dé en décide :

. *Quem Venus arbitrum*
Dicet bibendi ?

Od. VII. 25.
Lib. II.

Et,

Nec regna vini sortiere talis.

Od. IV. 18.
Lib. I.

Plaute ne s'en rapporte pas au hasard ; les per-sonnages qu'il introduit se donnent eux-mêmes des maîtres & des maîtresses. *Do hanc tibi florentem florenti, tu sic eris dictatrix nobis*, dit un de ses acteurs, en mettant une couronne de fleurs sur la tête d'une jeune personne.

Et dans un autre endroit ; *Strategum te facio huic convivio.* In Persa. Plutarque parle comme Plaute

dans la iv. question du liv. I. *ἑμαυτὸν αἰρουμένη συνποσιταρχὸν ὑμῶν*. Ce Roi donnoit en effet des Loix, & prescrivoit sous certaines peines ce que chacun devoit faire , soit qu'il s'agît de boire, de chanter, de haranguer , ou de ré-jouir la compagnie par quelque autre talent. Cicéron dit que Verrès qui avoit foulé aux pieds toutes les Loix du Peuple Romain, obéissoit ponctuellement aux Loix de la table ; *Iste enim Prætor severus ac diligens, qui populi Romani legibus nunquam parvisset, iis diligenter legibus parebat, quæ in poculis ponebantur.*

Au surplus on ne faisoit pas un Roi dans tous les repas , & on ne s'en avisoit guères
dans

dans les derniers tems que quand on avoit satisfait aux premiers besoins. C'étoit une ressource de gayeté quand on commençoit à craindre la langueur ; & pour lors chacun renouvelloit son attention à paroître bon convive. Ce dernier acte s'appelloit chez les Romains *comessatio* , du mot Grec *κᾶμα* , dit Varron , parce que les anciens Romains , qui habitoient plus volontiers la campagne que la ville , comme je l'ai dit dans mon premier Discours , se régaloient à tour de rôle , & soupoient ainsi tantôt dans un village , & tantôt dans un autre. Quelquefois même quand on avoit soupé trop modestement dans un endroit , après quelques tours de promenade , on se retrouvoit dans un autre pour cette sorte de réveillon.

Démétrius , fils du dernier Philippe Roi de Macédoine , avoit vaincu Persée son frere dans une espèce de joute ou de tournoi : Persée ne l'avoit pas pardonné à Démétrius. Mais celui-ci après avoir bien soupé avec ceux de sa quadrille , leur dit , que n'allons-nous faire la débauche chez mon frere ? *Quin comessatum ad fratrem imus ?* Ce sera peut-être un moyen de nous reconcilier.

Plutarque pour justifier Caton le Censeur de ce qu'il paroissoit trop aimer la table & ces petites fêtes , dit que ce grand homme savoit merveilleusement mettre à profit ces momens qu'on croyoit entierement consacrez au plaisir. Dans un tems où regne la liberté de parler , il découvroit ce que ses Convives pensoient du Gouvernement & du caractère de ceux qui cherchoient à y entrer. Il apprenoit même plusieurs secrets de l'Agriculture , qu'il
ne

ne regardoit pas comme des choses indifférentes. Il est vrai qu'il ne sortoit pas toujours de ces conversations sans qu'il en coûtât un peu à sa sagesse ; & j'ai déjà rapporté après Pline le jeune, une historiette qui en fait foi : mais il en coutoit peu à sa réputation , & le lendemain Caton n'en étoit pas moins respectable.

Suétone assure que l'Empereur Titus, ces délices du Genre humain , pouffoit ce régal assez souvent jusqu'à minuit, au lieu que Domitien son frère ne passoit jamais le coucher du Soleil.

Mais à quelque heure qu'on se séparât, on finissoit toujours par des libations & par des vœux pour la prospérité de son hôte & pour celle de l'Empereur. Ce coup de partance s'appelloit *Poculum boni genii* avec ce cri *Ζη-
στας* , après quoi on relavoit les mains avec une espèce de pâte qu'on jettoit aux chiens. Le Maître du logis distribuoit une partie des restes aux esclaves , & resserroit l'autre. Et comme il y avoit mille choses qui ne méritoient ni d'être gardées ni d'être données, on les brûloit, & ce sacrifice s'appelloit *Protervia*. Ce qui fit dire à Caton le jeune d'un des disciples d'Apicius , qui après avoir mangé tout son bien, avoit malheureusement mis le feu à sa maison : il n'a rien fait qui ne soit dans la règle , *Proterviam fecit*.

Enfin les conviez en prenant congé de leur hôte, recevoient de lui de petits présens, qui d'un mot Grec étoient appelez *Apophoreta*. *Ἀποφέ-
ρειν.*
Entre les exemples que nous en fournit l'Histoire, il y en a trois d'une prodigalité outrée. *αὐφέρει.*
Le premier est de Cléopatre, qui après avoir *Αθήν.*
fait

450 MEMOIRES DE LITTERATURE,
fait un superbe festin à M. Antoine & à ses
Officiers dans la Cilicie, leur donna les lits,
les courte-pointes, les vases d'or & d'argent
avec tout ce qui avoit servi au repas : elle y
ajouta encore des litières pour les reporter
chez eux, avec les porteurs mêmes & des
Esclaves Mores pour les reconduire avec des
flambeaux.

Capitol.
Lamprid.

Les deux autres exemples sont de Verus &
d'Elagabale : mais ces deux Empereurs ne firent
que copier Cléopatre, & n'ont été depuis co-
piez par personne.

Lorsque chacun étoit rentré chez soi s'il
lui restoit du tems, il l'employoit ou à la pro-
menade, ou à de petits soins pour le bon or-
dre de sa famille qu'il passoit en revûe, cha-
que Affranchi & chaque Esclave donnant le
bon soir à son Maître. Ainsi finissoit la jour-
née Romaine.

D I S S E R T A T I O N

*Sur les honneurs divins qui ont été rendus aux
Gouverneurs des Provinces pendant que la
République Romaine subsistoit.*

Par M. l'Abbé MONGAULT.

IL n'est rien de plus connu dans l'Histoire
des Empereurs Romains, que leur apothéo-
se. On fait même qu'il y en a eû plusieurs
à qui on a décerné avant leur mort les hon-
neurs divins. Mais on ne fait pas si commu-
né-

nément que dès les tems de la République, les Provinces ont célébré des fêtes, élevé des autels, & bâti des Temples à leurs Proconsuls: enfin, qu'ils les ont affociez à tous les honneurs qu'on rendoit aux Dieux. Cette matière, que personne n'a traitée exprès & en détail, m'a paru propre à exciter la curiosité. Les erreurs & les égaremens des hommes, qui tiennent une si grande place dans l'Histoire, ne doivent pas être le moindre objet de notre attention & de nos recherches. Ils servent à faire voir jusqu'où l'esprit humain se laisse mener, lorsqu'il n'est pas conduit par la véritable lumière.

Je vais donc d'abord établir ce que j'ai avancé par des autoritez authentiques. J'examinerai en quoi consistoit ce culte, en remontant jusqu'à son origine, & quel étoit en cela l'esprit de la Religion des Anciens. Enfin je ferai voir comment cet usage passa des Provinces à Rome, lorsqu'elle eut perdu sa liberté.

L'on n'en trouve les commencemens que depuis que les Romains eurent poussé leurs conquêtes hors de l'Italie. Marcellus ayant pris Syracuse, se vit obligé à regret d'abandonner à son armée le pillage de cette ville, mais il sauva les habitans de la fureur du soldat, qui piqué d'une résistance trop opiniâtre, vouloit tout mettre à feu & à sang. Il conserva à cette ville sa liberté, ses privileges & ses Loix. Enfin ils trouverent dans leur vainqueur un protecteur & un patron. Pour lui marquer leur reconnoissance, ils établirent en son honneur une fête qui se célébroit encore du tems de Cicéron, & que cet Orateur *Plutarch.* *Marcell.* *Verrin. 4.*

Les

Les villes de l'Asie mineure en célébrèrent depuis une semblable en l'honneur de Q. Mutius Scévola le grand Pontife , qui fut Gouverneur de cette Province, l'an de Rome 654. & qui s'y distingua si fort par sa modération, son désintéressement & son équité , que le Sénat le proposoit depuis pour exemple à tous ceux qui furent ses successeurs: *Q. Mutius P. Val. Maxim. l. 8. c. 25. filius Asiam singulariter rexerat , adeo ut dies festus à Græcis in honorem ejus constitueretur , qui diceretur Mutia. Ascon. in Verrin. 4.*

Cette Province fit encore depuis le même honneur à Lucullus , qui la délivra de la tyrannie des traitants & des usuriers, & de l'accablement où toutes les villes étoient réduites par les grands emprunts qu'elles avoient été obligées de faire pour payer les vingt mille talens que Sylla avoit exigés d'elles , & qui par les usures exorbitantes , étoient déjà montés jusqu'à cent vingt mille talens : *Λυκούλῳ τε ἡγοῦν ἐπὶ τιμῇ τῷ ἀνδρὶ*, dit Plutarque dans sa Vie, c'est-à-dire: *Ils célébrèrent à son honneur une fête qu'ils appellèrent Lucullia.*

Ces fêtes étoient accompagnées de jeux & de spectacles, comme presque toutes celles des Dieux. Mais ce n'étoit point simplement des jours de réjouissance pour honorer la mémoire de leurs bienfaiteurs, c'étoient des jours consacrés à la Religion. Cicéron, reprochant à Verrès , comme une espèce d'attentat sacrilège , d'avoir aboli la fête de Marcellus, remarque que Mithridate , ce grand ennemi du nom Romain, respecta la mémoire de Mutius Scévola , & que dans le tems même où maître de l'Asie , il fit égorger tous les Citoyens Romains qui s'y trouvèrent , il ne vou-

voulut point abolir un usage que la Religion avoit consacré : *Mithridates in Asia, cum eam provinciam, totam occupasset, Mutia non sustulit: hostis, & hostis in cæteris nimis ferus & immanis, tamen honorem hominis Deorum religione consecratum violare noluit.* Verr. 4.

Mais voici quelque chose de formel, & qui prouve décisivement que dans ces fêtes, ceux en l'honneur de qui on les célébroit, étoient invoquez comme des Dieux tutelaires. T. Quintius Flaminius le vainqueur de Philippe Roi de Macédoine, se rendit encore plus célèbre parmi les Grecs, par la maniere dont il usa de sa victoire, leur ayant à tous, ou rendu ou conservé leur liberté. Quelque tems après dans la guerre contre le Roi Antiochus, où il n'étoit que Lieutenant de Manius Acilius, conservant toujours ce même esprit de générosité & d'inclination pour les Grecs ; il sauva la ville de Chalcide en Etolie, que Manius Acilius vouloit détruire, parce qu'elle s'étoit hautement déclarée pour le Roi Antiochus, qui en avoit fait sa place d'armes, & qui avoit même épousé la fille d'un de leurs Citoyens. Cette ville, pour éterniser sa reconnoissance, institua en l'honneur de Titus Flaminius, une fête qui se célébroit encore du tems de Plutarque : il avoit un Prêtre, & on lui faisoit des sacrifices : "Ετι δὲ καὶ κατ' ἡμᾶς ἱερδὴς χειροτονηλὸς ἀπεδείκνυτο Τίτου καὶ θύσαντες αὐτᾶ. *In Flamínio.*

Voilà déjà des fêtes, des Jeux, des Prêtres, des Sacrifices. Parlons maintenant des Temples que l'on bâtit aux Proconsuls. Cette coutume ne s'établit que par degrés. On comença par leur consacrer des monumens &

Plutarch.
Marcel.

& des édifices publics, qui jusques-là ne l'avoient été qu'à des Dieux. Les habitans de Catane en Sicile consacrerent leur gymnase à Marcellus; ceux de Chalcide associèrent Titus Flaminius avec Hercule & Apollon dans la dédicace des deux principaux édifices publics de leur ville. Ils donnèrent même la préséance à leur bienfauteur au-dessus de ces Dieux, en mettant son nom le premier dans l'inscription que Plutarque nous a conservée, & qui subsistoit de son tems : * Ο' δῆμος Τίτῳ καὶ Ἡρακλεῖ τὸ γυμνάσιον. ὁ δῆμος Τίτῳ καὶ Ἀπόλλωνι τὸ δελφίνιον.

On ne se contenta pas d'associer dans ces sortes de dédicaces les hommes avec les Dieux, on leur bâtit exprès des Temples. Pendant que Quintus Cicéron étoit Gouverneur d'Asie, les villes de cette Province voulurent bâtir un Temple à son frère, dont le nom étoit alors célèbre dans tout l'Empire par la conjuration de Catilina, qu'il avoit étouffée avec tant de vigueur & de sagesse; & il s'acquît une nouvelle gloire en n'acceptant point cet honneur : *Romæ quidem non mediocri cum admiratione laudatur quod, cùm ad Templum monumentumque nostrum civitates pecunias decrevissent . . . cumque id quod dabatur non esset interiturum, sed in ornamentis Templi futurum . . . accipiendum non putavi.* Cicéron ayant été depuis Gouverneur de la Cilicie, il ne s'y distingua pas moins par sa vertu, qu'il avoit fait à Rome par son éloquence. Il donna de grands exemples de modération, d'inté-

* Populus Tito & Herculi gymnasium, Populus Tito & Apollini delphinium. *Plat. in Flaminiis.*

tégrité, de désintéressement, de prudence; enfin il fit voir en lui une copie fidelle de cette image d'un bon Gouvernement qu'il avoit tracé à son frère dans cette excellente Lettre qu'il lui écrivit pendant qu'il étoit Gouverneur d'Asie. Les Peuples crurent ne pouvoir reconnoître par de trop grands honneurs tout ce qu'il avoit fait pour eux; mais il ne voulut point d'autres marques de leur reconnoissance que des remerciemens publics, & il ne souffrit point qu'on lui élevât des statues, ni qu'on lui bâtît des Temples: *Ob hæc beneficia, quibus illi obtupestunt, nullos honores mihi, nisi verborum, decerni sino statuas, fana, τίδεῖντα prohibeo.* Epist. XXI. Lib. V. ad Att.

Ce trait de modestie est remarquable en Cicéron, qui d'ailleurs n'étoit pas fort à l'épreuve sur la vanité. Mais s'il avoit trop de passion pour la gloire, il en connoissoit le véritable prix *, & il méprisa sans peine des honneurs qui s'étoient avilis pour être devenus trop communs. En effet, Suétone dit expressément que c'étoit alors l'usage de bâtir des Temples aux Gouverneurs des Provinces, quoi qu'il y en eût souvent que les Peuples ne pouvoient guères regarder comme des Dieux tutélaires, mais plutôt comme ces mauvais génies que la superstition payenne avoit imaginé, qu'ils croyoient naturellement portez à faire du mal, & qu'ils tâchoient de gagner & d'appaier par des sacrifices. Aussi arrivoit-il souvent que les Peuples après avoir gémi de s'être vus réduits à flatter d'une manière si outrée

Templa
quamvis
sciret
etiam Pro-
consulibus
decerni
solere, &c.
Oliv. c. 25.

* De isto genere honorum quid sentirem, scripsi ad te antea. semper eos putavi si vulgares essent, viles, &c. Ep. 1. l. 1. ad Q. fr.

Cic. Ep. 7.
& 9. l. 3.
fam. & Ep.
6. l. 2.

trée ceux qui les opprimoient, portoient leurs plaintes à Rome, dès qu'ils avoient changé de Gouverneurs, & faisoient faire le procès à ceux à qui ils avoient rendu des honneurs divins. C'est ce qui arriva à Appius Clodius prédécesseur de Cicéron dans le Gouvernement de Cilicie; pendant qu'une ville de cette Province lui bâtissoit un Temple, il fut accusé à Rome de concussion, & il eût besoin de tout le credit de Pompée, dont il étoit allié, pour empêcher que cette accusation n'eût des suites. Les Ciliciens, en faisant condamner Verrès, furent vengez de s'être vus réduits à célébrer une fête en l'honneur d'un homme qui leur avoit fait tant de mal.

Ep. 1. l. 1.
ad Q. fr.

Cette coutume de bâtir des Temples aux Gouverneurs des Provinces, n'étoit pas seulement tolérée, elle étoit même autorisée par les Loix. On en avoit fait une pour empêcher que les Gouverneurs, sous différens prétextes, ne levassent des impositions extraordinaires sur les Peuples; mais on avoit excepté les impositions qui se faisoient pour bâtir ces Temples, *Nominatimque*, dit Cicéron, *lex exciperet, ut ad Templum capere liceret.*

Legat. ad
Caïum.

C'étoient comme des monumens publics de l'assujettissement des Provinces conquises; car les Romains savoient qu'il n'y a point de plus grande marque de servitude que l'excès de la flatterie. Philon dit d'Auguste, qu'il ne permit qu'on lui bâtît des Temples dans les Provinces, que pour donner à l'Empire plus de majesté; & c'est dans le même esprit que cet Empereur, au rapport de Dion, ne voulut pas que les Citoyens Romains qui étoient en Asie, participassent au culte qu'on lui rendoit dans

dans les Temples que les villes de cette Province lui avoient consacrez.

Cet usage, qui avoit commencé par la reconnaissance, & qui dégénéra ensuite en flatterie, fut aussi entretenu par des raisons d'intérêt de la part des Proconsuls. Peu touchés des honneurs que les Peuples accordoient trop libéralement plutôt à leur place qu'à leur personne, ils ne pensoient souvent qu'à détourner une partie de l'argent qu'on imposoit sur les Provinces, soit pour leur bâtir des Temples, soit pour les frais des fêtes & des jeux. * Verres ayant fait établir à Syracuse une fête qu'on appelloit de son nom *Verrea*, fit faire en même tems pour plusieurs années les fonds pour les frais des sacrifices & des festins sacrez. La précaution étoit bonne, il savoit bien que cette fête ne seroit pas célébrée long-tems, & il pensoit plus à en tirer du profit que de l'honneur. Les villes d'Asie avoient décerné une fête & des jeux à L. Flaccus. L'argent que chaque ville avoit fourni avoit été mis en dépôt chez les Tralliens, qui le détournèrent à d'autres usages depuis que Mithridate se fût rendu Maître de l'Asie. L. Flaccus fils du premier ayant été depuis Gouverneur de la même Province, ne pensa point à faire célébrer cette fête, & ces jeux pour honorer la mémoire de son pere, mais il se fit rendre l'argent qui avoit été destiné pour en faire les frais, & Cicéron plaidant pour lui, soutient que le pere ayant eû droit de permettre aux villes d'imposer cet argent, le fils avoit eû droit

* At vero præclarum diem illis reposuisti Verrea ut agerent, & ut ad eum diem quæ sacris epulisque opus essent in complures annos locarentur. *Ver. 4.*

Illo mor-
tuo non
modo fi-
lius, sed
quivis
hæres po-
tuit auter-
re. *Ibid.*

droit aussi de le repeter, comme faisant par-
tie de son patrimoine : *Ad ejus honores colla-
tam, ex quibus ipse nihil capiebat, patris pecu-
niam recte abstulit filius.* Pro Flacco.

C'est ainsi que les Romains laissoient voir
combien ils se soucioient peu des honneurs
que leur décernoient les Grecs, sur tout les
Asiatiques, qu'une longue servitude avoit
amenez jusqu'au dernier excès de la flatterie :
*Diuturna servitute ad nimiam assentationem eru-
diti*, dit d'eux quelque part Cicéron. On les
avoit vûs, dès que Mithridate fut entré en
Asie, lui prodiguer ces mêmes honneurs
qu'ils décernoient auparavant aux Gouver-
neurs Romains. Il devint tout d'un coup le
pere, le conservateur de l'Asie, un Dieu, un
nouveau Bacchus : *Mithridatem Deum illum,
patrem illum, conservatorem Asie, illum Evium,
Nysium, Bacchum, Liberum nominabant.* Pro
Flacco.

Que ne dûrent-ils pas faire depuis pour Pom-
pée, lorsqu'après avoir délivré l'Empire de ce
redoutable ennemi, il en porta les limites jus-
qu'à l'Euphrate ? On ne peut douter que les
villes de l'Asie ne lui ayent alors décerné
les mêmes honneurs qu'elles avoient accordez
à tant d'autres Proconsuls, puisqu'elles en ren-
doient de si grands à ses Affranchis. Mais ce
n'est point une simple conjecture, & voici
une preuve qu'on lui avoit bâti des Temples.
Je la tire de l'Inscription qui fut mise après sa
mort sur le tombeau qu'on lui bâtit en Egypte,
mais qui ne répondoit pas au nom & à la gloi-
re de ce grand homme :

Τῷ ναοῖς βριθοντι πόση πάσις ἐπλετο τόμβου;

Appian. lib.
bel. l. 2.

C'est-à-dire : *Quel tombeau pour un homme qui avoit eû tant de Temples !* L'Interprête Latin d'Appien n'a pas compris le sens de ce vers, lorsqu'il a traduit :

Vix caperet templum quem parva recondit arena.

On ne trouve point que les Gardes aient décerné de pareils honneurs à César , avant qu'il eût usurpé la souveraine puissance. Les Gaulois , Nation fiere & belliqueuse, qui, après dix ans d'une guerre où ils avoient été vaincus tant de fois , & où ils avoient fait de si grandes pertes , s'accoutumèrent à peine à porter le joug d'une domination étrangere, n'avoient garde de se prostituer d'abord comme les Grecs à une adulation si basse & si outrée. Il paroît néanmoins que pour immortaliser la memoire des grands hommes qui s'étoient rendus illustres parmi eux , ils leur rendoient après leur mort les honneurs divins. Il est parlé dans une Inscription trouvée au lieu du dernier siècle en Bourgogne, dans les ruines de l'ancienne Alexia, du Dieu *Moritasgus*, & l'on trouve d'autre part dans les Commentaires de César un *Moritasgus* qui étoit puissant parmi les Sénonois , & dont les ancêtres avoient regné dans cette partie des Gaules ; ainsi c'est avec beaucoup de vraisemblance que Reinesius conjecture que les Gaulois avoient mis au nombre de leurs Dieux, ou ce *Moritasgus*, dont parle César, ou plutôt quelqu'un de ses ancêtres. On en peut

Reines. Ins-
crip. 176.
claf. 1.

Bel. Gal.
l. 5.

Spon. scil. 3.
p. 109. &
Evd. Reines.
Inscrip. 6.
inter omiffa,
& Gruter
p. 17.

dire de même des Dieux *Verjugodumnus*, *Beladucradus*, *Endovellicus*, *Hogotius*, qui étoient honorez dans la Gaule Belgique, en Angleterre & en Espagne, comme il paroît par d'anciennes Inscriptions. C'étoient de grands hommes, ou des Fondateurs de villes dont les Peuples avoient consacré la memoire pour éterniser celle des bienfaits qu'ils en avoient reçûs.

Cet usage se trouve chez tous les anciens Peuples, chez les Assyriens, les Perses, les Egyptiens, aussi-bien que chez les Grecs, & je ne fai si on ne peut pas en faire remonter l'origine presqu'aussi haut que celle de l'Idolatrie. Les hommes ayant perdu insensiblement les véritables idées de la Religion qui leur avoient été transinifées par les Patriarches : leur esprit, au lieu de s'élever jusqu'au souverain Etre, & à la premiere cause de tous les biens, s'arrêta aux causes inférieures & sensibles : ils en firent l'objet de leur culte, qui fut réglé par leurs différens besoins, que l'on peut reduire à ceux de la nature, & à ceux de la société. Les premiers objets qui les frappèrent furent les Astres dont ils recevoient la lumière, & sur-tout le Soleil, dont la chaleur rendoit la Terre feconde, renouvelloit la nature, & faisoit mûrir les fruits dont ils se nourrissoient. Les hommes alors grossiers regardoient ces Corps célestes comme des Etres animez, & ils crurent leur devoir un culte de reconnoissance. L'ignorance de la Physique a été dans tous les tems une des principales causes de la superstition. Les secours que les hommes tiroient de la nature furent fecondéz par l'art ; il se trouva des gens plus ha-

Ce n'est pas sans quelque fondement que Macrobe rapporte au culte du Soleil toute l'ancienne Mythologie. Saturn. 1. c. 17. & seq.

habiles & plus industrieux que les autres, qui inventèrent l'Agriculture, qui imaginèrent de nouvelles commoditez à mesure que les besoins se multiplièrent, qui donnèrent les premières idées des Sciences & des Arts, & les hommes s'accoutumèrent à regarder comme au-dessus d'eux par leur nature, ceux qui ne leur étoient supérieurs que par leur esprit, leur habileté & leur adresse. Lorsque les Societez s'aggrandirent, que l'on bâtit des villes, que les Républiques se formèrent, ceux qui se trouvèrent capables de gouverner, qui donnèrent des Loix aux Peuples, qui furent les défendre contre les insultes de leurs voisins, qui purgèrent la Terre de brigands, en un mot les sages Politiques ou les grands Capitaines furent consacrés après leur mort, pour inspirer une noble émulation à leurs successeurs. C'est à ce principe que non seulement les Auteurs Chrétiens, mais les plus habiles d'entre les Payens, rapportent l'origine de leur culte, comme on peut voir dans plusieurs endroits des Livres de ^a Cicéron de la Nature des Dieux, dans ^b Plutarque, dans ^c Strabon, dans ^d Sextus Empiricus, dans ^e Diodore de Sicile, &c. Pline dit en général que l'homme se fait une Divinité de tout ce qui lui est utile: *Deus est mortali juvare mortalem, hæc ad æternam gloriam via hic est vetustissimus referendi bene merentibus gratiam mos, ut tales numinibus adscribantur. Quippe & omnium aliorum nomina Deorum, & quæ supra retuli siderum, ex hominum sunt nata meritis.* lib. 2. cap. 7.

^a L. 1. c. 15.
^b 42. L. 3.
^c 19.
^d De Isid. &
^e Ofirid. &
^f alibi.
^g L. 4. &
^h 17.
ⁱ L. 8. s. 2.
^j sentr.
^k Mathem.
^l L. 6.

Ce fut dans des tems moins reculez qu'on en vint jusqu'à décerner des honneurs divins à

des Princes encore vivans ; cela se tourna enfin en coutume. Lorsque les Peuples se font une fois livrez à la flatterie , elle devient un tribut nécessaire , & ceux qui ont l'autorité , se mettant souvent fort peu en peine de mériter les mêmes titres que leurs prédécesseurs , se font un point d'honneur de se le faire donner. Cela ne coûtoit pas beaucoup aux Grecs, eux qui honoroient d'un culte Religieux même avant leur mort de simples Athlètes ; & ce qui est plus surprenant , les Dieux n'en étoient point jaloux , ils souffroient sans peine qu'on leur associât des hommes qui ne s'étoient distinguez que par la force ou l'adresse qui les avoit fait couronner aux jeux Olympiques. Je n'en rapporterai qu'un exemple tiré de Pline : *Consecratus est vivus sentiensque Oraculi ejusdem (Delphici) jussu & Jovis Deorum summi ad stipulatu Euthymius Pyctas semper Olympie victor & semel victus . . . &c. Deumque jussisse sacrificari, quod & vivo factitatum, & mortuo , nihilque adeo mirum aliud quam hoc placuisse Diis.* 1. 7. cap. 47. Ce fut sans doute pour justifier ce culte que les Locriens inventèrent depuis les fables où ils font cet Euthymius fils d'un Dieu , & disent qu'il combatit contre un Démon ou mauvais Génie à qui ils étoient obligez de sacrifier tous les ans la plus belle fille de leur pays ; car le merveilleux va toujours en croissant , à mesure qu'il s'éloigne de sa source.

Pausan. 1. 6.
Strab. 1. 6.

Ælian. 1. 8.
Var. Hist.
Suid.

Telle a été l'origine & le progrès de ce culte que les hommes ont rendu à d'autres hommes , qui dans les commencemens n'étoit peut-être qu'un culte civil ; car il n'est pas aisé d'en marquer les justes bornes. Chez
diffé-

différens Peuples, & dans différens tems, sou-
vent les mêmes cérémonies ont un objet & *v. l. 3. des
nat. Des.
c. 19.*
des motifs différens, & nous courons risque
de nous tromper, en transportant nos idées à
des termes & à des usages qui chez d'autres
Peuples peuvent en produire qui n'ayent point
de rapport aux nôtres, ou qui n'en ayent
qu'un très-imparfait. On faisoit aux Héros
des sacrifices tout semblables par l'extérieur
des cérémonies à ceux que l'on faisoit aux
Dieux; mais les Anciens ne laissoient pas de
regarder ces deux cultes comme différens. Il
y a actuellement des Peuples, qui, lorsque
les Gouverneurs arrivent dans leur Province,
tuent des animaux en signe d'honneur & de
réjouissance, sans attacher à cette cérémonie
aucune idée d'immolation & de sacrifice. Il
faut donc avouer qu'il n'est rien de plus diffi-
cile que de bien démêler le véritable esprit de
tout ce qui a fait partie de la Religion des
Payens, & en général de toutes les coutumes
qui ont dégénéré en superstition, ou qui l'ont
eue pour principe. Le Peuple commence par
agir sans savoir bien nettement ce qu'il pense;
ainsi ce seroit vainement qu'on chercheroit
dans la Religion Payenne une raison suivie, &
qu'on voudroit former un système lié d'un
amàs confus d'opinions mal digérées.

Il ne me reste plus qu'à faire voir comment
ces honneurs divins qu'on avoit rendus aux
Gouverneurs des Provinces pendant que la
République subsistoit, devinrent la source &
le modèle de ceux que les Romains rendirent
aux Empereurs. Lorsque César, par la dé-
faite de Pompée à Pharsale, & par la victoire
qu'il remporta en Afrique sur les restes de ce

parti, fut demeuré maître absolu de l'Empire, les Romains jusques-là si jaloux de leur liberté, devinrent tout d'un coup de vils esclaves; & la crainte les amena en un moment à cette même bassesse où une longue domination conduisit insensiblement les Peuples accoutumés à porter le joug. Mais, quoiqu'ils pouffassent alors la flatterie jusqu'à un excès qui ne servit qu'à les rendre méprisables à celui à qui ils vouloient plaire, il n'y a pas d'apparence qu'ils en fussent venus d'abord jusqu'à lui décerner les honneurs divins, si cet usage, établi dans les Provinces pendant les tems de la liberté, ne les avoit déterminés & autorisés en quelque manière. Ils crurent pouvoir faire à Rome pour celui qui étoit devenu leur maître, ce que les autres villes de l'Empire avoient fait depuis long-tems pour des particuliers, qui n'étoient revêtus que d'une autorité empruntée & passagère.

Le Sénat ordonna donc d'abord qu'on porteroit sa statuë avec celles des autres Dieux aux pompes du Cirque. Nous apprenons par une Lettre de Cicéron qu'elle marchoit à côté de celle de la Victoire, & que le Peuple qui avoit accoutumé de battre des mains pour applaudir à cette Déesse, qui lui avoit toujours été favorable, n'en battit point, lorsqu'il vit à côté d'elle la statuë de celui dont les dernières victoires lui avoient été si funestes. C'est ce que Cicéron exprime énigmatiquement par ces mots: *Populum verò præclarum, quod propter malum vicinum, ne Victoriæ quidem plauditur.* On ordonna aussi qu'on mettroit sa statuë avec celles des autres Dieux dans la cérémonie appelée *lectisternium*, où l'on

Epist. 44.
... 3. ad
Att.

S. haliast.
Pind. in 1.
Olymp. Val.
Max 1. 2.
c. 10.

l'on servoit un repas aux Dieux couchez sur des lits à la manière de ces tems-là. Il y avoit long-tems que les Grecs avoient associé les hommes avec les Dieux dans cette cérémonie que les Romains avoient prise d'eux : ainsi il y a beaucoup d'apparence qu'aux fêtes que les Provinces célébroient en l'honneur des Proconsuls , on mettoit aussi leur statuë sur ces lits sacrez. Il paroît du moins par un endroit de Cicéron que j'ai déjà cité , où il parle de la fête établie en l'honneur de Verrès, qu'elle étoit accompagnée de ces festins, & il n'y a pas d'apparence que l'on oubliât celui pour qui se faisoit la fête. L'Empereur Julien dit que dans les fêtes que l'on célébroit à l'honneur des hommes , ils avoient droit d'être placez à table avec les autres Dieux : *Ἐν ταῖς τιμηταῖς, ἐφ' ὧν μόνον κοινοῦν ἄξιον καὶ τραπέζην θεοῖς.* Orat. 5. p. 331.

Si nous en voulons croire Valere Maxime, cet usage de mettre les statuës des grands hommes avec celles des Dieux sur les lits sacrez étoit chez les Romains long-tems avant César ; du moins ce fut la seule modestie de Scipion l'Africain , qui empêcha qu'on ne lui déferât un tel honneur : *Voluerunt . . . imaginem ejus triumphali ornatu indutam capitolinis pulvinaribus applicare.* Mais l'on sait qu'on ne doit pas ajoûter foi légèrement à ce qu'avance cet Historien , ou plutôt ce Compilateur , à qui il n'est que trop ordinaire d'accommoder les faits au sujet qu'il traite. Comme il s'agit dans cet endroit de rapporter de grands exemples de modération, & de relever celle de Scipion l'Africain, il a bien pû augmenter les honneurs qu'on avoit voulu lui

décerner, afin de donner plus d'éclat à sa modestie. Il n'est pas plus probable qu'on ait pensé à lui rendre des honneurs divins, que ce que Valere Maxime ajoûte ensuite, * qu'on voulut le faire Consul & Dictateur perpetuel. Il faudroit d'autres garants que cet Auteur pour donner de la vrai-semblance à de pareils faits. Revenons à César.

Rien ne fit plus d'honneur à ce grand homme que sa clémence, au milieu même de l'usurpation qui est ordinairement si cruelle. De tous ses ennemis, hors ceux qui périrent les armes à la main, ou qui se donnèrent eux-mêmes la mort, il n'en coûta la vie qu'à trois, encore y a-t-il des Historiens qui prétendent que ce ne fut pas par son ordre qu'on les fit mourir; & il y en avoit deux à qui il avoit déjà pardonné une fois. Le Sénat délivré de la crainte & de l'horreur des proscriptions, qui avoient fait périr tant d'illustres Citoyens du tems de Sylla & de Marius, fit bâtir un Temple à la Clémence. La statue de cette Vertu étoit au milieu avec celle de César, à qui elle donnoit la main. On voit encore sur les Medailles de César l'image de cette Déesse, & la figure de ce Temple avec cette légende, *Clementia Caesaris*. On a trouvé aussi au *Luc* en *Provence* une ancienne inscription d'un Autel ou d'un Temple dédié à la Justice & à la Clémence de César. Les Provinces dans les tems de la République en usoient de même à l'égard des Proconsuls; on consacroit, non leurs personnes, mais leurs

* Voluerant ei continuum per omnes vitæ annos Consulatum perpetuamque Dictaturam tribuere.

De Bell.

Afric.

Appian. civ.

l. 2.

Suet. Jul.

l. 75.

Appian. civ.

l. 2. Dio.

l. 44.

Justitiae &

Clementiae

Caesaris.

Gruet.

p. 225.

leurs vertus. C'étoit une sorte d'adoucissement à la flatterie, le culte s'adressoit directement aux Vertus déjà divinisées, & ne tomboit qu'indirectement sur le Proconsul. Cicéron écrivant à son frere, lui dit, que ses Vertus ont été consacrées & mises au nombre des Dieux par les villes de l'Asie. *Quare, quoniam in istis urbibus cum summo imperio & potestate versaris, in quibus tuas virtutes consecratas, & in Deorum numero collocatas vides . . . quid . . . tantis honoribus debeas, cogitabis.* Epist. 1. 1. 1.

Nous avons déjà vu que Quintius Flaminius avoit partagé avec Hercule & Apollon, les deux principaux Temples de la ville de Chalcide. Les Romains traitèrent de même César : ils lui donnèrent place dans le Temple de Romulus, qui étoit aussi-bien que lui un Dieu de leur création. Ils mirent dans ce Temple la statuë de César avec cette inscription *Deo instructo*, comme nous l'apprenons de Dion au livre 43. Ce que dit cet Historien est confirmé par Cicéron, qui appelle César *Quirini contubernalem*, & c'est en faisant allusion à cette association de César avec Romulus, qu'il dit à Atticus dans une autre Lettre, *Des deux Temples qui sont dans votre voisinage, j'aime mieux le voir partager celui de Romulus que celui de la Déesse Salus.* Ep. 28. 1. 1. 2. ad Att. *CUM QUIRINO MALO QUAM SALUTI*, ce qui signifie, „ J'espère que cela sera pour lui de „ mauvais augure, & qu'il perira comme Ro „ mulus, dont les Sénateurs se désirent, „ parce qu'il commençoit à abuser de son „ autorité.

César n'eut point d'autre Temple à Rome.

pendant sa vie que celui-ci , où il avoit été reçu en second ; & c'est la différence qu'il y a toujours eüe entre les honneurs que les Provinces avoient décernez à leurs Proconsuls, & ceux que le Sénat rendit aux Empereurs. Il n'y en a eüe aucun à qui on ait bâti un Temple à Rome pendant sa vie. Quelques Historiens disent en général qu'on décerna des Temples à César ; mais ou ils se sont trompez , & ont cru que le Temple que César avoit à Rome de leur tems avoit été bâti de son vivant, ou peut-être que César ne voulut pas souffrir qu'on lui en bâtît, de peur de se rendre trop odieux. Dion dit qu'il refusa une grande partie des honneurs extraordinaires que le Sénat lui avoit décernez ; & nous apprenons de Plutarque, que fatigué des nouveaux honneurs que la flatterie imaginoit tous les jours , il dit aux Sénateurs qui venoient lui rendre compte de leurs délibérations , qu'*Il falloit plutôt penser à retrancher une partie de ceux qu'on lui avoit déjà décernez.* Συτολῆς μάλλον ἢ προσδέσειν τὰς τιμὰς δίδωαι. *In Casare.* Et il commença par faire ôter l'inscription qui étoit à sa statuë dans le Capitole où on lui donnoit le nom de *Demi-dieu*. Dion lib. 43. Cicéron , qui fait dans la seconde Philippique * l'énumération des honneurs divins rendus à César pendant sa vie, ne parle point de Temples. Après sa mort, quelques gens de son parti élevèrent dans la place une Colonne autour de laquelle ils s'assembloient pour lui ren-

Appian. l. 2.
civ. Suét.
Jul.

43.

* Quem is majorem honorem consecuturus erat quam ut haberet pulvinar, simulacrum, fastigium, flaminem, Iupercos. *Phil. II. 149.*

rendre les honneurs divins. Quel besoin d'élever cette Colonne si César avoit eû un Temple? Et comment les Consuls auroient-ils pû faire punir du dernier supplice ceux qui l'avoient élevée? Aussi Appien qui dit qu'on décerna des Temples à César pendant sa vie, dit ailleurs que son Temple ne fut bâti qu'après sa mort, dans le même endroit où l'on avoit d'abord élevé cette Colonne: "Ενθα βασιλεὺς πρῶτον ἐτίθη, νῦν δ' ἐστὶ νεῶς αὐτῷ Καίσαρι, θεῶν τιμῶν ἀξιούμενῃ.

Il en est de même d'Auguste. Cet Empereur ne voulut jamais permettre qu'on lui bâtît un Temple à Rome, comme Suétone le dit expressément. Dion établit comme une chose constante que depuis Auguste les Provinces bâtirent des Temples aux Empereurs, même de leur vivant; mais qu'à Rome & dans toute l'Italie, on ne leur en a jamais bâti qu'après leur mort. "Εν γάρ τοι τῷ ἄσκει αὐτῷ τῇ τε ἀλλῇ Ἰταλίᾳ, ὅσα ἔστιν ἡ καὶ ἐφ' ὅπεσοῦν λόγου τιδὸς ἀξίων, ἐτόλμασι τοῦτο ποιῆσαι. Aurelius Victor n'a donc pas été exact lorsqu'il a dit qu'on avoit bâti des Temples à Auguste à Rome & dans les Provinces pendant sa vie & après sa mort: *Romæ Provinciisque omnibus per urbes celeberrimas, vivo mortuoque Tempora sacravere.* Les Commentateurs de cet Historien prétendent confirmer ce qu'il avance par l'autorité de Pline*; mais, lorsqu'on examine les endroits qu'ils citent, on trouve qu'il ne s'agit que du Temple que Livie bâtit à Auguste

In urbe quidem pertinacissime abstinuit. Suet. Aug. c. 52.

L. 51.

* Plin. l. 12 c. 19. In palatii Templo quod fecerat divo Augusto conjunx Augusta. Et l. 35. c. 10. Et ob id Tiberius in Templo ejus dicavit hanc tabulam.

Dion. l. 56. après sa mort, & que Dion appelle ἥραον, pour le distinguer des Temples bâtis aux Dieux immortels. Servius sur ces mots de la première Eglogue de Virgile, ..

Namque erit ille mihi semper Deus,

dît que les autres Empereurs n'ont été mis au nombre des Dieux qu'après leur mort, & qu'Auguste a eû des Temples pendant sa vie; *Alii Imperatores post mortem in numerum referunt Deorum, Augustus Tempia vivus meruit.* Mais cette différence n'est pas juste; car s'il veut dire qu'Auguste a eû des Temples à Rome pendant sa vie, cela se trouve faux, & s'il veut parler de ceux que les Provinces bâtirent en son honneur, cela ne lui a point été particulier.

Il est vrai qu'Auguste eût à Rome des Autels & des Prêtres, comme nous avons vû que Quintius Flaminus avoit eu dans la ville de Chalcide; mais ces Autels étoient dans les Places publiques, & ce culte n'étoit regardé que comme un culte subalterne & subordonné à celui des Dieux qu'on honoroit dans les Temples. Je remarque que dans les bas-reliefs d'un Autel que le Sénat & le Peuple Romain dédièrent à Auguste, comme le porte l'Inscription, cet Empereur est représenté à l'une des quatre faces, faisant un sacrifice avec d'autres Prêtres en qualité de Souverain Pontife, comme pour marquer dans ce monument même consacré à son honneur, qu'il s'en faisoit un d'être le Ministre des Dieux.

Non seulement Auguste ne voulut pas souffrir qu'on lui bâtît des Temples dans la Capitale.

pitale de l'Empire, il ordonna de plus que ceux qu'on lui bâtiroit dans les Provinces seroient dédiés à Rome aussi-bien qu'à lui, ce qui fut exécuté fidèlement, comme il paroît par les Médailles & par plusieurs Inscriptions. Il y a beaucoup d'apparence que pendant que la République subsistoit, les Gouverneurs des Provinces partageaient aussi avec la capitale de l'Empire l'honneur qu'on leur rendoit. Le culte de Rome comme Déesse étoit établi depuis long-tems dans les Provinces soumises aux Romains. * La ville de Smyrne lui avoit bâti un Temple, même avant que l'empire du Monde lui fût assuré par la ruine de Carthage : † la ville d'Alabande dans la Carie lui en avoit aussi bâti un, peu de tems après. Cicéron fait assez entendre que les Temples qu'on bâtissoit à des Particuliers étoient aussi dédiés à Rome, lorsqu'il dit, en parlant de celui que les villes d'Asie avoient voulu bâtir à son honneur, que cela regardoit le Peuple Romain & les Dieux immortels, aussi-bien que lui, *Ut non mihi potius quam Populo Romano & Diis immortalibus datum videretur.* Ep. 1. 1. ad 2. 5. Ce qui, pour le remarquer en passant, fait voir que le culte qu'on rendoit aux hommes ne prenoit rien sur celui qu'on devoit aux Dieux : aussi voyons-nous que dans l'hymne que l'on chantoit le jour de la fête instituée à Chalcide en l'honneur de Titus Quirinus Flamininus, on s'adressoit d'abord à Jupiter, ensuite à Rome, & enfin à Flamininus, μέλ-

3178

* Sequē primos Templum urbis Romæ statuisse . . . stante adhuc Punica urbe. Tacit. Annal. l. 4. c. 56.

† Alabandenses Templum urbis Romæ se fecisse commemoraverunt. Tit. Liv. l. 42. c. 6.

*Plutarch. in περὶ Κέραι Ζῶνα μέγαν, Ῥώμαν τε Τίτον τε. O
Flaminie.* *Muses, chantez le grand Jupiter, chantez Ro-
me & Flaminius.*

Enfin les fêtes & les jeux que l'on célébroit dans toutes les Provinces en l'honneur des Empereurs appelez de leur nom *Αὐγύστεια, σεβάσματα*..... *Ἀντωνινιάνη, Κομμάδεια, Γερδιάνεια,* &c. comme on le voit sur les Médailles Grecques, étoient absolument la même chose que les fêtes & les jeux que nous avons vû qu'on célébroit à l'honneur des Proconsuls appelez aussi de leur nom *Musia, Lucullia, Marcellea, Verrea.* Concluons donc, en disant, que, comme les titres qu'on a donnez aux Empereurs de *Peres de la patrie, de Censeurs, de Préfets des mœurs, de Chefs du Senat, de Souverains Pontifes,* le titre même d'*Empereur, la Puissance Tribunicienne,* & les autres sont tous tirez d'usages ou de charges qui subsistoient dans les tems de la République, de même tous les honneurs divins qu'on leur a décernez pendant leur vie, avoient été rendus avant eux aux Gouverneurs des Provinces. C'est ce que je m'étois proposé de faire voir dans cette Dissertation.

*R E M A R Q U E S**S U R**LE FANUM DE TULLIA,**FILLE DE CICERON.*

Par M. l'Abbé MONGAULT.

DANS la Differtation que j'eûs l'honneur de lire il y a quelque tems à la Compagnie , je parlai des honneurs divins, qui avoient été rendus à des Particuliers dès le tems de la République , & qui furent comme le modèle de ceux que l'on rendit depuis aux Empereurs. Je remontai jusqu'à l'origine de ce culte , & je fis voir que l'admiration & la reconnoissance que l'on avoit eûes pour les grands hommes qui avoient été utiles à la Société , avoient été une des premières causes de l'Idolatrie. J'en trouve aujourd'hui une nouvelle dans la tendresse & la douleur des peres , qui pour se consoler de la perte de leurs enfans , & triompher en quelque manière de la mort qui les leur avoit ravis , leur ont donné une espèce d'immortalité , en les faisant l'objet d'un culte religieux. C'est par des exemples tirez de ce que nous voyons dans des tems qui nous sont connus , que nous devons juger de ce qui a pû arriver dans ces tems plus reculez , où l'Histoire ne se montre

montre à nous que sous le voile de fables , dont on a bien de la peine à la distinguer.

On sera surpris qu'un homme comme Cicéron , qui dans tant d'endroits de ses Ouvrages Philosophiques , paroît fort au-dessus de tout ce qui sent la superstition , soit celui qui nous fournit aujourd'hui en sa personne , l'exemple d'un culte qu'il desapprouve lui-même dans quelques endroits de ses Ouvrages : *Ad-*
Philip. 2. vide
Philip. 1. *duci tamen non possum , ut quemquam mortuum conjungerem cum Deorum immortalium religione.*

Mais il n'est que trop ordinaire aux hommes d'agir plus par sentiment que par raison ; & de démentir leurs principes par leurs actions. La douleur vive & profonde que Cicéron ressentit à la mort de sa chère fille Tullia ; déranger toute sa Philosophie , & ne lui en laissa envisager pour quelque tems , que les principes qui pouvoient contribuer à flatter sa douleur.

S'il n'y en eût jamais de plus grande , peut-être aussi n'y en eût-il jamais de plus juste & de plus naturelle. Pour peu qu'on ait eu de commerce avec Cicéron , on connoît le mérite de sa chère Tullia , dont il parle en tant d'endroits d'une manière qui marque également & son estime & sa tendresse. Elle fut le premier fruit de son mariage avec Térentia , & elle fut long-tems l'unique ; car elle étoit presque nubite , lorsque Cicéron eût un fils. Il éleva sa fille avec grand soin ; il lui trouva des dispositions d'esprit fort au-dessus de son sexe , qui la rendirent capables des plus hautes connoissances , & qui lui firent mériter de-
 puis ,

puis, la qualité de femme très-savante, *Doc-Fragm. Cœn-
tissimam. Sol. de P. 1. 2.*

Si son père eût grand soin de son éducation, il n'eût pas moins d'attention pour son établissement. Elle fut mariée trois fois, & toujours dans les plus grandes maisons de Rome. Pison son premier mari étoit de la famille Calpurnia; Crassipés le second de la famille Furia; & Dolabella le troisième de la famille Cornelia. Je remarquerai en passant que Plutarque & Asconius n'ont point connu ce second mari de Tullia; ils disent que, lorsqu'elle épousa Dolabella, elle étoit veuve de Pison. Cependant Cicéron parle dans plusieurs de ses Lettres du mariage de sa fille avec Crassipés.

*Ep. 3. l. 2. ad
D. frat. ep. 5.
l. 4. ad Att.
et ep. 7. l. 1. i
ad fam.*

Elle mourut à la fleur de son âge & dans des circonstances qui rendirent sa perte encore plus sensible à son père. César étoit alors devenu le Maître. Cicéron qui avoit suivi le parti & la fortune de Pompée, n'avoit plus aucune part aux affaires. Son éloquence qui lui donnoit un si grand éclat dans les tems de la liberté, étoit devenuë un talent presque inutile sous un Gouvernement despotique & arbitraire. Il ne cherchoit plus alors de douceur & de consolation, que celle qu'il pouvoit trouver dans sa famille; & les chagrins domestiques lui avoient presque ôté cette ressource. Il avoit été obligé de répudier sa femme Téntia, qui pendant la guerre civile avoit profité de l'absence de Cicéron, pour accommoder ses affaires en gâtant celles de son mari. Son frere, qui lui étoit redevable de sa fortune, & pour qui il avoit toujours eü une amitié si constante, en usa avec lui de
la

*Vale ep. li.
21, ne dir.*

la manière du monde la plus lâche & la plus indigne après la bataille de Pharsale, & chercha à faire sa paix avec César en desservant Cicéron. Tullia au contraire avoit toujours répondu à l'amitié que son pere avoit pour elle, par un respect & un attachement inviolables, & elle lui fut ravie dans un tems où elle faisoit toute sa consolation. Lorsque les hommes ne sont point partagez par des passions violentes, & que les projets & les mouvemens de l'ambition ne les occupent plus, les sentimens de la nature agissent avec plus de force & font une impression plus vive. C'est ce qu'on vit alors en Cicéron; il tomba dans un accablement dont rien ne put le tirer. Tous les Philosophes qui étoient à Rome s'assemblerent auprès de lui pour le consoler, mais les lieux communs qu'ils lui débitèrent, ne servirent qu'à aigrir sa douleur; il se retira à la campagne pour s'y livrer avec liberté, & fut longtems sans pouvoir souffrir aucune compagnie. Ce fut alors qu'il composa le Livre de la Consolation, bien moins pour en trouver quelque une que pour nourrir sa douleur & pour la justifier, en faisant l'éloge de celle qui en étoit l'objet. Il répudia même sa seconde femme, parce qu'il lui parut qu'elle n'étoit pas rachée de la mort de sa fille. Cette femme étoit jeune, belle, & riche. Il avoit été obligé de l'épouser pour réparer le desordre que sa première femme avoit mis dans ses affaires. Cette répudiation le rejettoit dans un plus grand embarras, parce qu'il falloit lui rendre une dote considerable, mais il ne croyoit pas pouvoir faire de trop grands sacrifices aux manes de sa chère Tullia.

*Plin. in
Cicer.*

Toutes

Toutes ces marques d'une excessive douleur , obligèrent enfin Atticus à mander à son ami qu'il étoit tems qu'il revînt à Rome , & qu'il fût paroître moins de foiblesse ; que cela lui faisoit beaucoup de tort , même dans l'esprit de ceux qui avoient pour lui le plus d'estime , & que cela lui donnoit un ridicule capable de lui faire perdre sa réputation & son credit ; enfin qu'on disoit là-dessus des choses bien plus fortes , que tout ce que lui ou Brutus lui avoient mandé. Apparemment que ces deux amis de Cicéron n'osoient lui parler des horribles soupçons que le monde , naturellement porté à penser le mal , avoit eû sur ses sentimens à l'égard de sa fille , que bien des gens croyoient avoir été plus loin que l'amitié. Servius sur ce vers du VI. Livre de l'Enéide :

Hic thalamum invasit nata vetitosque hy- v. 613.
menecos,

dit que Donat croyoit que Virgile avoit eû en vûe Cicéron , ce que Servius rejette comme une espece de blasphême. L'Auteur de l'Invective attribuée à Salluste , dit que Tullia étoit la rivale de sa mère, *Filia matris pelleæ, tibi jucundior ac obsequentior quam parenti par est* ; Et Dion dans la réponse qu'il fait faire à la seconde Philippique par Calenus , accuse ouvertement Cicéron d'un commerce incestueux, *ὥστε μὴδὲ τὸ συγγενεῶν ἀπέχεσθαι.....* Lib. 46.
καὶ τὴν θυγατέρα μοιχεύειν.

Mais l'on fait combien il y a à rabatre de tout le mal que cet Historien dit de Cicéron , dont l'endroit foible n'a jamais été du côté des

des mœurs. Il est vrai qu'il laisse voir à l'égard de sa fille, des délicatesses de sentiment qui ont quelque rapport à ceux des amans les plus tendres. Ma douleur, dit-il à Atticus, en lui écrivant après la mort de Tullia, ne paroît plus si grande à l'exterieur, mais pour celle que j'ai dans le cœur, elle est toujours la même; & quand je pourrois la rendre

Ep. 28. l. 12. moins vive, je ne le voudrois pas; *Mœrorem minui, dolorem non potui, nec si possem, vellem.* Et dans une autre Lettre: Je fais tout ce que je puis, non pas pour diminuer ma douleur, mais pour la laisser moins paroître; quelquefois je me crois obligé à faire cet effort, mais d'autres fois aussi, je me le re-
Ep. 14. l. 12. proche comme une espèce de crime; *Omniaque nitor non ad animum, sed ad vultum ipsum, si queam, reficiendum, idque faciens, interdum mihi peccare videor.*

Mais après tout il n'y a rien en cela qui passe les sentimens que la nature inspire à un père pour une fille d'un mérite distingué; & il n'y a rien en général qui approche plus de l'amour, que la tendresse paternelle, parce que dans l'un & dans l'autre de ces sentimens, il y a un plus grand retour de vanité & d'amour propre, qui ne se trouve jamais dans la simple amitié.

J'ai crû devoir entrer dans ce détail, pour faire concevoir ce qui avoit amené Cicéron jusqu'à former un dessein aussi extraordinaire que celui de bâtir à sa fille une espèce de Temple. Il faut examiner à présent ce que c'étoit que ce Temple ou *Fanum*, & si Cicéron se proposoit une véritable Consécration, telle qu'étoit celle des grands hommes, à qui
les

ies Grecs décernoient les honneurs qu'ils appelloient *ἡρωικὰς τιμὰς*, & telle que fut depuis celle des Empereurs.

Il est naturel & ordinaire aux hommes de chercher à se consoler de la perte des personnes qu'ils pleurent, en éternisant leur mémoire par des monumens qui passent à la postérité, & si les honneurs funebres ne sont quelquefois que des marques de la vanité des vivans, ils sont aussi souvent des preuves de leur attachement & de leur tendresse. Mais un tombeau, quelque magnifique qu'il pût être, ne paroissoit point à Cicéron, digne d'une personne qu'il croyoit mériter de plus grands honneurs, & une véritable Apothéose, *germanam Ἀποθίωσιν*.

Ep. 12. l. 12.
ad Attic.

Il vouloit absolument, que le monument qu'il lui élèveroit, s'appellât *Fanum*, & qu'il ne ressemblât en rien à un tombeau : *Nollem illud alio nomine nisi Fani appellari. Fanum fieri volo, & hoc mihi erui non potest, sepulcri similitudinem effugere.... ut maxime assequar Ἀποθίωσιν*.

Ep. 25. l. 12.
Ep. 26. l. 12.
ad Attic.

On sait que chez les Romains les enfans rendoient à leurs parens après leur mort, des honneurs qui approchoient fort de ceux que l'on rendoit aux Dieux; que leurs tombeaux étoient comme des especes de Temples, & que les ancêtres étoient honorez par ceux d'une même famille, comme des Dieux domestiques, auxquels il leur étoit permis de rendre un certain culte, quoi-qu'ils n'eussent pas été consacrez par une autorité publique.

Καθάπερ θεῶν ἱερὰ τιμῶντες τὰ τῶν πατέρων μνύματα. Plut. Quest. Rom.

Cicéron, dans ce projet de Loix qu'il avoit formé sur les anciennes Loix & sur les coutumes

480 MEMOIRES DE LITTERATURE,
 mes Romaines, met celle-ci : *Sacra privata
 perpetua manento. Deorum manium jura sanc-
 ta sunt; hos leto datos divos habento.* Où l'on
 voit que les Dieux Manes ne sont rien autre
 chose que les ancêtres de chaque famille. Plu-
 tarque dans le même endroit que nous venons
 de citer, dit que les enfans, après avoir brû-
 lé le corps de leurs parens, croyoient que
 lorsqu'il ne restoit plus que les os, le mort
 étoit devenu Dieu : *Καύσαντες τοὺς γονεῖς ὅταν
 ὀστέω πρῶτον ἐντύχῃσι, θεὸν γεγοίναν τὸν τεθνηκότα
 λέγουσιν.* Labeon cité par Servius sur le III.
 livre de l'Enéide v. 254. disoit qu'il y avoit
 certaines cérémonies qui transformoient les
 ames en Dieux, qui, à cause de cela, étoient
 appelez, *Lii animales; esse quædam sacra qui-
 bus animæ humanæ vertantur in Deos, qui ap-
 pellantur animales, quod de animis fiant.* Tout
 cela étoit fondé sur la doctrine de ceux d'en-
 tre les anciens Philosophes, qui croyoient que
 l'ame participoit de la nature divine, & qu'elle
 pouvoit s'élever par differens degrez, jusqu'à
 une ressemblance parfaite avec les Dieux. Plu-
 tarque dans la vie de Romulus, dit que ce ne
 sont point les Decrets des villes & des Princes
 qui élèvent les hommes jusques au rang des
 Dieux, mais que les ames sont d'abord trans-
 formées en Héros, ensuite en Démon ou
 Génies; & que lorsqu'elles se sont entièrement
 dégagées de tout ce qui leur restoit de mortel &
 de sensible, elles deviennent par une dernière &
 parfaite transformation, semblables aux Dieux :
*Τὰς ψυχὰς παντάπασιν οἶσθαι κατὰ φύσιν καὶ δικῇ
 θεῶν ἐκ μὲν ἀνθρώπων εἰς ἥρωας, ἐκ δ' ἥρώων εἰς
 δαίμονας, ἐκ δὲ δαιμόνων..... εἰς θεοὺς ἀνα-
 φέρεσθαι.*

C'étoit

C'étoit sur de pareilles idées qu'étoit fondé le culte que les Romains rendoient aux morts: les tombeaux étoient des lieux consacrez par les Pontifes, on y mettoit des autels sur lesquels on brûloit des choses odoriférantes & que l'on couronnoit de fleurs à certains jours, comme on peut voir dans plusieurs anciennes Inscriptions sépulchrales.

Gruter. p.
158. 6.
780. 1.
1. 937. 11.
& 14. 6.

Mais quelques honneurs que l'on rendît aux morts, on ne voit pas que chez les Romains aucun tombeau ait jamais été appelé *Fanum*, & l'on n'a donné ce nom qu'aux monumens qu'on élevoit aux Empereurs après leur Apotheose. Aussi Cicéron fait assez entendre que ce qu'il vouloit faire pour sa fille, étoit quelque chose d'extraordinaire. Il parle de son dessein comme en ayant quelque sorte de honte, comme d'une foiblesse & d'une fantaisie qu'il faut que ses amis lui passent: *Hæ meæ ineptiæ, fateor enim, ferendæ sunt; sed, ut facis, obsequere huic errori.* Il dit d'un autre côté pour se justifier, que parmi les Auteurs qu'il lisoit, il y en avoit quelques-uns qui approuvoient son dessein; & qu'il falloit qu'Atticus l'approuvât aussi: *etenim habeo nonnullos ex iis quos nunc lectito auctores, qui dicant fieri id oportere; quod sepe tecum egi, & quod à te approbari volo, de fano illo, dico.*

Ep. 26. l.
12. ad Attic.
& ep.
25.

Ep. 18. l.
12. ad Attic.

Cicéron travailloit alors un Traité de la Consolation. Si nous avons cet Ouvrage entier, nous y verrions sans doute les autoritez sur lesquelles il s'appuyoit; mais il nous en reste assez, pour juger qu'il veut parler des Philosophes qui croyoient que l'ame étoit immortelle, & qu'elle participoit de la nature divine; d'où ils concluient qu'on avoit raison de rendre des

482 MEMOIRES DE LITTERATURE,
honneurs divins à ceux qui pendant leur vie
s'étoient distinguez par leur courage, par leurs
talents, & par leur vertu.

Comme Atticus étoit de la secte d'Epicure,
ce ne pouvoit être que par un excès de com-
plaisance qu'il approuvât le dessein de son ami.
Des gens qui croyoient que tout finissoit avec
le corps, n'avoient garde d'approuver qu'on
rendît un culte religieux à ceux qui n'étoient
plus. Pour Cicéron, quoi-que selon l'esprit
sceptique de la Philosophie des Académiciens
dont il faisoit profession, il ne paroisse point
avoir eû de sentiment fixe & assuré sur l'im-
mortalité de l'ame; on voit néanmoins qu'il
panchoit fort de ce côté-là. Mais dans le Li-
vre de la Consolation, il n'en parloit plus com-
me d'une chose douteuse; sa douleur étoit trop
intéressée à regarder cette opinion comme cer-
taine; il ne pouvoit se résoudre à penser qu'il
étoit séparé pour toujours de sa chère Tullia.
Il étoit dans cette disposition d'esprit qu'il ex-
prime ainsi dans le premier livre des Tusculanes
en la personne d'Atticus: cette opinion
me fait plaisir, je souhaite qu'elle soit véritable;
& quand elle ne le seroit pas, je souhaite
du moins qu'on me persuade qu'elle l'est: *me
vero delectat, idque primum ita esse velim deinde,
etiamsi non sit, mihi tamen persuaderi velim.*
Il suivoit alors avec plaisir le sentiment de
ces Philosophes, qui croyoient que ceux qui
avoient mené en ce monde une vie pure, &
qui avoient cultivé les Arts & les Sciences, ne
se dégageoient des liens du corps, que pour al-
ler rejoindre les Dieux auxquels l'ame étoit
semblable par sa nature: *castos autem, puros, in-
tegrus, incorruptos, bonis etiam studiis, atque*
ar-

Ea quæ
vis ut po-
terò, ex-
plicabo,
nec ta-
men ut
Pythius
Apollo,
certa ut
sint & fi-
xa quæ
dixerò.
Tuscul.
lib. 1. c. 9.

artibus expolitos, levi quodam ac facili lapsu ad Deos, id est, ad naturam sui similem, pervolare. Fragm.
Conf.

Dela il concluoit que puisque les Grecs, de qui les Romains avoient pris leurs Loix, avoient mis des hommes au nombre des Dieux, il pouvoit bien suivre leur exemple; que sa fille ne méritoit pas moins cet honneur, que les enfans de Cadmus, d'Amphion & de Tyndare, & qu'il comptoit que les Dieux la recevroient avec plaisir au milieu d'eux: *quod si nullum unquam animal consecrandum fuit, illud profecto fuit; si Cadmi aut Amphionis progenies, aut Tyndari, in cælum tollenda fama fuit, huic idem honos certe dicendus est; quod quidem faciam, teque omnium optimam, doctissimamque approbantibus Diis immortalibus ipsis, in eorum cœtu locatam, ad opinionem omnium mortalium consecrabo.* Ibid.

Les Dieux auroient été injustes de ne pas approuver cette consécration, & de refuser de recevoir des mortels parmi eux, s'il étoit vrai, comme dit Cicéron dans un autre endroit, que les Dieux, même de la première classe, ceux que les Romains appelloient *majorum gentium*, n'étoient ordinairement que des hommes: *ipsi illi majorum gentium Dii qui habentur, hinc à nobis profecti in cælum.* Tusculani
l. 1. 13.

On voit donc que Cicéron prétendoit rendre à sa fille les mêmes honneurs que l'on rendoit à Bacchus, à Hercule, à Castor & à Pollux, & à tous les Demi-dieux; & qu'ainsi ce *Fanum* qu'il vouloit lui bâtir, étoit un véritable Temple. Cette consécration ne différoit de celle que les Empereurs firent depuis de leurs mères & de leurs femmes, qu'en ce qu'ils se servirent de leur autorité pour leur faire rendre

484 MEMOIRES DE LITTERATURE,
un culte public; & comme c'étoit ce culte public qui faisoit les Dieux, on a eû raison de dire en ce sens, qu'il n'y avoit que les Princes qui eûssent le pouvoir d'en faire:

Jam facit ipse Deos, mittitque ad sidera numen,

Majus & Augusto crescit sub principe cœlum.

dit Manilius sur l'apothéose de Jule César faite par Auguste; & Alexandre au sujet de celle d'Ephestion, se vante quelque part dans Lucien, qu'il a le pouvoir de faire des Dieux, ce qui, en quelque manière, est plus que de l'être soi-même. Les particuliers n'en pouvoient faire que pour eux & leur famille, & c'est par là que commença l'Idolatrie, comme le dit le Sage, *Constituitque inter servos suos sacra & sacrificia.* On trouve plusieurs exemples de ces espèces de consecrations domestiques dans les Inscriptions sépulchrales Grecques, où les parents du mort déclarent de leur propre autorité, qu'il a été mis au nombre des Dieux. Dans l'Inscription sépulchrale d'un certain Narcission, sa mère & son frère disent qu'il est maintenant assis avec les Dieux, & invoqué comme eux, & qu'ils lui ont élevé un autel:

ΕΤΧΗ ΔΕ CΤΝΕΔΡΟC

ΑΘΑΝΑΘΩΝ ΒΩΜΟΝ ΓΑΡ ΕΔΩ-
ΜΗCΑΝΤΟ.

Spon. p.
368.

Inscript.

114.

Reines.

claf. 17.

Inscript.

140.

Dans une autre Inscription rapportée par Reinesius, & que M. Bouillaud avoit copiée à Smyrne sur un marbre carré qui avoit servi de base à une colonne ou à une statue, le mort qu'on

qu'on fait parler, dit que Mercure l'a transporté dans le Ciel, où il est assis avec les Dieux & boit & mange avec eux.

Spon rapporte l'Inscription sépulchrale d'un certain Carus Theophilus, où le mort dit, qu'il est semblable à Castor & à Pollux, ce qui fait allusion à son nom Κοῦρος & à Διόσκουροι; & il finit en disant qu'il est devenu ou Dieu ou Démon, ce qui a rapport à ces différens degrez de transformation dont nous avons parlé plus haut, sur le temoignage de Plutarque.

On trouve encore une Inscription Grecque rapportée par Reinesius, p. 694. & par Spon p. 370. où L. Minicius Anthimus & Scribonia Felicissima appellent leur fils A. Minicius Anthemianus, *Leur Dieu particulier & domestique*:

ΘΕΩ ΙΔΙΩ ΕΠΗΚΟΩ.

Il est remarquable que dans cette Inscription on lit θεός ΗΡΩCΙΝ, au lieu de θεός κατὰχθονίαις. Cette Inscription a été faite pour un enfant de cinq ou six ans, & remarque aussi que le nom de *Héros* est souvent donné par les pères, à leurs enfans morts en bas âge. Le mot *Ηρώς* a une signification fort étendue dans la Langue Grecque, mais lorsqu'il s'agit des morts, il a rapport à ces honneurs qu'on leur décernoit, & qu'on appelloit ἡρωϊκὰς τιμὰς; & à ce premier degré de transformation des ames en *Héros* que nous avons rapporté après Plutarque, & que l'on croyoit apparemment plus facile dans les enfans, parce que leur ame qui avoit séjourné moins long-tems dans le

486. MEMOIRES DE LITERATURE,
corps, se purifioit plus aisément, & reprenoit
sans peine le degré de subtilité nécessaire pour
cette transformation, & pour être élevé jus-
qu'au séjour des bienheureux, qui est appelé,
dans une ancienne Inscription, la sainte demeure
des Héros :

Gruter
p. 1035.

ΝΑΙΩΔ' ΗΡΩΩΝ ΙΕΡΟΝ ΔΟΜΟΝ.

Cette demeure des Héros, c'étoit le Ciel, comme il paroît par ces formules d'Inscriptions sépulchrales.

Reinsf.
class. 17.
Inscrip.
149. Id.
class. 17.
Inscrip.
181.

In æthera vita soluta est.

Sol me rapuit.

Mundus me sumpsit & astra.

Gruter. p.
901. 14.

Dio. l. 51.
Julian.
64.

On fait que dans les Historiens Grecs Ηρώς répond au Divus des Latins donné aux Empereurs déifiés, & Ηρώνα à Diva. Dans les Médailles que les Grecs frappèrent à l'honneur de l'infame Antinoüs, pour marquer sa consécration, ils l'appellent indifféremment Ηρώα & Θεόν.

Comme les Grecs pour honorer les morts qui leur étoient chers, leur donnoient le nom de Héros, ils appellèrent aussi leurs tombeaux Ηρώα, qui est le même nom qu'ils donnoient aux Temples que l'on bâtit aux Empereurs après leur mort, & à tous ceux qui étoient mis au nombre des Dieux. Athenée parlant des honneurs rendus par les Grecs aux maîtresses & aux favoris de Démétrius, joint les Ηρώα avec les Autels qu'on leur élevoit & les hymnes sacrez que l'on chantoit à leur honneur;

καί

καὶ βώμοι καὶ ἡρώα τούτων ἐκάστω, καὶ παιᾶνες Lib. 13.
ἦδοντο. Les Particuliers appellèrent de même
ἡρώα, les monumens qu'ils bâtissoient aux per-
sonnes, pour qui ils avoient un respect & un
attachement particulier. On trouve dans Gru-
ter l'Inscription d'un Autel qui étoit dans le
Mausolée que les Disciples d'un certain Mé-
nécrate Medecin, lui bâtirent, elle finit par
ces mots :

ΟΙ ΓΝΩΡΙΜΟΙ ΤΩ ΕΑΥΤΩΝ ΑΙΡΗ- *Grut. p.*
ΣΙΑΡΧΗ ΤΟ ΗΡΩΟΝ *581. 9.*

On peut voir encore d'autres exemples de tom- *Reinesf.*
beaux appelez ἡρώα, dans les Recueils d'Inf- *Inscrip.*
criptions. *43. clas.*

M. Spanheim dans ses Remarques sur les *1. & 28. clas. 7.*
Cesars de l'Empereur Julien, rapporte un frag-
ment d'un ancien Poète Grec, où il croit
trouver une preuve & un exemple des hon-
neurs divins rendus par des particuliers à leurs
maîtresses. C'est un fragment de Philetærus *Liv. 13.*
cité par Athenée :

Οὐκ ἐτός ἐταίρας ἱερὸν ἐσι-πανταχοῦ,
Ἀλλ' οὐχὶ γαμετῆς οὐδαμοῦ τῆς Εἰλλάδος.

Ce qui signifie, selon M. Spanheim, qu'on
voyoit bien plusieurs Temples que des Parti-
culiers avoient fait bâtir à l'honneur de leurs
maîtresses, mais qu'on n'en voyoit pas un seul
dans toute la Grèce, qu'on eût fait bâtir pour
sa femme. Il paroît que ce savant homme a
pris ce passage dans les fragmens des Poètes
Comiques Grecs recueillis par Grotius, dont

il rapporte la traduction. S'il eût remonté jusqu'à la source & qu'il eût consulté Athénée, il auroit vû qu'il ne s'agit point des Temples bâtis par des Particuliers à leurs maîtresses, mais de ceux que l'on bâtiſſoit à Venus *ἑταῖρα*, *amica*. C'est un jeune homme qui voyant une courtisane d'une grande beauté & dont il est fort épris, s'écrie, ce n'est pas sans raison qu'on a bâti tant de Temples à Venus *ἑταῖρα* ou *communis*, & qu'on n'en a bâti aucun à Venus comme mariée. On sait que *ἑταῖρα* signifie également une maîtresse & une courtisane, comme *amica* en Latin. Athénée à la suite de ce passage, rapporte plusieurs exemples des Temples bâtis à Venus *ἑταῖρα* & *πόρνη*. Car il lui donne indifféremment ces deux noms.

Si le passage du Comique Grec n'a aucun rapport avec ces consécérations particulières dont nous parlons, on peut leur rapporter l'usage de garder dans sa chambre avec les Dieux Lares, les images des personnes pour qui on avoit une estime particulière. Lampridius dans la Vie de Sévère, dit qu'il avoit mis la statuë d'Alexandre avec celle des autres Dieux, dans cette espèce d'Oratoire qu'il appelle *Lararium majus*. On appelloit ces statuës *Cubiculares imagines*, comme nous l'apprenons de Suétone.

Θδαν.
c. 7.

Plin. l.
35. c. 2.

Les Disciples d'Épicure mettoient son image dans leurs chambres & lui rendoient un culte religieux : *vultus Epicuri per cubicula gestant... natali ejus vicesimâ lunâ sacrificant*, &c.

Laodamie inconsolable de la mort de son mari Protefilas, mit sa statuë dans sa chambre, & lui rendit une espèce de culte, *in*
Tba-

Thalamis posuit sub simulatione sacrorum & eum colere coepit. Hygin. fab. 104.

Pour revenir à Cicéron, Atticus qui vouloit trouver son ami raisonnable, s'imagina qu'il n'avoit pensé à bâtir à sa fille un monument qui ne ressemblât en rien à un tombeau, que pour frauder la Loi qui fixoit à une certaine somme réglée, apparemment selon les conditions, la dépense que l'on pourroit faire aux tombeaux, & qui ordonnoit que ceux qui en feroient une plus grande, payeroient une amende égale à l'excédant de la dépense marquée par la Loi. Mais ce n'étoit point là la pensée de Cicéron; il vouloit que ce qu'il feroit bâtir à l'honneur de sa fille, ne ressemblât point à un tombeau, afin qu'il parût qu'il se proposoit une véritable apothéose: * *Sepulchri similitudinem effugere, non tam propter poenam legis studeo, quam ut maxime assequar ἀποθέσιν.*

Quo plus
insump-
tura in
monu-
mentum
esset
quam
nescio
quid
quod le-
ge con-
ceditur,
tantum-
dem po-
pulo
dandum
esse. ep.
25. l. 12.
ad Attic.
* Ep. 26.
l. 12. ad
Attic.

J'ai dit au commencement de cette Dissertation, que cette tendresse excessive des peres pour les enfans dont ils regretoient la perte, avoit été une des premières causes de l'Idolatrie; & je ne l'ai dit qu'après le Sage, qui nous apprend que c'est par-là que l'Idolatrie a été introduite dans le monde. Un pere, dit le Sage, inconsolable de la mort de son fils, qui lui avoit été enlevé par une mort prématurée, fit faire son image, & adora comme un Dieu celui dont la mort prouvoit assez qu'il n'avoit été qu'un homme; il lui fit des sacrifices, & établit un culte religieux, auquel il obligea tous ses Domestiques: *Acerbo enim luctu moriens pater, cito sibi rapti filii fecit imaginem, & illum qui tunc quasi homo mortuus fuerat,*

Sap.
XIV. 15.

hunc

nunc tanquam Deum colere cœpit, & constituit inter servos suos sacra & sacrificia; deinde interveniente tempore, invalescente iniquâ consuetudine, hic error tanquam lex custoditus est.

Il n'y a point de sentiment plus sûr & plus naturel que la tendresse des peres pour leurs enfans: les peres regardent leurs enfans comme un bien qui leur appartient, & il ne peut y avoir rien de plus vif, qu'un sentiment auquel l'amour propre a part aussi-bien que la nature. La tendresse des enfans pour leurs peres n'est ni si vive, ni si générale. Les Princes qui ont fait rendre les honneurs divins à leurs peres, l'ont plus fait par politique que par amitié; & c'est pour cela que le Sage rapporte les commencemens de l'Idolatrie à l'amour des peres pour leurs enfans, parce que les sentimens de la nature sont plus anciens que les vûës de la Politique. Diophantes Lacédémonien, dans ses Livres d'antiquité, donnoit la même origine au culte rendu aux hommes après leur mort. Et Cicéron suppose si bien que c'est la tendresse excessive des peres pour leurs enfans, qui a été la première cause de la superstition, que c'est dans ce sentiment même, qu'il trouve l'étymologie de ce mot. Ceux, dit-il, qui faisoient sans cesse des vœux & des sacrifices aux Dieux, pour que leurs enfans leur survécussent, furent appelez superstitieux: *qui totâ die precabantur & immolabant ut sibi sui liberi superstites essent, superstitiosi sunt appellati.*

Qui auroit crû que Cicéron feroit lui-même application de ce principe? Au reste on ne fait point s'il exécuta le dessein qu'il avoit de bâtir un Temple à sa fille, & dont il pa-

Fulgent.
Ætymolog.
3.

Lib. 2.
de nat.
dæorum.

rut fort occupé pendant quelque tems ; car il n'en parle plus dans la suite de ses Lettres. On voit seulement qu'il avoit chargé Atticus de faire marché pour des colonnes de marbre de Chio , qui étoit un des plus beaux marbres de la Grèce , par où l'on peut juger qu'il se proposoit de faire un bâtiment magnifique. Peut-être que lors que le tems eut diminué sa douleur , il ouvrit les yeux & reconnut que si on l'avoit blâmé de s'y être si fort abandonné , on le condamneroit encore davantage, d'en laisser un monument si extraordinaire.

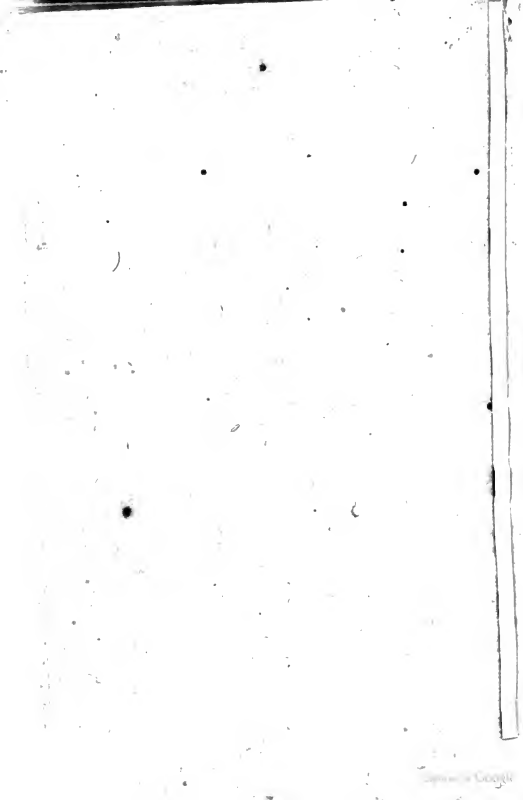
*Ep. 19.
L. 12. ad
Attic.*

Fin du second Tome.



AOL 1476099





LX
A
51

